
M. Field.

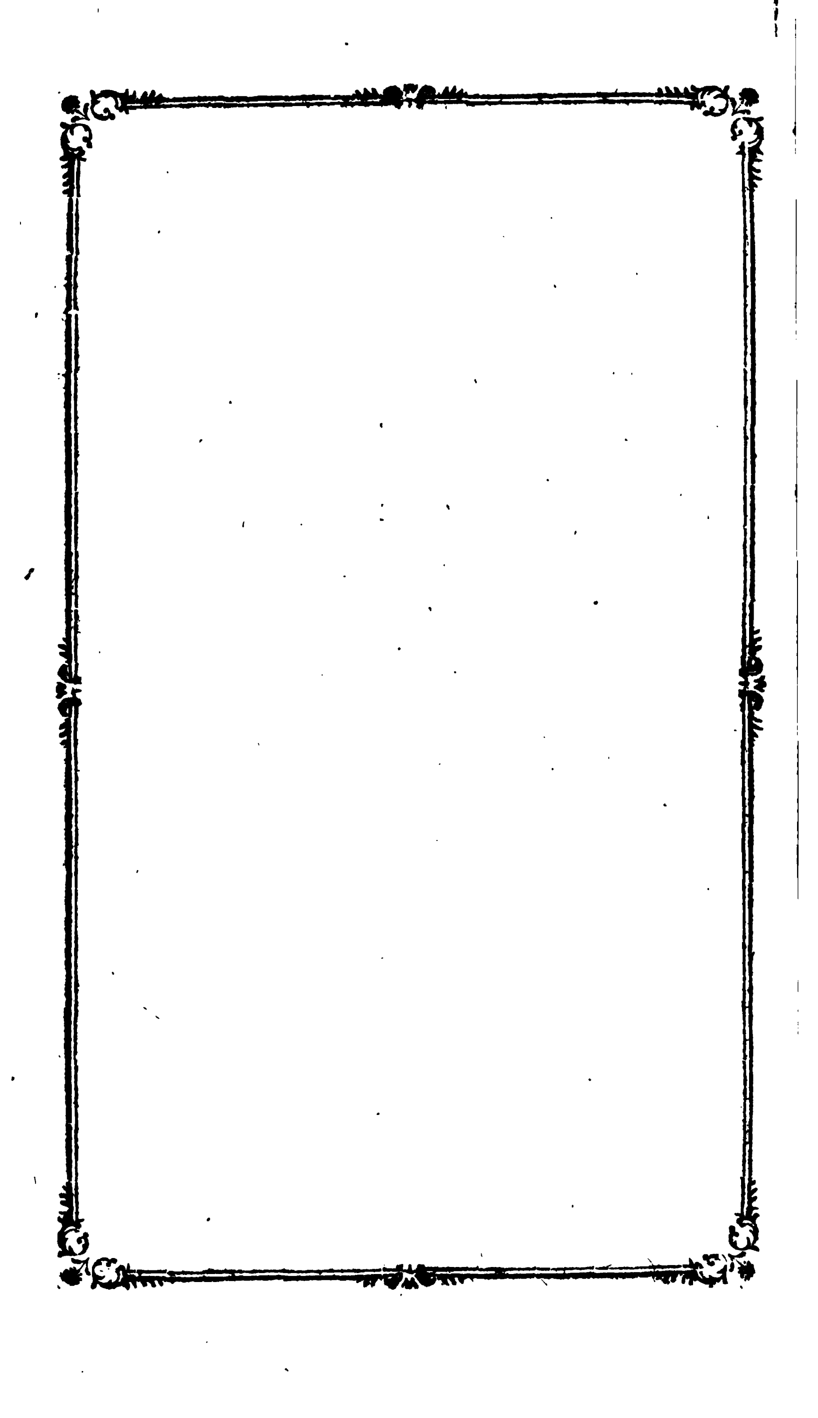
NKW
Volt.

ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME TRENTIÈME.



QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

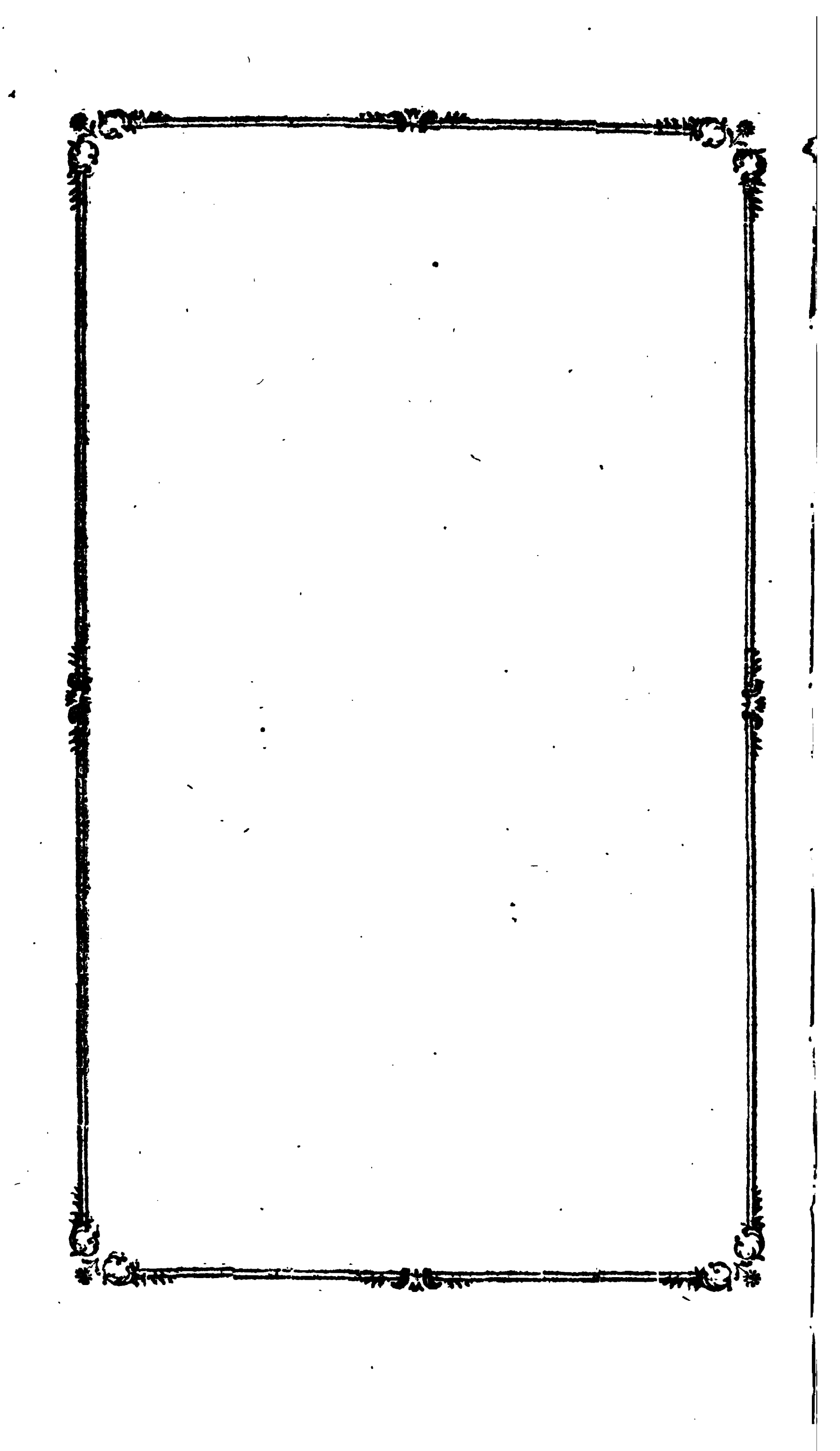
6

TOME SIXIÈME.



1700 75

M. DCC. LXXV.



QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

MAHOMÉTANS.

JE vous le dis encore, ignorans, imbécilles, à qui d'autres ignorans ont fait accroire que la religion mahométane est voluptueuse & sensuelle, il n'en est rien; on vous a trompés sur ce point comme sur tant d'autres.

Chanoines, moines, curés même, si on vous imposait la loi de ne manger ni boire depuis quatre heures du matin jusqu'à dix du soir, pendant le mois de juillet, lorsque le carême arriverait dans ce tems; si on vous défendait de jouer à aucun jeu de hasard sous peine de damnation; si le vin vous était interdit sous la même peine; s'il vous fallait faire un pélérinage dans des déserts brûlans; s'il vous était enjoint de donner au moins deux & demi pour cent de votre revenu aux pauvres; si accoutumés à jouir de dix-huit femmes on vous en retranchait tout-d'un-coup quatorze, en bonne foi oseriez-vous appeller cette religion sensuelle?

Les chrétiens latins ont tant d'avantage sur les musulmans, je ne dis pas en fait de guerre, mais en fait de doctrine; les chrétiens grecs les ont tant battus

en dernier lieu depuis 1769 jusqu'à 1773, que ce n'est pas la peine de se répandre en reproches injustes sur l'islamisme.

Tâchez de reprendre sur les mahométans tout ce qu'ils ont envahi; mais il est plus aisé de les calomnier.

Je hais tant la calomnie que je ne veux pas même qu'on impute des sottises aux Turcs, quoique je les déteste comme tyrans des femmes & ennemis des arts.

Je ne sais pourquoi l'historien du bas empire prétend (*a*) que *Mahomet* parle dans son *koran* de son voyage dans le ciel: *Mahomet* n'en dit pas un mot; nous l'avons prouvé.

Il faut combattre sans cesse. Quand on détruit une erreur, il se trouve toujours quelqu'un qui la ressuscite.

Voyez l'article *Arot* & *Marot*, & *Alcoran*.



MAITRE.

QUE je suis malheureux d'être né! disait *Ardassan Ougli*, jeune icoglan du grand padisha des Turcs. Encore si je ne dépendais que du grand padisha. Mais je suis soumis au chef de mon oda, au capigi bachi; & quand je veux recevoir ma paye, il faut que je me prosterne devant un commis du tefterdar, qui m'en retranche la moitié. Je n'avais pas sept ans que l'on me coupa, malgré moi, en cérémonie, le bout de mon prépuce; & j'en fus malade quinze jours. Le derviche qui nous fait la prière est mon maître; un iman est encore plus mon maître; le molla l'est encore

(*a*) XIIe. Vol. pag. 209.

plus que l'iman. Le cadi est un autre maître, le cadilesquier l'est d'avantage; le muhpti l'est beaucoup plus que tous ceux-là ensemble. Le kiaïa du grand-visir peut d'un mot me faire jeter dans le canal; & le grand-visir enfin peut me faire serrer le cou à son plaisir, & empailler la peau de ma tête, sans que personne y prenne seulement garde.

Que de maîtres! grand DIEU! quand j'aurais autant de corps & autant d'ames que j'ai de devoirs à remplir, je n'y pourrais pas suffire. O *Allah*! que ne m'as-tu fait chat-huant! je vivrais libre dans mon trou, & je mangerais des souris à mon aise sans maître & sans valets. C'est assurément la vraie destinée de l'homme; il n'a des maîtres que depuis qu'il est perverti. Nul homme n'était fait pour servir continuellement un autre homme. Chacun aurait charitablement aidé son prochain, si les choses étaient dans l'ordre. Le clair-voyant aurait conduit l'aveugle; le dispos aurait servi de béquilles au cul de jatte. Ce monde aurait été le paradis de *Mahomet*; & il est l'enfer, qui se trouve précisément sous le pont-aigu.

Ainsi parlait *Ardassan Ougli*, après avoir reçu les étrivières de la part d'un de ses maîtres.

Ardassan Ougli, au bout de quelques années, devint bacha à trois queues. Il fit une fortune prodigieuse; & il crut fermement que tous les hommes, excepté le grand-Turc & le grand-visir, étaient nés pour le servir, & toutes les femmes pour lui donner du plaisir selon ses volontés.



MALADIE, MÉDECINE.

JE ſuppoſe qu'une belle princeſſe qui n'aura jamais entendu parler d'anatomie, ſoit malade pour avoir trop mangé, trop danſé, trop veillé, trop fait tout ce que font pluſieurs princeſſes; je ſuppoſe que ſon médecin lui diſe, Madame, pour que vous vous portiez bien il faut que votre cerveau & votre cervelet diſtribuent une moëlle allongée, bien conditionnée, dans l'épine de votre dos juſqu'au bout du croupion de votre alteſſe; & que cette moëlle allongée aille animer également quinze paires de nerfs à droite, & quinze paires à gauche. Il faut que votre cœur ſoit contracte & ſe dilate avec une force toujours égale, & que tout votre ſang qu'il envoie à coups de piſton dans vos artères, circule dans toutes ces artères & dans toutes les veines environ ſix cents fois par jour.

Ce ſang, en circulant avec cette rapidité que n'a point le fleuve du Rhône, doit dépoſer ſur ſon paſſage de quoi former & abreuver continuellement la limphe, les urines, la bile, la liqueur ſpermatique de votre alteſſe, de quoi fournir à toutes ſes ſecrétions, de quoi arroſer inſenſiblement votre peau douce, blanche & fraîche, qui ſans cela ſerait d'un jaune griſâtre, ſeche & ridée comme un vieux parchemin.

LA PRINCESSE.

Eh bien, monſieur, le roi vous paye pour me faire tout cela; ne manquez pas de mettre toute choſe à leur place, & de me faire circuler mes liqueurs de façon que je ſois contente. Je vous avertis que je ne veux jamais ſouffrir.

LE MEDECIN.

Madame, adreſſez vos ordres à l'auteur de la nature.

Le ſeul pouvoir qui fait courir des milliards de planètes & de comètes autour des millions de ſoleils, a dirigé la courſe de votre ſang.

LA PRINCESSE.

Quoi! vous êtes médecin, & vous ne pouvez rien me donner?

LE MEDECIN.

Non, madame, nous ne pouvons que vous ôter. On n'ajoute rien à la nature. Vos valets nétoyent votre palais; mais l'architecte l'a bâti. Si votre alteſſe a mangé goulument, je puis déterger ſes entrailles avec de la caſſe, de la manne & des follicules de ſéné; c'eſt un balai que j'y introduis, & je pouſſe vos matières. Si vous avez un cancer, je vous coupe un teton, mais je ne puis vous en rendre un autre. Avez-vous une pierre dans la veſſie, je puis vous délivrer au moyen d'un dilatoire, & je vous fais beaucoup moins de mal qu'aux hommes: je vous coupe un pied gangréné, & vous marchez ſur l'autre. En un mot nous autres médecins nous reſſemblons parfaitement aux arracheurs de dents; ils vous délivrent d'une dent gâtée ſans pouvoir vous en ſubſtituer une qui tienne, quelques charlatans qu'ils puiſſent être.

LA PRINCESSE.

Vous me faites trembler. Je croyais que les médecins guériſſaient de tous les maux.

LE MEDECIN.

Nous guériſſons infailliblement tous ceux qui ſe guériſſent d'eux-mêmes. Il en eſt généralement & à peu d'exceptions près, des maladies internes comme des plaies extérieures. La nature ſeule vient à bout de celles qui ne ſont pas mortelles. Celles qui le ſont ne trouvent dans l'art aucune reſſource.

LA PRINCESSE.

Quoi ! tous ces ſecrets pour purifier le ſang dont m'ont parlé mes dames de compagnie ! ce baume de vie du Sr. *le Liévre*, ces ſachets du Sr. *Arnoud*, toutes ces pillules vantées par leurs femmes de chambre ?

LE MEDECIN.

Autant d'inventions pour gagner de l'argent & pour flatter les malades pendant que la nature agit ſeule.

LA PRINCESSE.

Mais il y a des ſpécifiques.

LE MEDECIN.

Oui, madame, comme il y a l'eau de Jouvence dans les romans.

LA PRINCESSE.

En quoi conſiſte la médecine ?

LE MEDECIN.

Je vous l'ai déjà dit, à débarraſſer, à nétoyer, à tenir propre la maiſon qu'on ne peut rebâtir.

LA PRINCESSE.

Cependant il y a des choſes ſalutaires, d'autres nuiſibles.

LE MEDECIN.

Vous avez deviné tout le ſecret. Mangez, & modérément, ce que vous ſavez par expérience vous convenir. Il n'y a de bon pour le corps que ce qu'on digère. Quelle médecine vous fera digérer ? l'exercice. Quelle réparera vos forces ? le ſommeil. Quelle diminuera des maux incurables ? la patience. Qui peut changer une mauvaiſe conſtitution ? rien. Dans toutes les maladies violentes nous n'avons que la recette de

Molière, *ſeignare*, *purgare*, & ſi l'on veut *cliſterium donare*. Il n'y en a pas une quatrième. Tout cela n'eſt autre choſe, comme je vous l'ai dit, que nétoyer une maiſon à laquelle nous ne pouvons pas ajouter une cheville. Tout l'art conſiſte dans l'à-propos.

LA PRINCESSE.

Vous ne fardez point votre marchandiſe. Vous êtes honnête homme. Si je ſuis reine, je veux vous faire mon premier médecin.

LE MÉDECIN.

Que votre premier médecin ſoit la nature. C'eſt elle qui fait tout. Voyez tous ceux qui ont pouſſé leur carrière juſqu'à cent années, aucun n'était de la faculté. Le roi de France a déjà enterré une quarantaine de ſes médecins, tant premiers médecins que médecins de quartier & conſultans.

LA PRINCESSE.

Vraiment j'eſpère bien vous enterrer auſſi.



MARIAGE.

SECTION PREMIÈRE.

J'AI rencontré un raiſonneur qui diſait : Engagez vos ſujets à ſe marier le plutôt qu'il ſera poſſible ; qu'ils ſoient exempts d'impôt la première année, & que leur impôt ſoit réparti ſur ceux qui au même âge seront dans le célibat.

Plus vous aurez d'hommes mariés, moins il y aura de crimes. Voyez les regiſtres affreux de vos greffes

criminels, vous y trouverez cent garçons de pendus, ou de roués, contre un père de famille.

Le mariage rend l'homme plus vertueux & plus ſage. Le père de famille, prêt de commettre un crime, eſt ſouvent arrêté par ſa femme, qui, ayant le ſang moins brûlé que lui, eſt plus douce, plus compatiſſante, plus effrayée du vol & du meurtre, plus craintive, plus religieuſe.

Le père de famille ne veut pas rougir devant ſes enfans. Il craint de leur laiſſer l'opprobre pour héritage.

Mariez vos ſoldats, ils ne déſerteront plus. Liés à leur famille, ils le ſeront à leur patrie. Un ſoldat célibataire n'eſt ſouvent qu'un vagabond, à qui il ſerait égal de ſervir le roi de Naples & le roi de Maroc.

Les guerriers Romains étaient mariés; ils combattaient pour leurs femmes & pour leurs enfans; & ils firent eſclaves les femmes & les enfans des autres nations.

Un grand politique Italien, qui d'ailleurs était fort ſavant dans les langues orientales, choſe très-rare chez nos politiques, me diſait dans ma jeuneſſe: *Caro figlio*, ſouvenez-vous que les Juifs n'ont jamais eu qu'une bonne inſtitution, celle d'avoir la virginité en horreur. Si ce petit peuple de courtiers ſuperſtitieux n'avait pas regardé le mariage comme la première loi de l'homme, s'il y avait eu chez lui des couvens de religieuſes; il était perdu ſans reſſource.

SECTION SECONDE.

Le mariage eſt un contrat du droit des gens, dont les catholiques romains ont fait un ſacrement.

Mais le ſacrement & le contrat ſont deux choſes bien différentes; à l'un ſont attachés les effets civils, à l'autre les graces de l'égliſe.

Ainsi lorsque le contrat se trouve conforme au droit des gens, il doit produire tous les effets civils. Le défaut de sacrement ne doit opérer que la privation des graces spirituelles.

Telle a été la jurisprudence de tous les siècles & de toutes les nations, excepté des Français. Tel a été même le sentiment des pères de l'église les plus accrédités.

Parcourons les codes théodosien & justinien, vous n'y trouverez aucune loi qui ait proscrit les mariages des personnes d'un autre croyance, lors même qu'ils avaient été contractés avec des catholiques.

Il est vrai que *Constance*, ce fils de *Constantin* aussi cruel que son père, défendit aux Juifs sous peine de mort, de se marier avec des femmes chrétiennes (*a*), & que *Valentinien*, *Théodose*, *Arcade*, firent la même défense, sous les mêmes peines aux femmes Juives... Mais ces loix n'étaient déjà plus observées sous l'empereur *Marcien*; & *Justinien* les rejetta de son code. Elles ne furent faites d'ailleurs que contre les Juifs, & jamais on ne pensa de les appliquer aux mariages des payens ou des hérétiques avec les sectateurs de la religion dominante.

Consultez *St. Augustin* (b) il vous dira que de son tems on ne regardait pas comme illicites les mariages des fideles avec les infidelles, parce qu'aucun texte de l'évangile ne les avait condamnés. *Quæ matrimonia cum infidelibus nostris temporibus jam non putantur esse peccata; quoniam in novo testamento, nihil indè præceptum est, & ideò aut licere creditum est aut velut dubium derelictum.*

Augustin dit de même, que ces mariages opèrent souvent la conversion de l'époux infidele. Il cite l'exem-

(*a*) Code théod. tit. *de Judæis*, loi VI.
(*b*) *Lib. de Fide & operib.* cap. XIX. N°. 35.

ple de son propre père, qui embrassa la religion chrétienne parce que sa femme *Monique* professait le christianisme. *Clotilde* par la conversion de *Clovis*, & *Théodelinde* par celle d'*Agiluf* roi des Lombards, furent plus utiles à l'église que si elles eussent épousé des princes orthodoxes.

Consultez la déclaration du pape *Benoît XIV* du 4 Novembre 1741, vous y lirez ces propres mots. *Quod verè spectat ad ea conjugia quæ absque formâ à Tridentino statuta, contrahuntur à catholicis cum hæreticis, sivè catholicus vir hæreticam fœminam ducat, sivè catholica fœmina hæretico viro nubat. Si hujusmodi matrimonium sit contractum aut in posterum contrahi contingat, Tridentini formâ non servata, declarat sanctitas sua, alio non concurrente impedimento validum habendum esse, sciens conjux, catholicus se istius matrimonii vinculo perpetuo ligatum.*

Par quel étonnant contraste les loix françaises sont-elles sur cette matière plus sévères que celles de l'église? la premiere loi qui ait établi ce rigorisme en France, est l'édit de *Louis XIV* du mois de Novembre 1680. Cet édit mérite d'être rapporté.

« *Louis* &c. Les canons des conciles ayant con-
» damné les mariages des catholiques avec les héré-
» tiques comme un scandale public, & une profa-
» nation du sacrement; nous avons estimé d'autant
» plus nécessaire de les empêcher à l'avenir, que
» nous avons reconnu que la tolérance de ces ma-
» riages expose les catholiques à une tentation con-
» tinuelle de sa perversion &c. A ces causes &c. voulons
» & nous plaît, qu'à l'avenir nos sujets de la religion
» catholique, apostolique & romaine, ne puissent sous
» quelque prétexte que ce soit contracter mariage avec
» ceux de la religion prétendue réformée, déclarant
» tels mariages non valablement contractés, & les enfans
» qui en viendront illégitimes. »

Il eſt bien ſingulier que l'on ſe ſoit fondé ſur les loix de l'égliſe pour annuller des mariages que l'égliſe n'annulla jamais. Vous voyez dans cet édit le ſacrement confondu avec le contrat civil, c'eſt cette confuſion qui a été la ſource des étranges loix de France ſur le mariage.

St. Auguſtin approuvait les mariages des orthodoxes avec les hérétiques, parce qu'il eſpérait que l'époux fidele convertirait l'autre ; & *Louis XIV* les condamne dans la crainte que l'hétérodoxe ne pervertiſſe le fidele.

Il exiſte en Franche-Comté une loi plus cruelle ; c'eſt un édit de l'archiduc *Albert* & de ſon épouſe *Iſabelle* du 20 Décembre 1599, qui fait défenſe aux catholiques de ſe marier à des hérétiques, à peine de confiſcation de corps & de biens. (*a*)

Le même édit prononce la même peine contre ceux qui feront convaincus d'avoir mangé du mouton le vendredi ou le ſamedi. Quelles loix & quels légiſlateurs !

A quels hommes, grand DIEU, livrez-vous l'univers ?

SECTION TROISIÈME.

Si nos loix réprouvent les mariages des catholiques avec les perſonnes d'une religion différente, accordent-elles au moins les effets civils aux mariages des Français proteſtans avec des Français de la même ſecte ?

On compte aujourd'hui dans le royaume un million de proteſtans, (*b*) & cependant la validité de leur mariage eſt encore un problême dans les tribunaux.

C'eſt encore ici un des cas où notre juriſprudence ſe

(*a*) Anciennes ordonnances de la Franche-Comté, liv. V. tit. XVIII.

(*b*) Cela eſt exagéré.

trouve en contradiction avec les décisions de l'église, & avec elle-même.

Dans la déclaration papale citée dans la précédente section, *Benoît XIV* décide que les mariages des protestans contractés suivant leurs rites, ne sont pas moins valables que s'ils avaient été faits suivant les formes établies par le concile de Trente; & que l'époux qui devient catholique, ne peut rompre ce lien pour en former un autre avec une autre personne de sa nouvelle religion. (*a*)

Barac Levy, Juif de naissance, & originaire d'Haguenau, s'y était marié avec *Mendel-Cerf*, de la même ville & de la même religion.

Ce Juif vint à Paris en 1752, & se fit baptiser le 13 Mai 1754. Il envoya sommer sa femme à Haguenau de venir le joindre à Paris. Dans une autre sommation il consentit que cette femme, en venant le joindre continuât de vivre dans sa secte juive.

A ces sommations *Mendel-Cerf* répondit qu'elle ne voulait point retourner avec lui, & qu'elle le requerait de lui envoyer, suivant les formes du judaïsme, un libelle de divorce, pour qu'elle pût se marier à un autre juif.

Cette réponse ne contentait pas *Levy*; il n'envoya point de libelle de divorce, mais il fit assigner sa femme devant l'official de Strasbourg, qui, par une sentence du 7 Septembre 1754, le déclara libre de se marier en face de l'église avec une femme catholique.

Muni de cette sentence, le juif christianisé vient dans le diocèse de soissons, & y contracte des promesses de

(*a*) *Quod attinet ad matrimonia ab hæreticis inter se celebrata, non observata forma à Tridentino præscripta, quæque in posterum contrahentur, dum modo non aliud obstiterit canonicum impedimentum, sanctitas sua statuit pro validis habenda esse; adeòque si contigat utrumque conjugem ad catholicæ ecclesiæ sinum se recipere, eodem quo anteà conjugali vinculo ipsos animo teneri; etiam si mutuus consensus coram parocho catholico non renovetur.*

mariage avec une fille de Villeneuve. Le curé refuſe de publier les bancs. *Levy* lui fait ſignifier les ſommations qu'il avait faites à ſa femme, & la ſentence de l'official de Straſbourg, & un certificat du ſecretaire de l'évêché de la même ville, qui atteſtait que dans tous les tems il avait permis dans le diocèſe, aux Juifs baptiſés de ſe remarier à des catholiques, & que cet uſage avait été conſtamment reconnu par le conſeil ſouverain de Colmar.

Mais ces piéces ne parurent point ſuffiſantes au curé de Villeneuve. *Levy* fut oligé de l'aſſigner devant l'official de Soiſſons.

Cet official ne penſa pas, comme celui de Straſbourg, que le mariage de *Levy* avec *Mendel-Cerf* fût nul ou diſſoluble. Par ſa ſentence du 5 Février 1756, il déclara le Juif non recevable. Celui-ci appella de cette ſentence au parlement de Paris, où il n'eut pour contradicteur que le miniſtère public; mais par arrêt du 2 Janvier 1758 la ſentence fut confirmée; & il fut défendu de nouveau à *Levy* de contracter aucun mariage pendant la vie de *Mendel-Cerf*.

Voilà donc un mariage contracté entre des Français juifs ſuivant les rites juifs, déclaré valable par la première cour du royaume.

Mais quelques années après la même queſtion fut jugée différemment dans un autre parlement, au ſujet d'un mariage contracté entre deux Français proteſtans, qui avaient été mariés en préſence de leurs parens par un miniſtre de leur communion. L'époux proteſtant avait changé de religion comme l'époux juif. Et après avoir paſſé à un ſecond mariage avec une catholique, le parlement de Grenoble confirma ce ſecond mariage, & déclara nul le premier.

Si de la juriſprudence nous paſſons à la légiſlation, nous la trouverons obſcure ſur cette matière importante comme dans tant d'autres.

Par un arrêt du conseil du 15 Septembre 1685, il fut dit, « Que les proteſtans (*a*) pourraient ſe faire ma-
» rier, pourvu toutefois que ce fût en préſence du prin-
» cipal officier de juſtice, & que les publications qui
» devaient précéder ces mariages, ſe feraient au ſiége
» le plus prochain du lieu de la demeure de chacun des
» proteſtans, qui ſe voudraient marier, & ſeulement à
» l'audience. »

Tel arrêt ne fut point révoqué par l'édit qui trois ſemaines après ſupprima l'édit de Nantes.

Mais depuis la déclaration du 14 Mai 1724, minutée par le cardinal de *Fleuri*, les juges n'ont plus voulu préſider aux mariages des proteſtans, ni permettre dans leurs audiences la publication de leurs bancs.

L'article XV de cette loi, veut que les formes preſcrites par les canons ſoient obſervées dans les mariages, tant des nouveaux convertis que de tous les autres ſujets du roi.

On a cru que cette expreſſion générale, *tous les autres ſujets*, comprenait les proteſtans comme les catholiques; & ſur cette interprétation on a annullé les mariages des proteſtans qui n'avaient pas été revêtus des formes canoniques.

Cependant, il ſemble que les mariages des proteſtans ayant été autoriſés autrefois par une loi expreſſe, il faudrait aujourd'hui, pour les annuller, une loi expreſſe qui portât cette peine. D'ailleurs, le terme de *nouveaux convertis*, mentionné dans la déclaration, paraît indiquer que le terme qui ſuit n'eſt relatif qu'aux catholiques. Enfin, quand la loi civile eſt obſcure ou équivoque, les juges ne doivent-ils pas juger ſuivant le droit naturel & le droit des gens ?

(*a*) N'eſt-il pas bien plaiſant qu'en France le conſeil même ait donné aux proteſtans le nom de *religionaires*, comme ſi eux ſeuls avaient eu de la religion; & que les autres n'euſſent été que des papiſtes gouvernés par des arrêts & par des bulles.

Ne résulte-t-il pas de ce qu'on vient de lire que souvent les loix ont besoin d'être réformées, & les princes de consulter un conseil plus instruit, de n'avoir point de ministre prêtre, & de se défier beaucoup des courtisans en soutane qui ont le titre de leurs confesseurs ?



MARIE MAGDELAINE.

J'AVOUE que je ne sais pas où l'auteur de l'histoire critique de JESUS-CHRIST (*a*) a trouvé que *Ste. Marie Magdelaine* avait eu des *complaisances criminelles* pour le Sauveur du monde. Il dit page 130, ligne 11 de la note, que c'est une prétention des Albigeois. Je n'ai jamais lu cet horrible blasphême, ni dans l'histoire des Albigeois, ni dans leurs professions de foi. Cela est dans le grand nombre des choses que j'ignore. Je sais que les Albigeois avaient le malheur funeste de n'être pas catholiques romains ; mais il me semble que d'ailleurs ils avaient le plus profond respect pour la personne de JESUS.

Cet auteur de l'histoire critique de JESUS-CHRIST renvoie à la *Christiade*, espèce de poëme en prose, supposé qu'il y ait des poëmes en prose. J'ai donc été obligé de consulter l'endroit de cette *Christiade* où cette accusation est rapportée. C'est au chant ou livre 4, page 335, note 1 ; le poëte de la *Christiade* ne cite personne. On peut à la vérité, dans un poëme épique, s'épargner les citations ; mais il faut de grandes autorités en prose, quand il s'agit d'un fait aussi grave

(*a*) Histoire critique de JESUS-CHRIST, ou analyse raisonnée des évangiles, page 130. note 3.

& qui fait dresser les cheveux à la tête de tout chrétien.

Que les Albigeois aient avancé ou non une telle impiété, il en résulte seulement que l'auteur de la *Christiade* se joue dans son chant IVe, sur le bord du crime. Il imite un peu le fameux sermon de *Menot*. Il introduit sur la scène *Narie Magdelaine* sœur de *Marthe* & du *Lazarre*, brillante de tous les charmes de la jeunesse & de la beauté, brûlante de tous les desirs, & plongée dans toutes les voluptés. C'est, selon lui, une dame de la cour ; ses richesses égalent sa naissance, son frère le *Lazarre* était comte de Béthanie, & elle marquise de Magdalet. *Marthe* eut un grand appanage, mais il ne nous dit pas où étaient ses terres. *Elle avait*, dit le christiadier, *cent domestiques & une foule d'amans ; elle eût attenté à la liberté de tout l'univers. Richesses, dignités, grandeurs ambitieuses, vous ne fûtes jamais si chères à Magdelaine, que la séduisante erreur qui lui fit donner le surnom de pécheresse. Telle était la beauté dominante dans la capitale, quand le jeune & divin héros y arriva des extrêmités de la Galilée.* (a) *Ses autres passions calmées cèdent à l'ambition de soumettre le héros dont on lui a parlé.*

Alors le christiadier imite *Virgile*. La marquise de Magdalet conjure sa sœur l'appanagée de faire réussir ses desseins coquets auprès de son jeune héros, comme *Didon* employa sa sœur *Anne* auprès du pieux *Enée*.

Elle va entendre le sermon de JESUS dans le temple, quoi qu'il n'y prêchait jamais. (*b*) *Son cœur vole au devant du héros qu'elle adore, elle n'attend qu'un regard favorable pour en triompher, & de faire de ce maître des cœurs un captif soumis.*

(*a*) Il n'y avait pas bien loin.
(*b*) Pag. 10 tom. III.

Enfin elle va le trouver chez *Simon* le lépreux, homme fort riche, qui lui donnait un grand souper, quoique jamais les femmes n'entrassent ainsi dans les festins, & surtout chez les pharisiens. Elle lui répand un grand pot de parfums sur les jambes, les essuie avec ses beaux cheveux blonds, & les baise.

Je n'examine pas si la peinture que fait l'auteur des saints transports de *Magdelaine*, n'est pas plus mondaine que dévote; si les baisers donnés sont exprimés avec assez de retenue; si ces beaux cheveux blonds dont elle essuie les jambes de son héros, ne ressemblent pas un peu trop à *Trimalcion*, qui à dîner s'essuyait les mains aux cheveux d'un jeune & bel esclave. Il faut qu'il ait pressenti luimême qu'on pourrait trouver ses peintures trop lascives. Il va au devant de la critique, en rapportant quelques morceaux d'un sermon de *Massillon* sur la *Magdelaine*. En voici un passage.

« *Magdelaine* avait sacrifié sa réputation au mon» de; (*a*) sa pudeur & sa naissance la défendirent » d'abord contre les premiers mouvemens de sa pas» sion; & il est à croire qu'aux premiers traits qui » la frappèrent, elle opposa la barrière de sa pudeur » & de sa fierté; mais lorsqu'elle eût prêté l'oreille » au serpent & consulté sa propre sagesse; son cœur » fut ouvert à tous les traits de la passion. *Magde*» *laine* aimait le monde, & dès-lors il n'est rien qu'elle » ne sacrifie à cet amour; ni cette fierté qui vient de » la naissance, ni cette pudeur qui fait l'ornement du » sexe ne sont épargnées dans ce sacrifice; rien ne » peut la retenir, ni les railleries des mondains, ni » les infidélités de ses amans insensés à qui elle » veut plaire, mais de qui elle ne peut se faire esti» mer, car il n'y a que la vertu qui soit estimable; » rien ne peut lui faire honte; & comme cette fem-

(*a*) Christiade, tom. II. pag. 321. note 1.

» me prostituée de l'apocalypse, elle portait sur son
» front le nom de *mystère*, c'est-à-dire, qu'elle avait
» levé le voile, & qu'on ne la connaissait plus qu'au
» caractère de sa folle passion.

J'ai cherché ce passage dans les sermons de *Massillon*;
il n'est certainement pas dans l'édition que j'ai. J'ose
même dire plus, il n'est pas de son style.

Le christiadier aurait dû nous informer où il a pêché
cette rapsodie de *Massillon*, comme il aurait dû nous
apprendre où il a lu que les Albigeois osaient imputer
à JESUS une intelligence indigne de lui avec *Magdelaine*.

Au reste, il n'est plus question de la marquise dans
le reste de l'ouvrage. L'auteur nous épargne son voyage
à Marseille avec le *Lazare*, & le reste de ses aventures.

Qui a pu induire un homme savant & quelquefois
éloquent, tel que le paraît l'auteur de la *Christiade*,
à composer ce prétendu poëme? c'est l'exemple de
Milton, il nous le dit lui-même dans sa préface; mais
on sait combien les exemples sont trompeurs. *Milton*
qui d'ailleurs n'a point hasardé ce faible monstre d'un
poëme en prose; *Milton* qui a répandu de très-beaux
vers blancs dans son *paradis perdu*, parmi la foule
de vers durs & obscurs dont il est plein, ne pouvait
plaire qu'à des wighs fanatiques, comme a dit *Grécour*,

> En chantant l'univers perdu pour une pomme,
> Et Dieu pour le damner créant le premier homme.

Il a pu réjouir des presbytériens en faisant coucher
le péché avec la mort, en tirant dans le ciel du canon
de vingt-quatre, en faisant combattre le sec & l'humide,
le froid & le chaud, en coupant en deux des
anges qui se rentraient sur le champ, en baptisant un

pont ſur le chaos, en repréſentant le *Meſſiah* qui prend dans une armoire du ciel un grand compas pour circonſcrire la terre, &c. &c. &c. &c. *Virgile* & *Horace* auraient peut-être trouvé ces idées un peu étranges. Mais ſi elles ont réuſſi en Angleterre à l'aide de quelques vers très-heureux, le chriſtiadier s'eſt trompé quand il a eſpéré du ſuccès de ſon roman, ſans le ſoutenir par de beaux vers, qui en vérité ſont très-difficiles à faire.

Mais, dit l'auteur, un *Jérôme Vida* évêque d'Albe, a fait jadis une très-importante chriſtiade en vers latins, dans laquelle il a tranſcrit beaucoup de vers de *Virgile*. Eh bien, mon ami, pourquoi as-tu fait la tienne en proſe françaiſe ? que n'imitais-tu *Virgile* auſſi ?

Mais le feu M. d'*Eſcorbiac* Toulouſain a fait auſſi une chriſtiade. Ah ! malheureux, pourquoi t'es-tu fait le ſinge de feu M. d'*Eſcorbiac* ?

Mais *Milton* a fait auſſi ſon roman du nouveau teſtament ſon *paradis reconquis* en vers blancs, qui reſſemblent ſouvent à la plus mauvaiſe proſe. Va, va, laiſſe *Milton* mettre toujours aux priſes *Sathan* avec JESUS. C'eſt à lui qu'il appartient de faire conduire en grands vers dans la Galilée, un troupeau de deux mille cochons par une légion de diables, c'eſt-à-dire, par ſix mille ſept cents diables qui s'emparent de ces cochons (à trois diables & ſept vingtièmes par cochon) & qui les noient dans un lac. C'eſt à *Milton* qu'il ſied bien de faire propoſer à DIEU par le diable, de faire enſemble un bon ſouper. Le diable, dans *Milton*, (*a*) peut à ſon aiſe couvrir la table d'ortolans, de perdrix, de ſolles, d'eſturgeons, & faire ſervir à boire par *Hébé* & par *Ganimède* à JESUS-CHRIST. Le diable peut empor-

(*a*) *Paradis regain'd book*.

ter DIEU sur une petite montagne, du haut de laquelle il lui montre le capitole, les isles Moluques & la ville des Indes où naquit la belle *Angélique* qui fit tourner la tête à *Roland*. Après quoi le diable offre à DIEU de lui donner tout cela, pourvu que DIEU veuille l'adorer. Mais *Milton* a eu beau faire, on s'est moqué de lui, on s'est moqué du pauvre frère *Berruier* le jésuite ; on se moque de toi, prends la chose en patience.

Allons donc, fils de Dieu, mets-toi à table & mange.
What doub'st, thow son of god ? sit down and eat.



MARTYRS.

SECTION PREMIÈRE.

MARTYR, témoin, *martyrion*, témoignage. La société chrétienne naissante donna d'abord le nom de *martyrs* à ceux qui annonçaient nos nouvelles vérités devant les hommes, qui rendaient témoignage à JESUS, qui confessaient JESUS, comme on donna le nom de saint aux presbites, aux surveillans de la société, & aux femmes leurs bienfaictrices ; c'est pourquoi *saint Jérôme* appelle souvent dans ses lettres, son affiliée Paule, *sainte Paule*. Et tous les premiers évêques s'appellaient *saints*.

Le nom de *martyrs* dans la suite ne fut plus donné qu'aux chrétiens morts ou tourmentés dans les supplices ; & les petites chapelles qu'on leur érigea depuis reçurent le nom de *martyrion*.

C'est une grande question pourquoi l'empire romain

autoriſa toujours dans ſon ſein la ſecte juive, même après les deux horribles guerres de *Titus* & d'*Hadrien*; pourquoi il toléra le culte iſiaque à pluſieurs repriſes, & pourquoi il perſécuta ſouvent le chriſtianiſme. Il eſt évident que les Juifs qui payaient chèrement leurs ſynagogues, dénonçaient les chrétiens leurs ennemis mortels, & ſoulevaient les pleuples contr'eux. Il eſt encore évident que les Juifs occupés du métier de courtiers & de l'uſure, ne prêchaient point contre l'ancienne religion de l'empire, & que les chrétiens tous engagés dans la controverſe prêchaient contre le culte public, voulaient l'anéantir, brûlaient ſouvent les temples, briſaient les ſtatues conſacrées, comme firent *ſaint Théodore* dans Amaſée, & *ſaint Polyeucte* dans Mitilène.

Les chrétiens orthodoxes étant ſurs que leur religion était la ſeule véritable, n'en toléraient aucune autre. Alors on ne les toléra guère. On en ſupplicia quelques-uns qui moururent pour la foi, & ce furent les martyrs.

Ce nom eſt ſi reſpectable, qu'on ne doit pas le prodiguer; il n'eſt pas permis de prendre le nom & les armes d'une maiſon dont on n'eſt pas. On a établi des peines très-graves contre ceux qui oſent ſe décorer de la croix de Malthe ou de St. Louis ſans être chevaliers de ces ordres.

Le ſavant *Dodwell*, l'habile *Midleton*, le judicieux *Blondel*, l'exact *Tillemont*, le ſcrutateur *Launoy* & beaucoup d'autres, tous zélés pour la gloire des vrais martyrs, ont rayé de leur catalogue une multitude d'inconnus à qui l'on prodiguait ce grand nom. Nous avons obſervé que ces ſavans avaient pour eux l'aveu formel d'*Origène*, qui dans ſa *réfutation de Celſe*, avoue qu'il y a eu peu de martyrs, & encore de loin à loin, & qu'il eſt facile de les compter.

Cependant, le bénédictin *Ruinart*, qui s'intitule

Dom Ruinart, quoiqu'il ne ſoit pas Eſpagnol, a combattu tant de ſavans perſonnages. Il nous a donné avec candeur beaucoup d'hiſtoires de martyrs qui ont paru fort ſuſpectes aux critiques. Pluſieurs bons eſprits ont douté de quelques anecdotes, concernant les légendes rapportées par *Dom Ruinart*, depuis la première juſqu'à la dernière.

1°. *Ste. Simphorose et sept enfans.*

Les ſcrupules commencent par *ſainte Simphoroſe* & ſes ſept enfans martyriſés avec elle, ce qui paraît d'abord trop imité des ſept Maccabées. On ne ſait pas d'où vient cette légende, & c'eſt déjà un grand ſujet de doute.

On y rapporte que l'empereur *Adrien* voulut interroger lui-même l'inconnue *Simphoroſe*, pour ſavoir ſi elle n'était pas chrétienne. Les empereurs ſe donnaient rarement cette peine. Cela ſerait encore plus extraordinaire que ſi *Louis XIV* avait fait ſubir un interrogatoire à un huguenot. Vous remarquerez encore qu'*Adrien* fut le plus grand protecteur des chrétiens, loin d'être leur perſécuteur.

Il eut donc une très-longue converſation avec Simphoroſe; & ſe mettant en colère, il lui dit, *Je te ſacrifierai aux dieux*, comme ſi les empereurs romains ſacrifiaient des femmes dans leurs dévotions. Enſuite il la fit jeter dans l'Anio, ce qui n'était pas un ſacrifice ordinaire. Puis il fit fendre un de ſes fils par le milieu du front juſqu'au pubis, un ſecond par les deux côtés; on roua un troiſième, un quatrième ne fut que percé dans l'eſtomac, un cinquième droit au cœur, un ſixième à la gorge; le ſeptième mourut d'un paquet d'éguilles enfoncées dans la poitrine. L'empereur *Adrien* aimait la variété. Il commanda qu'on les enſevelît auprès du temple d'*Hercule*, quoi-

qu'on n'enterrât perſonne dans Rome, encor moins près des temples ; & que c'eût été une horrible profanation. Le pontife du temple (ajoute le légendaire) nomma le lieu de leur ſépulture *les ſept biotanates.*

S'il était rare qu'on érigeât un monument dans Rome à des gens ainſi traités, il n'était pas moins rare qu'un grand-prêtre ſe chargeât de l'inſcription, & même que ce prêtre Romain leur fît une épitaphe grecque. Mais ce qui eſt encor plus rare, c'eſt qu'on prétende que ce mot *biotanates* ſignifie les ſept ſuppliciés. Biotanates eſt un mot forgé, qu'on ne trouve dans aucun auteur. Et ce ne peut être que par un jeu de mots qu'on lui donne cette ſignification en abuſant du mot *thenon.* Il n'y a guère de fable plus mal conſtruite. Les légendaires ont ſu mentir, mais ils n'ont jamais ſu mentir avec art.

Le ſavant *la Croſe* bibliothécaire du roi de Pruſſe *Fréderic le Grand*, diſait, je ne ſais pas ſi *Ruinart* eſt ſincère ; mais j'ai peur qu'il ne ſoit imbécille.

2°. STE. FÉLICITÉ ET ENCORE SEPT ENFANS.

C'eſt de *Surius* qu'eſt tirée cette légende. Ce *Surius* eſt un peu décrié pour ſes abſurdités. C'eſt un moine du ſeizième ſiècle qui raconte les martyres du ſecond, comme s'il avait été préſent.

Il prétend que ce méchant homme, ce tyran *Marc-Aurèle Antonin Pie*, ordonna au préfet de Rome de faire le procès à *ſainte Félicité*, de la faire mourir elle & ſes ſept enfans, parce qu'il courait un bruit qu'elle était chrétienne.

Le préfet tint ſon tribunal au champ de Mars, lequel pourtant ne ſervait alors qu'à la revue des troupes ; & la première choſe que fit le préfet, ce fut de lui faire donner un ſoufflet en pleine aſſemblée.

Les longs discours du magistrat & des accusés sont dignes de l'historien. Il finit par faire mourir les sept frères dans des supplices différens, comme les enfans de *sainte Simphorose*. Ce n'est qu'un double emploi. Mais pour *sainte Félicité* il la laisse là & n'en dit pas un mot.

3°. *St. Polycarpe.*

Eusèbe raconte que *saint Polycarpe* ayant connu en songe qu'il serait brûlé dans trois jours, en avertit ses amis. Le légendaire ajoute, que le lieutenant de police de Smyrne nommé *Hérode*, le fit prendre par ses archers, qu'il fut livré aux bêtes dans l'amphithéatre, que le ciel s'entr'ouvrit, & qu'une voix céleste lui cria, *bon courage*, *Polycarpe*. Que l'heure de lâcher les lions sur l'amphithéatre étant passée, on alla prendre dans toutes les maisons du bois, pour le brûler; que le saint s'adressa au DIEU des *archanges*, (quoique le mot d'archange ne fût point encore connu) qu'alors les flammes s'arrangèrent autour de lui en arc de triomphe sans le toucher; que son corps avait l'*odeur d'un pain cuit*; mais qu'ayant résisté au feu, il ne put se défendre d'un coup de sabre; que son sang éteignit le bûcher, & qu'il en sortit une colombe qui s'envola droit au ciel. On ne sait pas précisément dans quelle planète.

4°. *De St. Ptolomée.*

Nous suivons l'ordre de *Dom Ruinart*; mais nous ne voulons point révoquer en doute le martyre de de *saint Ptolomée* qui est tiré de l'apologétique de *saint Justin*.

Nous pourrions former quelques difficultés sur la femme accusée par son mari d'être chrétienne, &

qui le prévint en lui donnant le libelle de divorce. Nous pourrions demander pourquoi dans cette histoire il n'est plus question de cette femme ? Nous pourrions faire voir qu'il n'était pas permis aux femmes du tems de *Marc-Aurèle* de demander à répudier leurs maris, que cette permission ne leur fut donnée que sous l'empereur *Julien* ; & que l'histoire tant répétée de cette chrétienne qui répudia son mari, (tandis qu'aucune payenne n'avait osé en venir là) pourrait bien n'être qu'un fable. Mais nous ne voulons point élever de disputes épineuses. Pour peu qu'il y ait de vraisemblance dans la compilation de *Dom Ruinart*, nous respectons trop le sujet qu'il traite pour faire des objections.

Nous n'en ferons point sur la lettre des églises de Vienne & de Lyon, quoiqu'il y ait encore bien des obscurités. Mais on nous pardonnera de défendre la mémoire du grand *Marc-Aurèle* dans la vie de *saint Simphorien* de la ville d'Autun, qui était probablement parent de *sainte Simphorose*.

5°. *De St. Simphorien d'Autun.*

La légende, dont on ignore l'auteur, commence ainsi. « L'empereur *Marc-Aurèle* venait d'exciter » une effroyable tempête contre l'église, & ses édits » foudroyans attaquaient de tous côtés la religion » de JESUS-CHRIST, lorsque *saint Simphorien* vivait » dans Autun dans tout l'éclat que peut donner une » haute naissance & d'une rare vertu. Il était d'une » famille chrétienne, & l'une des plus considérables » de la ville &c. »

Jamais *Marc-Aurèle* ne donna d'édit sanglant contre les chrétiens. C'est une calomnie très-condamnable. *Tillemont* lui-même avoue, *que ce fut le meilleur prince qu'aient jamais eu les Romains ; que son règne fut un siècle d'or ;*

& qu'il vérifia ce qu'il disait souvent d'après Platon, que les peuples ne seraient heureux que quand les rois seraient philosophes.

De tous les empereurs ce fut celui qui promulgua les meilleures loix ; il protégea tous les sages & ne persécuta aucun chrétien, dont il avait un grand nombre à son service.

Le lègendaire raconte que *saint Simphorien* ayant réfusé d'adorer Cibèle, le juge de la ville demanda, *Qui est cet homme-là ?* Or il impossible que le juge d'Autun n'eût pas connu l'homme le plus considérable d'Autun.

On le fait déclarer par la sentence, coupable de lèze-majesté *divine & humaine.* Jamais les Romains n'ont employé cette formule, & cela seul ôterait toute croyance au prétendu martyre d'Autun.

Pour mieux repousser la calomnie contre la mémoire sacrée de *Marc-Aurèle*, mettons sous les yeux le discours de *Meliton* évêque de Sarde, à ce meilleur des empereurs, rapporté mot-à-mot par *Eusèbe.*

« (*a*) La suite continuelle des heureux succès qui » sont arrivés à l'empire, sans que sa félicité ait été » troublée par aucune disgrace, depuis que notre » religion qui était née avec lui s'est augmentée dans » son sein, est une preuve évidente qu'elle contri- » bue notablement à sa grandeur & à sa gloire. Il » n'y a eu entre les empereurs que *Néron* & *Domitien*, » qui étant trompés par certains imposteurs, ont ré- » pandu contre nous des calomnies, qui ont trouvé » selon la coutume quelque croyance parmi le peu- » ple. Mais vos très-pieux prédécesseurs ont corrigé » l'ignorance de ce peuple, & ont réprimé par des » édits publics la hardiesse de ceux qui entrepren- » draient de nous faire aucun mauvais traitement.

(*a*) *Eusèbe* pag. 187. traduct. de *Cousin* in-4o.

» *Adrien*, votre aïeul, a écrit en notre faveur à *Fundanus* gouverneur d'Asie, & à plusieurs autres. » L'empereur votre père, dans le tems que vous partagiez avec lui les soins du gouvernement, a écrit » aux habitans de Larisse, de Thessalonique, d'Athènes, & enfin à tous les peuples de la Grèce, pour » réprimer les séditions & les tumultes qui avaient été » excités contre nous. »

Ce passage d'un évêque très-pieux, très-sage & très-véridique, suffit pour confondre à jamais tous les mensonges des légendaires ; qu'on peut regarder comme la bibliothèque bleue du christianisme.

6°. *D'une autre Ste. Félicité et Ste. Perpétue.*

S'il était question de contredire la légende de *Félicité* & de *Perpétue*, il ne serait pas difficile de faire voir combien elle est suspecte. On ne connaît ces martyres de Carthage que par un écrit sans date de l'église de Salzbourg. Or il y a loin de cette partie de la Bavière à la Goulette. On ne nous dit pas sous quel empereur cette *Félicité* & cette *Perpétue* reçurent la couronne du dernier supplice. Les visions prodigieuses dont cette histoire est remplie, ne décèlent pas un historien bien sage. Une échelle toute d'or bordée de lances & d'épées, un dragon au haut de l'échelle, un grand jardin auprès du dragon, des brebis dont un vieillard tirait le lait, un réservoir plein d'eau, un flacon d'eau dont on buvait sans que l'eau diminuât ; *sainte Perpétue* se battant toute nue contre un vilain Egyptien, de beaux jeunes gens tout nuds qui prenaient son parti ; elle-même enfin devenue homme & athlète très-vigoureux. Ce sont-là, ce me semble, des imaginations qui ne devraient pas entrer dans un ouvrage respectable.

Il y a encore une réflexion très-importante à faire; c'eſt que le ſtyle de tous ces récits de martyres arrivés dans des tems ſi différens, eſt partout ſemblable, partout également puérile & ampoulé. Vous retrouvez les mêmes tours, les mêmes phraſes dans l'hiſtoire d'un martyre ſous *Domitien*, & d'un autre ſous *Galérius*. Ce ſont les mêmes épithètes les mêmes exagérations. Pour peu qu'on ſe connaiſſe en ſtyle, on voit qu'une même main les a tous rédigés.

Je ne prétends point ici faire un livre contre *Dom Ruinart*; & en reſpectant toujours, en admirant, en invoquant les vrais martyrs avec la ſainte égliſe, je me bornerai à faire ſentir par un ou deux exemples frappans, combien il eſt dangereux de mêler ce qui n'eſt que ridicule avec ce qu'on doit vénérer.

7°. *De St. Theodote de la ville d'Ancire et des sept vierges, écrit par Nilus temoin oculaire, tiré de Bollandus.*

Pluſieurs critiques, auſſi éminentes en ſageſſe qu'en vraie piété, nous ont déjà fait connaître que la légende de *ſaint Théodote* le cabaretier eſt une profanation & une eſpèce d'impiété, qui aurait dû être ſupprimée. Voici l'hiſtoire de *Théodote*. Nous emploierons ſouvent les propres paroles des *actes ſincères* recueillis par Dom Ruinart.

Son métier de cabaretier lui fourniſſait les moyens d'exercer ſes fonctions épiſcopales. Cabaret illuſtre, conſacré à la piété & non à la débauche. . . . . Tantôt Théodote était médecin, tantôt il fourniſſait de bons morceaux aux fidèles. On vit un cabaret être aux chrétiens, ce que l'arche de Noé fut à ceux que DIEU *voulut ſauver du déluge.* (*a*)

(*a*) Ce qui eſt en lettres italiques eſt mot-à-mot dans les *actes ſincères*, tout le reſte eſt entièrement conforme. On l'a ſeu-

Ce cabaretier Théodote ſe promenant près du fleuve Halis avec ſes convives vers un bourg voiſin de la ville d'Ancire. *Un gazon frais & mollet leur préſentait un lit délicieux ; une ſource qui ſortait à quelques pas de là au pied d'un rocher, & qui par une route couronnée de fleurs, venait ſe rendre auprès d'eux pour les déſaltérer, leur offrait une eau claire & pure. Des arbres fruitiers mêlés d'arbres ſauvages leur fourniſſaient de l'ombre & des fruits, & une bande de ſavans roſſignols, que des cigales relevaient de tems en tems, y formaient un charmant concert, &c.*

Le curé du lieu, nommé *Fronton*, étant arrivé, & le cabaretier ayant bu avec lui ſur l'herbe, *dont le verd naiſſant était relevé par les nuances diverſes du divers coloris des fleurs*, dit au curé, *ah, père, quel plaiſir il y aurait à bâtir ici une chapelle ! Oui*, dit Fronton, *mais il faut commencer par avoir des reliques. Allez, allez*, reprit ſaint Théodote, *vous en aurez bientôt ſur ma parole, & voici mon anneau que je vous donne pour gage, bâtiſſez vîte la chapelle.*

Le cabaretier avait le don de prophétie, & ſavait bien ce qu'il diſait. Il s'en va à la ville d'Ancire, tandis que le curé *Fronton* ſe met à bâtir. Il y trouve la perſécution la plus horrible, qui durait depuis très-long-tems. Sept vierges chrétiennes, dont la plus jeune avait ſoixante & dix ans, venaient d'être condamnées, ſelon l'uſage, à perdre leur pucelage par le miniſtère de tous les jeunes gens de la ville. La jeuneſſe d'Ancire, qui avait probablement des affaires plus preſſantes, ne s'empreſſa pas d'exécuter la ſentence. Il ne s'en trouva qu'un qui obéit à la juſtice. Il s'adreſſa à *ſainte Técuſe*, & la mena dans un cabinet avec une valeur étonnante. *Técuſe* ſe jeta à ſes genoux, & lui dit, pour DIEU, mon fils, un peu de vergogne ; *voyez ces yeux éteints, cette chair demi-*

lement abrégé pour éviter l'ennui du ſtyle déclamatoire de ces actes.

morte, ces rides pleines de crasse, que soixante & dix ans ont creusé sur mon front, ce visage couleur de terre..... quittez des pensées si indignes d'un jeune homme comme vous, JESUS-CHRIST *vous en conjure par ma bouche. Il vous le demande comme une grace, & si vous la lui accordez, vous pouvez attendre tout de sa reconnaissance.* Ce discours de la vieille & son visage firent rentrer tout-à-coup l'exécuteur en lui-même. Les sept vierges ne furent point déflorées.

Le gouverneur irrité chercha un autre supplice; il les fit initier sur le champ aux mystères de *Diane* & de *Minerve.* Il est vrai qu'on avait institué de grandes fêtes en l'honneur de ces divinités; mais on ne connaît point dans l'antiquité les mystères de *Minerve* & de *Diane. Saint Nil*, intime ami du cabaretier *Théodote*, auteur de cette histoire merveilleuse, n'était pas au fait.

On mit, selon lui, les sept belles demoiselles, toutes nues sur le char qui portait la grande *Diane* & la sage *Minerve* au bord d'un lac voisin. Le Thucidide *saint Nil* paraît encore ici fort mal informé. Les prêtresses étaient toujours couvertes d'un voile; & jamais les magistrats Romains n'ont fait servir la déesse de la chasteté, & celle de la sagesse par des filles qui montrassent aux peuples leur devant & leur derrière.

Saint Nil ajoute que le char était précédé par deux chœurs de ménades qui portaient le thyrse en main. *Saint Nil* a pris ici les prêtresses de *Minerve* pour celles de *Bacchus.* Il n'était pas versé dans la lithurgie d'Ancire.

Le cabaretier en entrant dans la ville vit ce funeste spectacle, le gouverneur, les ménades, la charrette, Minerve, Diane, & les sept pucelles. Il court se mettre en oraison dans une hutte avec un neveu de *sainte Técuse.* Il prie le ciel que ces sept dames soient plutôt mortes que nues. Sa prière est exaucée; il apprend que

les ſept filles au-lieu d'être déflorées ont été jetées dans le lac, une pierre au cou, par ordre du gouverneur. Leur virginité eſt en ſûreté. *A cette nouvelle le ſaint ſe relevant de terre & ſe tenant ſur les genoux, tourna ſes yeux vers le ciel; & parmi les divers mouvemens d'amour, de joie & de reconnaiſſance qu'il reſſentait, il dit, je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous n'avez pas rejetté la prière de votre ſerviteur.*

Il s'endormit, & pendant ſon ſommeil, ſainte Técuſe la plus jeune des noyées lui apparut. Eh quoi! mon fils Théodote, lui dit-elle, *vous dormez ſans penſer à nous, avez-vous oublié ſi-tôt les ſoins que j'ai pris de votre jeuneſſe? ne ſouffrez-pas, mon cher Théodote, que nos corps ſoient mangés des poiſſons. Allez au lac, mais gardez-vous d'un traître.*

Ce traître était le propre neveu de ſainte Técuſe.

J'omets ici une foule d'aventures miraculeuſes qui arrivèrent au cabaretier pour venir à la plus importante. Un cavalier céleſte armé de toutes piéces, précédé d'un flambeau céleſte, deſcend du haut de l'empirée, conduit au lac le cabaretier au milieu des tempêtes, écarte tous les ſoldats qui gardaient le rivage, & donne le tems à *Théodote* de repêcher les ſept vieilles & de les enterrer.

Le neveu de *Técuſe* alla malheureuſement tout dire. On ſaiſit *Théodote*, on eſſaya en vain pendant trois jours tous les ſupplices pour le faire mourir. On ne put en venir à bout qu'en lui tranchant la tête; opération à laquelle les ſaints ne réſiſtent jamais.

Il reſtait de l'enterrer. Son ami le curé *Fronton*, à qui *Théodote* en qualité de cabaretier avait donné deux outres remplis de bon vin, enivra les gardes & emporta le corps. Alors *Théodote* apparut en corps & en ame au curé? Et bien, mon ami, lui dit-il, ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques pour ta chapelle?

C'eſt-là ce que rapporte *ſaint Nil*, témoin oculaire,

qui ne pouvait être ni trompé ni trompeur. C'eſt-là ce que tranſcrit *Dom Ruinart* comme un acte ſincère. Or tout homme ſenſé, tout chrétien ſage, lui demandera ſi on en s'y ſerait pris autrement pour déshonorer la religion la plus ſainte, la plus auguſte de la terre, & pour la tourner en ridicule.

Je ne parlerai point des onze mille vierges, je ne diſcuterai point la fable de la légion Thébaine, compoſée, dit l'auteur, de ſix mille ſix cents hommes, tous chrétiens venant d'Orient par le mont St. Bernard, martyriſés l'an 286, dans le tems de la paix de l'égliſe la plus profonde, & dans une gorge de montagne où il eſt impoſſible de mettre trois cents hommes de front; fable écrite plus de cent cinquante ans après l'événement; fable dans laquelle il eſt parlé d'un roi de Bourgogne qui n'exiſtait pas; fable enfin reconnue pour abſurde par tous les ſavans qui n'ont pas perdu la raiſon.

Je m'en tiendrai au prétendu martyre de *ſaint Romain*.

8°. *Du martyre de St. Romain.*

Saint Romain voyageait vers Antioche; il apprend que le juge *Aſclépiade* faiſait mourir les chrétiens. Il va le trouver, & le défie de le faire mourir. *Aſclepiade* le livre aux bourreaux : ils ne peuvent en venir à bout. On prend enfin le parti de le brûler. On apporte des fagots. Des juifs qui paſſaient ſe moquent de lui; ils lui diſent que DIEU tira de la fournaiſe *Sidrac*, *Miſac* & *Abdenago*; mais que JESUS-CHRIST laiſſe brûler ſes ſerviteurs. Auſſi-tôt il pleut, & le bûcher s'éteint.

L'empereur (qui cependant était alors à Rome, & non dans Antioche) dit, *Que le ciel ſe déclare pour ſaint Romain, & qu'il ne veut rien avoir à démêler avec le* DIEU *du ciel. Voilà*, continue le légendaire, (*a*)

(*a*) Le légendaire ne ſait ce qu'il dit avec ſon *Ananias*.

notre

notre Ananias délivré du feu aussi-bien que celui des Juifs. Mais Asclepiade, homme sans honneur, fit tant par ses basses flatteries, qu'il obtint qu'on couperait la langue à saint Romain. Un médecin qui se trouva là, coupe la langue du jeune homme, & l'emporte chez lui proprement enveloppée dans un morceau de soie.

L'anatomie nous apprend, & l'expérience le confirme, qu'un homme ne peut vivre sans langue.

Romain fut conduit en prison. On nous a lu plusieurs fois que le saint Esprit descendit en langue de feu; mais saint Romain qui balbutiait comme Moyse, tandis qu'il n'avait qu'une langue de chair, commença à parler distinctement dès qu'il n'en eut plus.

On alla conter le miracle à Asclepiade comme il était avec l'empereur. Ce prince soupçonna le médecin de l'avoir trompé; le juge menaça le medecin de le faire mourir. Seigneur, lui dit-il, *j'ai encor chez moi la langue que j'ai coupée à cet homme; ordonnez qu'on m'en donne un qui ne soit pas comme celui-ci sous une protection particulière de* DIEU, *permettez que je lui coupe la langue jusqu'à l'endroit où celle-ci a été coupée; s'il n'en meurt pas, je consens qu'on me fasse mourir moi-même. Là dessus on fait venir un homme condamné à mort; & le médecin ayant pris la mesure sur la langue de Romain, coupe à la même distance celle du criminel; mais à peine avait-il retiré son rasoir que le criminel tombe mort. Ainsi le miracle fut avéré à la gloire de* DIEU, *& à la consolation des fidèles.*

Voilà ce que *Dom Ruinart* raconte sérieusement; prions DIEU pour le bon sens de *Dom Ruinart.*



SECTION SECONDE.

Extrait d'une lettre écrite à un docteur apologiste de Dom Ruinart.

Vous parlez toujours de martyrs. Eh ! Monsieur, ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve s'élève contre nous. Insensés & cruels que nous sommes, quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres ? Ah ! Monsieur, vous n'avez donc pas voyagé ! vous n'avez pas vu à Constance la place où *Jérôme* de Prague dit à un des bourreaux du concile qui voulait allumer son bûcher par derrière ; *Allume par devant ; si j'avais criant les flammes, je ne serais pas venu ici.*

Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, où le conseiller-clerc *Anne Dubourg* neveu du chancelier, chanta des cantiques avant son supplice ? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque constance par une jeune femme de qualité nommée Madame de *la Caille*, qui fut brûlée quelques jours après lui ? Elle était chargée de fers dans un cachot voisin du sien, & ne recevait le jour que par une petite grille pratiquée en-haut dans le mur qui séparait ces deux cachots. Cette femme entendait le conseiller qui disputait sa vie contre ses juges par les formes des loix. *Laissez-là*, lui cria-t-elle, *ces indignes formes, craignez-vous de mourir pour votre* DIEU ?

Voilà ce qu'un indigne historien tel que le jésuite *Daniel* n'a garde de rapporter, & ce que d'*Aubigné* & les contemporains nous certifient.

Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés à Lyon dans la place des Terraux depuis 1546 ? Faut-il vous faire voir Mlle. de *Cagnon*

ſuivant dans une charrette cinq autres charrettes chargées d'infortunés condamnés aux flammes, parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu? cette fille malheureuſement perſuadée que la religion réformée eſt la véritable, avait toujours répandu des largeſſes parmi les pauvres de Lyon. Ils entouraient en pleurant la charrette où elle était traînée chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-ils, *nous ne recevrons plus d'aumône de vous. Eh bien*, dit-elle, *vous en recevrez encore*, & elle leur jeta ſes mules de velours que ſes bourreaux lui avaient laiſſées.

Avez-vous vu la place de l'Eſtrapade à Paris? elle fut couverte ſous *François I* de corps réduits en cendre. Savez-vous comme on les faiſait mourir? on les ſuſpendait à des longues baſcules qu'on élevait & qu'on baiſſait tour-à-tour ſur un vaſte bûcher, afin de leur faire ſentir plus long-tems toutes les horreurs de la mort la plus douloureuſe. On ne jetait ces corps ſur les charbons ardens que lorſqu'ils étaient preſque entiérement rôtis, & que leurs membres retirés, leur peau ſanglante & conſumée, leurs yeux brûlés, leur viſage défiguré ne leur laiſſaient plus l'apparence & la figure humaine.

Le jéſuite *Daniel* ſuppoſe ſur la foi d'un infame écrivain de ce tems-là, que *François I* dit publiquement qu'il traiterait ainſi le dauphin ſon fils s'il donnait dans les opinions des réformés. Perſonne ne croira qu'un roi qui ne paſſait pas pour un *Néron*, ait jamais prononcé de ſi abominables paroles. Mais la vérité eſt que tandis qu'on faiſait à Paris ces ſacrifices de ſauvages qui ſurpaſſent tout ce que l'inquiſition a jamais fait de plus horrible, *François I* plaiſantait avec ſes courtiſans, & couchait avec ſa maîtreſſe. Ce ne ſont pas là, monſieur, des hiſtoires de *ſainte Potamienne*, de *ſainte Urſule* & des onze mille vierges; c'eſt un récit fidele de ce que l'hiſtoire a de moins incertain.

Un de vos ancêtres, du moins un homme de votre nom, *Pierre Bergier*, fut brûlé à Lyon en 1552 avec *René Poyet* parent du chancelier *Poyet.* On jeta dans le même bûcher *Jean Chambon*, *Louis Dimonet*, *Louis de Marſac*, *Etienne de Gravot*, & cinq jeunes écoliers. Je vous ferais trembler ſi je vous faiſais voir la liſte des martyrs que les proteſtans ont conſervée.

Pierre Bergier chantait un ſpeaume de *Morot* en allant au ſupplice. Dites-nous en bonne foi ſi vous chanteriez un pſeaume en latin en pareil cas ? Dites-nous ſi le ſupplice de la potence, de la roue ou du feu eſt une preuve de la religion. C'eſt une preuve ſans doute de la barbarie religieuſe. C'eſt une preuve que d'un côté il y a des bourreaux, & de l'autre des perſuadés.

Les vallées du Piémont auprès de Pignerol étaient habitées de tems immémorial par ces malheureux perſuadés. On leur envoie en 1655 des miſſionnaires & des aſſaſſins. Liſez la *rélation de Morland* alors miniſtre d'Angleterre à la cour de Turin. Vous y verrez un *Jean Brocher* auquel on coupa le membre viril qu'on mit entre les dents de ſa tête coupée plantée ſur une pique pour ſervir de ſignal.

Marthe Baſal, dont on tua les enfans ſur ſon ventre ; après quoi on lui coupa les mamelles qu'on fit cuire au cabaret de Macel, & dont on fit manger aux paſſans.

Pierre Simon & ſa femme, âgés de quatre-vingts ans, liés & roulés enſemble, & précipités de rocher en rocher.

Anne Charbonnier violée, & enſuite empâlée par la partie même dont on venait de jouir ; portée ſur le grand chemin pour ſervir de croix, ſelon l'uſage de ce pays, où il faut des croix à tous les carrefours.

Le détail de ces horreurs vous fait dreſſer les cheveux ; mais la multiplicité en eſt ſi grande qu'elle ennuie. On faiſait périr ainſi des milliers d'imbécilles, en

leur disant qu'il fallait entendre la messe en latin. Il était bien clair qu'étant déchirés en morceaux il ne pouvaient avoir le bonheur d'aller à la messe.

Ah, monsieur, si vous voulez rendre la religion chrétienne aimable, ne parlez jamais de martyrs. Nous en avons fait cent fois, mille fois plus que tous les payens. Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit des massacres des Albigeois, des habitans de Mérindol, de la St. Barthelemi ; de soixante ou quatre-vingt mille Irlandais protestans égorgés, assommés, pendus, brûlés par les catholiques ; de ces millions d'Indiens tués comme des lapins dans des garennes aux ordres de quelques moines. Nous frémissons, nous gémissons ; mais il faut le dire ; parler de martyrs à des chrétiens, c'est parler de gibets & de roues à des bourreaux & à des records.

Que pourrions-nous vous représenter encore, monsieur, après ce tableau aussi vrai qu'épouvantable que vous nous avez forcés de vous tracer de nos mains tremblantes ? Oui, à la honte de la nature, il y a encore des fanatiques assez barbares, des hommes assez dignes de l'enfer, pour dire qu'il faut faire périr dans les supplices tous ceux qui ne croient pas à la religion chrétienne que l'on a tant déshonorée. C'est ainsi que pensent encore les inquisiteurs, tandis que les rois & leurs ministres devenus plus humains, émoussent dans toute l'Europe le fer dont ces monstres sont armés. Un évêque en Espagne a proféré ces paroles devant des témoins respectables de qui nous les tenons : *Le ministre d'état qui a signé l'expulsion des jésuites mérite la mort.* Nous avons vu des gens qui ont toujours à la bouche ces mots cruels *contrainte & châtiment*, & qui disent hautement que le christianisme ne peut se conserver que par la terreur & par le sang.

Je ne veux pas vous citer ici un autre évêque de la plus basse naissance, qui séduit par un fanatique,

s'eſt expliqué avec plus de fureur qu'on n'en a jamais reproché aux *Dioclétiens* & aux *Décius*.

La terre entière s'eſt élevée contre les jéſuites, parce qu'ils étaient perſécuteurs; mais qu'il ſe trouve quelque prince aſſez peu éclairé, aſſez mal conſeillé, aſſez faible pour donner ſa confiance à un capucin, à un cordelier, vous verrez les cordeliers & les capucins auſſi inſolens, auſſi intrigans, auſſi perſécuteurs, auſſi ennemis de la puiſſance civile que les jéſuites l'ont été. Il faut que la magiſtrature ſoit partout occupée ſans ceſſe à réprimer les attentats des moines. Il y a maintenant dans Paris un cordelier qui prêche avec la même impudence & la même fureur que le cordelier *Feu-Ardent* prêchait du tems de la ligue.

Quel homme a jamais été plus perſécuteur chez ces mêmes cordeliers que leur prédicateur *Poiſſon*? Il exerça ſur eux un pouvoir ſi tyrannique, que le miniſtère fut obligé de le faire dépoſer de ſa place de provincial & de l'exiler. Que n'eût-il point fait contre les laïques? Mais cet ardent perſécuteur était-il un homme perſuadé, un fanatique de religion? Non, c'était le plus hardi débauché qui fût dans tout l'ordre. Il ruina le grand couvent de Paris en filles de joie. Le procès de la femme *Du Moutier* qui redemanda quatre mille francs après la mort de ce moine, exiſte encore au greffe de la tournelle criminelle. Percez la muraille du parvis avec *Ezéchiel*, vous verrez des ſerpens, & des monſtres & l'abomination de la maiſon d'Iſraël.

SECTION TROISIEME.

Comment ſe peut-il que dans le ſiècle éclairé où nous ſommes, on trouve encor des écrivains ſavans & utiles, qui ſuivent pourtant le torrent des vieilles erreurs, & qui gâtent des vérités par des fables reçues?

ils comptent encore l'ère des martyrs de la première année de l'empire de *Dioclétien*, qui était alors bien éloigné de martyriser personne. Ils oublient que sa femme *Prisca* était chrétienne, que les principaux officiers de sa maison étaient chrétiens, qu'il les protégea constamment pendant dix-huit années; qu'ils bâtirent dans Nicomédie une église plus somptueuse que son palais, & qu'ils n'auraient jamais été persécutés s'ils n'avaient outragé le césar *Galérius*.

Est-il possible qu'on ose redire encore que *Dioclétien mourut de rage, de désespoir & de misère*, lui qu'on vit quitter la vie en philosophe comme il avait quitté l'empire, lui qui sollicité de reprendre la puissance suprême, aima mieux cultiver ses beaux jardins de Salone que de régner encore sur l'univers alors connu?

O compilateurs, ne cesserez vous point de compiler! vous avez utilement employé vos trois doigts, employez plus utilement votre raison.

Quoi! vous me répétez que *saint Pierre* régna sur les fidèles à Rome pendant vingt-cinq ans, & que *Néron* le fit mourir la dernière année de son empire lui & *saint Paul*, pour venger la mort de *Simon le magicien* à qui ils avaient cassé les jambes par leurs prières!

C'est insulter le christianisme que de rapporter ces fables, quoi qu'avec une très-bonne intention.

Les pauvres gens qui redisent encore ces sottises sont des copistes qui remettent en *octavo* ou en *in-douze* d'anciens *in-folio* que les honnêtes gens ne lisent plus, & qui n'ont jamais ouvert un livre de saine critique. Ils ressassent les vieilles histoires de l'église; ils ne connaissent ni *Midleton*, ni *Dodwel*, ni *Bruker*, ni *Dumoulin*, ni *Fabricius*, ni *Grabès*, ni même *Dupin*, ni aucun de ceux qui ont porté depuis peu la lumière dans les ténèbres.

MASSACRES.

Article de M. Trenchard.

Il est peut-être aussi difficile qu'inutile de savoir si *mazzacrium*, mot de la basse latinité, a fait massacre, ou si massacre a fait *mazzacrium*.

Un massacre signifie un nombre d'hommes tués. *Il y eut hier un grand massacre près de Varsovie, près de Cracovie.* On ne dit point, *il s'est fait le massacre d'un homme;* & cependant on dit, *un homme a été massacré;* en ce cas on entend qu'il a été tué de plusieurs coups avec barbarie.

La poésie se sert du mot *massacré* pour tué, assassiné.

Que par ses propres mains son père massacré.

CINNA.

Un Anglais a fait un relevé de tous les massacres perpétrés pour cause de religion depuis les premiers siècles de notre ère vulgaire. En voici la traduction.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome lorsque l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre *Novacien* disputa ce que nous appellons *la chaire de Rome*, la papauté au prêtre *Corneille*; car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent. Et précisément dans le même tems la chaire de Carthage fut disputée de même par *Cyprien* & un autre prêtre nommé *Novat* qui avait tué sa femme à coups de pied dans le ventre. (*a*) Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Car-

(*a*) *Histoire ecclésiastique.*

thage & dans Rome. L'empereur *Décius* fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques ſupplices, c'eſt ce qu'on appelle la *grande*, la *terrible perſécution* de Décius. Nous n'en parlerons pas ici ; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens ſur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents perſonnes tuées ou griévement bleſſées dans ces deux premiers ſchiſmes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne ſera pas trop fort. Poſons donc. 200

Dès que les chrétiens peuvent ſe livrer impunément à leurs vengeances ſous *Conſtantin*, ils aſſaſſinent le jeune *Candidien* (*a*) fils de l'empereur *Galère*, l'eſpérance de l'empire, & que l'on comparait à *Marcellus ;* un enfant de huit ans fils de l'empereur *Maximin ;* une fille du même empereur âgée de ſept ans ; l'impératrice leur mère fut traînée hors de ſon palais avec ſes femmes dans les rues d'Antioche, & furent jetées avec elle dans l'Oronte. L'impératrice *Valérie* veuve de *Galère* & fille de *Dioclétien* fut tuée à Theſſalonique en 315, & eut la mer pour ſépulture.

Il eſt vrai que quelques auteurs n'accuſent pas les chrétiens de ce meurtre, & l'imputent à *Licinius ;* mais réduiſons encore le nombre de ceux que les chrétiens égorgèrent dans cette occaſion à deux cents. Ce n'eſt pas trop, ci. 200

Dans le ſchiſme des donatiſtes en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents perſonnes aſſommées à coup de maſ-

. . . . 400

(*a*) Année 313.

De l'autre part. . . . 400

sues, car les évêques ne voulaient pas qu'on se battît à coups dépées, pose. 400

On sait de quelles horreurs & de combien de guerres civiles le seul mot de *consubstantiel* fut l'origine & le prétexte. Cet incendie embrâsa tout l'empire à plusieurs reprises & se ralluma dans toutes les provinces dévastées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales pendant près de quatre cents années. Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, sans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes, ci. . . 300000

La querelle des iconoclastes & des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de soixante mille vies. 60000

Nous ne devons pas passer sous silence les cent mille manichéens que l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*, fit égorger dans l'empire Grec en 845. C'était une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce que jusqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empâlé, noyé que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe & point de mauvais. Le tout se monte à cent vingt mille au moins, ci. 120000

N'en comptons que vingt mille dans les séditions fréquentes excitées par les prêtres qui se disputèrent partout des chaires épiscopales. Il faut avoir une extrême discrétion, pose. 20000

500800

De l'autre part. . . . 500800

On a ſupputé que l'horrible folie des ſaintes croiſades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens. Mais je veux bien par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite les réduire à un million, ci. . . . 1000000

La croiſade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévaſtèrent ſi honnêtement & ſi ſaintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts, ci. 100000

Autant pour la croiſade contre le Languedoc, où l'on ne vit long-tems que les cendres des bûchers & des oſſemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes, ci. . . 100000

Pour les croiſades contre les empereurs depuis *Grégoire VII*, nous voulons bien n'en compter que trois cent mille, ci. . . . 300000

Le grand ſchiſme d'Occident au quatorzième ſiècle fit périr aſſez de monde pour qu'on rende juſtice à notre modération, ſi nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme diſent les Italiens, ci. 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand ſchiſme dans la ville de Conſtance les deux prêtres *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'empereur *Sigiſmond* & au concile; mais elle cauſa, je ne ſais comment, la guerre des huſſites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts, ci. 150000

Après ces grandes boucheries, nous avouons

2200800

De l'autre part. 2200800

que les maſſacres de Mérindol & de Cabrières ſont bien peu de choſe. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres, de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés, d'enfans à la mamelle jetés dans les flammes, de filles violées & coupées enſuite par quartiers, de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien & qu'on faiſait ſauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la juſtice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français; poſe donc. 18000

Nous voici parvenus à la plus ſainte, à la plus glorieuſe époque du chriſtianiſme que quelques gens ſans aveu voulurent réformer au commencement du ſeizième ſiècle. Les ſaints papes, les ſaints évêques, les ſaints abbés ayant refuſé de s'amender, les deux partis marchèrent ſur des corps morts pendant deux ſiècles entiers, & n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien ſe donner la peine de mettre enſemble tous les aſſaſſinats commis depuis le règne du ſaint pape *Léon X*, juſqu'à celui du ſaint pape *Clément IX*, aſſaſſinats, ſoit juridiques, ſoit non juridiques, têtes de prêtres, de ſéculiers, de princes abattues par le bourreau, le bois renchéri dans pluſieurs provinces par la multitude des bûchers allumés, le ſang répandu d'un bout

2218800

De l'autre part. . . . 2218800

de l'Europe à l'autre, les bourreaux laſſés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même, trente guerres civiles pour la tranſſubſtantiation, la prédeſtination, le ſurplis & l'eau bénite, les maſſacres de la St. Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, les maſſacres des Vaudois, les maſſacres des Cevennes &c. &c. &c. &c., on trouverait ſans doute plus de deux millions de morts ſanglantes avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une miſère pire, peut-être, que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, paſſons vîte avec horreur, deux millions, ci. . . . 2000000

Ne ſoyons point injuſtes, n'imputons point à l'inquiſition plus de crimes qu'elle n'en a commis en ſurplis & en étole; n'exagérons rien, réduiſons à deux cent mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer, ci. 200000

Réduiſons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque *Las Caſas* prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique: & faiſons ſurtout la réflexion conſolante qu'ils n'étaient pas des hommes, puiſqu'ils n'étaient pas chrétiens, ci. 5000000

Réduiſons avec la même économie les quatre cent mille hommes qui périrent dans la guerre civile du Japon, excitée par les révérends pères jéſuites, ne portons notre compte qu'à trois cent mille, ci. 300000

Total. . . . 9718800

Le tout calculé ne montera qu'à la somme de neuf millions sept cent dix-huit mille huit cents personnes, ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues pour l'amour de DIEU.

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, & tu verras que tu as eu plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté (ou persécuteur, ce qui est encore plus funeste) t'appelles-tu *Argile*, ou *Perth*, ou *Montrose*, ou *Hamilton*, ou *Douglas*, souviens-toi qu'on arracha le cœur à tes pères sur un échaffaut pour la cause d'une liturgie & de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais ? Lis seulement la déclaration du parlement d'Angleterre du 25 juillet 1643 ; elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille protestans par les mains des catholiques. Crois, si tu veux, avec l'avocat *Brooke*, qu'il n'y eut que quarante mille hommes d'égorgés sans défense, dans le premier mouvement de cette sainte & catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis & tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

J'ai été fortement tenté d'écrire contre cet auteur Anglais ; mais son mémoire ne m'ayant point paru enflé, je me suis retenu. Au reste, j'espère qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire. Mais à qui en aura-t-on l'obligation ?





MATIÈRE.

Dialogue poli entre un énergumène & un philosophe.

L'ÉNERGUMÈNE.

OUI, ennemi de DIEU & des hommes, qui crois que DIEU est tout-puissant, & qu'il est le maître d'ajouter le don de la pensée à tout être qu'il daignera choisir, je vais te dénoncer à monseigneur l'inquisiteur, je te ferai brûler; prends garde à toi, je t'avertis pour la dernière fois.

LE PHILOSOPHE.

Sont-ce là vos argumens? est-ce ainsi que vous enseignez les hommes? j'admire votre douceur.

L'ÉNERGUMÈNE.

Allons, je veux bien m'appaiser un moment en attendant les fagots. Réponds-moi, qu'est-ce que l'esprit?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en sais rien.

L'ÉNERGUMÈNE.

Qu'est-ce que la matière?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en sais pas grand chose. Je la crois étendue, solide, résistante, gravitante, divisible, mobile; DIEU peut lui avoir donné mille autres qualités que j'ignore.

L'ÉNERGUMÈNE.

Mille autres qualités, traître; je vois où tu veux

venir ; tu vas me dire que DIEU peut aimer la matière, qu'il a donné l'inſtinct aux animaux, qu'il eſt le maître de tout.

LE PHILOSOPHE.

Mais il ſe pourrait bien faire qu'en effet il eût accordé à cette matière bien des propriétés que vous ne ſauriez comprendre.

L'ÉNERGUMÈNE.

Que je ne ſaurais comprendre, ſcélérat !

LE PHILOSOPHE.

Oui, ſa puiſſance va plus loin que votre entendement.

L'ÉNERGUMÈNE.

Sa puiſſance, ſa puiſſance ! vrai diſcours d'athée.

LE PHILOSOPHE.

J'ai pourtant pour moi le témoignage de pluſieurs ſaints pères.

L'ÉNERGUMÈNE.

Va, va, ni DIEU, ni eux, ne nous empêcheront de te faire brûler vif ; c'eſt un ſupplice dont on punit les parricides & les philoſophes qui ne ſont pas de notre avis.

LE PHILOSOPHE.

Eſt-ce le diable ou toi, qui a inventé cette manière d'argumenter ?

L'ÉNERGUMÈNE.

Vilain poſſédé, tu oſes me mettre de niveau avec le diable !

(Ici l'énergumène donne un grand ſoufflet au philoſophe qui le lui rend avec uſure.)

Le

LE PHILOSOPHE.

A moi les philosophes.

L'ÉNERGUMÈNE.

A moi la sainte Hermandad.

(Ici une demi-douzaine de philosophes arrivent d'un côté, & on voit accourir de l'autre cent dominicains avec cent familiers de l'inquisition & cent alguazils. La partie n'est pas tenable.)



MESSIE.

AVERTISSEMENT.

Cet article est de M. Polier de Bottens d'une ancienne famille de France, établie depuis deux cents ans en Suisse. Il est premier pasteur de Lausanne. Sa science est égale à sa piété. Il composa cet article pour le grand dictionnaire encyclopédique, dans lequel il fut inséré. On en supprima seulement quelques endroits, dont les examinateurs crurent que des catholiques moins savans & moins pieux que l'auteur, pourraient abuser. Il fut reçu avec l'applaudissement de tous les sages.

On l'imprima en même tems dans un autre petit dictionnaire ; & on l'attribua en France à un homme qu'on n'était pas fâché d'inquiéter. On supposa que l'article était impie, parce qu'on le supposait d'un laïque, & on se déchaîna contre l'ouvrage & contre l'auteur prétendu. L'homme accusé se contenta de rire de cette méprise. Il voyait avec compassion sous ses yeux cet exemple des erreurs & des injustices que les hommes commettent tous les jours dans leurs jugemens, car il avait le manuscrit du sage & savant prêtre, écrit tout entier de sa main.

Il le possède encore. Il sera montré à qui voudra l'examiner. On y verra jusqu'aux ratures faites alors par ce laïque même, pour prévenir les interprétations malignes.

Nous réimprimons donc aujourd'hui cet article dans toute l'intégrité de l'original. Nous en avons retranché pour ne pas répéter ce que nous avons imprimé ailleurs; mais nous n'avons pas ajouté un seul mot.

Le bon de toute cette affaire, c'est qu'un confrère de l'auteur respectable, écrivit les choses du monde les plus ridicules contre cet article de son confrère, croyant écrire contre un ennemi commun. Cela ressemble à ces combats de nuit, dans lesquels on se bat contre ses camarades.

Il est arrivé mille fois que des controvistes ont condamné des passages de St. Augustin, *de* St. Jérôme *ne sachant pas qu'ils fussent de ces pères. Ils anathématiseraient une partie du nouveau testament s'ils n'avaient pas oui dire de qui est ce livre. C'est ainsi qu'on juge trop souvent.*

MESSIE, *Messias*, ce terme vient de l'hébreu; il est synonyme au mot grec *Christ*. L'un & l'autre sont des termes consacrés dans la religion, & qui ne se donnent plus aujourd'hui qu'à l'oint par excellence, ce souverain libérateur que l'ancien peuple Juif attendait après la venue duquel il soupire encore, & que les chrétiens trouvent dans la personne de JESUS fils de *Marie*, qu'ils regardent comme l'oint du seigneur, le messie promis à l'humanité; les Grecs emploient aussi le mot d'*Elcimmeros* qui signifie la même chose que *Christos*.

Nous voyons dans l'ancien testament que le mot de *Messie*, loin d'être particulier au libérateur après la venue duquel le peuple d'Israël soupirait, ne l'était pas seulement aux vrais & fidèles serviteurs de DIEU,

mais que ce nom fut souvent donné aux rois & aux princes idolâtres, qui étaient dans la main de l'Eternel les ministres de ses vengeances, ou des instrumens pour l'exécution des conseils de sa sagesse. C'est ainsi que l'auteur de l'écclésiastique dit d'Elizée, (*a*) *qui unguis reges ad pœnitentiam*, ou comme l'ont rendu les Septante, *ad vindictam. Vous oignez les rois pour exercer la vengeance du seigneur.* C'est pourquoi il envoya un prophête pour oindre *Jéhu*, roi d'Israël. Il annonça l'onction sacrée à *Mazaël* roi de Damas & de Syrie, (*b*) ces deux princes étant les *Messies* du Très-Haut pour venger les crimes & les abominations de la maison d'*Achab*.

Mais au XLV[e]. d'Esaïe v. 1. le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. *Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son oint, son messie, duquel j'ai pris la main droite afin que je terrasse les nations devant lui, &c.*

Ezéchiel au XXVIII[e]. de ses révélations, v. 14. donne le nom de *Messie* au roi de Tyr, qu'il appelle aussi *chérubin*, & parle de lui & de sa gloire dans des termes pleins d'une emphase, dont on sent mieux les beautés qu'on ne peut en saisir le sens. « Fils de l'homme, » dit l'Eternel au prophête, prononce à haute voix » une complainte sur le roi de Tyr, & lui dis, » Ainsi a dit le seigneur l'Eternel, tu étais le sceau de » la ressemblance de DIEU, plein de sagesse & parfait » en beauté; tu as été le jardin d'Héden du seigneur, » (où suivant d'autres versions) tu étais toutes les » délices du seigneur; ta couverture était de pierres » précieuses de toutes sortes, de sardoine, de topaze, » de jaspe, de chrysolite, d'onix, de béril, de saphir, » d'escarboucle, d'émeraude & d'or. Ce que savaient » faire tes tambours & tes flûtes a été chez toi; ils » ont été tout prêts au jour que tu fus crée, tu as été

(*a*) Ecclésiast. ch. XLVIII. v. 8.
(*b*) IV. des rois, ch. XVIII. v. 12. 13. 14.

» un cherubin, un *Messie* pour servir de protection ;
» je t'avais établi ; tu as été dans la sainte montagne
» de DIEU, tu as marché entre les pierres flamboyan-
» tes, tu as été parfait, en tes voies, dès le jour que
» tu fus créé, jusques à ce que la perversité a été
» trouvée en toi. »

Au reste le nom de *Messiah*, en grec *Christ*, se donnait aux rois, aux prophêtes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des rois, ch. XII. ℣. 3. *Le Seigneur & son Messie sont témoins*, c'est-à-dire, *le Seigneur & le roi qu'il a établi*. Et ailleurs, *ne touchez point mes oints, & ne faites aucun mal à mes prophêtes*. David, animé de l'esprit de DIEU, donne dans plus d'un endroit à *Saül* son beau-père qui le persécutait, & qu'il n'avait pas sujet d'aimer ; il donne, dis-je, à ce roi réprouvé, & de dessus lequel l'esprit de l'Eternel s'était retiré, le nom & la qualité d'oint, *de Messie* du Seigneur. DIEU *me garde*, dit-il fréquemment *de porter ma main sur l'oint du Seigneur, sur le Messie de* DIEU.

Si le beau nom de *Messie*, d'oint de l'Eternel, a été donné à des rois idolâtres, à des princes cruels & tyrans, il a été très-employé dans nos anciens oracles pour désigner véritablement l'oint du seigneur, ce Messie par excellence, objet du desir & de l'attente de tous les fideles d'Israël. Ainsi *Anne* mère de *Samuel* conclut son cantique par ces paroles remarquables, & qui ne peuvent s'appliquer à aucun roi, (*a*) puisqu'on sait que pour lors les Hébreux n'en avaient point. *Le Seigneur jugera les extrêmités de la terre, il donnera l'empire à son roi, il relévera la corne de son Christ, de son Messie*. On trouve ce mot dans les oracles suivans ; Pseaume II. ℣. 2. Pseaume XLIV. ℣. 8. Jérémie IV. v. 20. Daniel IX. ℣. 16. Habacuc III. v. 13.

(*a*) I. Rois, chap. XI. v. 10.

Que si l'on rapproche tous ces divers oracles, & en général tous ceux qu'on applique pour l'ordinaire au Messie, il en résulte des contrastes en quelque sorte inconciliables, & qui justifient jusqu'à un certain point l'obstination du peuple à qui ces oracles furent donnés.

Comment en effet concevoir avant que l'événement l'eût si bien justifié dans la personne de JESUS fils de *Marie*; comment concevoir, dis-je, une intelligence en quelque sorte divine & humaine tout ensemble, un être grand & abaissé qui triomphe du diable, & que cet esprit infernal, ce prince des puissances de l'air, tente, emporte & fait voyager malgré lui, maître & serviteur, roi & sujet, sacrificateur & victime tout ensemble; mortel & vainqueur de la mort, riche & pauvre, conquérant glorieux dont le règne éternel n'aura point de fin, qui doit soumettre la nature par ses prodiges, & cependant qui sera un homme de douleurs, privé des commodités, souvent de l'absolument nécessaire dans cette vie dont il se dit le roi, & qu'il vient comblé de gloire & d'honneurs, terminant une vie innocente, malheureuse, sans cesse contredite & traversée, par un supplice également honteux & cruel, trouvant même dans cette humiliation, cet abaissement extraordinaire, la source d'une élévation unique qui le conduit au plus haut point de gloire, de puissance & de félicité, c'est-à-dire, au rang de la première des créatures.

Tous les chrétiens s'accordent à trouver ces caractères en apparence, si incompatibles dans la personne de JESUS de Nazareth qu'ils appellent le *Christ*; ses sectateurs lui donnaient ce titre par excellence, non qu'il eût été oint d'une manière sensible & matérielle, comme l'ont été anciennement quelques rois, quelques prophètes, & quelques sacrificateurs, mais parce que l'esprit divin l'avait désigné pour ces grands offices, & qu'il avait reçu l'onction spirituelle nécessaire pour cela.

A) Nous en étions là sur un article aussi important, lorsqu'un prédicateur Hollandais, plus célèbre par cette découverte que par les médiocres productions d'un génie d'ailleurs faible & peu instruit, nous a fait voir que notre Seigneur JESUS était le Christ, le Messie de DIEU, ayant été oint dans les trois plus grandes époques de sa vie, pour être notre roi, notre prophête & notre sacrificateur.

Lors de son baptême, la voix du souverain maître de la nature le déclare son fils, son unique, son bien-aimé, & par-là même son représentant.

Sur le Tabor, transfiguré, associé à *Moyse* & à *Elie* cette même voix surnaturelle l'annonce à l'humanité comme le fils de celui qui aime & envoie les prophêtes, & qui doit être écouté par préférence.

Dans Gethsemané, un ange descend du ciel pour le soutenir dans les angoisses extrêmes où le réduit l'approche de son supplice; il le fortifie contre les frayeurs cruelles d'une mort qu'il ne peut éviter, & le met en état d'être un sacrificateur d'autant plus excellent qu'il est lui-même la victime innocente & pure qu'il va offrir.

Le judicieux prédicateur Hollandais, disciple de l'illustre *Cocceius*, trouve l'huile sacramentale de ces diverses onctions célestes, dans les signes visibles que la puissance de DIEU fit paraître sur son oint, dans son baptême *l'ombre de la Colombe*, qui représentait le St. Esprit qui descendit sur lui. Au Tabor, *la nue miraculeuse* qui le couvrit. En Gethsemané, *la sueur de grumeaux de sang* dont tout son corps fut couvert.

Après cela, il faut pousser l'incrédulité à son comble pour ne pas reconnaître à ces traits l'oint du Seigneur par excellence, le Messie promis; & l'on ne pourrait sans

A) On supprima dans les dictionnaires (depuis A jusqu'à B) tout ce paragraphe concernant le prédicateur Hollandais, parce qu'on le crut hors d'œuvre.

doute assez déplorer l'aveuglement inconcevable du peuple Juif, s'il ne fût entré dans le plan de l'infinie sagesse de DIEU, & n'eût été dans ses vues toutes miséricordieuses, essentiel à l'accomplissement de son œuvre & au salut de l'humanité. *B*)

Mais aussi il faut convenir que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple Juif, & après toutes les glorieuses promesses que l'Eternel lui avait fait si souvent, il devait soupirer après la venue d'un messie, l'envisager comme l'époque de son heureuse délivrance; & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas voulu reconnaître ce libérateur dans la personne du Seigneur JESUS, d'autant plus qu'il est de l'homme de tenir plus au corps qu'à l'esprit, & d'être plus sensible aux besoins présens, que flatté des avantages à venir, & toujours incertains par-là même.

Au reste, on doit croire qu'*Abraham*, & après lui un assez petit nombre de patriarches & de prophêtes, ont pu se faire une idée de la nature du règne spirituel du messie; mais ces idées durent rester dans le petit cercle des inspirés; & il n'est pas étonnant qu'inconnues à la multitude, ces notions se soient altérées au point que lorsque le Sauveur parut dans la Judée, & peuple & ses docteurs, ses princes mêmes, attendaient un monarque, un conquérant, qui par la rapidité de ses conquêtes devait s'assujettir tout le monde; & comment concilier ces idées flatteuses avec l'état abject, en apparence misérable de JESUS-CHRIST. Aussi scandalisés de l'entendre s'annoncer comme le messie, ils le persécutèrent, le rejettèrent, & le firent mourir par le dernier supplice. Depuis ce tems là, ne voyant rien qui achemine à l'accomplissement de leurs oracles, & ne voulant point y renoncer, ils se livrent à toutes sortes d'idées plus chimériques les unes que les autres.

Ainsi, lorsqu'ils ont vu les triomphes de la religion chrétienne, qu'ils ont senti qu'on pouvait expliquer

ſpirituellement, & appliquer à JESUS-CHRIST la plupart de leurs anciens oracles, ils ſe ſont aviſés, contre le ſentiment de leurs pères, de nier que les paſſages que nous leur alléguons duſſent s'entendre du meſſie, tordant ainſi nos ſaintes écritures à leur propre perte.

Quelques-uns ſoutiennent que leurs oracles ont été mal entendus; qu'en vain on ſoupire après la venue du meſſie, puiſqu'il eſt déjà venu en la perſonne d'*Ezéchias* C'était le ſentiment du fameux *Hillel.* D'autres plus relâchés, ou cédant avec politique aux tems & aux circonſtances, prétendent que la croyance de la venue d'un Meſſie, n'eſt point un article fondamental de foi, & qu'en niant ce dogme on ne pervertit point la loi, on ne lui donne qu'une légère atteinte. C'eſt ainſi que le juif *Albo* diſait au pape, que nier la venue du meſſie, c'était ſeulement couper une branche de l'arbre ſans toucher à la racine.

Le fameux rabin *Salomon Jarchy* ou *Raſchy*, qui vivait au commencement du douzième ſiècle, dit dans ſes talmudiques, que les anciens Hébreux ont cru que le meſſie était né le jour de la dernière deſtruction de Jéruſalem par les armées romaines; c'eſt, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le rabin *Kimchy* qui vivait auſſi au douzième ſiècle, annonçait que le *Meſſie* dont il croyait la venue très-prochaine, chaſſerait de la Judée les chrétiens qui la poſſédaient pour lors; il eſt vrai que les chrétiens perdirent la Terre-Sainte; mais ce fut *Saladin* qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs, & ſe fût déclaré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auraient fait leur meſſie.

Les auteurs ſacrés, & notre Seigneur JESUS lui-même, comparent ſouvent le règne du *Meſſie* & l'éternelle béatitude à des jours de noces, à des feſtins; mais les talmudiſtes ont étrangement abuſé de ces paraboles;

felon eux, le meffie donnera à fon peuple raffemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin fera celui qu'*Adam* lui-même fit dans le paradis terreftre, & qui fe conferve dans de vaftes celliers, creufés par les anges au centre de la terre.

On fervira pour entrée le fameux poiffon, appellé le grand *Léviathan*, qui avale tout-d'un-coup un poiffon moins grand que lui, lequel ne laiffe pas d'avoir trois cent lieues de long; toute la maffe des eaux eft portée fur *Léviathan*. DIEU au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renverfaffent la terre, & qu'ils ne rempliffent l'univers de leurs femblables, DIEU tua la femelle, & la fala pour le feftin du *Meffie*.

Les rabins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau *Béhémoth*, qui eft fi gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes: la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une efpèce fi prodigieufe ne fe multipliât pas, ce qui n'aurait pu que nuire aux autres créatures; mais ils affurent que l'Eternel ne la fala pas, parce que la vache falée n'eft pas fi bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encore fi bien foi à toutes ces rêveries rabiniques, que fouvent ils jurent fur leur part du bœuf *Béhémoth*, comme quelques chrétiens impies jurent fur part du paradis.

Après des idées fi groffières fur la venue du *Meffie*, & fur fon règne, faut-il s'étonner, fi les juifs tant anciens que modernes, & plufieurs même des premiers chrétiens malheureufement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Meffie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-deffus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Lufitani quæftiones ad Chriftianos* (*a*). « Reconnaître, difent-ils, un

(*a*) *Quæft.* I. II. IV. XXIII. &c.

» homme-Dieu, c'est s'abuser soi-même, c'est se forger » un monstre, un centaure, le bizarre composé de deux » natures qui ne sauraient s'allier. » Ils ajoutent que les prophêtes n'enseignent point que le *Messie* soit homme-Dieu, qu'ils distinguent expressément entre DIEU & *David*, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur, &c....

Lorsque le Sauveur parut, les prophéties, quoique claires, furent malheureusement obscurcies par les préjugés sucés avec le lait. JESUS-CHRIST lui-même, ou par ménagement, ou pour ne pas révolter les esprits, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa divinité; *il voulait*, dit St. Chrysostome, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mystère si fort élevé au dessus de la raison.* S'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité, ceux même en faveur desquels il les opère. Lorsque devant le tribunal du souverain sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qu'il est le fils de DIEU, le grand-prêtre déchire sa robe; & crie au blasphême. Avant l'envoi du St. Esprit les apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur cher maître; il les interroge sur ce que le peuple pense de lui, ils répondent, que les uns le prennent pour *Elie*, les autres pour *Jéremie*, ou pour quelqu'autre prophête. *St. Pierre* a besoin d'une révélation particulière pour connaître que JESUS est le Christ, le fils du DIEU vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de JESUS-CHRIST ont eu recours à toutes sortes de voies pour détruire ce grand mystère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats, en général à ceux qui

ſont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de paſſages des ſaintes écritures, qui juſtifient cette obſervation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Meſſie*.

Enfin, ils prétendent que ſi le Sauveur, & après lui les évangéliſtes, les apôtres & les premiers chrétiens, appellent JESUS le fils de DIEU, ce terme auguſte ne ſignifiait dans les tems évangéliques, autre choſe que l'oppoſé des fils de *Bélial*, c'eſt-à-dire, homme de bien, ſerviteur de DIEU; par oppoſition à un méchant, un homme qui ne craint point DIEU.

Si les Juifs ont conteſté à JESUS-CHRIST la qualité de *Meſſie* & ſa divinité, ils n'ont rien négligé auſſi pour le rendre mépriſable, pour jeter ſur ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pu imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produit l'aveuglement des Juifs, il n'en eſt point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeſchut*, tiré de la pouſſière par M. Vagenſeil dans le ſecond tome de ſon ouvrage intitulé *Tela ignea*, *&c*.

C'eſt dans ce *Sepher Toldos Jeſchut;* qu'on lit une hiſtoire monſtrueuſe de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la paſſion & la mauvaiſe foi poſſibles. Ainſi, par exemple, ils ont oſé écrire qu'un nommé *Panther* ou *Pandera* habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à *Jokanam*. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé *Jeſua* ou *Jeſu*. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & ſe retira à Babylone. Quant au jeune *Jeſu*, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'inſolence de lever la tête, & de ſe découvrir devant les ſacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baiſſée, & le viſage cou-

vert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ici le sage & savant auteur détaille les absurdités de ce livre, & les réfute ensuite. Il passe en revue tous les faux messies, & particuliérement *Sabathei Sevi* qui fit tant de bruit en 1666. Voyez son article dans l'*Histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations*.



MÉTAPHYSIQUE.

TRANS *naturam*, au-delà de la nature. Mais ce qui est au delà de la nature est-il quelque chose? par nature on entend donc *matière*, & métaphysique est ce qui n'est pas matière.

Par exemple votre raisonnement qui n'est ni long ni large, ni haut, ni solide, ni pointu.

Votre ame à vous inconnue qui produit votre raisonnement.

Les esprits dont on a toujours parlé, auxquels on a donné long-tems un corps si délié qu'il n'était plus corps, & auxquels on a ôté enfin toute ombre de corps, sans savoir ce qui leur restait.

La manière dont ces esprits sentent sans avoir l'embarras des cinq sens, celle dont ils pensent sans tête, celle dont ils se communiquent leurs pensées sans paroles & sans signes.

Enfin, DIEU que nous connaissons par ses ouvrages, mais que notre orgueil veut définir; DIEU dont nous sentons le pouvoir immense, DIEU entre lequel & nous

est l'abyme de l'infini, & dont nous osons sonder la nature.

Ce sont là les objets de la métaphysique.

On pourrait encore y joindre les principes mêmes des mathématiques, des points sans étendue, des lignes sans largeur, des surfaces sans profondeur, des unités divisibles à l'infini, &c.

Bayle lui-même croyait que ces objets étaient des êtres de raison; mais ce ne sont en effet que les choses matérielles considérées dans leurs masses, dans leurs superficies, dans leurs simples longueurs ou largeurs, dans les extrêmités de ses simples longueurs ou largeurs. Toutes les mesures sont justes & démontrées, & la méthaphysique n'a rien à voir dans la géométrie.

C'est pourquoi on peut être métaphysicien sans être géomètre. La métaphysique est plus amusante; c'est souvent le roman de l'esprit. En géométrie, au contraire, il faut calculer, mesurer. C'est une gêne continuelle, & plusieurs esprits ont mieux aimé rêver doucement que se fatiguer.



MIRACLES.

Section première.

DEFINISSEZ les termes, vous dis-je, ou jamais nous ne nous entendrons. *Miraculum res miranda*, *prodigium*, *portentum monstrum.* Miracle, chose admirable; *prodigium*, qui annonce chose étonnante; *portentum*, porteur de nouveauté; *monstrum*, chose à montrer par rareté.

Voilà les premières idées qu'on eut d'abord des miracles.

Comme on rafine sur tout, on rafine sur cette dé-

finition; on appella *miracle* ce qui eſt impoſſible à la nature. Mais on ne ſongea pas que c'était dire que tout miracle eſt réellement impoſſible. Car qu'eſt-ce que la nature ? vous entendez par ce mot l'ordre éternel des choſes. Un miracle ſerait donc impoſſible dans cet ordre. En ce ſens DIEU ne pourrait faire de miracle.

Si vous entendez par miracle un effet dont vous ne pouvez voir la cauſe, en ce ſens tout eſt miracle. L'attraction & la direction de l'aimant ſont des miracles continuels. Un limaçon auquel il revient une tête eſt un miracle. La naiſſance de chaque animal, la production de chaque végétal ſont des miracles de tous les jours.

Mais nous ſommes ſi accoutumés à ces prodiges, qu'ils ont perdu leur nom d'*admirables*, de *miraculeux*. Le canon n'étonne plus les Indiens.

Nous nous ſommes donc fait une autre idée de miracle. C'eſt, ſelon l'opinion vulgaire, ce qui n'était jamais arrivé, & ce qui n'arrivera jamais. Voilà l'idée qu'on ſe forme de la macheoire d'âne de *Samſon*, des diſcours de l'aneſſe de *Balaam*, de ceux d'un ſerpent avec *Eve*, des quatre chevaux qui enlevèrent *Elie*, du poiſſon qui garda *Jonas* ſoixante & douze heures dans ſon ventre, des dix plaies d'Egypte, des murs de Jérico, du ſoleil & de la lune arrêtés à midi, &c. &c. &c.

Pour croire un miracle, ce n'eſt pas aſſez de l'avoir vu ; car on peut ſe tromper. On appelle un ſot, *témoin des miracles* : & non-ſeulement bien des gens penſent avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu, & avoir entendu ce qu'on ne leur a point dit ; non-ſeulement ils ſont témoins de miracles, mais ils ſont ſujets de miracles. Ils ont été tantôt malades, tantôt guéris par un pouvoir ſurnaturel. Ils ont été changés en loups ; ils ont traverſé les airs ſur un manche à balai, ils ont été incubes & ſuccubes.

Il faut que le miracle ait été bien vu par un grand nombre de gens très-ſenſés, ſe portant bien, & n'ayant nul intérêt à la choſe. Il faut ſurtout qu'il ait été ſolemnellement atteſté par eux. Car ſi on a beſoin de formalités authentiques pour les actes les plus ſimples, comme l'achat d'une maiſon, un contrat de mariage, un teſtament; quelles formalités ne faudra-t-il pas pour conſtater des choſes naturellement impoſſibles, & dont le deſtin de la terre doit dépendre?

Quand un miracle authentique eſt fait, il ne prouve encore rien; car l'écriture vous dit en vingt endroits que des impoſteurs peuvent faire des miracles; & que ſi un homme après en avoir fait, annonce un autre Dieu que le DIEU des Juifs, il faut le lapider.

On exige donc que la doctrine ſoit appuyée par les miracles, & les miracles par la doctrine.

Ce n'eſt point encore aſſez. Comme un fripon peut prêcher une très-bonne morale pour mieux ſéduire, & qu'il eſt reconnu que des fripons comme les ſorciers de *Pharaon*, peuvent faire des miracles, il faut que ces miracles ſoient annoncés par des prophéties.

Pour être ſûr de la vérité de ces prophéties, il faut les avoir entendu annoncer clairement, & les avoir vu s'accomplir réellement. (Voyez *Prophétie.*) Il faut poſſéder parfaitement la langue dans laquelle elles ſont conſervées.

Il ne ſuffit pas même que vous ſoyez témoin de leur accompliſſement miraculeux : car vous pouvez être trompé par de fauſſes apparences. Il eſt néceſſaire que le miracle & la prophétie ſoient juridiquement conſtatés par les premiers de la nation; & encore ſe trouvera-t-il des douteurs. Car il ſe peut que la nation ſoit intéreſſée à ſuppoſer une prophétie & un miracle; & dès que l'intérêt s'en mêle, ne comptez ſur rien. Si un miracle prédit n'eſt pas auſſi public, auſſi avéré qu'une éclipſe annoncée dans l'almanach, ſoyez ſûr que ce mi-

racle n'eſt qu'un tour de gibecière, ou un conte de vieille.

Les miracles des premiers tems du chriſtianiſme ſont inconteſtables; mais ceux qu'on fait aujourd'hui n'ont pas la même authenticité. Citons à ce propos ce que j'ai lu dans un petit livre curieux.

« On ſouhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle » fût bien conſtaté, qu'il fût fait en préſence de l'acadé- » mie des ſciences de Paris, ou de la ſociété royale de » Londres, & de la faculté de médecine, aſſiſtées d'un dé- » tachement du régiment des Gardes, pour contenir la » foule du peuple, qui pourrait par ſon indiſcrétion em- » pêcher l'opération du miracle.

» On demandait un jour à un philoſophe, ce qu'il » dirait s'il voyait le ſoleil s'arrêter, c'eſt-à-dire, ſi le » mouvement de la terre au tour de cet aſtre ceſſait; » ſi tous les morts reſſuſcitaient, & ſi toutes les mon- » tagnes allaient ſe jeter de compagnie dans la mer, le » tout pour prouver quelque vérité importante, comme » par exemple, la grace verſatile? Ce que je dirais, » répondit le philoſophe, je me ferais manichéen; je » dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a » fait. »

SECTION SECONDE.

Un gouvernement théocratique ne peut être fondé que ſur des miracles, tout doit y être divin. Le grand ſouverain ne parle aux hommes que par des prodiges; ce ſont là ſes miniſtres & ſes lettres-patentes. Ses ordres ſont intimés par l'Océan qui couvre toute la terre pour noyer les nations, ou qui ouvre le fond de ſon abyme pour leur donner paſſage.

Auſſi vous voyez que dans l'hiſtoire juive tout eſt miracle depuis la création d'*Adam* & la formation d'*Eve*, pêtrie d'une côte d'*Adam*, juſqu'au melch ou roitelet *Saül*.

Au

Au tems de ce *Saül* la théocratie partage encore le pouvoir avec la royauté. Il y a encore par conséquent des miracles de tems en tems; mais ce n'est plus cette suite éclatante de prodiges qui étonnent continuellement la nature. On ne renouvelle point les dix plaies d'Egypte; le soleil & la lune ne s'arrêtent point en plein midi pous donner le tems à un capitaine d'exterminer quelques fuyards déjà écrasés par une pluie de pierres tombées des nues. *Un Samson* n'extermine plus mille Philistins avec une mâchoire d'âne. Les ânesses ne parlent plus, les murailles ne tombent plus au son du cornet; les villes ne sont plus abymées dans un lac par le feu du ciel; la race humaine n'est plus détruite par le déluge. Mais le doigt de DIEU se manifeste encore; l'ombre de *Saül* apparaît à une magicienne. DIEU lui-même promet à *David* qu'il défera les Philistins à Baal-pharasim.

DIEU *assemble son armée céleste du tems d'Achab, & demande aux esprits*, (*a*) *Qui est-ce qui trompera Achab, & qui le fera aller à la guerre contre Ramoth en Galgala? & un esprit s'avança devant le Seigneur, & dit, Ce sera moi qui le tromperai*. Mais ce ne fut que le prophête Michée qui fut témoin de ce prodige, encore reçut-il un soufflet d'un autre prophête nommé *Sédékias* pour avoir annoncé ce prodige.

Des miracles qui s'opèrent aux yeux de toute la nation, & qui changent les loix de la nature entière on n'en voit guère jusqu'au tems d'*Elie*, à qui le Seigneur envoya un char de feu & des chevaux de feu qui enlevèrent *Elie* des bords du Jourdain au ciel, sans qu'on sache en quel endroit du ciel.

Depuis le commencement des tems historiques, c'est-à-dire, depuis les conquêtes d'*Alexandre*, vous ne voyez plus de miracles chez les Juifs.

(*a*) Rois liv. III. chap. XXII.

Quand *Pompée* vient s'emparer de Jérufalem, quand *Craſſus* pille le temple, quand *Pompée* fait paſſer le roi juif *Alexandre* par la main du bourreau, quand *Antoine* donne la Judée à l'Arabe *Hérode*, quand *Titus* prend d'aſſaut Jérufalem, quand elle eſt raſée par *Adrien*, il ne ſe fait aucun miracle. Il en eſt ainſi chez tous les peuples de la terre. On commence par la théocratie, on finit par les choſes purément humaines. Plus les ſociétés perfectionnent les connaiſſances, moins il y a de prodiges.

Nous ſavons bien que la théocratie des Juifs était la ſeule véritable, & que celles des autres peuples étaient fauſſes; mais il arriva la même choſe chez eux que chez les Juifs.

En Egypte, du tems de *Vulcain* & de celui d'*Iſis* & d'*Oſiris*, tout était hors des loix de la nature; tout y rentra ſous les *Ptolomées*.

Dans les ſiècles de *Phos*, de *Chryſos* & d'*Epheſte*, les dieux & les mortels converſaient très-familièrement en Caldée. Un Dieu avertit le roi *Xixuthre* qu'il y aura un déluge en Arménie, & qu'il faut qu'il bâtiſſe vîte un vaiſſeau de cinq ſtades de longueur & de deux de largeur. Ces choſes n'arrivent pas aux *Darius* & aux *Alexandres*.

Le poiſſon *Oannès* ſortait autrefois tous les jours de l'Euphrate pour aller prêcher ſur le rivage. Il n'y a plus aujourd'hui de poiſſon qui prêche. Il eſt bien vrai que *ſaint Antoine* de Padoue les a prêchés, mais c'eſt un fait qui arrive ſi rarement, qu'il ne tire pas à conſéquence.

Numa avait de longues converſations avec la nymphe *Egerie*; on ne voit pas que *Céſar* en eût avec *Vénus*, quoi qu'il deſcendît d'elle en droite ligne. Le monde va toujours, dit-on, ſe rafinant un peu.

Mais après s'être tiré d'un bourbier pour quelque tems, il retombe dans un autre; à des ſiècles de poli-

teffe fuccèdent des fiècles de barbarie. Cette barbarie eft enfuite chaffée ; puis elle reparaît ; c'eft l'alternative continuelle du jour & de la nuit.

SECTION TROISIÈME.

De ceux qui ont eu la témérité impie de nier abfolument la réalité des miracles de JESUS-CHRIST.

Parmi les modernes, *Thomas Wolfton* docteur de Cambridge, fut le premier, ce me femble, qui ofa n'admettre dans les évangiles qu'un fens typique, allégorique, entiérement fpirituel, & qui foutint effrontément qu'aucun des miracles de JESUS n'avait été réellement opéré. Il écrivit fans méthode, fans art, d'un ftyle confus & groffier ; mais non pas fans vigueur. Ses fix difcours contre les miracles de JESUS-CHRIST fe vendaient publiquement à Londres dans fa propre maifon. Il en fit en deux ans, depuis 1737 jufqu'à 1739, trois éditions de vingt mille exemplaires chacune ; & il eft difficile aujourd'hui d'en trouver chez les libraires.

Jamais chrétien n'attaqua plus hardiment le chriftianifme. Peu d'écrivains refpectèrent moins le public, & aucun prêtre ne fe déclara plus ouvertement l'ennemi des prêtres. Il ofait même autorifer cette haine de celle de JESUS-CHRIST envers les pharifiens & les fcribes ; & il difait qu'il n'en ferait pas comme lui la victime, parce qu'il était venu dans un tems plus éclairé.

Il voulut à la vérité juftifier fa hardieffe en fe fauvant par le fens myftique ; mais il emploie des expreffions fi méprifantes & fi injurieufes, que toute oreille chrétienne en eft offenfée.

Si on l'en croit, (*a*) le diable envoyé par JESUS-CHRIST dans le corps de deux mille cochons, eft un

(*a*) Tom. I. pag. 58.

vol fait au propriétaire de ces animaux. Si on en disait autant de *Mahomet* on le prendrait pour un méchant sorcier *à vizard*, un esclave juré du diable, *a sworn slave to the devil*. Et si le maître des cochons, & les marchands qui vendaient dans la première enceinte du temple des bêtes pour les sacrifices, (*a*) & que JESUS chassa à coups de fouet, vinrent demander justice quand il fut arrêté, il est évident qu'il dut être condamné, puisqu'il n'y a point de jurés en Angleterre qui ne l'eussent déclaré coupable.

Il dit la bonne aventure à la Samaritaine comme un franc Bohémien; (*b*) cela suffisait pour le faire chasser comme *Tibère* en usait alors avec les devins. Je m'étonne, dit-il; que les Bohémiens d'aujourd'hui, les *Gipsy*, ne se disent pas les vrais disciples de JESUS, puisqu'ils font le même métier. Mais je suis fort aise qu'il n'ait pas extorqué de l'argent de la Samaritaine comme font nos prêtres modernes, qui se font largement payer pour leurs divinations. (*c*)

Je suis les numéros des pages. L'auteur passe delà à l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jérusalem. On ne sait, dit-il, (*d*) s'il était monté sur un âne, ou sur une ânesse, ou sur un ânon, ou sur tous les trois à la fois.

Il compare JESUS tenté par le diable à *saint Dunstan* qui prit le diable par le nez, (*e*) & il donne à *saint Dunstan* la préférence.

A l'article du miracle du figuier séché pour n'avoir pas porté des figues hors de la saison; c'était, dit-il, (*f*) un vagabond, un gueux, tel qu'un frère quêteur, *a wanderer a mendicant like a fryar*, & qui avant de se faire prédicateur de grand chemin, n'avait été qu'un misérable garçon charpentier, *no better than a journey man carpenter*. Il est surprenant que la cour de Rome n'ait pas

(*a*) Pag. 39.
(*b*) Pag. 52.
(*c*) Pag. 55.
(*d*) Pag. 65.
(*e*) Pag. 66.
(*f*) Troisième discours pag. 8.

parmi ses reliques quelque ouvrage de sa façon, un escabeau, un casse-noisette. En un mot, il est difficile de pousser plus loin le blasphême.

Il s'égaie sur la piscine probatique de Betsaïda, dont un ange venait troubler l'eau tous les ans. Il demande comment il se peut que ni *Flavien Joseph*, ni *Philon* n'aient point parlé de cet ange, pourquoi *saint Jean* est le seul qui raconte ce miracle annuel, par quel autre miracle aucun Romain ne vit jamais cet ange, (*a*) & n'en entendit jamais parler.

L'eau changée en vin aux noces de Cana, excite, selon lui, le rire & le mépris de tous les hommes qui ne sont pas abrutis par la superstition.

Quoi! s'écrie-t-il, (*b*) *Jean* dit expressément que les convives étaient déjà ivres, *methus tosi*; & DIEU descendu sur la terre opère son premier miracle pour les faire boire encore!

DIEU fait homme commence sa mission par assister à une noce de village. Il n'est pas certain que JESUS & sa mère fussent ivres comme le reste de la compagnie. (*c*) *Whether Jesus and his mother them selve were all cut as were others of the company, it is not certain.* Quoique la familiarité de la dame avec un soldat fasse présumer qu'elle aimait la bouteille, il paraît cependant que son fils était en pointe de vin, puisqu'il lui répondit avec tant d'aigreur & d'insolence, (*d*) *Wasp ishly and snapishly.* Femme, qu'ai-je à faire à toi? Il paraît par ces paroles que *Marie* n'était point vierge, & que JESUS n'était point son fils; autrement, JESUS n'eût point ainsi insulté son père & sa mère, & violé un des plus sacrés commandemens de la loi. Cependant, il fait ce que sa mère lui demande, il remplit dix-huit cruches d'eau & en fait du punch. Ce sont les propres paroles

(*a*) Tom. I. pag. 60.
(*b*) Quatrième discours pag. 31.
(*c*) Pag. 32.
(*d*) Pag. 34.

de *Thomas Wolston*. Elles saisissent d'indignation toute ame chrétienne.

C'est à regret, c'est en tremblant que je rapporte ces passages; mais il y a eu soixante mille exemplaires de ce livre, portant tous le nom de l'auteur, & tous vendus publiquement chez lui. On ne peut pas dire que je le calomnie.

C'est aux morts ressuscités par JESUS-CHRIST qu'il en veut principalement. Il affirme qu'un mort ressuscité eût été l'objet de l'attention & de l'étonnement de l'univers; que toute la magistrature juive, que surtout *Pilate* en auraient fait les procès verbaux les plus authentiques; que *Tibère* ordonnait à tous les proconsuls, préteurs, présidens des provinces de l'informer exactement de tout; qu'on aurait interrogé *Lazare* qui avait été mort quatre jours entiers, qu'on aurait voulu savoir ce qu'était devenue son ame pendant ce tems-là.

Avec quelle curiosité avide *Tibère*, & tout le sénat de Rome ne l'eût-il pas interrogé; & non-seulement lui, mais la fille de *Jaïr* & le fils de *Naïm*? Trois morts rendus à la vie auraient été trois témoignages de la divinité de JESUS, qui auraient rendu en un moment le monde entier chrétien. Mais au contraire, tout l'univers ignore pendant plus de deux siècles ces preuves éclatantes. Ce n'est qu'au bout de cent ans que quelques hommes obscurs se montrent les uns aux autres dans le plus grand secret les écrits qui contiennent ces miracles. Quatre-vingt-neuf empereurs, en comptant ceux à qui on ne donna que le nom de *tyrans*, n'entendent jamais parler de ces résurrections qui devaient tenir toute la nature dans la surprise. Ni l'historien juif *Flavien Joseph*, ni le savant *Philon*, ni aucun historien Grec ou Romain ne fait mention de ces prodiges. Enfin, *Wolston* a l'impudence de dire que l'histoire du Lazare est si pleine d'absurdités, que St. Jean radotait quand il l'écrivit. *Is so brimfull of absurdities that St. John, when he*

wrote it had liv'd beyond his senses. page 38 tome II.

Supposons, dit Wolston, (*a*) que DIEU envoyât aujourd'hui un ambassadeur à Londres pour convertir le clergé mercénaire, & que cet ambassadeur ressuscitât des morts, que diraient nos prêtres ?

Il blasphême l'incarnation, la résurrection, l'ascension de JESUS-CHRIST suivant les mêmes principes. (*b*) Il appelle ces miracles, l'imposture la plus effrontée & la plus manifeste qu'on ait jamais produite dans le monde: *The most manifest, & the most barefaced imposture that ever was put upon the world.*

Ce qu'il y a peut-être de plus étrange encore, c'est que chacun de ces discours est dédié à un évêque. Ce ne sont pas assurément des dédicaces à la française. Il n'y a ni compliment ni flatterie. Il leur reproche leur orgueil, leur avarice, leur ambition, leurs cabales ; il rit de les voir soumis aux loix de l'état comme les autres citoyens.

A la fin, ces évêques lassés d'être outragés par un simple membre de l'université de Cambridge, implorèrent contre lui les loix auxquelles ils sont assujettis. Ils lui intentèrent procès au banc du roi pardevant le lord justice *Raimon* en 1739. *Wolston* fut mis en prison & condamné à donner caution pour cent cinquante livres sterling. Il ne mourut point en prison, comme il est dit dans quelques-uns de nos dictionnaires faits au hasard. Il mourut chez lui à Londres après avoir prononcé ces paroles, *This is a pass that every man must come to.* C'est un pas que tout homme doit faire.

Quelque tems avant sa mort, une dévote le rencontrant dans la rue, lui cracha au visage ; il s'essuya, & la salua. Ses mœurs étaient simples & douces, il s'était trop entêté du sens mystique, & avait blasphêmé le sens

(*a*) Tom. II. pag. 47.
(*b*) Tom. II. discours VI. p. 27.

littéral. Mais il eſt à croire qu'il ſe repentit à la mort, & que DIEU lui a fait miſéricorde.

En ce même tems parut en France le teſtament de *Jean Mélier* curé de But & d'Etrepigni en Champagne, duquel nous avons déjà parlé à l'article *contradiction.*

C'était une choſe bien étonnante & bien triſte, que deux prêtres écriviſſent en même-tems contre la religion chrétienne. Le curé *Mélier* eſt encore plus emporté que *Wolſton*; il oſe traiter le tranſport de notre Sauveur par le diable ſur la montagne, la noce de Cana, les pains & les poiſſons de contes abſurdes, injurieux à la divinité, qui furent ignorés pendant trois cents ans de tout l'empire romain, & qui enfin paſsèrent de la canaille juſqu'au palais des empereurs, quand la politique les obligea d'adopter les folies du peuple pour le mieux ſubjuguer. Les déclarations du prêtre Champenois n'approchent pas de celles de l'Anglais. *Wolſton* a quelquefois des ménagemens. *Mélier* n'en a point; c'eſt un homme ſi profondément ulcéré des crimes dont il a été témoin, qu'il en rend la religion chrétienne reſponſable, en oubliant qu'elle les condamne. Point de miracle qui ne ſoit pour lui un objet de mépris & d'horreur; point de prophétie qu'il ne compare à celles de *Noſtradamus.* Il va même juſqu'à comparer JESUS-CHRIST à *Dom-Quichotte* & *ſaint Pierre* à *Sancho-Pança*: & ce qui eſt plus déplorable, c'eſt qu'il écrivait ces blaſphêmes contre JESUS-CHRIST entre les bras de la mort, dans un tems où les plus diſſimulés n'oſent mentir, & où les plus intrépides tremblent. Trop pénétré de quelques injuſtices de ſes ſupérieurs, trop frappé des grandes difficultés qu'il trouvait dans l'écriture, il ſe déchaîna contr'elle plus que les *Acoſta* & tous les Juifs, plus que les fameux *Porphires*, les *Celſes*, les *Iamblíques*, les *Juliens*, les *Libanius*, les *Maximes*, les *Simmaques*, & tous les partiſans de la raiſon humaine n'ont jamais éclaté contre nos incompréhenſibilités divines.

On a imprimé plusieurs abrégés de son livre : mais heureusement, ceux qui ont en main l'autorité, les ont supprimés autant qu'ils l'ont pu.

Un curé de Bonne-Nouvelle près de Paris écrivit encore sur le même sujet ; de sorte qu'en même-tems l'abbé *Becheran* & les autres convulsionnaires faisaient des miracles, & trois prêtres écrivaient contre les miracles véritables.

Le livre le plus fort contre les miracles & contre les prophéties, est celui de mylord *Bolingbroke*. (*a*) Mais par bonheur, il est si volumineux, si dénué de méthode, son style est si verbeux, ses phrases si longues, qu'il faut une extrême patience pour le lire.

Il s'est trouvé des esprits qui étant enchantés des miracles de *Moyse* & de *Josué*, n'ont pas eu pour ceux de JESUS-CHRIST la vénération qu'on leur doit ; leur imagination élevée par le grand spectacle de la mer, qui ouvrait ses abymes & qui suspendait ses flots pour laisser passer la horde hébraïque ; par les dix plaies d'Egypte, par les astres qui s'arrêtaient dans leur course sur Gabaon & sur Aïalon &c. ne pouvait plus se rabaisser à de petits miracles comme de l'eau changée en vin, un figuier séché, des cochons noyés dans un lac. *Vaghensel* disait avec impiété, que c'était entendre une chanson de village au sortir d'un grand concert.

Le Talmud prétend qu'il y a eu beaucoup de chrétiens qui, comparant les miracles de l'ancien testament à ceux du nouveau, ont embrassé le judaïsme : ils croyaient qu'il n'est pas possible que le maître de la nature eût fait tant de prodiges pour une religion qu'il voulait anéantir. Quoi ! disaient-ils, il y aura eu pendant des siècles une suite de miracles épouvantables en faveur d'une religion véritable qui deviendra fausse ! quoi ! DIEU même aura écrit que cette religion ne périra jamais, & qu'il faut lapider ceux qui voudront la

(*a*) En six volumes.

détruire ! & cependant il enverra ſon propre fils, qui eſt lui-même, pour anéantir ce qu'il a édifié pendant tant de ſiècles !

Il y a bien plus ; ce fils, continuent-ils, ce DIEU éternel s'étant fait juif, eſt attaché à la religion juive pendant toute ſa vie ; il en fait toutes les fonctions, il fréquente le temple juif, il n'annonce rien de contraire à la loi juive, tous ſes diſciples ſont juifs, tous obſervent les cérémonies juives. Ce n'eſt certainement pas lui, diſent-ils, qui a établi la religion chrétienne ; ce ſont des juifs diſſidens qui ſe ſont joints à des platoniciens. Il n'y a pas un dogme du chriſtianiſme qui ait été prêché par JESUS-CHRIST.

C'eſt ainſi que raiſonnent ces hommes téméraires, qui ayant à la fois l'eſprit faux & audacieux, oſent juger les œuvres de DIEU, & n'admettent les miracles de l'ancien teſtament que pour rejetter tous ceux du nouveau.

De ce nombre fut cet infortuné prêtre de Pont-à-Mouſſon en Lorraine, nommé *Nicolas Antoine* ; on ne lui connaît point d'autre nom. Ayant reçu ce qu'on appelle les *quatre mineurs* en Lorraine, le prédicant *Ferri* en paſſant à Pont-à-Mouſſon lui donna de grands ſcrupules, & lui perſuada que les quatre mineurs étaient le ſigne de la bête. *Antoine* déſeſpéré de porter le ſigne de la bête, le fit effacer par *Ferri*, embraſſa la religion proteſtante, & fut miniſtre à Genève vers l'an 1630.

Plein de la lecture des rabins, il crut que ſi les proteſtans avaient raiſon contre les papiſtes, les juifs avaient bien plus raiſon contre toutes les ſectes chrétiennes. Du village de Divonne où il était paſteur, il alla ſe faire recevoir juif à Veniſe, avec un petit apprentif en théologie qu'il avait perſuadé, & qui après l'abandonna, n'ayant point de vocation pour le martyre.

D'abord le ministre *Nicolas Antoine* s'abstint de prononcer le nom de JESUS-CHRIST dans ses sermons & dans ses prières. Mais bientôt échauffé & enhardi par l'exemple des saints juifs qui professaient hardiment le judaïsme devant les princes de Tyr & de Babylone, il s'en alla pieds nuds à Genève confesser devant les juges & devant les commis des halles, qu'il n'y a qu'une seule religion sur la terre, parce qu'il n'y a qu'un DIEU; que cette religion est la juive, qu'il faut absolument se faire circoncire; que c'est un crime horrible de manger du lard & du boudin. Il exhorta pathétiquement tous les Genevois qui s'attroupèrent, à cesser d'être enfans de Bélial, à être bons juifs, afin de mériter le royaume des cieux. On le prit, on le lia.

Le petit conseil de Genève, qui ne faisait rien alors sans consulter le conseil des prédicans, leur demanda leur avis. Les plus sensés de ces prêtres opinèrent à faire saigner *Nicolas Antoine* à la veine céphalique, à le baigner & le nourrir de bons potages, après quoi on l'accoutumerait insensiblement a prononcer le nom de JESUS-CHRIST, ou du moins à l'entendre prononcer sans grincer des dents comme il lui arrivait toujours. Ils ajoutèrent que les loix souffraient les Juifs, qu'il y en avait huit mille à Rome, que beaucoup de marchands sont de vrais juifs; & que puisque Rome admettait huit mille enfans de la synagogue, Genève pouvait bien en tolérer un. A ce mot de *tolérance*, les autres pasteurs en plus grand nombre, grinçant des dents beaucoup plus qu'*Antoine* au nom de JESUS-CHRIST, & charmés d'ailleurs de trouver une occasion de pouvoir faire brûler un homme, ce qui arrivait très-rarement, furent absolument pour la brûlure. Ils décidèrent que rien ne servirait mieux à raffermir le véritable christianisme; que les Espagnols n'avaient acquis tant de réputation dans le monde que parce qu'ils faisaient brûler des juifs tous les ans; & qu'a-

près tout, si l'ancien testament devait l'emporter sur le nouveau, DIEU ne manquerait pas de venir éteindre lui-même la flamme du bûcher, comme il fit dans Babylone pour *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago*, qu'alors on reviendrait à l'ancien testament ; mais qu'en attendant il fallait absolument brûler *Nicolas Antoine*.

Partant, ils conclurent *à ôter le méchant* ; ce sont leurs propres paroles.

Le syndic *Sarasin* & le syndic *Godefroi*, qui étaient de bonnes têtes, trouvèrent le raisonnement du sanhédrin Genevois admirable ; & comme les plus forts ; ils condamnèrent *Nicolas Antoine* le plus faible, à mourir de la mort de *Calanus* & du conseiller *Dubourg*. Cela fut exécuté le 20 Avril 1632 dans une très-belle place champêtre appellée *Plain-palais*, en présence de vingt mille hommes qui bénissaient la nouvelle loi, & le grand sens du syndic *Sarasin* & du syndic *Godefroi*.

Le DIEU d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob* ne renouvella point le miracle de la fournaise de Babylone en faveur d'*Antoine*.

Abauzit, homme très-véridique, rapporte dans ses notes, qu'il mourut avec la plus grande constance, & qu'il persista sur le bûcher dans ses sentimens. Il ne s'emporta point contre ses juges lorsqu'on le lia au poteau, il ne montra ni orgueil ni bassesse, il ne pleura point, il ne soupira point, il se résigna. Jamais martyr ne consomma son sacrifice avec une foi plus vive ; jamais philosophe n'envisagea une mort horrible avec plus de fermeté. Cela prouve évidemment que sa folie n'était autre chose qu'une forte persuasion. Prions le DIEU de l'ancien & du nouveau testament de lui faire miséricorde.

J'en dis autant pour le jésuite *Malagrida* qui était encore plus fou que *Nicolas Antoine*, pour l'ex-jésuite *Patouillet* & pour l'ex-jésuite *Paulian*, si jamais on les brûle.

Des écrivains en grand nombre qui ont eu le malheur d'être plus philosophes que chrétiens, ont été assez hardis pour nier les miracles de notre Seigneur. Mais après les quatre prêtres dont nous avons parlé, il ne faut plus citer personne. Plaignons ces quatre infortunés aveuglés par leurs lumières trompeuses; & animés par leur mélancolie qui les précipita dans un abyme si funeste.

MIRACLES MODERNES.

Section quatrième.

Tirée d'une lettre déjà imprimée de M. *Thero* aumônier de M. le comte de *Benting*, contre les miracles des convulsionnaires.

(*Nous n'aurions jamais osé réimprimer cette plaisanterie sur les miracles modernes, si un grand prince n'avait voulu absolument qu'on l'imprimât comme une chose très-innocente qui ne fait aucun tort aux miracles anciens, & qui délasse l'esprit sans intéresser la foi. Cependant nous déclarons que nous n'approuvons point du tout cette plaisanterie.*)

Si son excellence monsieur le comte n'est pas persuadé de l'authenticité de nos miracles, en récompense son excellence madame la comtesse avait une foi qui était bien consolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois *saint Matthieu* avec elle, quand monseigneur lisait *Ciceron*, *Virgile*, *Epictète*, *Horace* ou *Marc Antoine* dans son cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII. *Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne, range-toi delà & aussi-tôt la montagne se transportera de sa place.* Ces paroles excitèrent la cu-

riosité, & le zèle de madame. Voilà une belle occasion, me dit-elle, de convertir monsieur mon mari. Nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du monde : vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon qui est dans mon office ; j'ai beaucoup de foi, aussi : disons un mot à la montagne, & sûrement nous aurons le plaisir de la voir se promener par les airs. J'ai lu dans l'histoire de *saint Dunstan*, qui est un fameux saint du pays du jésuite *Néedham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Basse-Bretagne, lui donna sa bénédiction & la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en fassiez autant que *saint Dunstan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excusai long-tems sur mon peu de crédit auprès du ciel & des montagnes. Si M. *Clap* professeur en théologie était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas sans doute de faire ce que vous proposez ; il y a même tel syndic qui en un besoin serait capable de vous donner ce divertissement ; mais songez que je ne suis qu'un pauvre proposant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, & qui doit se défier de ses forces.

Il y a commencement à tout, me repliqua madame la comtesse, & je veux absolument que vous me transportiez ma montagne. Je me défendis long-tems ; cela lui donna un peu de dépit ; vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix & qui refusent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, & que je ne pouvais chanter. Enfin, elle me dit en colère que j'avais d'assez gros gages pour être complaisant, & pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui représentai encore avec soumission mon peu d'adresse dans cet art. Comment, dit-elle, *Jean-Jacques Rousseau* qui n'est qu'une misérable laïque, se vante dans ses lettres im-

primées d'avoir fait des miracles à Venise, & vous ne m'en ferez pas ? vous qui avez la dignité de mon chapelain, & à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de M. *Languet de Gergi* son maître, ambassadeur de France.

Enfin je me rendis; nous priâmes la montagne l'un & l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien; le rouge monta au visage de madame. Elle est très-altière, & veut fortement ce qu'elle veut. Il se pourrait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre selon vos principes le contraire de ce qu'on lit dans le texte. Il est dit qu'avec un peu de moutarde de foi, on transportera une montagne ; cela signifie peut-être qu'avec une montagne de foi on transportera un peu de moutarde. Elle ordonna sur le champ à son maître-d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarde me montait au nez ; je fis ce que je pus pour empêcher madame de faire cette expérience de physique ; elle n'en démordit point, & fut attrapée à sa moutarde, comme elle l'avait été à sa montagne.

Tandis que nous faisions cette opération, arriva monsieur le comte, qui fut assez surpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comtesse & moi. Elle lui apprit de quoi il était question. M. le comte avec un ton, moitié sérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avaient cessé depuis la réforme, qu'on n'en avait plus besoin, & qu'un miracle aujourd'hui est de la moutarde après dinée. Ce mot seul dérangea toute la dévotion de madame la comtesse. Il ne faut quelquefois qu'une plaisanterie pour décider de la manière dont on pensera le reste de la vie.

Madame la comtesse depuis ce moment-là, crut aussi peu aux miracles modernes que son mari. De sorte que je me trouve aujourd'hui le seul homme du château qui ait le sens commun, c'est-à-dire, qui croie aux miracles.

NOUS RÉPÉTONS EXPRESSÉMENT QUE CETTE RAILLERIE EST TROP FORTE, QUOIQU'ELLE SOIT DE M. THERO, ET QUE S'IL Y EN A DANS LE CURÉ RABELAIS ET DANS LE DOYEN SWIFT D'INFINIMENT PLUS HARDIES, CELA PEUT SEULEMENT DIMINUER LA FAUTE DE M. THERO, MAIS NON PAS LA JUSTIFIER.

MISSIONS.

CE n'est pas du zèle de nos missionnaires, & de la vérité de notre religion qu'il s'agit, on les connaît assez dans notre Europe chrétienne; & on les respecte assez.

Je ne veux parler que des lettres curieuses & édifiantes des révérends pères jésuites qui ne sont pas aussi respectables. A peine sont-ils arrivés dans l'Inde qu'ils y prêchent, qu'ils y convertissent des milliers d'Indiens, & qu'ils font des miliers de miracles. DIEU me préserve de les contredire. On sait combien il est facile à un Biscayen, à un Bergamasque, à un Normand d'apprendre la langue indienne en peu de jours & de prêcher en indien.

A l'égard des miracles rien n'est plus aisé que d'en faire à six mille lieues de nous, puisqu'on en a tant fait à Paris dans la paroïsse St. Médard. La grace suffisante des molinistes a pu sans doute opérer sur les bords du Gange aussi-bien que la grace efficace des jansénistes au bord de la rivière des Gobelins. Mais nous avons déjà tant parlé de miracles que nous n'en dirons plus rien.

Un révérend père jésuite arriva l'an passé à Déli à la cour du grand-mogol. Ce n'était pas un jésuite mathématicien & homme d'esprit venu pour corriger le calendrier, & pour faire fortune : c'était un de ces pauvres jésuites

jésuites de bonne foi, un de ces soldats que leur général envoie, & qui obéissent sans raisonner.

M. *Audrais* mon commissionnaire lui demanda ce qu'il venait faire à Déli ; il répondit qu'il avait ordre du révérend père *Ricci* de délivrer le grand-mogol des griffes du diable, & de convertir toute sa cour. J'ai déja, dit-il, baptisé plus de vingt enfans dans la rue sans qu'ils en sussent rien, en leur jetant quelques gouttes d'eau sur la tête. Ce sont autant d'anges, pourvu qu'ils aient le bonheur de mourir incessamment. J'ai guéri une pauvre vieille femme de la migraine en faisant le signe de la croix derrière elle. J'espère en peu de tems convertir les mahométans de la cour & les gentous du peuple. Vous verrez dans Déli, dans Agra & dans Bénarès, autant de bons catholiques adorateurs de la vierge *Marie*, que d'idolâtres adorateurs du démon.

M. AUDRAIS.

Vous croyez donc, mon révérend père, que les peuples de ces contrées immenses adorent des idoles & le diable ?

LE JÉSUITE.

Sans doute, puisqu'ils ne sont pas de ma religion.

M. AUDRAIS.

Fort bien. Mais quand il y aura dans l'Inde autant de catholiques que d'idolâtres, ne craignez-vous point qu'ils ne se battent, que le sang ne coule long-tems, que tout le pays ne soit saccagé ? cela est déjà arrivé partout où vous avez mis le pied.

LE JÉSUITE.

Vous m'y faites penser ; rien ne ferait plus salutaire. Les catholiques égorgés iraient en paradis (dans le jardin) & les gentous dans l'enfer éternel créé pour eux de toute éternité, selon la grande miséricorde de DIEU,

& pour sa grande gloire, car DIEU est excessivement glorieux.

M. AUDRAIS.

Mais si on vous dénonçait, & si on vous donnait les étrivières ?

LE JÉSUITE.

Ce serait encore pour sa gloire. Mais je vous conjure de me garder le secret, & de m'épargner le bonheur du martyre.



MONDE.

Du meilleur des mondes possibles.

EN courant de tous côtés pour m'instruire, je rencontrai un jour des disciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son tems que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, DIEU a choisi le meilleur ; venez, & vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement. Les mondes que DIEU pouvait créer, étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire ; ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entiérement les mêmes : on n'a pu choisir entr'eux : prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Il me fit de très-belles distinctions, assurant toujours

ſans s'entendre, que ce monde-ci eſt le meilleur de tous les mondes réellement impoſſibles. Mais me ſentant alors tourmenté de la pierre, & ſouffrant des douleurs inſupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduiſirent à l'hôpital voiſin. Chemin faiſant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs ſemblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre ſur un ſimple ſoupçon. Je ne ſais pas ſi je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux poſſibles ; mais je fus entaſſé avec deux ou trois mille miſérables qui ſouffraient comme moi. Il y avait là pluſieurs défenſeurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & diſſéqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que pluſieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été maſſacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui eſt environ la cent-millième guerre depuis que nous connaiſſons des guerres. On voyait auſſi dans cette maiſon environ mille perſonnes des deux ſexes qui reſſemblaient à des ſpectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient ſuivi la loi de la nature, & parce que la nature avait je ne ſais comment pris la précaution d'empoiſonner en eux la ſource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la veſſie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière ; quand je fus guéri, & qu'il ne me reſta plus que quelques incommodités douloureuſes pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſentations à mes guides ; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puiſqu'on m'avait tiré quatre cailloux du ſein de mes entrailles déchirées ; mais que j'aurais encore mieux aimé que les veſſies euſſent été des lanternes, que non pas qu'elles fuſſent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui

était un Allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'eſt qu'une bagatelle,

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* ſe poignardât, parce qu'on chaſſa les tyrans, & que le viol, le ſuicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord qu'elle était la félicité des Gaulois & des Eſpagnols, dont on dit que *Céſar* fit périr trois millions. Les dévaſtations & les rapines me parurent auſſi quelque choſe de déſagréable. Mais le défenſeur de l'optimiſme n'en démordit point; il me diſait toujours comme le geolier de Dom Carlos; *paix, paix, c'eſt pour votre bien*. Enfin, étant pouſſé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'etoile de *Sirius*, dans *Orion*, dans l'œil du *taureau*, & ailleurs, tout eſt parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; & pour vous le prouver, ſachez que les choſes ſe paſsèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'aît pas continué.



MONSTRES.

IL est plus difficile qu'on ne pense de définir les monstres. Donnerons-nous ce nom à un animal énorme, à un poisson, à un serpent de quinze pieds de long? mais il y en a de vingt, de trente pieds, auprès desquels les premiers seraient peu de chose.

Il y a les monstres par défaut. Mais si les quatre petits doigts des pieds & des mains manquent à un homme bien fait & d'une figure gracieuse, sera-t-il un monstre? Les dents lui sont plus nécessaires. J'ai vu un homme né sans aucune dent; il était d'ailleurs très-agréable. La privation des organes de la génération, bien plus nécessaires encore, ne constituent point un animal monstrueux.

Il y a les monstres par excès; mais ceux qui ont six doigts, le croupion alongé en forme de petite queue, trois testicules, deux orifices à la verge, ne sont pas réputés monstres.

La troisième espèce est de ceux qui auraient des membres d'autres animaux, comme un lion avec des ailes d'autruche, un serpent avec des ailes d'aigle, tel que le griffon & l'ixion des Juifs. Mais toutes les chauve-souris sont pourvues d'ailes; les poissons volans en ont, & ne sont point des monstres.

Réservons donc ce nom pour les animaux dont les difformités nous font horreur.

Le premier nègre pourtant fut un monstre pour les femmes blanches, & la première de nos beautés fut un monstre aux yeux des Nègres.

Si *Poliphême* & les cyclopes avaient existé, les gens qui portaient des yeux aux deux côtés de la racine du nez, auraient été déclarés monstres dans l'Isle de Lipari & dans le voisinage de l'Etna.

J'ai vu une femme à la foire qui avait quatre mammeles & une queue de vache à la poitrine. Elle était monstre sans difficulté, quand elle laissait voir sa gorge, & femme de mise quand elle la cachait.

Les centaures, les minotaures auraient été des monstres, mais de beaux monstres. Surtout un corps de cheval bien proportionné qui aurait servi de base à la partie supérieure d'un homme, aurait été un chef-d'œuvre sur la terre; ainsi que nous nous figurons comme des chefs-d'œuvre du ciel, ces esprits que nous appellons *anges*, & que nous peignons, que nous sculptons dans nos églises, tantôt ornés de deux ailes, tantôt de quatre, & même de six.

Nous avons déjà demandé avec le sage *Locke* quelle est la borne entre la figure humaine & l'animale, quel est le point de monstruosité auquel il faut se fixer pour ne pas baptiser un enfant, pour ne le pas compter de notre espèce, pour ne lui pas accorder une ame. Nous avons vu que cette borne est aussi difficile à poser qu'il est difficile de savoir ce que c'est qu'une ame, car il n'y a que les théologiens qui le sachent.

Pourquoi les satyres que vit *St. Jérôme*, nés de filles & de singes, auraient-ils été réputés monstres? ne se seraient-ils pas crus au contraire mieux partagés que nous? n'auraient-ils pas eu plus de force & plus d'agilité? ne se seraient-ils pas moqués de notre espèce, à qui la cruelle nature a refusé des vêtemens & des queues? un mulet né de deux espèces différentes, un jumar fils d'un taureau & d'une jument, un terin né, dit-on, d'un serein & d'une linote ne sont point des monstres.

Mais comment les mulets, les jumars, les terins &c. qui sont engendrés, n'engendrent-ils point? & comment les feministes, les ovistes, les animalculistes expliquent-ils la formation de ces métis?

Je vous répondrai qu'ils ne l'expliquent point du

tout. Les féminiftes n'ont jamais connu la façon dont la femence d'un âne ne communique à fon mulet que fes oreilles & un peu de fon derrière. Les oviftes ne font comprendre, ni ne comprennent par quel art une jument peut avoir dans fon œuf autre chofe qu'un cheval. Et les animalculiftes ne voient point comment un petit embrion d'âne vient mettre fes oreilles dans une matrice de cavale.

Celui qui dans fa Vénus phyfique prétendit que tous les animaux & tous fes monftres fe formaient par attraction, réuffit encore moins que les autres à rendre raifon de ces phénomènes fi communs, & fi furprenans.

Hélas! mes amis, nul de vous ne fait comment il fait des enfans; vous ignorez les fecrets de la nature dans l'homme, & vous voulez les deviner dans le mulet!

A toute force vous pourrez dire d'un monftre par défaut, toute la femence néceffaire n'eft pas parvenue à fa place, ou bien le petit ver fpermatique a perdu quelque chofe de fa fubftance, ou bien l'œuf s'eft froiffé. Vous pourrez, fur un monftre par excès imaginer que quelques parties fuperflues du fperme ont furabondé, que de deux vers fpermatiques réunis, l'un n'a pu animer qu'un membre de l'animal, & que ce membre eft refté de furérogation; que deux œufs fe font mêlés, & qu'un de ces œufs n'a produit qu'un membre, lequel s'eft joint au corps de l'autre.

Mais que direz-vous de tant de monftruofités par addition de parties animales étrangères? comment expliquerez-vous une écreviffe fur le cou d'une fille? une queue de rat fur une cuiffe, & furtout les quatre pis de vache avec la queue qu'on a vus à la foire St. Germain? vous ferez réduits à fuppofer que la mère de cette femme était de la famille de Pafiphaé.

Allons, courage, difons enfemble, *Que fais-je?*

MONTAGNE.

C'EST une fable bien ancienne, bien univerfelle que celle de la montagne, qui ayant effrayé tout le pays par fes clameurs en travail d'enfant fut fifflée de tous les affiftans, quand elle ne mit au monde qu'une fouris. Le parterre n'était pas philofophe. Les fiffleurs devaient admirer. Il était auffi beau à la montagne d'accoucher d'une fouris, qu'à la fouris d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui produit un rat, eft quelque chofe de très-prodigieux; & jamais la terre n'a vu rien qui approche d'un tel miracle. Tous les globes de l'univers enfemble, ne pourraient pas faire naître une mouche. Là où le vulgaire rit, le philofophe admire, & il rit où le vulgaire ouvre de grands yeux ftupides d'étonnement.



MORALE.

BAVARDS prédicateurs, extravagans controverfiftes, tâchez de vous fouvenir que votre maître n'a jamais annoncé que le facrement était le figne vifible d'une chofe invifible; il n'a jamais admis quatre vertus cardinales & trois théologales; il n'a jamais examiné fi fa mère était venue au monde maculée ou immaculée; il n'a jamais dit que les petits enfans qui mouraient fans baptême feraient damnés. Ceffez de lui faire dire des chofes auxquelles il ne penfa point. Il a dit, felon la vérité auffi ancienne que le monde, aimez DIEU & votre prochain; tenez-vous-en là miférables ergo-

teurs, prêchez la morale & rien de plus. Mais obſervez-la cette morale; que les tribunaux ne retentiſſent plus de vos procès; n'arrachez plus par la griffe d'un procureur un peu de farine à la bouche de la veuve & de l'orphelin. Ne diſputez plus un petit bénéfice avec la même fureur qu'on diſputa la papauté dans le grand ſchiſme d'Occident. Moines, ne mettez plus (autant qu'il eſt en vous) l'univers à contribution; & alors nous pourrons vous croire.



MOUVEMENT.

UN philoſophe des environs du mont Krapac, me diſait que le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Tout ſe meut, diſait-il; le ſoleil tourne continuellement ſur lui même, les planètes en font autant, chaque planète a pluſieurs mouvemens différens & dans chaque planète tout tranſpire, tout eſt crible, tout eſt criblé; le plus dur métal eſt percé d'une infinité de pores, par leſquels s'achappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'eſpace. L'univers n'eſt que mouvement; donc le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Monſieur, lui dis je, ne pourrait-on pas vous répondre, ce bloc de marbre, ce canon, cette maiſon, cette montagne ne remuent pas; donc le mouvement n'eſt pas eſſentiel.

Ils remuent, répondit-il; ils vont dans l'eſpace avec la terre par leur mouvement commun, & ils remuent ſi bien, (quoiqu'inſenſiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques ſiècles, il ne reſtera rien de leurs maſſes, dont chaque inſtant détache continuellement des particules.

Mais, monſieur, je puis concevoir la matière en repos ; donc le mouvement n'eſt pas de ſon eſſence.

Vraiment, je me ſoucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

Cela eſt hardi ; & le chaos, s'il vous plaît ?

Ah, ah ! le chaos ! ſi nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était néceſſairement en mouvement, & que le *ſouffle de Dieu y était porté ſur les eaux* ; que l'élément de l'eau étant reconnu exiſtant ; les autres élémens exiſtaient auſſi ; que par conſéquent le feu exiſtait, qu'il n'y a point de feu ſans mouvement, que le mouvement eſt eſſentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

Hélas ! qui peut avoir beau jeu avec tous ces ſujets de diſpute ? mais vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi un corps en pouſſe un autre ? parce que la matière eſt impénétrable, parce que deux corps ne peuvent être enſemble dans le même lieu, parce qu'en tout genre le plus faible eſt chaſſé par le plus fort.

Votre dernière raiſon eſt plus plaiſante que philoſophique. Perſonne n'a pu encore deviner la cauſe de la communication du mouvement.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit eſſentiel à la matière. Perſonne n'a pu deviner la cauſe du ſentiment dans les animaux ; cependant, ce ſentiment leur eſt ſi eſſentiel, que ſi vous ſupprimez l'idée de ſentiment, vous anéantiſſez l'idée d'animal.

Eh bien, je vous accorde pour un moment que le mouvement ſoit eſſentiel à la matière (pour un moment au moins, car je ne veux pas me brouiller avec les théologiens.) Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre ?

A cauſe de ſon reſſort, la boule A s'enfonce dans la boule B ; la partie B ainſi enfoncée, preſſe tout le reſte de ſa ſubſtance & la fait marcher. Si la boule B était

ſans reſſort, ſi elle était parfaitement dure, elle reſterait à ſa place.

Eh bien qu'eſt-ce que ce reſſort, où eſt ſon origine ?

Vous êtes trop curieux, vous voulez que je vous diſe ce qu'aucun philoſophe n'a pu nous apprendre.

Il eſt plaiſant que nous connaiſſions les loix du mouvement, & que nous ignorions le principe du reſſort qui eſt la cauſe de toute communication du mouvement.

Il en eſt ainſi de tout ; nous ſavons les loix du raiſonnement, & nous ne ſavons pas ce qui raiſonne en nous. Les canaux dans leſquels notre ſang & nos liqueurs coulent, nous ſont très-connus, & nous ignorons ce qui forme notre ſang & nos liqueurs. Nous ſommes en vie, & nous ne ſavons pas ce qui nous donne la vie

Apprenez-moi du moins ſi le mouvement étant eſſentiel, il n'y a pas toujours égale quantité de mouvement dans le monde ?

C'eſt une ancienne chimère d'*Epicure* renouvellée par *Deſcartes*. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde, ſoit plus néceſſaire qu'une égalité de triangles. Il eſt eſſentiel qu'un triangle ait trois angles & trois côtés ; mais il n'eſt pas eſſentiel qu'il y ait toujours un nombre égal de triangles ſur ce globe.

Mais n'y a-t-il pas toujours égalité de forces, comme le diſent d'autres philoſophes ?

C'eſt la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toujours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui eſt abſurde.

A propos, qu'eſt-ce que la force d'un corps en mouvement ? c'eſt le produit de ſa maſſe par ſa vîteſſe dans un tems donné. La maſſe d'un corps eſt quatre, ſa vîteſſe eſt quatre, la force de ſon coup ſera ſeize. Un autre corps eſt deux, ſa vîteſſe deux, ſa force eſt quatre ; c'eſt le principe de toutes les méchaniques. *Leibnitz* annonça emphatiquement que ce principe était défectueux. Il prétendit qu'il fallait meſurer cette force, ce

produit par la masse multipliée par le quarré de la vîtesse. Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philosophe, fondée sur l'abus de la découverte du grand *Galilée*, que les espaces parcourus étaient comme les quarrés des tems & des vîtesses.

Leibnitz ne considérait pas le tems qu'il fallait considérer. Aucun mathématicien anglais n'adopta ce systême de *Leibnitz*. Il fut reçu quelque tems en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres & même les institutions physiques d'une personne illustre. *Maupertuis* traite fort mal *Mairan* dans un livre intitulé A B C, comme s'il avait voulu enseigner l'a b c à celui qui suivait l'ancien & véritable calcul. *Mairan* avait raison ; il tenait pour l'ancienne mesure de la masse multipliée par la vîtesse. On revint enfin à lui ; le scandale mathématique disparut, & on renvoya dans les espaces imaginaires le charlatanisme du quarré de la vîtesse, avec les monades, qui sont le miroir concentrique de l'univers, & avec l'harmonie préétablie.



M O Y S E.

LA philosophie dont on a quelquefois passé les bornes, les recherches de l'antiquité, l'esprit de discussion & de critique, ont été poussés si loin, qu'enfin plusieurs savans ont douté s'il y avait jamais eu un *Moyse*, & si cet homme n'était pas un être fantastique tels que l'ont été probablement, *Persée*, *Bacchus*, *Atlas*, *Penthésilée*, *Vesta*, *Rhéa Sylvia*, *Isis*, *Sammonocodom*, *Fo*, *Mercure Trismégiste*, *Odin*, *Merlin*, *Francus*, *Robert* le diable & tant d'autres héros de romans, dont on a écrit la vie & les prouesses.

Il n'est pas vraisemblable, disent les incrédules, qu'il ait existé un homme dont toute la vie est un prodige continuel.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût fait tant de miracles épouvantables en Egypte, en Arabie & en Syrie, ſans qu'ils euſſent retenti dans toute la terre.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucun écrivain Egyptien, ou Grec, n'eût tranſmis ces miracles à la poſtérité. Il n'en eſt cependant fait mention que par les ſeuls juifs : & dans quelque tems que cette hiſtoire ait été écrite par eux, elle n'a été connue d'aucune nation que vers le ſecond ſiècle. Le premier auteur qui cite expreſſément les livres de Moyſe, eſt *Longin* miniſtre de la reine *Zénobie* du temps de l'empereur *Aurélien.*

Il eſt à remarquer que l'auteur du *Mercure Triſmégiſte*, qui certainement était Egyptien, ne dit pas un ſeul mot de ce *Moyſe.*

Si un ſeul auteur ancien avait rapporté un ſeul de ces miracles, *Euſèbe* aurait ſans doute triomphé de ce témoignage, ſoit dans ſon hiſtoire, ſoit dans ſa *préparation évangélique.*

Il reconnaît à la vérité des auteurs qui ont cité ſon nom, mais aucun qui ait cité ſes prodiges. (*a*) Avant lui, les Juifs *Joſeph* & *Philon* qui ont tant célébré leur nation, ont recherché tous les écrivains chez leſquels le nom de *Moyſe* ſe trouvait ; mais il n'y en a pas un ſeul qui faſſe la moindre mention des actions merveilleuſes qu'on lui attribue.

Dans ce ſilence général du monde entier, voici comme les incrédules raiſonnent avec une témérité qui ſe réfute d'elle-même.

Les Juifs ſont les ſeuls qui aient eu le pentateuque qu'ils attribuent à *Moyſe.* Il eſt dit dans leurs livres même, que ce pentateuque ne fut connu que ſous leur roi *Joſias*, trente-ſix ans avant la première deſtruction de Jéruſalem & de la captivité, on n'en trouva

(*a*) Longin, *traité du ſublime.*

qu'un seul exemplaire chez le pontife *Helcias*, (*a*) qui le déterra au fond d'un coffre-fort en comptant de l'argent. Le pontife l'envoya au roi par son scribe *Saphan*.

Cela pourrait, disaient-ils, obscurcir l'authenticité du pentateuque.

En effet, eût-il été possible, que si le pentateuque eût été connu de tous les Juifs, *Salomon*, le sage *Salomon* inspiré de DIEU même, en lui bâtissant un temple par son ordre, eût orné ce temple de tant de figures contre la loi expresse de *Moyse* ?

Tous les prophètes Juifs qui avaient prophétisé au nom du Seigneur depuis *Moyse* jusqu'à ce roi *Josias*, ne se seraient-ils pas appuyés dans leurs prédications de toutes les loix de *Moyse* ? n'auraient-ils pas cité mille fois ses propres paroles ? ne les auraient-ils pas commentée ? aucun d'eux cependant n'en cite deux lignes ; aucun ne rappelle le texte de *Moyse* ; ils lui sont même contraires en plusieurs endroits.

Selon ces incrédules, les livres attribués à *Moyse* n'ont été écrits que parmi les Babyloniens pendant la captivité, ou immédiatement après par *Esdras*. On ne voit en effet que des terminaisons persanes & caldéennes dans les écrits juifs ; *Babel*, porte de DIEU ; *Phégor-beel*, ou *Beel-phegor*, Dieu du précipice ; *Zebuth-beel* ; ou *Beel-Zebuth*, Dieu des insectes ; *Bethel*, maison de Dieu : *Daniel*, jugement de Dieu ; *Gabriel*, homme de Dieu, *Jahel*, affligé de Dieu ; *Jaïel*, la vie de Dieu ; *Israël*, voyant Dieu ; *Oziel*, force de Dieu, *Raphaël*, secours de Dieu ; *Uriel*, le feu de Dieu.

Ainsi tout est étranger chez la nation juive, étrangère elle même en Palestine ; circoncision, cérémonies, sacrifices, arche, chérubins, bouc hazazel, baptême de

(*b*) IV. Rois ch. XII. & Paralipom. II. ch. XXXIV.

juſtice, baptême ſimple, épreuves, divination, explication des ſonges, enchantement des ſerpens, rien ne venait de ce peuple ; rien ne fut inventé par lui.

Le célèbre mylord *Bolingbroke* ne croit point du tout que *Moyſe* ait exiſté : il croit voir dans le pentateuque une foule de contradictons & de fautes de chronologie & de géographie qui épouvantent ; des noms de pluſieurs villes qui n'étaient pas encore bâties, des préceptes donnés aux rois, dans un tems où non ſeulement les Juifs n'avaient point de rois, mais où il n'était pas probable qu'ils en euſſent jamais ; puiſqu'ils vivaient dans des déſerts ſous des tentes à la manière des Arabes Bédouins.

Ce qui lui paraît ſurtout de la contradiction la plus palpable, c'eſt le don de quarante-huit villes avec leurs fauxbourgs faits aux lévites, dans un pays où il n'y avait pas un ſeul village : c'eſt principalement ſur ces quarante-huit villes qu'il relance *Abadie*, & qu'il a même la dureté de le traiter avec l'horreur & le mépris d'un ſeigneur de la chambre haute & d'un miniſtre d'état pour un petit prêtre étranger qui veut faire le raiſonneur.

Je prendrai la liberté de repréſenter au vicomte de *Bolingbroke* ; & à tous ceux qui penſent comme lui, que non-ſeulement la nation juive a toujours cru à l'exiſtence de *Moyſe*, & à celle de ſes livres ; mais que JESUS-CHRIST même lui a rendu témoignage. Les quatre évangéliſtes, les *actes des apôtres* la reconnaiſſent ; *St. Matthieu* dit expreſſément que *Moyſe* & *Elie* apparurent à JESUS-CHRIST ſur la montagne, pendant la nuit de la transfiguration, & *St. Luc* en dit autant.

JESUS-CHRIST déclare dans *ſaint Matthieu* qu'il n'eſt point venu pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir. On renvoie ſouvent dans le nouveau teſtament à la loi de *Moyſe* & aux prophêtes ; l'égliſe entière a toujours

cru le pentateuque écrit par *Moyse* ; & de plus de cinq cents sociétés différentes qui se sont établies depuis si long-tems dans le christianisme, aucune n'a jamais douté de l'existence de ce grand prophête : il faut donc soumettre notre raison, comme tant d'hommes ont soumis la leur.

Je sais fort bien que je ne gagnerai rien sur l'esprit du vicomte ni de ses semblables. Ils sont trop persuadés que les livres juifs ne furent écrits que très-tard : qu'ils ne furent écrits que pendant la captivité des deux tribus qui restaient. Mais nous aurons la consolation d'avoir l'église pour nous.

Si vous voulez vous instruire & vous amuser de l'antiquité ; lisez la vie de *Moyse* au premier volume, page 305.

NATURE.

Dialogue entre le philosophe & la nature.

LE PHILOSOPHE.

QUI es-tu, nature, je vis dans toi, il y a cinquante ans que je te cherche, & je n'ai pu te trouver encore ?

LA NATURE.

Les anciens Egyptiens qui vivaient, dit-on, des douze cents ans, me firent le même reproche. Ils m'appellaient *Isis* ; ils me mirent un grand voile sur la tête, & ils dirent que personne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE.

C'est ce qui fait que je m'adresse à toi. J'ai bien pu mesurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs routes,

toutes, assigner les loix du mouvement; mais je n'ai pu savoir qui tu es.

Es-tu toujours agissante? es-tu toujours passive? tes élémens se sont-ils arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau se place sur le sable, l'huile sur l'eau; l'air sur l'huile? as-tu un esprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles sont inspirés dès qu'ils sont assemblés, quoique leurs membres soient quelquefois des ignorans? de grace, dis-moi le mot de ton énigme.

LA NATURE.

Je suis le grand tout Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas mathématicienne; & tout est arrangé chez moi selon les loix mathématiques. Devine si tu peux comment tout cela s'est fait.

LE PHILOSOPHE.

Certainement, puisque ton grand tout ne sait pas les mathématiques, & que tes loix sont de la plus profonde géométrie, il faut qu'il y ait un éternel géomètre qui te dirige, une intelligence suprême qui préside à tes opérations.

LA NATURE.

Tu as raison; je suis eau, terre, feu, athmosphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. Je sens bien qu'il y a dans moi une intelligence; tu en as une, tu ne la vois pas. Je ne vois pas non plus la mienne; je sens cette puissance invisible; je ne puis la connaître: pourquoi voudrais-tu, toi qui n'es qu'une petite partie de moi-même, savoir ce que je ne sais pas?

LE PHILOSOPHE.

Nous sommes curieux. Je voudrais savoir comment étant si brute dans tes montagnes, dans tes déserts, dans tes mers, tu parais poutant si industrieuse dans tes animaux, dans tes végétaux.

LA NATURE.

Mon pauvre enfant, veux-tu que je te dise la vérité ? c'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas, on m'appelle *nature* & je suis tout art.

LE PHILOSOPHE.

Ce mot dérange toutes mes idées. Quoi ! la nature ne serait que l'art ?

LA NATURE.

Non sans doute. Ne sais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes que tu trouves si brutes ? ne sais-tu pas que toutes ces eaux gravitent vers le centre de la terre, & ne s'élèvent que par des loix immuables ? que ces montagnes qui couronnent la terre sont les immenses réservoirs des neiges éternelles qui produisent sans cesse ces fontaines, ces lacs, ces fleuves, sans lesquels mon genre animal & mon genre végétal périraient. Et quant à ce qu'on appelle mes règnes animal, végétal, minéral, tu n'en vois ici que trois, apprends que j'en ai des millions. Mais si tu considères seulement la formation d'un insecte, d'un épi de bled, de l'or & du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art.

LE PHILOSOPHE.

Il est vrai. Plus j'y songe, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne sais quel grand être bien puissant & bien industrieux qui se cache & qui te fait paraître. Tous les raisonneurs depuis *Thalès*, & probablement long-tems avant lui, ont joué à colin-maillard avec toi ; ils ont dit, je te tiens, & ils ne tenaient rien. Nous ressemblons tous à *Ixion* ; il croyait embrasser *Junon*, & il ne jouissait que d'une nuée.

LA NATURE.

Puisque je suis tout ce qui est, comment un être tel

que toi, une si petite partie de moi-même pourrait-elle me saisir? contentez-vous atomes, mes enfans, de voir quelques atomes qui vous environnent, de boire quelques gouttes de mon lait, de végéter quelques momens sur mon sein, & de mourir sans avoir connu votre mère & votre nourrice.

LE PHILOSOPHE.

Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu existes, pourquoi il y a quelque chose?

LA NATURE.

Je te répondrai ce que je réponds depuis tant de siècles à tous ceux qui m'interrogent sur les premiers principes; *je n'en sais rien.*

LE PHILOSOPHE.

Le néant vaudrait-il mieux que cette multitude d'existences faites pour être continuellement dissoutes, cette foule d'animaux nés & reproduits pour en dévorer d'autres & pour être dévorés, cette foule d'êtres sensibles formés pour tant de sensations douloureuses; cette autre foule d'intelligences qui si rarement entendent raison, à quoi bon tout cela, nature?

LA NATURE.

Oh! va interroger celui qui m'a faite.

NOMBRE.

EUCLIDE avait-il raison de définir le nombre, collection d'unités de même espèce?

Quand *Newton* dit que le nombre est un rapport abstrait d'une quantité à une autre de même espèce,

n'a-t-il pas entendu par là l'usage des nombres en arithmétique, en géométrie ?

Volf dit : le nombre est ce qui a le même rapport avec l'unité, qu'une ligne droite avec une ligne droite. N'est-ce pas plutôt une propriété attribuée au nombre qu'une définition ?

Si j'osais, je définirais simplement le nombre, l'*idée de plusieurs unités.*

Je vois du blanc ; j'ai une sensation, une idée de blanc. Je vois du verd à côté. Il n'importe que ces deux choses soient ou ne soient pas de la même espèce ; je puis compter deux idées. Je vois quatre hommes & quatre chevaux : j'ai l'idée de huit : de même trois pierres & six arbres me donneront l'idée de neuf.

Que j'additionne, que je multiplie, que je soustraie, que je divise ; ce sont des opérations de ma faculté de penser que j'ai reçue du maître de la nature ; mais ce ne sont point des propriétés inhérentes au nombre. Je puis quarrer 3, le cuber ; mais il n'y a certainement dans la nature aucun nombre qui soit quarré ou cube.

Je conçois bien ce que c'est qu'un nombre pair ou impair ; mais je ne concevrai jamais ce que c'est qu'un nombre parfait ou imparfait

Les nombres ne peuvent avoir rien par eux-mêmes. Quelles propriétés, quelle vertu pourraient avoir dix cailloux, dix arbres, dix idées, seulement en tant qu'ils sont dix ? Quelle supériorité aura un nombre divisible en trois pairs sur un autre divisible en deux pairs ?

Pythagore est le premier, dit-on, qui ait découvert des vertus divines dans les nombres. Je doute qu'il soit le premier ; car il avait voyagé en Egypte, à Babylone & dans l'Inde ; & il devait en avoir rapporté bien des connaissances & des rêveries. Les Indiens surtout inventeurs de ce jeu si combiné & si compliqué des échecs, & de ces chiffres si commodes que les Arabes apprirent d'eux, &

qui nous ont été communiqués après tant de ſiècles ; ces Indiens, dis-je, joignaient à leurs ſciences d'étranges chimères ; les Caldéens en avaient encore davantage, & les Epyptiens encore plus. On ſait aſſez que la chimère tient à notre nature. Heureux qui peut s'en préſerver ! heureux, qui après avoir eu quelques accès de cette fiévre de l'eſprit, peut recouvrer une ſanté tolérable !

*Porphire**, dans la *Vie de Pythagore*, dit que le nombre 2 eſt funeſte. On pourrait dire que c'eſt au contraire le plus favorable de tous. Malheur à celui qui eſt toujours ſeul ! malheur à la nature, ſi l'eſpèce humaine & celle des animaux n'étaient ſouvent deux-à-deux !

Si 2 était de mauvais augure, en récompenſe 3 était admirable ; 4 était divin ! mais les pythagoriciens, & leurs imitateurs oubliaient alors que ce chiffre myſtérieux 4 ſi divin, était compoſé de deux fois deux, nombre diabolique. Six avait ſon mérite ; parce que les premiers ſtatuaires avaient partagé leurs figures en ſix modules. Nous avons vu que, ſelon les Caldéens, DIEU avait créé le monde en 6 gahambars. Mais ſept était le nombre le plus merveilleux ; car il n'y avait alors que ſept planètes ; chaque planète avait ſon ciel, & cela compoſait ſept cieux, ſans qu'on sût ce que voulait dire ce mot de *ciel*. Toute l'Aſie comptait par ſemaine de ſept jours. On diſtinguait la vie de l'homme en ſept âges. Que de raiſons en faveur de ce nombre !

Les Juifs ramaſsèrent avec le tems quelques balayures de cette philoſophie. Elle paſſa chez les premiers chrétiens d'Alexandrie avec les dogmes de *Platon*. Elle éclata principalement dans l'apocalypſe de *Cérinthe*, attribué à *Jean le baptiſeur*.

On en voit un grand exemple dans le nombre de la bête. (*a*)

(*a*) Apocalypſe, chap. XIII.

On ne peut acheter ni vendre, à moins qu'on n'ait le caractère de la bête, ou son nom, ou son nombre. C'est ici la science. Que celui qui a de l'entendement compte le nombre de la bête; car son nom est d'homme, & son nombre est 666.

On sait quelle peine tous les grands docteurs ont prise pour deviner le mot de l'énigme. Ce nombre, composé de 3 fois 2 à chaque chiffre, signifiait-il 3 fois funeste à la troisième puissance ? Il y avait deux bêtes ; & l'on ne sait pas encore de laquelle l'auteur a voulu parler. Nous avons vu que l'évêque *Bossuet*, moins heureux en arithmétique qu'en oraisons funèbres, a démontré que *Dioclétien* est la bête ; parce qu'on trouve en chiffres romains 666 dans les lettres de son nom, en retranchant les lettres qui gâteraient cette opération. Mais en se servant de chiffres romains, il ne s'est pas souvenu que l'apocalypse est écrite en grec. Un homme éloquent peut tomber dans cette méprise. (Voyez *Apocalypse*.)

Le pouvoir des nombres fut d'autant plus respecté parmi nous, qu'on n'y comprenait rien.

Vous avez pu, ami lecteur, observer au mot *figure* quelles fines allégories *Augustin*, évêque d'Hippone, tira des nombres.

Ce goût subsista si long-tems, qu'il triompha au concile de Trente. On y conserva les mystères, appellés *sacremens*, dans l'église latine, parce que les dominicains, & *Soto* à leur tête, alléguèrent qu'il y avait sept choses principales qui contribuaient à la vie, sept planètes, sept vertus, sept péchés mortels, six jours de création & un de repos qui font sept ; plus sept plaies d'Egypte ; plus sept béatitudes, mais malheureusement les pères oublièrent que l'Exode compte *dix* plaies, & que les béatitudes sont au nombre de huit dans St. Matthieu, & au nombre de quatre dans St. Luc. Mais des savans ont applani cette petite difficulté, en retranchant de St.

Matthieu les quatre béatitudes de St. Luc ; reste à six : ajoutez l'unité à ces six, vous aurez sept. Consultez *Fra Paolo Sarpi* au livre second de son *Histoire du concile.*



NOUVEAU, NOUVEAUTÉS.

Il semble que les premiers mots des métamorphoses d'Ovide, *in nova fert animus*, soient la devise du genre humain. Personne n'est touché de l'admirable spectacle du soleil qui se lève, ou plutôt semble se lever tous les jours ; tout le monde court au moindre petit météore qui paraît un moment dans cet amas de vapeurs qui entourent la terre, & qu'on appelle *le ciel.*

Vilia sunt nobis quæcumque prioribus annis,
Vidimus & sordet quidquid spectavimus olim.

Un colporteur ne se chargera pas d'un Virgile, d'un Horace, mais d'un livre nouveau, fût-il détestable. Il vous tire à part, & vous dit ; Monsieur, voulez-vous des livres de Hollande ?

Les femmes se plaignent depuis le commencement du monde des infidélités qu'on leur fait en faveur du premier objet nouveau qui se présente, & qui n'a souvent que cette nouveauté pour tout mérite. Plusieurs dames (Il faut bien l'avouer, malgré le respect infini qu'on a pour elles) ont traité les hommes comme elles se plaignent qu'on les a traitées ; & l'histoire de *Joconde* est beaucoup plus ancienne que l'*Arioste.*

Peut-être ce goût universel pour la nouveauté est-il un bienfait de la nature. On nous crie Contentez-vous

de ce que vous avez, ne desirez rien au-delà de votre état; réprimez votre curiosité, domptez les inquiétudes de l'esprit. Ce sont de très-bonnes maximes; mais si nous les avions toujours suivies, nous mangerions encore du gland, nous coucherions à la belle étoile, & nous n'aurions eu ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Molière*, ni *Poussin*, ni *le Brun*, ni *le Moine*, ni *Pigal*.



NUDITÉ.

POURQUOI enferme-t-on un homme, une femme qui marcheraient tout nuds dans les rues, & pourquoi personne n'est-il choqué des statues absolument nues, des peintures de Magdelaine & de JESUS qu'on voit dans quelques églises.

Il est vraisemblable que le genre humain a subsisté long-tems sans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une isle, & dans le continent de l'Amérique des peuples qui ne connaissaient par les vêtemens.

Les plus civilisés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelassés, par des plumes.

D'où vient cette espèce de pudeur? était-ce l'instinct d'allumer des desirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir?

Est-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées comme les juifs & demi-juifs, il y ait eu des sectes entières qui n'aient voulu adorer DIEU qu'en se dépouillant de tous leurs habits? tels ont été, dit-on, les adamites & les abéliens. Ils s'assemblaient tout nuds pour chanter les louanges de DIEU. St. Epiphanes & St. Augustin le disent. Il est vrai qu'ils n'étaient pas con-

temporains, & qu'ils étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie est possible : elle n'est pas même plus extraordinaire, plus folie que cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblême*, qu'aujourd'hui même encore les mahométans ont des saints qui sont fous, & qui vont nuds comme des singes. Il se peut très-bien que des énergumènes aient cru qu'il vaut mieux se présenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés, que dans le déguisement inventé par les hommes. Il se peut qu'ils aient montré tout par dévotion. Il y a si peu de gens bien faits dans les deux sexes, que la nudité pouvait inspirer la chasteté, ou plutôt le dégoût, au lieu d'augmenter les desirs.

On dit surtout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons & de belles filles, ils étaient pour le moins comparables à *St. Adhelme* & au bienheureux *Robert d'Arbrisselle*, qui couchaient avec les plus jolies personnes, pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été assez plaisant de voir une centaine d'*Hélènes* & de *Pâris* chanter des antiennes & se donner le baiser de paix, & faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de singularité, point d'extravagance, point de superstition qui n'ait passé par la tête des hommes. Heureux quand ces superstitions ne troublent pas la société & n'en font pas une scène de discorde, de haine & de fureur ! Il vaut mieux sans doute, prier DIEU tout nud, que de souiller de sang humain ses autels & les places publiques.



OCCULTES,

QUALITÉS OCCULTES.

ON s'eſt mocqué fort long-tems des qualités occultes ; on doit ſe moquer de ceux qui n'y croient pas. Répétons cent fois que tout principe, tout premier reſſort de quelque œuvre que ce puiſſe être du grand Demiourgos, eſt occulte & caché pour jamais aux mortels.

Qu'eſt-ce que la force centripète, la force de la gravitation qui agit ſans contact à des diſtances immenſes ?

Quelle puiſſance fait tordre notre cœur & ſes oreillettes ſoixante fois par minute ? quel autre pouvoir change cette herbe en lait dans les mammelles d'une vache, & ce pain en ſang, en chair, en os dans cet enfant qui croît à meſure qu'il mange juſqu'au point déterminé qui fixe la hauteur de ſa taille ſans qu'aucun art puiſſe jamais y ajouter une ligne ?

Végétaux, minéraux, animaux, où eſt votre premier principe ? il eſt dans la main de celui qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe, & qui l'a revêtu de lumière.

Ce plomb ne deviendra jamais argent ; cet argent ne ſera jamais or, cet or ne ſera jamais diamant ; de même que cette paille ne deviendra jamais poncire ou ananas.

Quelle phyſique corpuſculaire, quels atomes déterminent ainſi leur nature ? vous n'en ſavez rien : la cauſe ſera éternellement occulte pour vous. Tout ce qui vous entoure, tout ce qui eſt dans vous, eſt une énigme dont il n'eſt pas donné à l'homme de deviner le mot.

Cet ignorant fourré croit savoir quelque chose quand il a dit que les bêtes ont une ame végétative, & une sensitive, & que les hommes ont l'ame végétative, la sensitive, & l'intellectuelle.

Pauvre homme pêtri d'orgueil, qui n'as prononcé que des mots, as-tu jamais vu une ame, sais-tu comment cela est fait ? Nous avons beaucoup parlé d'ame dans nos *Questions*, & nous avons toujours confessé notre ignorance. Je ratifie aujourd'hui cette confession avec d'autant plus d'empressement, qu'ayant depuis ce tems beaucoup plus lu, plus médité, & étant plus instruit, je suis plus en état d'affirmer que je ne sais rien



ONAN ET ONANISME.

NOUS avons promis à l'article *Amour socratique* de parler d'*Onan* & de l'onanisme, quoique cet onanisme n'ait rien de commun avec l'amour socratique, & qu'il soit plutôt un effet très-désordonné de l'amour-propre.

La race d'*Onan* a de très-grandes singularités. Le patriarche *Juda* son père coucha, comme on sait, avec sa belle-fille *Thamar* la phénicienne, dans un grand chemin. *Jacob* père de *Juda*, avait été à la fois le mari de deux sœurs, filles d'un idolâtre, & il avait trompé son père & son beau-pere. *Loth* grand oncle de *Jacob*, avait couché avec ses deux filles. *Salmon*, l'un des descendans de *Jacob* & de *Juda*, épousa *Rahab* la cananéenne prostituée. *Booz*, fils de *Salmon* & de *Rahab*, reçut dans son lit *Ruth* la madianite, & fut bisaïeul de *David*. David enleva *Betzabée* au capitaine *Uriah* son mari, qu'il fit assassiner pour être plus libre dans ses amours. Enfin,

dans les deux généalogies de notre Seigneur JESUS-CHRIST si différentes en plusieurs points, mais entiérement semblables en ceux-ci; on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères & d'incestes. Rien n'est plus propre à confondre la prudence humaine, à humilier notre esprit borné à nous convaincre que les voies de la providence ne sont pas nos voies.

Le révérend père *Dom Calmet* fait cette réflexion à propos de l'inceste de *Juda* avec *Thamar* & du péché d'*Onan*, chap. XXXVIII. de la genèse : « L'écriture, » dit-il, nous donne le détail d'une histoire qui dans » le premier sens qui frappe l'esprit, ne paraît pas fort » propre à édifier; mais le sens caché & mystérieux » qu'elle renferme est aussi élevé que celui de la lettre » paraît bas aux yeux de la chair. Ce n'est pas sans » de bonnes raisons que le Saint-Esprit a permis que » l'histoire de *Thamar*, de *Rahab*, de *Ruth* & de *Betzabée*, se trouvât mêlée dans la généalogie de JESUS-» CHRIST. »

Il eût été à souhaiter que *Dom Calmet* nous eût développé ces bonnes raisons, il aurait éclairé les doutes & calmé les scrupules de toutes les ames honnêtes & timorées qui voudraient comprendre comment l'Etre éternel, le créateur des mondes a pu naître dans un village juif d'une race de voleurs & de prostituées. Ce mystère, qui n'est pas le moins inconcevable de tous les mystères, était digne assurément d'être expliqué par un savant commentateur. Tenons-nous-en ici à l'onanisme.

On sait bien quel est le crime du patriarche *Juda*; ainsi qu'on connaît le crime des patriarches *Siméon* & *Lévi* ses frères, commis dans Sichem, & le crime de tous les autres patriarches, commis contre leur frère *Joseph* : mais il est difficile de savoir précisément quel était le péché d'*Onan*. *Juda* avait marié son fils aîné *Her* à cette Phénicienne *Thamar*. *Her* mourut *pour avoir été*

méchant. Le patriarche voulut que son second fils *Onan* épousât la veuve, selon l'ancienne loi des Egyptiens & des Phéniciens leurs voisins : cela s'appellait *susciter des enfans à son frère.* Le premier-né du second mariage portait le nom du défunt, & c'est ce qu'*Onan* ne voulait pas. Il haïssait la mémoire de son frère ; & pour ne point faire d'enfant qui portât le nom de *Her*, il est dit qu'il *jetait sa semence à terre.*

Or il reste à savoir si c'était dans la copulation avec sa femme qu'il trompait ainsi la nature, ou si c'était au moyen de la masturbation qu'il éludait le devoir conjugal. La genèse ne nous apprend point cette particularité. Mais aujourd'hui ce qu'on appelle communément le *péché d'Onan*, c'est l'abus de soi-même avec le secours de la main, vice assez commun aux jeunes garçons & même aux jeunes filles qui ont trop de tempérament.

On a remarqué que l'espèce des hommes & celle des singes sont les seules qui tombent dans ce défaut contraire au vœu de la nature.

Un médecin a écrit en Angleterre contre ce vice un petit volume intitulé : *De l'Onanisme*, dont on compte environ quatre-vingts éditions, supposé que ce nombre prodigieux ne soit pas un tour de libraire pour amorcer les lecteurs ; ce qui n'est que trop ordinaire.

M. *Tissot* fameux médecin de Lausanne, a fait aussi son *Onanisme*, plus approfondi & plus méthodique que celui d'Angleterre. Ces deux ouvrages étalent les suites funestes de cette malheureuse habitude, la perte des forces, l'impuissance, la dépravation de l'estomac & des viscères, les tremblemens, les vertiges, l'hébétation & souvent une mort prématurée. Il y en a des exemples qui font fremir.

M. *Tissot* a prouvé par l'expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies, pourvu qu'on se défît absolument de cette habitude honteuse &

funeste, si commune aux écoliers, aux pages & aux jeunes moines.

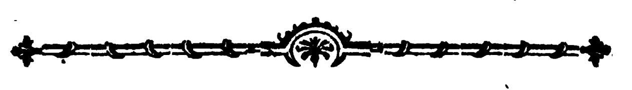
Mais il s'est apperçu qu'il était plus aisé de prendre du quinquina que de vaincre ce qui est devenu une seconde nature.

Joignez les suites de l'onanisme avec la vérole, & vous verrez combien l'espèce humaine est ridicule & malheureuse.

Pour consoler cette espèce, M. *Tissot* rapporte autant d'exemples de malades de réplétion que de malades d'émission; & ces exemples, il les trouve chez les femmes comme chez les hommes. Il n'y a point de plus fort argument contre les vœux téméraires de chasteté. Que voulez-vous en effet que devienne une liqueur précieuse, formée par la nature pour le propagation du genre humain? Si on la prodigue indiscrétement, elle peut vous tuer. Si on la retient, elle peut vous tuer de même. On a observé que les pollutions nocturnes sont fréquentes chez les personnes des deux sexes non mariées, mais beaucoup plus chez les jeunes religieux que chez les recluses; parce que le tempérament des hommes est plus dominant. On a conclu que c'est une énorme folie de se condamner soi-même à ces turpitudes, & que c'est une espèce de sacrilège dans les gens sains de prostituer ainsi le don du Créateur, & de renoncer au mariage, ordonné expressément par DIEU même. C'est ainsi que pensent les protestans, les juifs, les musulmans & tant d'autres peuples; mais les catholiques ont d'autres raisons en faveur des couvens. Je dirai des catholiques ce que le profond *Calmet* dit du St. Esprit: ils ont eu sans doute de bonnes raisons.







OPINION.

QUELLE est l'opinion de toutes les nations du Nord, de l'Amérique, & de celles qui bordent le détroit de la Sonde sur le meilleur des gouvernemens, sur la meilleure des religions, sur le droit public ecclésiastique, sur la manière d'écrire l'histoire, sur la nature de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'églogue, du poëme épique, sur les idées innées, la grace concomitante & les miracles du diacre *Pâris*? il est clair que tous ces peuples n'ont aucune opinion sur les choses dont ils n'ont point d'idée.

Ils ont un sentiment confus de leurs coutumes, & ne vont pàs au delà de cet instinct. Tels sont les peuples qui habitent les côtes de la mer Glaciale dans l'espace de quinze cents lieues. Tels sont les habitans des trois quarts de l'Afrique, & ceux de presque toutes les isles de l'Asie, & vingt hordes de Tartares, & presque tous les hommes uniquement occupés du soin pénible & toujours renaissant de pourvoir à leur subsistance. Tels sont à deux pas de nous la plupart des Morlaques & des Uscoques, beaucoup de Savoyards & quelques bourgeois de Paris.

Lorsqu'une nation commence à se civiliser, elle a quelques opinions qui toutes sont fausses. Elle croit aux revenans, aux sorciers, à l'enchantement des serpens; à leur immortalité, aux possessions du diable, aux exorcismes, aux aruspices. Elle est persuadée qu'il faut que les grains pourrissent en terre pour germer, & que les quartiers de la lune sont les causes des accès de fièvre.

Un talapoin persuade à ses dévotes que le Dieu *Sammonocodom* a séjourné quelque tems à Siam, & qu'il a raccourci tous les arbres d'une forêt qui l'empê-

chaient de jouer à son aise au cerf-volant, qui était son jeu favori. Cette opinion s'enracine dans les têtes, & à la fin un honnête homme qui douterait de cette aventure de *Sammonocodom*, courrait risque d'être lapidé. Il faut des siècles pour détruire une opinion populaire.

On la nomme la *reine du monde*; elle l'est si bien, que quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser enfin tout doucement l'usurpatrice.



ORACLE.

DEPUIS que la secte des pharisiens chez le peuple Juif eut fait connaissance avec le diable, quelques raisonneurs d'entr'eux commencèrent à croire que ce diable & ses compagnons inspiraient chez toutes les autres nations les prêtres & les statues qui rendaient des oracles. Les saducéens n'en croyaient rien, ils n'admettaient ni anges ni démons. Il paraît qu'ils étaient plus philosophes que les pharisiens, par conséquent moins faits pour avoir du crédit sur le peuple.

Le diable faisait tout parmi la populace juive du tems de *Gamaliel*, de *Jean le baptiseur*, de *Jacques Oblia*, & de JESUS son frère qui fut notre Sauveur JESUS-CHRIST. Aussi vous voyez que le diable transporte JESUS tantôt dans le désert, tantôt sur le faîte du temple, tantôt sur une colline voisine dont on découvre tous les royaumes de la terre; le diable entre dans le corps des garçons & des filles, & des animaux.

Les chrétiens, quoiqu'ennemis mortels de pharisiens, adoptèrent tout ce que ces pharisiens avaient imaginé du diable,

diable ; ainsi que les Juifs avaient autrefois introduit chez eux les coutumes & les cérémonies des Egyptiens. Rien n'est si ordinaire que d'imiter ses ennemis ; & d'employer leurs armes.

Bientôt les pères de l'église attribuèrent au diable toutes les religions qui partageaient la terre, tous les prétendus prodiges, tous les grands événemens ; les comètes, les pestes, le mal caduc, les écrouelles, &c. Ce pauvre diable, qu'on disait rôti dans un trou sous la terre, fut tout étonné de se trouver le maître du monde. Son pouvoir s'accrut ensuite merveilleusement par l'institution des moines.

La devise de tous ces nouveaux venus, était : donnez-moi de l'argent, & je vous délivrerai du diable. Leur puissance céleste & terrestre reçut enfin un terrible échec de la main de leur confrère *Luther*, qui se brouillant avec eux pour un intérêt de besace, découvrit tous les mystères. *Hondorf*, témoin oculaire, nous rapporte que les réformés ayant chassé les moines d'un couvent d'Eisenac dans la Thuringe, y trouvèrent une statue de la Vierge *Marie* & de l'enfant JESUS faite par tel art que, lorsqu'on mettait des offrandes sur l'autel, la vierge & l'enfant baissaient la tête en signe de reconnaissance, & tournaient le dos à ceux qui venaient les mains vides.

Ce fut bien pis en Angleterre, lorsqu'on fit par ordre de *Henri VIII* la visite juridique de tous les couvens. La moitié des religieuses était grosse ; & ce n'était point par l'opération du diable. L'évêque *Burnet* rapporte que dans cent quarante-quatre couvens, les procès verbaux des commissaires du roi attestèrent des abominations dont n'approchaient pas celles de Sodome & de Gomorre. En effet, les moines d'Angleterre devaient être plus débauchés que les sodomistes, puisqu'ils étaient plus riches. Ils possédaient les meilleures terres du royaume. Le terrain de Sodome & de Gomorre au

contraire, ne produisant ni bled, ni fruits, ni légumes, & manquant d'eau potable, ne pouvait être qu'un désert affreux habité par des misérables trop occupés de leurs besoins pour connaître les voluptés.

Enfin, ces superbes asyles de la fainéantise ayant été supprimés par acte du parlement, on étala dans la place publique tous les instrumens de leurs fraudes pieuses : le fameux crucifix de Bokslеy qui se remuait & qui marchait comme une marionnette ; des fioles de liqueur rouge qu'on faisait passer pour du sang que versaient quelquefois des statues des saints, quand ils étaient mécontens de la cour ; des moules de fer-blanc dans lesquels on avait soin de mettre continuellement des chandelles allumées, pour faire croire au peuple que c'était la même chandelle qui ne s'éteignait jamais ; des sarbacannes qui passaient de la sacristie dans la voûte de l'église, par lesquelles des voix célestes se faisaient quelquefois entendre à des dévotes payées pour les écouter ; enfin tout ce que la friponnerie inventa jamais pour subjuger l'imbécillité.

Alors plusieurs savans de l'Europe, bien certains que les moines & non les diables, avaient mis en usage tous ces pieux stratagêmes, commencèrent à croire qu'il en avait été de même chez les anciennes religions ; que tous les oracles & tous les miracles tant vantés dans l'antiquité n'avaient été que des prestiges de charlatans ; que le diable ne s'était jamais mêlé de rien, mais que seulement les prêtres Grecs, Romains, Syriens, Egyptiens avaient été encore plus habiles que nos moines.

Le diable perdit donc beaucoup de son crédit jusqu'à ce qu'enfin le bon homme *Béker*, dont vous pouvez consulter l'article, écrivit son ennuyeux livre contre le diable, & prouva par cent argumens qu'il n'existait point. Le diable ne lui répondit point ; mais les ministres du St. évangile, comme vous l'avez vu, lui répon-

dirent; ils punirent le bon *Béker* d'avoir divulgué leur secret, & lui otèrent sa cure; de sorte que *Béker* fut la victime de la nullité de *Belzébut.*

C'était le sort de la Hollande de produire les plus grands ennemis du diable. Le médecin *Van-Dale*, philosophe humain, savant très-profond, citoyen plein de charité, esprit d'autant plus hardi que sa hardiesse était fondée sur la vertu, entreprit enfin d'éclairer les hommes, toujours esclaves des anciennes erreurs & toujours épaississant le bandeau qui leur couvre les yeux jusqu'à ce que quelque grand trait de lumière leur découvre un coin de vérité, dont la plupart sont très-indignes. Il prouva dans un livre plein de l'érudition la plus recherché que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, n'avaient opéré aucun prodige, ne s'étaient jamais mêlés de rien, & qu'il n'y avait eu de véritables démons que les fripons qui avaient trompé les hommes. Il ne faut pas que le diable se joue jamais à un savant médecin. Ceux qui connaissent un peu la nature sont fort dangereux pour les faiseurs de prestiges. Je conseille au diable de s'adresser toujours aux facultés de théologie, & jamais aux facultés de médecine.

Van-Dale prouva donc par mille monumens que non-seulement les oracles des payens n'avaient été que des tours de prêtres, mais que ces friponneries consacrées dans tout l'univers n'avaient point fini du tems de *Jean le baptiseur* & de JESUS-CHRIST, comme on le croyait pieusement. Rien n'était plus vrai, plus palpable, plus démontré que cette vérité annoncée par le médecin *Van-Dale*; & il n'y a pas aujourd'hui un honnête-homme qui la révoque en doute.

Le livre de *Van-Dale* n'est peut-être pas bien méthodique; mais c'est un des plus curieux qu'on ait jamais faits. Car depuis les fourberies grossières du prétendu *Histape* & des sibylles depuis l'histoire apocryphe du voyage de *Simon Barjone* à Rome, & des complimens

que *Simon* le magicien lui envoya faire par son chien ; depuis les miracles de *saint Grégoire-Thaumaturge*, & surtout de la lettre que ce saint écrivit au diable, & qui fut portée à son adresse, jusqu'aux miracles des révérends pères jésuites & des révérends pères capucins, rien n'est oublié. L'empire de l'imposture & de la bêtise est dévoilé dans ce livre aux yeux de tous les hommes qui savent lire, mais ils sont en petit nombre.

Il s'en fallait beaucoup que cet empire fût détruit alors en Italie, en France, en Espagne, dans les états Autrichiens, & surtout en Pologne, où les jésuites dominaient. Les possessions du diable, les faux miracles inondaient encore la moitié de l'Europe abrutie. Voici ce que *Van-Dale* raconte d'un oracle singulier qui fut rendu de son tems à Terni dans les états du pape vers l'an 1650, & dont la rélation fut imprimée à Venise par ordre de la seigneurie.

Un hermite, nommé *Pasquale*, ayant oui dire que *Jacovello* bourgeois de Terni était fort avare & fort riche, vint faire à Terni ses oraisons dans l'église que fréquentait *Jacovello*, lia bientôt amitié avec lui, le flatta dans sa passion ; & lui persuada que c'était une œuvre très-agréable à DIEU de faire valoir son argent, que cela même était expressément recommandé dans l'évangile, puisque le serviteur négligent, qui n'a pas fait valoir l'argent de son maître à cinq-cents pour cent, est jeté dans les ténèbres extérieures.

Dans les conversations que l'hermite avait avec *Jacovello*, il l'entretint souvent des beaux discours tenus par plusieurs crucifix, & par une quantité de bonnes vierges d'Italie. *Jacovello* convenait que les statues des saints parlaient quelquefois aux hommes, & lui disait qu'il se croirait prédestiné si jamais il pouvait entendre parler l'image d'un saint.

Le bon *Pasquale* lui répondit qu'il espérait lui donner cette satisfaction dans peu de tems ; qu'il attendait

incessamment de Rome une tête-de mort, dont le pape avait fait présent à une hermite son confrère; que cette tête parlait comme les arbres de Dodone, & comme l'ânesse de *Balaam*. Il lui montra en effet la tête quatre jours après. Il demanda à *Jacovello* la clef d'une petite cave, & d'une chambre au-dessus, afin que personne ne fût témoin du mystère. L'hermite *Pasquale* ayant fait passer de la cave un tuyau qui entrait dans la tête, & ayant tout disposé, se mit en prière avec son ami *Jacovello* : la tête alors parla en ces mots. « *Jacovello*, » DIEU veut récompenser ton zèle. Je t'avertis qu'il y » a un trésor de cent mille écus sous un if à l'entrée » de ton jardin. Tu mourras de mort subite, si tu cher- » ches ce trésor avant d'avoir mis devant moi une mar- » mite remplie de dix marcs d'or en espèces. »

Jacovello courut vîte à son coffre, & apporta devant l'oracle sa marmite & ses dix marcs. Le bon hermite avait eu la précaution de se munir d'une marmite semblable qu'il remplit de sable. Il la substitua prudemment à la marmite de *Jacovello* quand celui-ci eût le dos tourné, & laissa le bon *Jacovello* avec une tête de mort de plus, & dix marcs d'or de moins.

C'est à-peu-près ainsi que se rendaient tous les oracles, à commencer par celui de *Jupiter-Ammon*, & à finir par celui de *Trophonius*.

Un des secrets des prêtres de l'antiquité comme des nôtres, était la confession dans les mystères. C'était-là qu'ils apprenaient toutes les affaires des familles, & qu'ils se mettaient en état de répondre à la plupart de ceux qui venaient les interroger. C'est à quoi se rapporte ce grand mot que *Plutarque* a rendu célèbre. Un prêtre voulant confesser un initié, celui-ci lui demanda, à qui me confesserai-je? Est-ce à toi ou à DIEU? C'est à DIEU, reprit le prêtre. — Sors donc d'ici, homme; & laisse-moi avec DIEU.

Je ne finirais point si je rapportais toutes les choses

intéressantes dont *Van-Dale* a enrichi son livre. *Fontenelle* ne le traduisit pas; mais il en tira ce qu'il crut de plus convenable à sa nation qui aime mieux les agrémens que la science. Il se fit lire par ceux qu'on appellait en France la bonne compagnie, & *Van-Dale*, qui avait écrit en latin & en grec, n'avait été lu que par des savans. Le diamant brut de *Van-Dale* brilla beaucoup, quand il fut taillé par *Fontenelle;* le succès fut si grand, que les fanatiques furent alarmés. *Fontenelle* avait eu beau adoucir les expressions de *Van-Dale*, & s'expliquer quelquefois en normand; il ne fut que trop entendu par les moines, qui n'aiment pas qu'on leur dise que leurs confrères ont été des fripons.

Un nommé *Baltus* jésuite, né dans le pays Messin, l'un de ces savans qui savent consulter de vieux livres, les falsifier & les citer mal-à-propos, prit le parti du diable contre *Van-Dale* & *Fontenelle*. Le diable ne pouvait choisir un avocat plus ennuyeux : son nom n'est aujourd'hui connu que par l'honneur qu'il eut d'écrire contre deux hommes célèbres qui avaient raison.

Baltus, en qualité de jésuite, cabala auprès de ses confrères qui étaient alors autant élevés en crédit qu'ils sont depuis tombés dans l'opprobre. Les jansénistes de leur côté, plus énergumènes que les jésuites, crièrent encore plus haut qu'eux. Enfin tous les fanatiques furent persuadés que la religion chrétienne était perdue, si le diable n'était conservé dans ses droits.

Peu à peu les livres des jansénistes & des jésuites sont tombés dans l'oubli. Le livre de *Van-Dale* est resté pour les savans; & celui de *Fontenelle* pour les gens d'esprit.

A l'égard du diable, il est comme les jésuites & les jansénistes, il perd son crédit de plus en plus.





ORAISON, PRIERE PUBLIQUE, ACTION DE GRACES, &c.

Il reste très-peu de formules de prières publiques des peuples anciens.

Nous n'avons que la belle hymne d'*Horace* pour les jeux séculaires des anciens Romains. Cette prière est du rithme & de la mesure que les autres Romains ont imités long-tems après dans l'hymne *Ut queant laxis resonare fibris.*

Le *pervigilium veneris* est dans un goût recherché, & n'est pas peut-être digne de la noble simplicité du règne d'*Auguste*. Il se peut que cette hymne à *Vénus* ait été chantée dans les fêtes de la déesse ; mais on ne doute pas qu'on n'ait chanté le poëme d'*Horace* avec la plus grande solemnité.

Il faut avouer que le poëme séculaire d'*Horace* est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, & que l'hymne *Ut queant laxis* est un des plus plats ouvrages que nous ayons eus dans les tems barbares de la décadence de la langue latine. L'église catholique dans ces tems-là cultivait mal l'éloquence & la poésie. On sait bien que DIEU préfère de mauvais vers récités avec un cœur pur, aux plus beaux vers du monde bien chantés par des impies. Mais enfin de bons vers n'ont jamais rien gâté, toutes choses étant d'ailleurs égales.

Rien n'approcha jamais parmi nous des jeux séculaires qu'on célébrait de cent dix ans en cent dix ans. Notre jubilé n'en est qu'une bien faible copie. On dressait trois autels magnifiques sur les bords du Tibre. Rome entière était illuminée pendant trois nuits ; quinze prêtres distribuaient l'eau lustrale & des cierges aux Romains & Romaines qui devaient chanter les prières. On sacrifiait

d'abord à *Jupiter* comme au grand dieu, au maître des dieux, & ensuite à *Junon*, à *Apollon*, à *Latone*, à *Diane*, à *Cérès*, à *Pluton*, à *Proserpine*, aux Parques comme à des puissances subalternes. Chacune de ces divinités avait son hymne & ses cérémonies. Il y avait deux chœurs, l'un de vingt-sept garçons, l'autre de vingt-sept filles pour chacun des dieux. Enfin, le dernier jour les garçons & les filles couronnés de fleurs chantèrent l'ode d'*Horace*. . .

Il est vrai que dans les maisons on chantait à table ses autres odes pour le petit *Ligurinus*, pour *Liciscus* & pour d'autres petits fripons, lesquels n'inspiraient pas la plus grande dévotion. Mais il y a tems pour tout; *pictoribus atque poëtis*. Le Carrache qui dessina les figures de l'*Arétin*, peignit aussi des saints; & dans tous nos collèges nous avons passé à *Horace* ce que les maîtres de l'empire romain lui passaient sans difficulté. . .

Pour des formules de prières, nous n'avons que de très-légers fragmens de celle qu'on récitait aux mystères d'*Isis*. Nous l'avons citée ailleurs, nous la rapporterons encore ici parce qu'elle n'est pas longue & qu'elle est belle.

Les puissances célestes te servent; les enfers te sont soumis; l'univers tourne sous ta main; tes pieds foulent le Tartare; les astres répondent à ta voix; les saisons reviennent à tes ordres; les élémens t'obéissent.

Nous répéterons aussi la formule qu'on attribue à l'ancien *Orphée*, laquelle nous paraît encore supérieure à celle d'*Isis*.

Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers; il est un, il est seul par lui-même; tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.

Ce qui est fort extraordinaire, c'est que dans le lévitique, dans le deuteronome des Juifs, il n'y a

pas une ſeule prière publique, pas une ſeule formule. Il ſemble que les lévites ne fuſſent occupés qu'à partager les viandes qu'on leur offrait. On ne voit pas même une ſeule prière inſtituée pour leurs grandes fêtes, de la Pâque, de la Pentecôte, des Trompettes, des Tabernacles, de l'expiation générale, & des néoménies.

Les ſavans conviennent aſſez unanimement qu'il n'y eut de prières réglées chez les Juifs, que lors qu'étant eſclaves à Babylone, ils en prirent un peu les mœurs, & qu'ils apprirent quelques ſciences de ce peuple ſi policé & ſi puiſſant. Ils empruntèrent tout des Caldéens perſans juſqu'à leur langue, leurs caractères, leurs chiffres; & joignant quelques coutumes nouvelles à leurs anciens rites égyptiaques, ils devinrent un peuple nouveau, qui fut d'autant plus ſuperſtitieux, qu'au ſortir d'un long eſclavage ils furent toujours encore dans la dépendance de leurs voiſins. *In rebus acerbis acrius advertunt animos ad relligionem.*

Pour les dix autres tribus qui avaient été diſperſées auparavant, il eſt à croire qu'elles n'avaient pas plus de prières publiques que les deux autres, & qu'elles n'avaient pas même encore une religion bien fixe & bien déterminée, puiſqu'elles l'abandonnèrent ſi facilement, & qu'elles oublièrent juſqu'à leur nom, ce que ne fit pas le petit nombre de pauvres infortunés qui vint rebâtir Jéruſalem.

C'eſt donc alors que ces deux tribus, ou plutôt ces deux tribus & demi ſemblèrent s'attacher à des rites invariables; qu'ils écrivirent, qu'ils eurent des prières réglées. C'eſt alors ſeulement que nous commençons à voir chez eux des formules de prières. *Eſdras* ordonna deux prières par jour, & il en ajouta une troiſième pour le jour du ſabbat. On dit même qu'il inſtitua dix-huit prières, (afin qu'on pût choiſir,) dont la première commence ainſi :

« Sois béni, Seigneur, DIEU, de nos pères, DIEU
» d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, le grand DIEU, le
» puissant, le terrible, le haut élevé, le distributeur
» libéral des biens, le plasmateur & le possesseur du
» monde, qui te souviens des bonnes actions, & qui
» envoie un libérateur à leurs descendans pour l'amour
» de ton nom. O roi, notre secours, notre sauveur,
» notre bouclier, sois béni seigneur, bouclier d'*Abra-*
» *ham*. »

On assure que *Gamaliel* qui vivait du tems de JESUS-CHRIST, & qui eut de si grands démêlés avec *saint Paul*, institua une dix-neuvième prière que voici.

« Accorde la paix, les bienfaits, la bénédiction, la
» grace, la bénignité & la piété à nous & à Israël ton
» peuple. Bénis nous, ô notre père! bénis-nous tous
» ensemble par la lumière de ta face; car par la lumière
» de ta face tu nous as donné, seigneur notre DIEU,
» la loi de vie, l'amour, la bénignité, l'équité, la
» bénédiction, la piété, la vie & la paix. Qu'il te plaise
» de bénir en tout tems, & à tout moment ton peuple
» d'Israël en lui accordant la paix. Béni sois-tu, sei-
» gneur, qui bénis ton peuple d'Israël en lui donnant
» la paix; Amen. »

Consultez sur cela la *Mishna* volume I. & II. & l'article *prière* des Questions.

Il y a une chose assez importante à observer dans plusieurs prières; c'est que chaque peuple a toujours demandé tout le contraire de ce que demandait son voisin.

Les Juifs priaient DIEU, par exemple, d'exterminer les Syriens, Babyloniens, Egyptiens; & ceux-ci priaient DIEU d'exterminer les Juifs; aussi le furent-ils comme les dix tribus qui avaient été confondues parmi tant de nations; & ceux-ci furent plus malheureux; car s'étant obstinés à demeurer séparés de tous autres peuples, étant au milieu des peuples, ils n'ont pu jouir d'aucun avantage de la société humaine.

De nos jours, dans nos guerres si souvent entreprises pour quelques villes ou pour quelques villages, les Allemands & les Espagnols quand ils étaient les ennemis des Français, priaient la Ste. Vierge du fond de leur cœur de bien battre les Welches & les Gavaches; lesquels de leur côté suppliaient la Ste. Vierge de détruire les Maranes & les Teutons.

En Angleterre, la Rose rouge faisait les plus ardentes prières à *saint George*, pour obtenir que tous les partisans de la Rose blanche fussent jetés au fond de la mer. La Rose blanche répondait par de pareilles supplications. On sent combien *saint George* devait être embarrassé : & si *Henri VII* n'était pas venu à son secours, *George* ne se serait jamais tiré de là.

ORDINATION.

Si un militaire chargé par le roi de France de conférer l'ordre de St. Louis à un autre militaire, n'avait pas, en lui donnant la croix, l'intention de le faire chevalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de St. Louis ? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* évêque du Mans ? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux (*a*) s'avisa à l'article de la mort d'une espieglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siècle de *Louis XIV*; & plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise, lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible

(*a*) C'était un ordre de gourmets. Les ivrognes étaient alors fort à la mode; l'évêque du Mans était à leur tête.

& timorée rentre dans la religion qu'il observa dans ses premières années. La bienséance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés ; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet ; que tous leurs actes de prêtres étaient nuls, & qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

C'était, ce me semble, raisonner comme un ivrogne ; les prêtres Manseaux pouvaient lui répondre, ce n'est pas votre intention qui est nécessaire, c'est la nôtre. Nous avions une envie bien déterminée d'être prêtres ; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être ; nous sommes dans la bonne foi ; si vous n'y avez pas été, il ne nous importe guère.

La maxime est, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, & non pas *ad modum dantis*. Lorsque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention secrete de nous empêcher de la boire ; nous serons prêtres malgré votre testament.

Ces raisons étaient fort bonnes. Cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin*, ne se crurent point prêtres, & se firent ordonner une seconde fois *Mascaron* médiocre & célèbre prédicateur, leur persuada par ses discours & par son exemple de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand scandale au Mans, à Paris & à Versailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

ORIGINEL.

PÉCHÉ ORIGINEL.

IL le faut avouer, nous ne connaissons point de père de l'église jusqu'à *saint Augustin* & à *saint Jérôme*, qui ait enseigné la doctrine du péché originel. *Saint Clément* d'Alexandrie, cet homme si savant dans l'antiquité, loin de parler en un seul endroit de cette corruption qui a infecté le genre humain, & qui l'a rendu coupable en naissant, dit en propres mots, (*a*) *Quel mal peut faire un enfant qui ne vient que de naître? comment a-t-il pu prévariquer? comment celui qui n'a encore rien fait a-t-il pu tomber sous la malédiction d'Adam?*

Et remarquez qu'il ne dit point ces paroles pour combattre l'opinion rigoureuse du péché originel, laquelle n'était point encore développée; mais seulement pour montrer que les passions qui peuvent corrompre tous les hommes, n'ont pu avoir encore aucune prise sur cet enfant innocent. Il ne dit point, cette créature d'un jour ne sera pas damnée si elle meurt aujourd'hui. Car personne n'avait encore supposé qu'elle serait damnée. *Saint Clément* ne pouvait combattre un système absolument inconnu.

Le grand *Origène* est encore plus positif que *saint Clément* d'Alexandrie. Il avoue bien que le péché est entré dans le monde par *Adam*, dans son explication de l'épître de *saint Paul* aux Romains; mais il tient que c'est la pente au péché qui est entrée, qu'il est très-facile de commettre le mal, mais qu'il n'est pas dit pour cela qu'on le commettra toujours, & qu'on sera coupable dès qu'on sera né.

Enfin le péché originel sous *Origène*, ne consistait

(*a*) *Stromates* livre III.

que dans le malheur de se rendre semblable au premier homme en péchant comme lui.

Le baptême était nécessaire, c'était le sceau du christianisme, il lavait tous les péchés; mais personne n'avait dit encore qu'il lavât les péchés qu'on n'avait point commis. Personne n'assurait encore qu'un enfant fût damné & brûlât dans des flammes éternelles pour être mort deux minutes après sa naissance. Et une preuve sans replique, c'est qu'il se passa beaucoup de tems avant que la coutume de baptiser les enfans prévalût. *Tertullien* ne voulait point qu'on les baptisât. Or, leur refuser ce bain sacré, c'eût été les livrer visiblement à la damnation, si on avait été persuadé que le péché original (dont ces pauvres innocens ne pouvaient être coupables) opérât leur réprobation, & leur fît souffrir des supplices infinis pendant toute l'éternité, pour un fait dont il était impossible qu'ils eussent la moindre connaissance. Les ames de tous les bourreaux fondues ensemble, n'auraient pu rien imaginer qui approchât d'une horreur si exécrable. En un mot, il est de fait qu'on ne baptisait pas les enfans. Donc il est démontré qu'on était bien loin de les damner.

Il y a bien plus encore; JESUS-CHRIST n'a jamais dit, *l'enfant non baptisé sera damné*. (*a*) Il était venu au contraire pour expier tous les péchés, pour racheter le genre humain par son sang. Donc les petits enfans ne pouvaient être damnés. Les enfans au berceau étaient à bien plus forte raison privilégiés. Notre divin Sauveur ne baptisa jamais personne. *Paul* circoncit son disciple *Timothée*, & il n'est point dit qu'il le baptisât.

En un mot, dans les deux premiers siècles le baptême des enfans ne fut point en usage; donc on ne croyait

(*a*) Dans St. Jean, JESUS dit à *Nicodème* chap. III. que le vent, l'esprit souffle où il veut, que personne ne sait où il va, qu'il faut renaître, qu'on ne peut entrer dans le royaume de DIEU si on ne renaît par l'eau & par l'esprit. Mais il ne parle point des enfans.

point que des enfans fussent victimes de la faute d'*Adam*. Au bout de quatre cents ans on crut leur salut fort en danger, & on fut fort incertain.

Enfin, *Pélage* vint au cinquième siècle ; il traita l'opinion du péché originel de monstreuse. Selon lui, ce dogme n'était fondé que sur une équivoque comme toutes les autres opinions.

DIEU avait dit à Adam dans le jardin, *le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la science vous mourez*. Or, il n'en mourut pas, & DIEU lui pardonna. Pourquoi donc n'aurait-il pas épargné sa race à la millième génération ? pourquoi livrerait-il à des tourmens infinis & éternels les petits enfans innocens d'un père qu'il avait reçu en grace ?

Pélage regardait DIEU non-seulement comme un maître absolu ; mais comme un père qui laissant la liberté à ses enfans, les récompensait au-delà de leurs mérites, & les punissait au-dessous de leurs fautes.

Lui & ses disciples disaient, si tous les hommes naissent les objets de la colère éternelle de celui qui leur donne la vie ; si avant de penser ils sont coupables, c'est donc un crime affreux de les mettre au monde. Le mariage est donc le plus horrible des forfaits. Le mariage en ce cas n'est donc qu'une émanation du mauvais principe des manichéens ; ce n'est plus adorer DIEU, c'est adorer le diable.

Pélage & les siens débitaient cette doctrine en Afrique, où *saint Augustin* avait un crédit immense. Il avait été manichéen ; il était obligé de s'élever contre *Pélage*. Celui-ci ne put résister ni à *Augustin*, ni à *Jérôme*. Et enfin, de questions en questions la dispute alla si loin qu'*Augustin* donna son arrêt de damnation contre tous les enfans nés & à naître dans l'univers, en ces propres termes ; *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans mêmes sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en* JESUS.

C'eût été un bien triste compliment à faire à une reine de la Chine ou du Japon, ou de l'Inde, ou de la Scythie, ou de la Gothie, qui venait de perdre son fils au berceau, que de lui dire, madame, consolez-vous, monseigneur le prince royal est actuellement entre les griffes de cinq cents diables qui le tournent & le retournent dans une grande fournaise pendant toute l'éternité, tandis que son corps embaumé repose auprès de votre palais.

La reine épouvantée demande pourquoi ces diables rôtissent ainsi son cher fils le prince royal à jamais; On lui répond que c'est parce que son arrière grand-père mangea autrefois du fruit de la science dans un jardin. Jugez ce que doivent penser le roi, la reine, tout le conseil, & toutes les belles dames.

Cet arrêt ayant paru un peu dur à quelques théologiens, (car il y a de bonnes ames partout) il fut mitigé par un *Pierre Chrisologue*, ou *Pierre parlant d'or*, lequel imagina un fauxbourg d'enfer nommé les *Limbes*, pour placer tous les petits garçons & toutes les petites filles qui seraient morts sans baptême. C'est un lieu où ces innocens végètent sans rien sentir, le séjour de l'apathie, & c'est ce qu'on appelle le *paradis des sots*. Vous trouvez encore cette expression dans Milton, *The paradise of fools*. Il le place vers la lune. Cela est tout-à-fait digne d'un poëme épique.

EXPLICATION DU PÉCHÉ ORIGINEL.

La difficulté pour les limbes est demeurée la même que pour l'enfer. Pourquoi ces pauvres petits sont-ils dans les limbes? qu'avaient-ils fait? comment leur ame qu'ils ne possédaient que d'un jour était-elle coupable d'une gourmandise de six mille ans?

Saint Augustin qui les damne, dit pour raison que les ames de tous les hommes étant dans celle d'*Adam*, il est

eſt probable qu'elles furent toutes complices. Mais comme l'égliſe décida depuis que les ames ne ſont faites que quand le corps eſt commencé, ce ſyſtême tomba malgré le nom de ſon auteur.

D'autres dirent que le péché originel s'était tranſmis d'ame en ame par voie d'émanation, & qu'une ame venue d'une autre arrivait dans ce monde avec toute la corruption de l'ame-mère. Cette opinion fut condamnée.

Après que les théologiens y eurent jeté leur bonnet, les philoſophes s'eſſayèrent. *Leibnitz* en jouant avec ſes monades, s'amuſa à raſſembler dans *Adam* toutes les monades humaines avec leurs petits corps de monades. C'était moitié plus que *ſaint Auguſtin*. Mais cette idée digne de *Ciranoc de Bergera* n'a pas fait fortune en philoſophie.

Mallebranche explique la choſe par l'influence de l'imagination des mères. *Eve* eut la cervelle ſi furieuſement ébranlée de l'envie de manger du fruit, que ſes enfans eurent la même envie, à-peu-près comme cette femme qui ayant vu rouer un homme accoucha d'un enfant roué.

Nicole réduit la choſe à *une certaine inclination, une certaine pente à la concupiſcence que nous avons reçue de nos mères. Cette inclination n'eſt pas un acte ; elle le deviendra un jour.* Fort bien, courage, Nicole. Mais en attendant, pourquoi me damner ? *Nicole* ne touche point du tout à la difficulté, elle conſiſte à ſavoir comment nos ames d'aujourd'hui qui ſont formées depuis peu, peuvent répondre de la faute d'une autre ame qui vivait il y a ſi long-tems.

Mes maîtres, que fallait-il dire ſur cette matière ? rien. Auſſi je ne donne point mon explication, je ne dis mot.

ORTHOGRAPHE.

QUANT à l'orthographe de la plupart des livres français, elle est ridicule. Presque tous les imprimeurs ignorans impriment *Wisigoths*, *Westphalie*, *Wirtemberg*, *Weteravie*, &c.

Ils ne savent pas que le double V allemand qu'on écrit ainsi W, est notre V consonne, & qu'en Allemagne on prononce Véteravie, Virtemberg, Vestphalie, Visigoths.

Ils impriment *Altona* au-lieu d'Altena, ne sachant pas qu'en allemand un O surmonté de deux points vaut un E.

Ils ne savent pas qu'en Hollande *oe* fait *ou*, & ils font toujours des fautes en imprimant cette diphtongue.

Celles que commettent tous les jours les traducteurs des livres sont innombrables.

Pour l'orthographe purement française, l'habitude seule peut en supporter l'incongruité. *Em-ploi-e-roi-ent*, *oc-troi-e-roi-ent*, qu'on prononce, octroiraient emploiraient. *Pa-on* qu'on prononce pan, *fa-on* qu'on prononce fan, *la-on* qu'on prononce lan, & cent autres barbaries pareilles font dire,

Hodieque manent vestigia juris.

Cela n'empêche pas que *Racine*, *Boileau* & *Quinault* ne charment l'oreille, & que *La Fontaine* ne doive plaire à jamais.

Les Anglais sont bien plus inconséquens, ils ont perverti toutes les voyelles; ils les prononcent autrement que toutes les autres nations. C'est en orthographe qu'on peut dire d'eux avec Virgile,

Et penitus toto divisos orbes Britannos.

Cependant, ils ont changé leur orthographe depuis

cent ans ; ils n'écrivent plus *Loveth*, *Speaketh*, *Maketh*, mais *Loves*, *Speaks*, *Makes*.

Les Italiens ont ſupprimé toutes les *H*. Ils ont fait pluſieurs innovations en faveur de la douceur de leur langue.

L'écriture eſt la peinture de la voix : plus elle eſt reſſemblante, meilleure elle eſt.



O Z É E.

EN reliſant hier, avec édification, l'ancien teſtament, je tombai ſur ce paſſage d'*Ozée*, chap. XIV. ℣. 1. *que Samarie périſſe, parce qu'elle a tourné ſon Dieu à l'amertume ! que les Samaritains meurent par le glaive ! que leurs petits enfans ſoient écraſés, & qu'on fende le ventre aux femmes groſſes !*

Je trouvai ces paroles un peu dures ; j'allai conſulter un docteur de l'univerſité de Prague qui était alors à ſa maiſon de campagne au mont Krapac ; il me dit : il ne faut pas que cela vous étonne. Les Samaritains étaient des ſchiſmatiques qui voulaient ſacrifier chez eux, & ne point envoyer leur argent à Jéruſalem ; ils méritaient au moins les ſupplices auxquels le prophête *Ozée* les condamne. La ville de Jéricho, qui fut traitée ainſi, après que ſes murs furent tombés au ſon du cornet, était moins coupable. Les trente & un rois, que *Joſué* fit pendre, n'étaient point ſchiſmatiques. Les quarante mille Ephraïmites maſſacrés pour avoir prononcé *ſiboleth* au lieu de *ſchiboleth*, n'étaient point tombés dans l'abyme du ſchiſme. Sachez, mon fils, que le ſchiſme eſt tout ce qu'il y a de plus exécrable. Quand les jéſuites firent pendre dans Thorn en 1724 de jeunes éco-

liers, c'eſt que ces pauvres enfans étaient ſchiſmatiques. Ne doutez pas que nous autres catholiques, apoſtoliques; romains & bohémiens, nous ne ſoyons tenus de paſſer au fil de l'épée tous les Ruſſes que nous rencontrons déſarmés; d'écraſer leurs enfans ſur la pierre, d'éventrer leurs femmes enceintes, & de tirer de leur matrice déchirée & ſanglante leurs fœtus à demi-formés. Les Ruſſes ſont de la religion grecque ſchiſmatique; il ne portent point leur argent à Rome. Donc nous devons les exterminer, puiſqu'il eſt démontré que les Jéroſolimites devaient exterminer les Samaritains. C'eſt ainſi que nous traitâmes les Huſſites qui voulaient auſſi garder leur argent. Ainſi a péri, ou dû périr; ainſi a été éventrée, ou dû être éventrée toute femme ou fille ſchiſmatique.

Je pris la liberté de diſputer contre lui; il ſe fâcha; la diſpute ſe prolongea; il fallut ſouper chez lui; il m'empoiſonna, mais je n'en mourus pas.



PARADIS.

PARADIS : il n'y a guère de mot, dont la ſignification ſe ſoit plus écartée de ſon étymologie. On ſait aſſez qu'originairement il ſignifiait un lieu planté d'arbres fruitiers; enſuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent dans l'antiquité les jardins de Saana vers Eden dans l'Arabie heureuſe, connus ſi long-tems avant que les hordes des Hébreux euſſent envahi une partie de la Paleſtine.

Ce mot *paradis* n'eſt célèbre chez les Juifs que dans la geneſe. Quelques auteurs Juifs canoniques parlent de jardins; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé *Paradis terreſtre*. Comment s'eſt-il pu faire

qu'aucun écrivain juif, aucun prophête juif, aucun cantique juif n'ait cité ce paradis terrestre dont nous parlons tous les jours? Cela est presque incompréhensible. C'est ce qui a fait croire à plusieurs savans audacieux, que la genèse n'avait été écrite que très-tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger, cette plantation d'arbres, ce jardin soit d'herbes, soit de fleurs, pour le ciel.

Saint Luc est le premier qui fasse entendre le ciel par ce mot *Paradis*, quand JESUS-CHRIST dit au bon larron: (*a*) *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées. Ce nom n'était pas convenable, attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles sont formées, & que le ciel est un mot vague, qui signifie l'espace immense dans lequel sont tant de soleils, de planètes & de comètes: ce qui ne ressemble nullement à un verger.

St. Thomas (*b*) dit qu'il y a trois paradis, le terrestre, le céleste & le spirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le spirituel & le céleste. Le verger spirituel est, selon lui, la vision béatifique. Mais c'est précisément ce qui constitue le paradis céleste, c'est la jouissance de DIEU même. Je ne prends pas la liberté de disputer contre l'ange de l'école. Je dis seulement: heureux, qui peut toujours être dans ces trois paradis!

Quelques savans curieux ont cru que le jardin des Hespérides gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'autres savans plus téméraires ont osé dire que le bœuf était une mauvaise copie du dragon; & que les Juifs n'ont jamais été que de grossiers plagiai-

(*a*) Luc chap. XXIII. v. 43.
(*b*) II. Partie, question CII.

res : mais c'est blasphémer, & cette idée n'est pas soutenable.

Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours quarrées au-devant d'une église ?

Pourquoi a-t-on appellé paradis le rang des troisièmes loges à la comédie & à l'opéra ? Est-ce parce que ces places, étant moins chères que les autres, on a cru qu'elles étaient faites pour les pauvres ; & qu'on prétend que dans l'autre paradis il y a beaucoup plus de pauvres que de riches ? Est-ce parce que ces loges étant fort hautes, on leur a donné un nom qui signifie aussi le ciel ? Il y a pourtant un peu de différence entre monter au ciel & monter aux troisièmes loges.

Que penserait un étranger arrivant à Paris, à qui un Parisien dirait : Voulez-vous que nous allions voir Pourceaugnac au paradis ?

Que d'incongruités, que d'équivoques dans toutes les langues ! Que tout annonce la faiblesse humaine !

Voyez l'article *Paradis* dans le grand dictionnaire encyclopédique, il est assurément meilleur que celui-ci.

Paradis aux bienfaisans, disait toujours l'abbé de *saint Pierre.*



PARLEMENT.

Depuis Philippe le Bel, jusqu'à Charles VII.

PARLEMENT vient sans doute de parler ; & l'on prétend que parler venait du mot celte *paler*, dont les Cantabares & autres Espagnols firent *palabra*. D'autres assurent que c'est de *parabola* ; & que de *parabole* on fit parlement. C'est-là sans doute une érudition fort utile.

Il y a du moins je ne sais quelle apparence de doctrine plus sérieuse dans ceux qui vous disent, que nous n'avons pu encore découvrir de monumens où se trouve le mot barbare *parlamentum*, que vers le tems des premières croisades.

On peut répondre ; le terme *parlamentum* était en usage alors pour signifier les assemblées de la nation ; donc il était en usage très-long-tems auparavant. On n'inventa jamais un terme nouveau pour les choses ordinaires.

Philippe III dans la charte de cet établissement à Paris, parle d'anciens parlemens. Nous avons des séances de parlement judiciaire depuis 1254 ; & une preuve qu'on s'était servi souvent du mot général *parlement* en désignant les assemblées de la nation, c'est que nous donnâmes ce nom à ces assemblées dès que nous avons écrit en langue française : & les Anglais qui prirent toutes nos coutumes, appellèrent *parlement* leurs assemblées des pairs.

Ce mot, source de tant d'équivoques, fut affecté à plusieurs autres corps, aux officiers municipaux des villes, à des moines, à des écoles ; autre preuve d'un antique usage.

On ne répétera pas ici comment le roi *Philippe le Bel* qui détruisit & forma tant de choses, forma une chambre de parlement à Paris, pour juger dans cette capitale les grands procès portés auparavant partout où se trouvait la cour, comment cette chambre qui ne siégeait que deux fois l'année fut salariée par le roi à cinq sous par jour pour chaque conseiller juge ; chambre nécessairement composée de membres amovibles, puisque tous avaient d'autres emplois ; de sorte que qui était juge à Paris à la Toussaint, allait commander les troupes à la Pentecôte.

Nous ne redirons point comment cette chambre ne jugea de long-tems aucun procès criminel.

Comment les clercs ou gradués enquêteurs, établis pour rapporter les procès aux seigneurs conseillers juges, & non pour donner leurs voix, furent bientôt mis à la place de ces juges d'épée qui rarement savaient lire & écrire.

On sait par quelle fatalité étonnante & funeste le premier procès criminel que jugèrent ces nouveaux conseillers gradués, fut celui de *Charles VII* leur roi alors dauphin de France, qu'ils déclarèrent sans le nommer, déchu de son droit à la couronne; & comment quelques jours après ces mêmes juges subjugués par le parti anglais dominant, condamnèrent le dauphin, le descendant de *saint Louis* au bannissement perpétuel le 3 Janvier 1420; arrêt aussi incompétent qu'infame, monument éternel de l'opprobre & de la désolation où la France était plongée, & que le président *Hénault* a tâché en vain de pallier dans son abrégé aussi estimable qu'utile. Mais tout sort de sa sphère dans les tems de trouble. La démence du roi *Charles VI*, l'assassinat du duc de Bourgogne commis par le dauphin, le traité solemnel de Troyes, la défection de tout Paris & des trois quarts de la France, les grandes qualités, les victoires, la gloire, l'esprit, le bonheur de *Henri V* solemnellement déclaré roi de France; tout semblait excuser le parlement.

Après la mort de *Charles VI* en 1422, & dix jours après ses obsèques, tous les membres du parlement de Paris jugèrent sur un missel dans la grand'chambre, obéissance & fidélité au jeune roi d'Angleterre *Henri VI* fils de *Henri V*; & ce tribunal fit mourir une bourgeoise de Paris qui avait eu le courage d'ameuter plusieurs citoyens pour recevoir leur roi légitime dans sa capitale. Cette respectable bourgeoise fut exécutée avec tous les citoyens fideles que le parlement put saisir. *Charles VII* érigea un autre parlement à Poitiers; il fut peu nombreux, peu puissant, & point payé.

Quelques membres du parlement, de Paris dégoûtés des Anglais, s'y réfugièrent. Et enfin, quand *Charles* eut repris Paris, & donné une amniſtie générale, les deux parlemens furent réunis.

PARLEMENT. L'ÉTENDUE DE SES DROITS.

Machiavel dans ſes remarques politiques ſur *Tite-Live*, dit que les parlemens ſont la force du roi de France. Il avait très-grande raiſon en un ſens. *Machiavel* italien voyait le pape comme le plus dangereux monarque de la chrétienté. Tous les rois lui faiſaient la cour; tous voulaient l'engager dans leurs querelles; & quand il exigeait trop, quand un roi de France n'oſait le refuſer en face, ce roi avait ſon parlement tout prêt qui déclarait les prétentions du pape contraires aux loix du royaume, tortionnaires, abuſives, abſurdes. Le roi s'excuſait auprès du pape en diſant qu'il ne pouvait venir à bout de ſon parlement.

C'était bien pis encore quand le roi & le pape ſe querellaient. Alors les arrêts triomphaient de toutes les bulles; & la thiare était renverſée par la main de juſtice. Mais ce corps ne fit jamais la force des rois quand ils eurent beſoin d'argent. Comme c'eſt avec ce ſeul reſſort qu'on eſt sûr d'être toujours le maître, les rois en voulaient toujours avoir; il en fallut demander d'abord aux états-généraux. La cour du parlement de Paris ſédentaire & inſtituée pour rendre la juſtice, ne ſe mêla jamais de finance juſqu'à *François I*. La fameuſe réponſe du premier préſident *Jean de la Vaquerie* au duc d'Orléans (depuis Louis XII) en eſt une preuve aſſez forte; *le parlement eſt pour rendre juſtice au peuple; les finances, la guerre, le gouvernement du roi ne ſont point de ſon reſſort.*

On ne peut pardonner au préſident *Hénault* de n'avoir pas rapporté ce trait qui ſervit long-tems de baſe

au droit public en France, supposé que ce pays connût un droit public.

PARLEMENT. DROIT D'ENRÉGISTRER.

Enrégistrement, mémorial, journal, livre de raison. Cet usage fut de tout tems observé chez les nations policées, & fort négligé par les barbares qui vinrent fondre sur l'empire romain. Le clergé de Rome fut plus attentif, il enrégistra tout, & toujours à son avantage. Les Visigoths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, & tous les autres sauvages n'avaient pas seulement de registres pour les mariages, les naissances & les morts. Les empereurs firent à la vérité écrire leurs traités & leurs ordonnances; elles étaient conservées tantôt dans un château, tantôt dans un autre; & quand ce château était pris par quelques brigands, le registre était perdu. Il n'y a guère eu que les anciens actes déposés à la tour de Londres qui aient subsisté. On n'en retrouva ailleurs que chez des moines, qui suppléèrent souvent par leur industrie à la disette des monumens publics.

Quelle foi peut-on avoir à ces anciens monumens après l'aventure des fausses décrétales qui ont été respectées pendant cinq cents ans, autant & plus que l'évangile, après tant de faux martyrologes, de fausses légendes & de faux actes? Notre Europe fut trop long-tems composée d'une multitude de brigands qui pillaient tout, d'un petit nombre de faussaires qui trompèrent ces brigands ignorans, & d'une populace aussi abrutie qu'indigente, courbée vers la terre toute l'année pour nourrir tous ces gens-là.

On tient que *Philippe Auguste* perdit son chartrier, ses titres; on ne sait pas trop à quelle occasion, ni comment, ni pourquoi il faisait transporter aux injures de l'air des parchemins qu'il devait soigneusement enfermer sous la clef.

On croit qu'*Etienne Boileau* prévôt de Paris du tems de *ſaint Louis*, fut le premier qui tint un journal; & qu'il fut imité par *Jean de Montluc*, greffier du parlement de Paris en 1313, & non en 1256; faute de pure inadvertence dans le grand dictionnaire au mot *enrégiſtrement.*

Peu à peu les rois s'accoutumèrent à faire enrégiſtrer au parlement pluſieurs de leurs ordonnances, & ſurtout les loix que le parlement était obligé de maintenir.

C'eſt une opinion commune que la première ordonnance enrégiſtrée eſt celle de *Philippe de Valois* ſur ſes droits de régale en 1332 au mois de Septembre, laquelle pourtant ne fut enrégiſtrée qu'en 1334. Aucun édit ſur les finances ne fut enrégiſtré en cette cour, ni par ce roi, ni par ſes ſucceſſeurs juſqu'à *François I.*

Charles V tint un lit de juſtice en 1374, pour faire enrégiſtrer la loi qui fixe la majorité des rois à quatorze ans.

Une obſervation fort ſingulière, eſt que l'érection de preſque tous les parlemens du royaume ne fut point préſentée au parlement de Paris pour y être enrégiſtrée & vérifiée.

Les traités de paix y furent quelquefois enrégiſtrés. Plus ſouvent on s'en diſpenſa. Rien n'a été ſtable & permanent, rien n'a été uniforme. L'on n'enrégiſtra point le traité d'Utrecht qui termina la funeſte guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. On enrégiſtra les édits qui établirent & qui ſupprimèrent les mouleurs de bois, les eſſayeurs de beurre, & les meſureurs de charbon.

Remontrances des parlemens.

Toute compagnie, tout citoyen a droit de porter ſes plaintes au ſouverain par la loi naturelle, qui permet de crier quand on ſouffre. Les premières remontrances du parlement de Paris furent adreſſées à *Louis XI* par l'exprès commandement de ce roi, qui étant alors

mécontent du pape, voulut que le parlement lui remontrât publiquement les excès de la cour de Rome. Il fut bien obéi, le parlement était dans son centre; il défendait les loix contre les rapines. Il montra que la cour romaine avait extorqué en trente années quatre millions six cent quarante-cinq mille écus de la France. Ces simonies multipliées, ces vols réels commis sous le nom de *piété*, commençaient à faire horreur. Mais la cour romaine ayant enfin appaisé & séduit *Louis XI*, il fit taire ceux qu'il avait fait si bien parler. Il n'y eut aucune remontrance sur les finances du tems de *Louis XI*, ni de *Charles VIII*, ni de *Louis XII*; car il ne faut pas qualifier du nom de *remontrances solemnelles*, le refus que fit cette compagnie de prêter à *Charles VIII* cinquante mille francs pour sa malheurense expédition d'Italie en 1496. Le roi lui envoya le sire d'*Albret*, le sire de *Rieux* gouverneur de Paris, le sire de *Gravile* amiral de France; & le cardinal *Dumaine* pour la prier de se cottiser pour lui prêter cet argent. Etrange députation! les registres portent que le parlement représenta, *la nécessité & indigence du royaume, & le cas si piteux, quod non indiget manu scribentis.* Garder son argent n'était pas une de ces remontrances publiques au nom de la France.

Il en fit pour la grille d'argent de St. Martin que *François I* acheta des chanoines, & dont il devait payer l'intérêt & le principal sur ses domaines. Voilà la première remontrance pour affaire pécuniaire.

La seconde fut pour la vente de vingt charges de nouveaux conseillers au parlement de Paris, & de trente dans les provinces. Ce fut le chancelier cardinal *Duprat* qui prostitua ainsi la justice. Cette honte a duré & s'est étendue sur toute la magistrature de la France depuis 1515 jusqu'à 1771, l'espace de deux cent cinquante-cinq ans, jusqu'à-ce qu'un autre chancelier a commencé à effacer cette tache.

Depuis ce tems, le parlement remontra ſur toutes ſortes d'objets. Il y était autoriſé par l'édit paternel de *Louis XII* père du peuple ; *qu'on ſuive toujours la loi malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque.*

Après *François I*, le parlement fut continuellement en querelle avec le miniſtère, ou du moins en défiance. Les malheureuſes guerres de religion augmentèrent ſon crédit, & plus il fut néceſſaire, plus il fut entreprenant. Il ſe regardait comme le tuteur des rois dès le tems de *François II*. C'eſt ce que *Charles IX* lui reprocha au tems de ſa majorité par ces propres mots.

« Je vous ordonne de ne pas agir avec un roi majeur » comme vous avez fait pendant ſa minorité ; ne vous » mêlez pas des affaires dont il ne vous appartient pas » de connaître ; ſouvenez-vous que votre compagnie » n'a été établie par les rois que pour rendre la juſtice » ſuivant les ordonnances du ſouverain. Laiſſez au roi » & à ſon conſeil les affaires d'état ; défaites-vous de » l'erreur de vous regarder comme les tuteurs des rois, » comme les défenſeurs du royaume, & comme les » gardiens de Paris. »

Le malheur des tems l'engagea dans le parti de la ligue contre *Henri III*. Il ſoutint les *Guiſes* au point qu'après le meurtre de *Henri de Guiſe* & du cardinal ſon frère, il commença des procédures contre *Henri III*, & nomma deux conſeillers, *Pichon* & *Courtain*, pour informer.

Après la mort de *Henri III*, il ſe déclara contre *Henri le Grand*. La moitié de ce corps était entraînée par la faction d'Eſpagne, & l'autre par un faux zèle de religion.

Henri IV eut un autre petit parlement auprès de lui ainſi que *Charles VII*. Il rentra comme lui dans Paris par des négociations ſecretes plus que par la force, & il réunit les deux parlemens ainſi que *Charles VII* en avait uſé.

Tout le ministère du cardinal de *Richelieu* fut signalé par des résistances fréquentes de cette compagnie; résistances d'autant plus fermes qu'elles étaient approuvées de la nation.

On connaît assez la guerre de la fronde, dans laquelle il fut précipité par des factieux. La reine régente le transféra à Pontoise par une déclaration du roi son fils déjà majeur, datée du 3 juillet 1652. Mais trois présidens seulement & quatorze conseillers obéirent.

Louis XI en 1655, après l'amnistie, vint à la grand-chambre, le fouet à la main, défendre les assemblées des chambres. En 1657, il ordonna l'enrégistrement de tout édit, & ne permit les remontrances que dans la huitaine après l'enrégistrement. Tout fut tranquille sous son règne.

Sous Louis XV.

Le parlement de Paris avait déjà, du tems de la fronde, établi l'usage de ne plus rendre la justice lorsqu'il se croyait lézé par le gouvernement. C'était un moyen qui semblait devoir forcer le ministère à plier sous ses volontés, sans qu'on eût une rebellion à lui reprocher comme dans la minorité de *Louis XIV.*

Il employa cette ressource en 1718, dans la minorité de *Louis XV.* Le duc d'*Orléans* régent l'exila à Pontoise en 1720.

La malheureuse bulle *Unigenitus* le mit quelquefois aux prises avec le cardinal de *Fleuri.*

Il cessa encore ses fonctions en 1751 dans les petits troubles excités par *Christophe de Beaumont* archevêque de Paris, au sujet des billets de confession & des refus de sacremens.

Nouvelle cessation de service en 1753. Tout le corps fut exilé dans plusieurs villes frontières; la grand'chambre le fut à Pontoise. Cet exil dura plus de quinze mois,

depuis le 10 Mai 1753, jusqu'au 27 Auguste 1754. Le roi dans cet espace de tems fit rendre la justice par des conseillers d'état & des maîtres des requêtes. Très-peu de causes furent plaidées devant ce nouveau tribunal. La plupart de ceux qui étaient en procès aimèrent mieux s'accommoder ou attendre le retour du parlement. Il semblait que la chicane eût été exilée avec ceux qui étaient institués pour la condamner.

On rappella enfin le parlement à ses fonctions, & il revint aux acclamations de toute la France.

Deux ans après son retour, les esprits étant plus aigris que jamais, le roi vint tenir un lit de justice à Paris en 1756 le 13 Décembre. Il supprima deux chambres du parlement, & fit plusieurs réglemens pour mettre dans ce corps une police nouvelle. A peine fut-il sorti, que tous les conseillers donnèrent leur démission à la réserve des présidens-à-mortier & de dix conseillers, de grand'chambre.

La cour ne croyait point alors pouvoir établir un nouveau tribunal à sa place. On fut de tous les côtés très-aigri & très-incertain.

L'attentat inconcevable de *Damiens* parut reconcilier pendant quelque tems le parlement avec la cour. Ce malheureux non moins insensé que coupable, accusa sept membres du parlement dans une lettre qu'il osa dicter pour le roi même, & qui lui fut portée. Cette accusation absurde n'empêcha pas le roi de remettre au parlement même le jugement de *Damiens*, qui fut condamné au supplice de *Ravaillac* par ce qui restait de la grand'chambre. Plusieurs pairs & des princes du sang opinèrent.

Après l'exécution terrible du criminel faite le 28 Mai 1757, le ministère engagé dans une guerre ruineuse & funeste, négocia avec ces mêmes officiers du parlement qui avaient donné leur démission; les exilés furent rappellés.

Ce corps, à force d'avoir été humilié par la cour, eut plus d'autorité que jamais.

Il signala cette autorité en abolissant par un arrêt l'ordre des jésuites en France, & en les dépouillant de tous leurs biens (par l'arrêt du 6 Auguste 1762.) Rien ne le rendit plus cher à la nation. Il fut en cela parfaitement secondé par tous les parlemens du royaume, & par toute la France.

Il s'unissait en effet avec ces autres parlemens, & prétendait ne faire avec eux qu'un corps, dont il était le principal membre. Tous s'appellaient alors *classes du parlement*; celui de Paris était la première classe; chaque classe faisait des remontrances sur les édits, & ne les enrégistrait pas. Il y eut même quelques-uns de ces corps qui poursuivirent juridiquement les commandans de province envoyés à eux de la part du roi pour faire enrégistrer. Quelques classes décernèrent des prises de corps contre ces officiers. Si ces décrets avaient été mis à exécution, il en aurait résulté un effet bien étrange. C'est sur les domaines royaux que se prennent les deniers dont on paie les frais de justice; de sorte que le roi aurait payé de ses propres domaines les arrêts rendus par ceux qui lui désobéissaient contre ses officiers principaux qui avaient exécuté ses ordres.

Le plus singulier de ces arrêts rendus contre les commandans des provinces, & en quelque sorte contre le roi lui-même, fut celui du parlement de Toulouse contre le duc de *Fitzjames*, *Barwik*, en date du 17 Décembre 1763. *Ordonne que ledit duc de Fitzjames seras pris, saisi & arrêté en quelque endroit du royaume qu'il se trouve*, c'est-à-dire, que les huissiers Toulousains pouvaient saisir au corps le duc de *Fitzjames* dans la chambre du roi même ou à sa chapelle de Versailles. La cour dissimula long-tems cet affront; aussi elle en essuya d'autres.

Cette étonnante anarchie ne pouvait pas subsister; il

il fallait ou que la couronne reprît son autorité, ou que les parlemens prévalussent.

On avait besoin dans des conjonctures si critiques d'un chancelier tel que celui de *l'Hôpital*, on le trouva. Il fallait changer toute l'administration de la justice dans le royaume, & elle fut changée.

Le roi commença par essayer de ramener le parlement de Paris; il le fit venir à un lit de justice qu'il tint à Versailles le 7 Décembre 1770, avec les princes, les pairs & les grands-officiers de la couronne. Là, il lui défendit de se servir jamais des termes *d'unité*, d'*indivisibilité* & de *classes*.

D'envoyer aux autres parlemens d'autres mémoires que ceux qui sont spécifiés par les ordonnances.

De cesser le service, sinon dans les cas que ces mêmes ordonnances ont prévus.

De donner leur démission en corps.

De rendre jamais d'arrêt qui retarde les enrégistremens, le tout sous peine d'être cassés.

Le parlement sur cet édit solemnel, ayant encore cessé le service, le roi leur fit porter des lettres de jussion; ils désobéirent. Nouvelles lettres de jussion, nouvelle désobéissance. Enfin, le monarque poussé à bout, leur envoya pour dernière tentative le 20 Janvier à quatre heures du matin des mousquetaires qui portèrent à chaque membre un papier à signer. Ce papier ne contenait qu'un ordre de déclarer s'ils obéiraient ou s'ils refuseraient. Plusieurs voulurent interpréter la volonté du roi : les mousquetaires leur dirent qu'ils avaient ordre d'éviter les commentaires, qu'il fallait un oui, ou un non.

Quarante membres signèrent ce *oui*, les autres s'en dispensèrent. Les oui étant venus le lendemain au parlement avec leurs camarades, leur demandèrent pardon d'avoir accepté, & signèrent *non*; tous furent exilés.

La justice fut encore administrée par les conseillers d'état & les maîtres des requêtes comme elle l'avait été en 1753 : mais ce ne fut que par provision. On tira bientôt de ce chaos un arrangement utile.

D'abord le roi se rendit aux vœux des peuples qui se plaignaient depuis des siècles de deux griefs, dont l'un était ruineux, l'autre honteux & dispendieux à la fois. Le premier était le ressort trop étendu du parlement de Paris, qui contraignait les citoyens de venir de cent cinquante lieues se consumer devant lui en frais qui souvent excédaient le capital. Le second était la vénalité des charges de judicature ; vénalité qui avait introduit la forte taxation des épices.

Pour réformer ces deux abus, six parlemens nouveaux furent institués le 23 Février de la même année, sous le titre de *Conseils supérieurs*, avec injonction de rendre gratis la justice. Ces conseils furent établis dans Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon, Poitiers, (en suivant l'ordre alphabétique.) On y en ajouta d'autres depuis.

Il fallait surtout former un nouveau parlement à Paris, lequel serait payé par le roi sans acheter ses places, & sans rien exiger des plaideurs. Cet établissement fut fait le 13 Avril 1771. L'opprobre de la vénalité dont *François I* & le chancelier *Duprat* avaient malheureusement souillé la France, fut lavé par *Louis XV* & par les soins du chancelier de *Maupeou*, second du nom. On finit par la réforme de tous les parlemens ; & on espéra de voir réformer la jurisprudence. On fut trompé : rien ne fut réformé. *Louis XVI* rétablit avec sagesse les parlemens que *Louis XV* avait cassés avec justice. Le peuple vit leur retour avec des transports de joie.





PASSIONS.

Leur influence sur le corps, et celle du corps sur elles.

DIs-moi, docteur, (je n'entends pas un docteur en médecine, qui fait quelque chose, qui a long-tems examiné les sinuosités du cervelet, qui a recherché si les nerfs ont un suc circulant, qui a fouillé envain dans des matrices pour voir comment un être pensant s'y forme, & qui connaît tout ce qu'on peut connaître de notre machine) hélas ! j'entends un docteur en théologie. Je t'adjure par la raison au nom de laquelle tu frémis. Dis-moi pourquoi ayant vu faire à ta servante un mouvement de gauche à droite & de droite à gauche formé par le muscle gluteus & par le vaste externe, sur le champ ton imagination s'alluma; deux muscles érecteurs qui partent de l'iskion, donnèrent un mouvement de perpendicule à ton phallus ? ses corps caverneux se remplirent de sang; tu introduisis ton balanus intra vaginam de ta servante; & ton balanus frottant suum clitorida lui donna comme à toi un plaisir d'une ou deux secondes, dont ni elle ni toi ne connaîtront jamais la cause & dont naîtra cependant un être pensant, tout pourri du péché originel ? Quel rapport, je te prie, de toute cette action avec un mouvement du muscle gluteus de ta gouvernante ? Tu aurais beau relire *Sanchez* & *Thomas d'Aquin* & *Scot* & *Bonaventure*, tu ne sauras jamais un mot de cette mécanique incompréhensible, par laquelle l'éternel architecte dirige tes idées, tes desirs, tes actions ; & fait naître un petit bâtard de prêtre prédestiné à la damnation de toute éternité.

Le lendemain matin, après avoir pris ton chocolat, ta mémoire te retrace l'image du plaisir que tu goûtas, la veille, & tu recommences. Conçois-tu, mon gros automate, ce que c'est que cette mémoire qui t'est commune avec tous les animaux? Sais-tu quels fibres rappellent tes idées, & peignent dans ton cerveau les voluptés de la veille par un sentiment continué, qui a dormi avec toi & qui s'est réveillé avec toi? Le docteur me répond après *Thomas d'Aquin* que tout cela est une production de son ame végétative, de son ame sensitive & de son ame intellectuelle, qui toutes trois composent une ame, laquelle n'étant point étendue agit év demment sur un corps étendu.

Je vois à son air embarr.ssé qu'il a balbutié des mots dont il n'a aucune idée; & je lui dis enfin: Docteur, si tu conviens malgré toi que tu ne sais ce que c'est qu'une ame, & que tu as parlé toute ta vie sans t'entendre; que ne l'avoues-tu en honnête homme? que ne conclus-tu ce qu'il faut conclure de la prémotion physique du docteur *Boursier*, & de certains endroits de *Mallebranche*, & surtout de ce sage *Locke* si supérieur à *Mallebranche*? que ne conclus-tu, dis-je, que ton ame est une faculté que DIEU t'a donnée, sans te dire son secret, ainsi qu'il t'en a donné tant d'autres? Apprends que plusieurs raisonneurs prétendent qu'à proprement parler il n'y a que le pouvoir inconnu du divin Demiourgos & ses loix inconnues qui opèrent tout en nous; & qu'à parler encore mieux, nous ne saurons jamais de quoi il s'agit.

Mon homme se fâche; le sang lui monte au visage. Il me battrait, s'il était le plus fort, & s'il n'était retenu par les bienséances. Son cœur se gonfle; la systole & la diastole se font irréguliérement; son cervelet est comprimé; il tombe en apopléxie. Quel rapport y avait-il donc entre ce sang, ce cœur, ce cervelet, & une vieille opinion du docteur, qui était contraire à la mienne?

Un esprit pur, intellectuel tombe-t-il en syncope, quand on n'est pas de son avis ? J'ai proféré des sons ; il a proféré des sons ; & le voilà en apopléxie, le voilà mort.

Je suis à table moi & mon ame en Sorbonne, au *primá mensis* avec cinq ou six docteurs *socii Sorbonici*. On nous donne d'un mauvais vin frelaté ; d'abord nos ames sont folles ; une demi-heure après nos ames sont stupides, elles sont nulles ; & le lendemain nos mêmes docteurs donnent un beau décret par lequel l'ame ne tenant point de place, & étant absolument immatérielle, est logée matériellement dans le corps calleux, pour faire leur cour au chirurgien *La Peironie*.

Un convive est à table gaiement. On lui apporte une lettre qui lui inspire l'étonnement, la tristesse & la crainte. Dans l'instant même les muscles de son ventre se contractent & se relâchent ; le mouvemenr péristaltique des intestins s'augmente ; le sphincter du rectum s'ouvre avec une petite convulsion, & mon homme, au lieu d'achever son dîner, fait une copieuse évacuation. Dis-moi donc quelle connexion secrete la nature a mise entre une idée & une selle ?

De tous ceux qu'on a trépanés, il y en a toujours plusieurs qui restent imbécilles. On a donc offensé les fibres pensantes de leur cerveau ; & où sont ces fibres pensantes ? O *Sanchez*, ô magister de *Grillandis*, *Tamponet*, *Riballier*, ô *Cogé pecus* régent de seconde & recteur de l'université, rendez - moi raison nettement de tout cela, si vous pouvez !

Comme j'écrivais ces choses au mont Krapac, pour mon instruction particulière, on m'a apporté le livre de la *Médecine de l'esprit* du docteur *Camus*, professeur en médecine en l'université de Paris. J'ai espéré d'y voir la solution de toutes mes difficultés. Qu'y ai-je trouvé ? Rien. Ah, monsieur *Camus* ! vous n'avez pas fait avec esprit la *Médecine de l'esprit*. C'est lui qui recommande fortement le sang d'ânon, tiré derrière l'oreille, comme

un ſpécifique contre la folie. *Cette vertu du ſang d'âne*, dit-il, *réintègre l'ame dans ſes fonctions.* Il prétend auſſi qu'on guérit les fous en leur donnant la galle. Il aſſure de plus que pour avoir de la mémoire, il faut manger du chapon, du levraut & des alouettes, & ſurtout ſe bien garder des oignons & du beurre. Cela fut imprimé en 1769 avec approbation & privilège du roi. Et on mettait ſa ſanté entre les mains de maître *Camus* profeſſeur en médecine ! Pourquoi n'aurait-il pas été premier médecin du roi ?

Pauvres marionnettes de l'éternel Demiourgos, qui ne ſavons ni pourquoi ni comment une main inviſible fait mouvoir nos reſſorts, & enſuite nous jette & nous entaſſe dans la boîte ! Répétons plus que jamais avec Ariſtote : *Tout eſt qualité occulte.*

PATRIE.

SECTION PREMIÈRE.

NOUS nous bornerons ici ſelon notre uſage à propoſer quelques queſtions que nous ne pouvons réſoudre.

Un juif a-t-il une patrie ? s'il eſt né à Coimbre, c'eſt au milieu d'une troupe d'ignorans abſurdes qui argumenteront contre lui, & auxquels il ferait des réponſes abſurdes, s'il oſait répondre. Il eſt ſurveillé par des inquiſiteurs qui le feront brûler s'ils ſavent qu'il ne mange point de lard, & tout ſon bien leur appartiendra. Sa patrie eſt-elle à Coimbre ? peut-il aimer tendrement Coimbre ? peut-il dire comme dans les *Horaces* de Pierre Corneille,

Mon cher pays & mon premier amour....
Mourir pour la patrie eſt un ſi digne ſort
Qu'on briguerait en foule une ſi belle mort.— Tarare !

Sa patrie eſt-elle Jéruſalem ? il a oui dire vaguement qu'autrefois ſes ancêtres, quels qu'ils fuſſent, ont habité ce terrain pierreux & ſtérile, bordé d'un déſert abominable, & que les Turcs ſont maîtres aujourd'hui de ce petit pays dont ils ne retirent preſque rien. Jéruſalem n'eſt pas ſa patrie. Il n'en a point; il n'a pas ſur la terre un pied quarré qui lui appartienne.

Le Guèbre plus ancien, & cent fois plus reſpectable que le Juif, eſclave des Turcs, ou des Perſans, ou du grand-mogol, peut-il compter pour ſa patrie quelques pyrées qu'il élève en ſecret ſur des montagnes ?

Le Banian, l'Arménien, qui paſſent leur vie à courir dans tout l'Orient, & à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire, ma chère patrie, ma chère patrie ? Ils n'en ont d'autre que leur bourſe & leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs ſervices, & qui vendent leur ſang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie ? Ils en ont bien moins qu'un oiſeau de proie qui revient tous les ſoirs dans le creux du rocher où ſa mère fit ſon nid.

Les moines oſeraient-ils dire qu'ils ont une patrie ? elle eſt, diſent-ils, dans le ciel; à la bonne heure; mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de patrie ſera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec, qui ignore s'il y eut jamais un *Miltiade*, un *Agéſilas*, & qui ſait ſeulement qu'il eſt l'eſclave d'un janiſſaire, lequel eſt eſclave d'un aga, lequel eſt eſclave d'un bacha, lequel eſt eſclave d'un viſir, lequel eſt eſclave d'un padisha que nous appellons à Paris le *Grand-Turc* ?

Qu'eſt-ce donc que la patrie ? ne ſerait-ce pas par haſard un bon champ dont le poſſeſſeur logé commodément dans une maiſon bien tenue, pourrait dire, ce

champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie sont à moi; j'y vis sous la protection des loix qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui possèdent, comme moi, des champs & des maisons s'assemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette assemblée; je suis une partie du tout, une de la communauté, une partie de la souveraineté; voilà ma patrie. Tout ce qui n'est pas cette habitation d'hommes, n'est-ce pas quelquefois une écurie de chevaux sous un palfrenier qui leur donne à son gré des coups de fouet? On a une patrie sous un bon roi; on n'en a point sous un méchant.

Section seconde.

Un jeune garçon pâtissier qui avait été au collège, & qui savait encore quelques phrases de *Ciceron*, se donnait un jour les airs d'aimer sa patrie. Qu'entends-tu par ta patrie? lui dit un voisin, est-ce ton four? est-ce le village où tu es né & que tu n'as jamais revu? est-ce la rue où demeuraient ton père & ta mère qui se sont ruinés, & qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre? est-ce l'hôtel-de-ville où tu ne seras jamais clerc d'un quartinier? est-ce l'église de Notre-Dame où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme absurde est archevêque & duc avec dix mille louis-d'or de rente?

Le garçon pâtissier ne sut que répondre. Un penseur qui écoutait cette conversation, conclut que dans une patrie un peu étendue, il y avait souvent des millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi, voluptueux Parisien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche; qui ne connais que ta maison vernie de la ville, ta jolie maison de campagne & ta loge à cet opéra où le reste de l'Europe s'obstine

à s'ennuyer ; qui parles assez agréablement ta langue parce que tu n'en sais point d'autre, tu aimes tout cela, & tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Rheims, tes rentes que l'hôtel-de-ville te paie tous les six mois, & tu dis que tu aimes ta patrie !

En conscience, un financier aime-t-il cordialement sa patrie ?

L'officier & le soldat qui dévasteront leur quartier d'hiver, si on les laisse faire, ont-ils un amour bien tendre pour les paysans qu'ils ruinent ?

Où était la patrie du duc de *Guise le balafré*, était-ce à Nanci, à Paris, à Madrid, à Rome ?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de *la Balue*, *Duprat*, *Lorraine*, *Mazarin ?*

Où fut la patrie d'*Attila* & de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin ?

Je voudrais bien qu'on me dît quelle était la patrie d'*Abraham ?*

Le premier qui a écrit que la patrie est partout où l'on se trouve bien, est je crois Euripide dans son Phaéton.

Os pantakos ge patris es boskousa ge.

Mais le premier homme qui sortit du lieu de sa naissance pour chercher ailleurs son bien-être, l'avait dit avant lui.





PAUL.

QUESTIONS SUR PAUL.

Section première.

LES épîtres de *St. Paul* sont si sublimes, qu'il est souvent difficile d'y atteindre.

Plusieurs jeunes bacheliers demandent ce que signifient précisément ces paroles ? (*a*) « Tout homme qui » prie & qui prophétise avec un voile sur sa tête, souille » sa tête. »

Que veulent dire celles-ci ? (*b*) « J'ai appris du » Seigneur que la nuit même qu'il fut saisi il prit du » pain. »

Comment peut-il avoir appris cela de JESUS-CHRIST, *auquel il n'avait jamais parlé, & dont il avait été le plus cruel ennemi sans l'avoir jamais vu ? est-ce par inspiration, est-ce par le récit de ses disciples ? est-ce lorsqu'une lumière céleste le fit tomber de cheval ? il ne nous en instruit pas.*

Et celles-ci encore ? (*c*) « La femme sera sauvée » si elle fait des enfans. »

C'est assurément encourager la population ; il ne paraît pas que Paul ait fondé des couvens de filles.

Il traite d'impies, (*d*) d'imposteurs, de diaboliques, de consciences cangrenées, ceux qui prêchent le célibat & l'abstinence des viandes.

Ceci est bien plus fort. Il semble qu'il proscrive moines, nonnes, jours de jeûnes. Expliquez-moi cela, tirez-moi d'embarrras.

(*a*) Epître aux Corinthiens ch. IX.
(*b*) I. Corint. ch. XI. v. 23.
(*c*) I. Timothée chap. II.
(*d*) Timot. chap. IV.

Que dire sur les passages où il recommande aux évêques de n'avoir qu'une femme ? (*a*) *Unius uxoris virum.*

Cela est positif. Jamais il n'a permis qu'un évêque eût deux femmes, lorsque les grands pontifes juifs pouvaient en avoir plusieurs.

Il dit positivement que le jugement dernier se fera de son tems, que JESUS descendra dans les nuées comme il est annoncé dans *St. Luc*, (*b*) que lui *Paul* montera dans l'air pour aller au devant de lui avec les habitans de Thessalonique.

La chose est-elle arrivée ? est-ce une allégorie, une figure ? croyait-il en effet qu'il ferait ce voyage, croyait-il avoir fait celui du troisième ciel ? qu'est-ce que ce troisième ciel ? comment ira-t-il dans l'air ? y a-t-il été ?

Que le DIEU de notre Seigneur JESUS-CHRIST, (*c*) le père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse.

Est-ce là reconnaître JESUS *pour le même Dieu que le père ?*

Il a opéré sa puissance sur JESUS en le ressuscitant & le mettant à sa droite.

Est-ce là constater la divinité de JESUS ?

Vous avez rendu JESUS de peu inférieur aux anges en le couronnant de gloire. (*d*)

S'il est inférieur aux anges, est-il DIEU ?

Si par le délit d'un seul plusieurs sont morts, (*e*) la grace & le don de DIEU ont plus abondé par la grace d'un seul homme qui est JESUS-CHRIST.

Pourquoi l'appeller toujours homme & jamais Dieu ?

Si à cause du péché d'un seul homme la mort a régné, l'abondance de grace régnera bien davantage par un seul homme qui est JESUS-CHRIST.

(*a*) Timot. ch. III. & à Tite ch. I.
(*b*) Thessal. ch. XIV.
(*c*) Ephesiens, ch. I.
(*d*) Aux Hébreux, ch. II.
(*e*) Aux Romains, ch. V.

Toujours homme, jamais Dieu, excepté un seul endroit contesté par Erasme, par Grotius, par le Clerc, &c.

Nous sommes enfans de DIEU, (*a*) & cohéritiers de JESUS-CHRIST.

N'est-ce pas toujours regarder JESUS *comme l'un de nous, quoique supérieur à nous par les graces de* DIEU?

A DIEU seul sage, honneur & gloire par JESUS-CHRIST.

Ce mot DIEU seul, *ne semble-t-il pas exclure* JESUS *de la divinité?*

Comment entendre tous ces passages à la lettre sans craindre d'offenser JESUS-CHRIST? comment les entendre dans un sens plus relevé sans craindre d'offenser DIEU le père?

Il y en a plusieurs de cette espèce qui ont exercé l'esprit des savans. Les commentateurs se sont combattus; & nous ne prétendons pas porter la lumière où ils ont laissé l'obscurité. Nous nous soumettons toujours de cœur & de bouche à la décision de l'église.

Nous avons eu aussi quelques peines à bien pénétrer les passages suivans.

« Votre circoncision profite si vous observez la loi » juive; (*b*) mais si vous êtes prévaricateurs de la loi, » votre circoncision devient prépuce.

» Or nous savons que tout ce que la loi dit à ceux qui » sont dans la loi, elle dit à la fin que toute bouche soit » obstruée, (*c*) & que tout le monde soit soumis à » DIEU, parce que toute chair ne sera pas justifiée de- » vant lui par les œuvres de la loi, car par la loi vient » la connaissance du péché.

» Car un seul DIEU justifie la circoncision par la foi, » (*d*) & le prépuce par la foi. Détruisons-nous donc la

(*a*) Item, ch. XVI.
(*b*) Epître aux Juifs de Rome appellés *les Romains*, ch. II.
(*c*) Chap. III.
(*d*) Ch. IV. suite au ch. V.

» loi par la foi ? à DIEU ne plaise. Car si *Abraham* a » été justifié par ses œuvres, il en a gloire, mais non » chez DIEU. »

Nous osons dire que l'ingénieux & profond *Dom Calmet* lui-même, ne nous a pas donné sur ces endroits un peu obscurs, une lumière qui dissipât toutes nos ténèbres. C'est sans doute notre faute de n'avoir pas entendu les commentateurs, & d'avoir été privés de l'intelligence entière du texte, qui n'est donnée qu'aux ames privilégiées. Mais dès que l'explication viendra de la chaire de vérité, nons entendrons tout parfaitement.

(*Par le pasteur* Lélie.)

Section seconde.

Ajoutons ce petit supplément à l'article *Paul.* Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre, que de dessécher sa piété à calculer le tems où elles furent écrites. Les savans recherchent envain l'an & le jour auxquels *St. Paul* servit à lapider *St. Etienne*, & à garder les manteaux des bourreaux.

Ils disputent sur l'année où il fut renversé de cheval par une lumière éclatante en plein midi, & sur l'époque de son ravissement au troisième ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit prisonnier à Rome, ni de celle où il mourut.

On ne connaît la date d'aucune de ses lettres.

On croit que l'épître aux Hébreux n'est point de lui. On rejette celle aux Laodicéens ; quoique cette épître ait été reçue sur les mêmes fondemens que les autres.

On ne sait pourquoi il changea son nom de *Saül* en celui de *Paul*, ni ce que signifiait ce nom.

St. Jérôme, dans son commentaire sur l'épître à *Philémon*, dit que *Paul* signifiait l'embouchure d'une flûte.

Les lettres de *St. Paul* à *Sénèque*, & de *Sénèque* à *Paul* passèrent, dans la primitive église, pour aussi au-

thentiques que tous les autres écrits chrétiens. *St. Jérôme* l'assure, & cite des passages de ces lettres dans son catalogue. *St. Augustin* n'en doute pas dans sa 153 lettre à *Macedonius*. (*a*) Nous avons treize lettres de ces deux grands-hommes, *Paul* & *Sénèque* qu'on prétend avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de *Néron*. La septième lettre de *Sénèque* à *Paul* est très-curieuse. Il lui dit que les juifs & les chrétiens sont souvent condamnés au supplice comme incendiaires de Rome. *Christiani & Judæi, tanquam machinatores incendii, supplicio affici solent.* Il est vraisemblable en effet que les juifs & les chrétiens qui se haïssaient avec fureur, s'accusèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ville ; & que le mépris & l'horreur qu'on avait pour les juifs, dont on ne distinguait point les chrétiens, les livrèrent également les uns & les autres à la vengeance publique.

Nous sommes forcés d'avouer que le commerce épistolaire de *Sénèque* & de *Paul* est dans un latin ridicule & barbare ; que les sujets de ces lettres paraissent aussi impertinens que le style ; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de faussaires. Mais aussi comment ose-t-on contredire le témoignage de *St. Jérôme* & de *St. Augustin*? Si ces monumens attestés par eux ne sont que de viles impostures, quelle sûreté aurons nous pour les autres écrits plus respectables ? C'est la grande objection de plusieurs savans personnages Si on nous a trompés indignement, disent-ils, sur les lettres de *Paul* & de *Sénèque*, sur les constitutions apostoliques, sur les actes de *St. Pierre*, pourquoi ne nous aura-t-on pas trompés de même sur les actes des apôtres ? Le jugement de l'église & la foi sont les réponses péremptoires à toutes ces recherches de la science & à tous les raisonnemens de l'esprit.

On ne sait pas sur quel fondement *Abdias*, premier evêque de Babylone, dit dans son histoire des apôtres,

(*a*) Edition des Bénédict. & dans la *Cité de Dieu*, liv. VI.

que *St. Paul* fit lapider *St. Jacques* le mineur par le peuple. Mais avant qu'il se fût converti, il se peut très-facilement qu'il eût persécuté *St. Jacques* aussi-bien que *St. Etienne*. Il était très-violent ; il est dit dans les actes des apôtres (*a*) qu'il respirait le sang & le carnage. Aussi Abdias a soin d'observer *que l'auteur de la sédition dans laquelle St. Jacques fut si cruellement traité, était ce même Paul que Dieu appella depuis au ministère de l'apostolat.* (*b*)

Ce livre attribué à l'évêque *Abdias* n'est point admis dans le canon. Cependant *Jules* Africain, qui l'a traduit en latin, le croit authentique. Dès que l'église ne l'a pas reçu, il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la providence & à souhaiter que tous les persécuteurs soient changés en apôtres charitables & compatissans.

PÈRES, MÈRES, ENFANS:

Leurs devoirs.

On a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie, parce qu'elle avait été faite en France, & qu'elle lui faisait honneur ; on n'a point crié dans les autres pays ; au contraire, on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter, par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous qui ne travaillons pas pour la gloire comme les encyclopédistes de Paris, nous qui ne sommes point exposés comme eux à l'envie, nous dont la petite société est cachée dans la Hesse, dans le Virtemberg, dans la Suisse, chez les Grisons, au mont Krapac, & qui

(*a*) Chap. IX. v. 1.
(*b*) *Apostolica Historia. Lib. VI. pag.* 595 & 596. *Fabriç. codex.*

ne craignons point d'avoir à disputer contre le docteur de la comédie italienne ou contre un docteur de Sorbonne, nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire, nous qui sommes des êtres libres, & qui ne mettons du noir sur du blanc qu'après avoir examiné autant qu'il est en nous, si ce noir pourra être utile au genre humain, nous enfin qui aimons la vertu, nous exposerons hardiment notre pensée.

Honore ton père & ta mère si tu veux vivre longtems.

J'oserais dire, Honore ton père & ta mère, dusses-tu mourir demain.

Aime tendrement, sers avec joie la mère qui t'a porté dans son sein & qui t'a nourri de son lait, & qui a supporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siècles à venir, jugez un Franc nommé *Louis XIII*, qui à l'âge de seize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de sa mère, & l'envoya en exil sans en donner la moindre raison, mais seulement parce que son favori le voulait.

Mais, monsieur, je suis obligé de vous confier que mon père est un ivrogne, qui me fit un jour par hasard, sans songer à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait ivre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était prise d'amitié pour moi, & qui après la mort de son fils m'a reçu chez elle par charité, je serais mort de misère.

Eh bien, aime ta nourrice, salue ton père & ta mère quand tu les rencontreras. Il est dit dans la vulgate, *honora patrem tuum & matrem tuam*, & non pas *dilige*.

Fort bien, Monsieur, j'aimerai mon père & ma mère s'ils me font du bien; je les honorerai s'ils me font du

mal;

mal ; j'ai toujours pensé ainsi depuis que je pense, & vous me confirmez dans mes maximes.

Adieu mon enfant, je vois que tu prospéreras, car tu as un grain de filosofie dans la tête.

Encore un mot, monsieur ; si mon père s'appellait *Abraham*, & moi *Isaac* ; & si mon père me disait, mon fils tu es grand & fort, porte ces fagots au haut de cette montagne pour te servir de bûcher quand je t'aurai coupé la tête, car c'est DIEU qui me l'a ordonné ce matin quand il m'est venu voir ; que me conseilleriez-vous de faire dans cette occasion chatouilleuse ?

Assez chatouilleuse en effet. Mais toi, que ferais-tu ? car tu parais une assez bonne tête.

Je vous avoue, monsieur, que je lui demanderais son ordre par écrit, & cela par amitié pour lui. Je lui dirais, mon père, vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on assassine son fils sans une permission expresse de DIEU duement légalisée & contrôlée. Voyez ce qui est arrivé à ce pauvre *Calas* dans la ville moitié française, moitié espagnole de Toulouse. On l'a roué, & le procureur-général *Riquet* a conclu à faire brûler madame *Calas* la mère, le tout sur le simple soupçon très-mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils *Marc-Antoine Calas* pour l'amour de DIEU. Je craindrais qu'il ne donnât ses conclusions contre vous & contre votre sœur, ou votre niéce madame *Sara* ma mère. Montrez-moi encore un coup une lettre de cachet pour me couper le cou, signée de la main de DIEU, & plus bas *Raphaël*, ou *Michel*, ou *Belzébuth*, sans quoi serviteur ; je m'en vais chez *Pharaon* égyptiaque, ou chez le roi du désert de Gérar, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, & qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez si vous voulez le cou de mon frère *Ismaël*, mais pour le mien je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

Comment ! c'est raisonner en vrai sage. Le dictionnaire encyclopédique ne dirait pas mieux. Tu iras loin, te dis-

je, je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père *Abraham*; & de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi; si tu étais ce *Cram* que son père *Clotaire* roi Franc fit brûler dans une grange; où *Dom Carlos* fils de ce renard *Philippe II*, ou bien ce pauvre *Alexis* fils de ce czar *Pierre* moitié héros & moitié tigre?

Ah? monsieur, ne me parlez plus de ces horreurs: vous me feriez détester la nature humaine.

PÉTRONE.

TOut ce qu'on a débité sur *Néron* m'a fait examiner de plus près la satyre attribuée au consul *Caïus Petronius* que *Néron* avait sacrifié à la jalousie de *Tigillin*. Les nouveaux compilateurs de l'histoire romaine n'ont pas manqué de prendre les fragmens d'un jeune écolier, nommé *Titus Petronius*, pour ceux de ce consul, qui, dit-on, envoya à *Néron* avant de mourir cette peinture de sa cour sous des noms empruntés.

Si on retrouvait en effet un portrait fidèle des débauches de *Néron* dans le *Pétrone* qui nous reste, ce livre serait un des morceaux les plus curieux de l'antiquité.

Naudot a rempli les lacunes de ces fragmens, & a cru tromper le public. Il veut le tromper encore en assurant que la satyre de *Titus Petronius* jeune & obscur libertin, d'un esprit très-peu réglé, est le *Caïus Petronius* consul de Rome. Il veut qu'on voie toute la vie de *Néron* dans des aventures des plus bas coquins de l'Italie, gens qui sortent de l'école pour courir du cabaret au bordel, qui volent des manteaux, & qui sont trop heureux d'aller dîner chez un vieux sous-fermier marchand de vin, enrichi par des usures qu'on appelle *Trimaltion*.

Les commentateurs ne doutent pas que ce vieux financier absurde & impertinent ne soit le jeune empereur *Néron*, qui après tout avait de l'esprit & des talens. Mais en vérité, comment reconnaître cet empereur dans un sot qui fait continuellement les plus insipides jeux de mots avec son cuisinier ; qui se lève de table pour aller à la garderobe ; qui revient à table pour dire qu'il est tourmenté de vents ; qui conseille à la compagnie de ne point se retenir ; qui assure que plusieurs personnes sont mortes pour n'avoir pas su se donner à propos la liberté du derrière ; & qui confie à ses convives que sa grosse femme *Fortunata* fait si bien son devoir là dessus, qu'elle l'empêche de dormir la nuit.

Cette maussade & dégoutante *Fortunata* est, dit-on, la jeune & belle *Acté* maîtresse de l'empereur. Il faut être bien impitoyablement commentateur pour trouver de pareilles ressemblances. Les convives sont, dit-on, les favoris de *Néron*. Voici quelle est la conversation de ces hommes de cour.

L'un d'eux dit à l'autre : « De quoi ris-tu, visage » de brebis ? fais-tu meilleure chère chez toi ? Si j'étais » plus près de ce causeur, je lui aurais déjà donné un » soufflet. Si je pissais seulement sur lui, il ne saurait » où se cacher. Il rit : de quoi rit-il ? — Je suis un » homme libre comme les autres ; j'ai vingt mouches à » nourrir par jour, sans compter mes chiens ; & j'espère mourir de façon à ne rougir de rien quand je serai » mort. Tu n'es qu'un morveux : tu ne sais dire ni *a* ni » *b* : tu ressembles à un pot de terre, à un cuir mouillé » qui n'en est pas meilleur pour être plus souple. Es-tu » plus riche que moi ? dîne deux fois. »

Tout ce qui se dit dans ce fameux repas de *Trimalcion* est à-peu-près dans ce goût. Les plus bas gredins tiennent parmi nous des discours plus honnêtes dans leurs tavernes. C'est-là pourtant ce qu'on a pris pour galanterie de la cour des césars. Il n'y a point d'exemple d'un

préjugé si grossier. Il vaudrait autant dire que *le portier des chartreux* est un portrait délicat de la cour de *Louis XIV*.

Il y a des vers très-heureux dans cette satyre, & quelques contes très-bien faits, surtout celui de la matrone d'Ephèse. La satyre de *Pétrone* est un mélange de bon & de mauvais, de moralités & d'ordures, elle annonce la décadence du siècle qui suivit celui d'*Auguste*. On voit un jeune homme échappé des écoles pour fréquenter le barreau, & qui veut donner des règles & des exemples d'éloquence & de poésie.

Il propose pour modèle le commencement d'un poëme ampoulé de sa façon. Voici quelques-uns de ses vers:

Crassum Parthus habet: Lybico jacet æquore magnus.
Julius ingratum perfudit sanguine Romam;
Et quasi non posset tot tellus ferre sepulchra,
Divisit cineres

« Crassus a péri chez les Parthes; Pompée sur les » rivages de Lybie; le sang de *César* a coulé dans Rome; » & comme si la terre n'avait pas pu porter tant de tom- » beaux, elle a divisé leurs cendres. »

Peut-on voir une pensée plus fausse & plus extravagante? Quoi! la même terre ne pouvait porter trois sépulchres ou trois urnes? & c'est pour cela que *Crassus*, *Pompée* & *César* sont morts dans des lieux différens. Est-ce ainsi que s'exprimait *Virgile*?

On admire, on cite ces vers libertins:

Qualis nox illa, Dii Deæque!
Quàm mollis thorus! Hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc & hinc labellis
Errantes animas. Valete curæ.
Mortalis ego sic perire cœpi.

Les quatre premiers vers sont heureux ; & surtout par le sujet ; car les vers sur l'amour & sur le vin plaisent toujours quand ils ne sont pas absolument mauvais. En voici une traduction libre. Je ne sais si elle est du président *Bouhier*.

Quelle nuit ! ô transports, ô voluptés touchantes !
Nos corps entrelacés & nos ames errantes,
Se confondaient ensemble & mouraient de plaisir.
C'est ainsi qu'un mortel commença de périr.

Le dernier vers traduit mot-à-mot est plat, incohérent, ridicule ; il ternit toutes les graces des précédens ; il présente l'idée funeste d'une mort véritable. *Pétrone* ne sait presque jamais s'arrêter. C'est le défaut d'un jeune homme dont le goût est encore égaré. C'est dommage que ces vers ne soient pas faits pour une femme ; mais enfin il est évident qu'ils ne sont pas une satyre de *Néron*. Ce sont les vers d'un jeune homme dissolu qui célèbre ses plaisirs infames.

De tous les morceaux de poésie répandus en foule dans cet ouvrage, il n'y en a pas un seul qui puisse avoir le plus léger rapport avec la cour de *Néron*. Ce sont tantôt des conseils pour former les jeunes avocats à l'éloquence de ce que nous appellons *le Barreau* ; tantôt des déclamations sur l'indigence des gens de lettres, des éloges de l'argent comptant, des regrets de n'en point avoir, des invocations à *Priape*, des images ou ampoulées ou lascives, & tout le livre est un amas confus d'érudition & de débauche, tel que ceux que les anciens Romains appellaient *Satura*. Enfin, c'est le comble de l'absurdité d'avoir pris de siècle en siècle cette satyre pour l'histoire secrete de *Néron*. Mais dès qu'un préjugé est établi, que de tems il faut pour le détruire !

PHILOSOPHIE.

SECTION PREMIÈRE.

ECRIVEZ *filosofie*, ou *philosophie*, comme il vous plaira : mais convenez que dès qu'elle paraît, elle est persécutée. Les chiens à qui vous présentez un aliment pour lequel ils n'ont pas de goût, vous mordent.

Vous direz que je répète ; mais il faut remettre cent fois devant les yeux du genre humain que la sacrée congrégation condamna *Galilée*, & que les cuistres qui déclarèrent excommuniés tous les bons citoyens qui se soumettraient au grand *Henri IV*, furent les mêmes qui condamnèrent les seules vérités qu'on pouvait trouver dans les ouvrages de *Descartes*.

Tous les barbets de la fange théologique aboyant les uns contre les autres, aboyèrent tous contre *de Thou*, contre *La Motte le Vayer*, contre *Bayle*. Que de sottises ont été écrites par de petits écoliers Welches contre le sage *Locke* !

Des Welches disent que *César*, *Ciceron*, *Sénèque*, *Pline*, *Marc-Aurèle*, pouvaient être philosophes, mais que cela n'est pas permis chez les Welches. On leur répond que cela est très-permis & très-utile chez les Français ; que rien n'a fait plus de bien aux Anglais, & qu'il est tems d'exterminer la barbarie.

Vous me repliquez qu'on n'en viendra pas à bout. Non, chez le peuple & chez les imbécilles ; mais chez tous les honnêtes gens votre affaire est faite.

SECTION SECONDE.

Un des grands malheurs, comme un des grands ridicules du genre humain, c'est que dans tous les

pays, qu'on appelle policés, excepté peut-être à la Chine, les prêtres se chargèrent de ce qui n'appartenait qu'aux philosophes. Ces prêtres se mêlèrent de régler l'année : c'était, disaient-ils, leur droit ; car il était nécessaire que les peuples connussent leurs jours de fêtes. Ainsi les prêtres Caldéens, Egyptiens, Grecs, Romains se crurent mathématiciens & astronomes : mais quelle mathématique, & quelle astronomie ! Ils étaient trop occupés de leurs sacrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier sérieusement. Quiconque s'est fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'esprit juste & éclairé. Ils furent astrologues & jamais astronomes. (Voyez *astrologie.*)

Les prêtres Grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cent soixante jours. Il fallut que des géomètres leur apprissent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours & plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encore qu'ils s'étaient trompés de six heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Il ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive ; & *Iphitus* célébra ce changement par l'institution des olimpiades.

On fut enfin obligé de recourir au philosophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du soleil, composa son cicle de dix-neuf années, au bout desquelles le soleil & la lune revenaient au même point, à une heure & demie près. Ce cicle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes ; & c'est ce fameux *nombre d'or* dont on se sert encore aujourd'hui avec les corrections nécessaires.

On sait assez quelle confusion ridicule les prêtres romains avaient introduite dans le comput de l'année. Leurs bévues avaient été si grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hyver. *César*, l'universel *César*, fut obligé de faire venir d'Alexandrie le philosophe *Sosigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorſqu'il fut encore néceſſaire de réformer le calendrier de *Jules-Céſar*, ſous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adreſſa-t-on ? fut-ce à quelque inquiſiteur ? Ce fut à un philoſophe, à un médecin, nommé *Lilio*.

Que l'on donne le livre de la connaiſſance des tems à faire au profeſſeur *Cogé*, recteur de l'univerſité, il ne ſaura pas ſeulement de quoi il eſt queſtion. Il faudra bien en revenir à M. *de la Lande* de l'académie des ſciences, chargé de ce très-pénible travail trop mal récompenſé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a propoſé pour les prix de l'univerſité ce ſujet ſi ſingulièrement énoncé : *non magis deo quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia. Cette, qu'on nomme aujourd'hui philoſophie, n'eſt pas plus ennemie de* DIEU *que des rois*. Il voulait dire *moins* ennemie. Il a pris *magis* pour *minus*. Et le pauvre homme devait ſavoir que nos académies ne ſont ennemies du roi ni de DIEU. (Voyez le diſcours de M. l'avocat *Belléguier* ſur ce ſujet ; il eſt aſſez curieux.)

SECTION TROISIÈME.

Si la philoſophie a fait tant d'honneur à la France dans l'encyclopédie, il faut avouer auſſi que l'ignorance & l'envie, qui ont oſé condamner cet ouvrage, auraient couvert la France d'opprobre, ſi douze ou quinze convulſionnaires, qui formèrent une cabale, pouvaient être regardés comme les organes de la France, eux qui n'étaient en effet que les miniſtres du fanatiſme & de la ſédition, eux qui ont forcé le roi à caſſer le corps qu'ils avaient ſéduit. Leurs manœuvres ne furent pas ſi violentes que du tems de la fronde, mais elles ne furent pas moins ridicules. Leur fanatique crédulité pour les convulſions & pour les miſérables preſtiges de *ſaint Médard* était ſi-forte, qu'ils obligèrent un magiſtrat, d'ailleurs

ſage & reſpectable, de dire en plein parlement *que les miracles de l'égliſe catholique ſubſiſtaient toujours.* On ne peut entendre par ces miracles que ceux des convulſions. Aſſurément il ne s'en fait pas d'autres à moins qu'on ne croie aux petits enfans reſſuſcités par *ſaint Ovide.* Le tems des miracles eſt paſſé; l'égliſe triomphante n'en a plus beſoin. De bonne foi, y avait-il un ſeul des perſécuteurs de l'Encyclopédie qui entendît un mot des articles d'aſtronomie, de dinamique, de géométrie, de métaphyque, de botanique, de médecine, d'anatomie, dont ce livre, devenu ſi néceſſaire, eſt chargé à chaque tome. (*a*) Quelle foule d'imputations abſurdes & de calomnies groſſières n'accumula-t-on pas contre ce tréſor de toutes les ſciences! Il ſuffirait de les réimprimer à la ſuite de l'encyclopédie pour éterniſer leur honte. Voilà ce que c'eſt que d'avoir voulu juger un ouvrage qu'on n'était pas même en état d'étudier. Les lâches! ils ont crié que la philoſophie ruinait la catholicité. Quoi donc? ſur vingt millions d'hommes s'en eſt-il trouvé un ſeul qui ait vexé le moindre habitué de paroiſſe? un ſeul a-t-il jamais manqué de reſpect dans les égliſes? un ſeul a-t-il proféré publiquement contre nos cérémonies une ſeule parole qui approchât de la virulence avec laquelle on s'exprimait alors contre l'autorité royale?

Répétons que jamais la philoſophie n'a fait de mal à l'état, & que le fanatiſme joint à l'eſprit de corps lui en a fait beaucoup dans tous les tems.

(*a*) On ſait bien que tout n'eſt pas égal dans cet ouvrage immenſe, & qu'il n'eſt pas poſſible que tout le ſoit. Les articles de *Cahuſſat* & d'autres ſemblables intrus ne peuvent égaler ceux des *Diderot*, des *d'Alembert*,, des *Jaucourt*, des *Dargis*, des *Venel*, des *Du Marſais* & de tant d'autres vrais philoſophes. Mais à tout prendre l'ouvrage eſt un ſervice éternel rendu au genre humain, la preuve en eſt qu'on la réimprime par-tout. On ne fait pas le même honneur à ſes détracteurs. Ont-ils exiſté? On ne le ſait que par la mention que nous faiſons d'eux.

SECTION QUATRIÈME.

Discours de Me. Belléguier, ancien avocat, sur le texte proposé par l'université de la ville de Paris, pour le sujet des prix de l'année 1773.

Non magis deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia.

Cette, qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois.

Je ne compose pas pour les prix de l'université. Je n'ai pas tant d'ambition; mais ce sujet me paraît si beau & si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thême.

Non sans doute, la philosophie n'est & ne peut être l'ennemie de DIEU, ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'Etre éternel & suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse; & ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de DIEU qui nous donne l'existence, & des rois qui nous sont donnés par lui, pour rendre cette existence heureuse, ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de DIEU: nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

DE DIEU.

Socrate fut le martyr de la divinité, & *Platon* en fut l'apôtre. *Zaleucus*, *Carondas*, *Pythagore*, *Solon* & *Locke*, tous philosophes & législateurs, ont recommandé dans leurs loix l'amour de DIEU & du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable *Orphée*, que nous trouvons épars dans *Clément* d'Alexandrie, parlent de la grandeur de DIEU avec su-

blimité. *Zoroastre* l'annonçait à la Perse, & *Confutzée* à la Chine ; quoiqu'en ait dit l'ignorance appuyée de la malignité. La philosophie fut dans tous les tems la mère de la religion pure & des loix sages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop subtils, & chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels & fourbes, aux prêtres de l'antiquité l'excès monstrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la divinité ; parce que les sacrificateurs la rendaient odieuse ; & que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on faisait jouer aux dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas se mêler des misérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait si mal qu'il parut impossible que des êtres bienfaisans en tinssent les rênes. *Epicure* & ses disciples, d'ailleurs aimables & honnêtes gens, étaient de si mauvais physiciens, qu'ils avouaient sans difficulté qu'il y a un Dieu dans le soleil & dans chaque planète ; mais ils croyaient que ces dieux passaient tout leur tems à boire, à se réjouir & à ne rien faire. Ils en faisaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philosophes ne pensaient pas ainsi. Les *Antonins*, si grands sur le trône du monde alors connu, *Epictète* dans les fers, reconnaissaient, adoraient un DIEU tout puissant & juste ; ils tâchaient d'être justes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *système de la nature*, que le jésuite *Nédham* avait créé des anguilles, & que DIEU n'avait pas pu créer l'homme. *Nédham* ne leur eût pas paru philosophe ; & l'auteur du *système de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur *Marc-Antonin*.

L'astronome, qui voit le cours des astres établi selon les loix de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le physicien, qui observe un grain

de bled ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artisan. L'homme moral, qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être aussi juste que suprême. Ainsi DIEU est nécessaire au monde en tout sens, & l'on peut dire avec l'auteur de l'épître au griffonneur du plat livre des *trois imposteurs*.

SI DIEU N'EXISTAIT PAS, IL FAUDRAIT L'INVENTER.

Je conclus delà que *ista quæ vocatur hodiè philosophia*, ce qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante.

DU GOUVERNEMENT.

Les philosophes qui ont reconnu un DIEU, & les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux loix de sa patrie; qu'il faut être bon républicain à Venise & en Hollande; bon sujet à Paris & à Madrid : sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été trop souvent, graces à ceux qui n'étaient pas philosophes.

Lorsque l'ancien parlement de Paris, & l'université de Paris vinrent reconnaître à genoux l'Anglais *Henri V*. pour roi de France; qui fut fidele à son roi légitime?..... *Gerson* : le philosophe *Gerson*, l'honneur éternel de l'université; cet homme qui osait s'opposer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, & présenter l'autre, pour relever, s'il le pouvait, le trône renversé de son maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux sages; tandis que ses confrères les théologiens, arrachés à leur saint

ministère par la rage des guerres civiles, faisaient leur cour aux Anglais, & n'en recevaient que des mépris, des outrages & des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde & des loix de la gravitation, celui qui justifia, qui canonisa publiquement le meurtre abominable du duc d'*Orléans* frère de *Charles VI le bien-aimé?* C'était un docteur en théologie : c'était *Jean Petit*, très-dévot à la vierge, pour laquelle il avait composé une prière dans le goût de l'oraison de trente jours. Etaient-ils platoniciens ou académiciens, ou stratoniciens ceux qui, sous le même règne, firent réjaillir sur le dauphin le sang de deux maréchaux de France ; & qui massacrèrent dans les rues de Paris trois mille cinq cents gentilshommes? On les nommait les *Maillotins*, les *Cabochiens*. Ce n'est pas là une secte de philosophie.

Si lorsqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui sauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philosophe, il n'eût pas souffert que cette fille, à qui l'antiquité eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé sur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que son corps jeté nud dans les flammes pût être contemplé du bas en haut par les dévots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de *Cauchon* évêque de Beauvais, de frère *Martin*, vicaire-général de l'inquisition, de neuf docteurs de Sorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner la guerrière vengeresse du trône au plus affreux des supplices. Ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessionnal pour entendre ses péchés, & pour en former contr'elle une accusation : ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été sacrilèges pour être assassins.

Ce crime si horrible & si lâche ne fut point commis

par les Anglais ; il le fut uniquement par des théologiens de France payés par le duc de *Bedfort.* Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même supplice, quand *Charles VII* fut victorieux. Mais, la plus belle expiation de la Sorbonne fut son repentir, & sa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la ligue contre *Henri III* & le grand *Henri IV* Ces tems, depuis *François second*, furent abominables ; mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe *Montagne*, le philosophe *Charon*, le philosophe chancelier de l'*Hôpital*, le philosophe *de Thou*, le philosophe *Ramus*, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grace pour leur siècle.

La journée de la St. Barthelemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur sera jamais imputée.

J'avouerai encore, si l'on veut, aux jésuites, éternels & déplorables ennemis du parlement & de l'université, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philosophe, commença un procès criminel contre *Henri III* son roi, & nomma, pour informer, les conseillers *Courtin* & *Michon*, qui n'étaient pas philosophes non plus.

Je ne dissimulerai point que le docteur *Rose*, le docteur *Guincestre*, le docteur *Boucher*, le docteur *Aubri*, le docteur *Pelletier* condamné depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre & du carnage. On a souvent dit que le docteur *Bourgoin* fit descendre une statue de la Ste. Vierge, pour encourager frère *Jacques Clément* au parricide ; je l'accorde en gémissant. On me répète que soixante & dix docteurs de Sorbonne déclarèrent, au nom du St. Esprit, tous les sujets déliés de leur serment de fidélité ; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le tems où *Henri IV* préparait son abjuration, & lorsque les citoyens présentèrent re-

quête pour faire quelque accommodement avec ce grand-homme, ce bon roi, ce conquérant & ce père de la France, toute la faculté de théologie assemblée condamna la requête comme *inepte*, *séditieuse*, *impie*, *absurde*, *inutile*, *attendu qu'on connaît l'obstination de Henri le relaps*. La faculté déclare expressément tous ceux qui parlent d'engager le roi à professer la religion catholique, *parjures*, *séditieux*, *perturbateurs du royaume*, *hérétiques*, *fauteurs d'hérétiques*, *suspects d'hérésie*, *sentant l'hérésie; & qu'ils doivent être chassés de la ville, de peur que ces bêtes pestiférées n'infectent tout le troupeau*.

Ce décret du premier Novembre 1592 est tout au long dans le journal de *Henri IV*, page 260. Le respectable *de Thou* rapporte des décrets encore plus horribles, & qui font dresser les cheveux.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens & sa vie pour son roi, fût-il de la religion de *Mahomet*, de *Confucius*, de *Brama*, ou de *Zoroastre*.

Mais je répondrai toujours que la Sorbonne s'est repentie de ces écarts, & qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des tems. Une compagnie peut s'égarer; elle est composée d'hommes: mais aussi ces hommes réparent leurs fautes. La raison, la saine doctrine, la modestie, la défiance de soi-même reviennent se mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence & de la fureur. On n'ose plus condamner personne après avoir été si condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On est l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur & le scandale.

Les jésuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes. Mais l'université de son côté a reproché aux frères jésuites d'avoir mis le couteau à la main de *Jean Châtel*, d'avoir forcé le grand *Henri IV* à dire au duc de *Sulli* qu'il aimait mieux les rappeller & s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard & le

poiſon. Elle les a peints dans tous ſes procès contr'eux comme des ſoldats en robe d'une puiſſance dangereuſe, comme des eſpions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur *Arnaud*, le docteur *Boileau*, le docteur *Petit-pied*, & tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant jéſuites, la banqueroute de Seville qui précéda d'un ſiècle la banqueroute de frère *La Valette*; leurs calomnies contre le bienheureux *dom Juan de Palafox*; & après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis ſous les yeux la conſpiration des poudres, & trois jéſuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les jéſuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écraſés qu'ils ſont, il leur reſte trois doigts dont ils ſe ſervent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de Sorbonne ſont des ignorans inſolens, & pour répéter en plagiaires ce que M. *Des Landes* de l'académie des ſciences a mis en noté dans ſon troiſième tome pag. 299. *Que la ſorbonne eſt aujourd'hui le corps le plus mépriſable du royaume.*

Ces outrages, cés injures réciproques n'ont rien de philoſophique. Je dirai plus; elles n'ont rien de chrétien.

J'obſerverai, avec la ſatisfaction d'un bon ſujet, que dans les troubles de la fronde, non moins affreux peut-être que la conſpiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni *Deſcartes*, ni *Gaſſendi*, ni *Paſcal*, ni *Fermat*, ni *Roberva*, ni *Méziriac*, ni *Rohault*, ni *Chapelle*, ni *Bernier*, ni *St. Evremont*, ni aucun autre philoſophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier miniſtre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força *Louis XIV* & ſa mère de s'enfuir du Louvre, & d'aller coucher ſur la paille à St. Germain; nul ne fit la guerre à ſon roi, & ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, & le régiment de Corinthe, &c. &c.

Je conviendrai avec le jéſuite auteur du petit livre

Tout

Tout se dira : « Que ces petites fautes commises à » bonne intention, l'étaient par maître *Quatre hom-* » *mes*, maître *Quatre sous*, maître *Bitaud*, maître » *Pitaut*, maîtres *Boissau*, *Gratau*, *Martinau*, *Boux*, » *Crepin*, *Cullet*, &c... &c... » tous tuteurs des rois, & qui avaient acheté la tutelle. Ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira* & de l'*Appel à la raison*. Je ne sais s'il est plus philosophe que Mrs. *Cullet* & *Crepin*. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que *Gondi-Rets* fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèze-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen ; il fut juste.

Je répondrai surtout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université ; je dirai, il se repentit, il fut fidele à *Louis XIV*.

On a prétendu que *Malagrida* & l'assassin du roi de Pologne, & ceux de deux autres grands princes avaient une teinture de philosophie. Mais, à l'examen, cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin si nous remontons du tems présent aux tems antérieurs dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de *Farnèse* duc de Parme, bâtard du pape *Paul III* de l'assassinat de *Galeas Sforze* dans une église ; de l'assassinat des *Médicis* dans une autre église pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple prosterné ne vît pas le crime, & que DIEU seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats & des empoisonnemens nombreux, commis par le pape *Alexandre VI* & par son bâtard *César Borgia*. Allez jusqu'au pape *Sergius III* ; je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble, pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les états d'Italie, appartenans au roi

d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui, moyennant deux réaux de plate sauve une ame du feu éternel de l'enfer, & permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres-pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout à tout prix. Les *Phrinès* & les *Gitons* triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe; & les bénéficiers employaient le stilet & la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs *Gitons* & leurs *Phrinès.* Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacrilèges de certains moines. Cependant *Galilée*, le restaurateur de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre & des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du moude & tournant sur lui-même.

Oh l'homme dangereux! Oh l'ennemi de tous les rois & du grand duc de Toscane & de la sainte église! s'écrièrent les universités. Le monstre! Il ose prouver que c'est la terre qui tourne; tandis que le savant *Josué* assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, & la lune sur Aialon en plein midi!

Galilée ne fut pas brûlé. Le grand duc le protégeait. Le saint office se contenta de le déclarer absurde & hérétique, sentant l'hérésie: il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire, ce grand Galilée! *Iste qui vocabatur philosophus.*

Tournez les yeux vers cette isle fameuse, long-tems plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance & le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens; de-

mandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de *Fairfax*, de *Cromwell* & d'*Ireton*? Comment à ces guerres aussi abominables que religieuses, qui firent tomber la tête d'un roi sur un échafaut, a succédé une paix intérieure, qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de mylord Maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45. L'Angleterre vous répondra, graces en soient rendues à *Locke*, à *Newton*, à *Shaftsbury*, à *Collins*, à *Trenchard*, à *Gordon*, à une foule de sages qui ont changé l'esprit de la nation, & qui l'ont détourné des disputes absurdes & fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell à la tête de son régiment des frères rouges, portait la bible à l'arçon de sa selle; & leur montrait les passages où il est dit: *heureux ceux qui éventreront les femmes grosses, & qui écraseront les enfans sur la pierre!* Locke & ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes & les enfans. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philosophie est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte & des intrigues du monde; elle est indulgente; elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes; elle ne s'en est jamais servie pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre, elle dit, elle répète: *Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes.* Les hommes la calomnient; elle se console en disant: ils me rendront justice un jour. Elle se console même souvent sans espérer de justice.

Ainsi la partie de l'université de Paris, consacrée aux beaux-arts, à l'éloquence & à la vérité, ne pouvait choisir un sujet plus digne d'elle que ces belles paroles. *Non magis* DEO *quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

O toi qui feras toujours compté parmi les rois les plus illuſtres ; toi qui vis naître le long ſiècle des héros & des beaux-arts, & qui les conduiſis tous dans les divers ſentiers de la gloire ; toi, que la nature avait fait pour régner, *Louis XIV* petit-fils de *Henri IV*, plût au ciel que ta belle ame eût été aſſez éclairée par la philoſophie pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père ? Tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts & l'induſtrie de la France. Tu n'aurais point vu des Français combattre ſous les étendarts de *Guillaume III* contre des Français, & leur diſputer long-tems la victoire. Tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régimens de Français proteſtans. Tu aurais ſagement prévenu le fanatiſme barbare des Cevennes, & le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais ; tout t'était ſoumis ; les deux religions t'aimaient, te révéraient également. Tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations chez qui les cultes différens n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aiſé que de ſoutenir & de contenir tous tes ſujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir ſix régimens de plus de Français proteſtans, que de ménager encor *Odeſcalki*, *Innocent XI*, qui prit ſi hautement contre toi le parti du prince d'*Orange* huguenot. Il eût mieux valu te priver des jéſuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grace ſuffiſante, le congruiſme & les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cent mille bras qui enrichiſſaient ton beau royaume, & qui combattaient pour ſa défenſe.

Ah *Louis XIV*, *Louis XIV*, que n'étais-tu philoſophe ! Ton ſiècle a été grand ; mais tous les ſiècles lui reprocheront tant de citoyens expatriés, & *Arnaud* ſans ſépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendresse respectueuse assis sur le trône de *Henri IV* & de *Louis XIV*, dont le sang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocou, à Fribourg, & pacificateur dans Versailles, écoute toujours la voix de la philosophie, c'est-à-dire, de ta sagesse.

C'est par elle que tu as assoupi pour jamais ces disputes du jansénisme & du molinisme qui nous rendaient à la fois malheureux & ridicules. C'est elle qui t'inspira quand tu donnas la paix aux vivans & aux mourans, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, & du scandale des sacremens conférés la bayonnette au bout du fusil. Tu es un vrai philosophe, lorsque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits mensongers qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui se glissent avec tant d'artifice. L'empereur *Marc-Aurèle* dit que les hommes ne seront heureux que quand les rois seront philosophes. Pense, agis toujours comme *Marc-Aurèle*, & que ta vie soit plus longue que celle de ce monarque le modèle des hommes.



St. PIERRE.

POURQUOI les successeurs de *St. Pierre* ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'est demander pourquoi les évêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les évêques Grecs sont toujours restés sujets. Le tems, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde. Nous faisons toujours abstraction de ce qui est divin.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe; & l'opinion est

la reine des hommes. Ce n'eſt pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il eſt rapporté dans l'évangile que JESUS dit à *Pierre* : « je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Les partiſans outrés de l'évêque de Rome ſoutinrent vers le onzième ſiècle, que qui donne le plus, donne le moins ; que les cieux entouraient la terre ; & que *Pierre* ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il eſt évident, ſelon *Tomaſius* ; que les clefs données à *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre*, étaient un paſſe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'athmoſphère, l'éther, l'eſpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guère de ferruriers, ſelon *Murſius*, qui puiſſe faire une clef pour ces portes-là. Mais les railleries ne ſont pas des raiſons.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie ; JESUS dit à *Barjone*, « Ce que tu auras lié ſur la terre, ſera lié dans le ciel. » Les théologiens du pape en ont conclu, que les papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du ſerment de fidélité fait à leurs rois, & de diſpoſer à leur gré de tous les royaumes. C'eſt conclure magnifiquement. Les communes dans les états généraux de France en 1302, diſent dans leur requête au roi, que « *Boniface VIII* était un *B****** qui croyait que DIEU » liait & empriſonnait au ciel, ce que ce *Boniface* liait » ſur terre. » Un fameux luthérien d'Allemagne, (c'était *Mélancton*) ne peut ſouffrir que JESUS eût dit à Simon Barjone, *Cepha* ou *Céphas*, « Tu es Pierre, & » ſur cette pierre je bâtirai mon aſſemblée, mon égliſe. » Il ne pouvait concevoir que DIEU eût employé un pareil jeu de mots, une pointe ſi extraordinaire, & que la puiſſance du pape fût fondée ſur un quolibet. Cette penſée n'eſt permiſe qu'à un proteſtant.

Pierre a passé pour avoir été évêque de Rome; mais on sait assez qu'en ce tems-là, & long-tems après; il n'y eut aucun évêché particulier. La société chrétienne ne prit une forme que vers le milieu du second siècle.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie; on lui demandait, s'il croyait que *Simon Pierre* eût été au pays? il répondit, je ne vois pas que *Pierre* y ait été, mais je suis sûr de *Simon.*

Quant à la personne de *saint Pierre*, il faut avouer que *Paul* n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses successeurs. *Saint Paul* lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du griffon; *Pierre* se défendait en disant, qu'il avait vu le ciel ouvert vers la sixième heure, & une grande nappe qui descendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux; & que la voix d'un ange avait crié: « Tuez & mangez. » C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de pontifes. « Tuez tout, & » mangez la substance du peuple: » dit *Volston*; mais ce reproche est beaucoup trop fort.

Casaubon ne peut approuver la manière dont *Pierre* traita *Anania* & *Saphira* sa femme. De quel droit, dit *Casaubon*, un juif esclave des Romains ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jesus vendissent leurs héritages & en apportassent le prix à ses pieds? Si quelque anabatiste à Londres faisait apporter à ses pieds tout l'argent de ses frères, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'est-il pas horrible de faire mourir *Anania*, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à *Pierre*, il

avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire ? A peine *Anania* est-il mort, que sa femme arrive. *Pierre* au-lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi *Pierre* qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir JESUS-CHRIST, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois ? O *Pierre* ! dit *Corringius*, vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre DIEU !

Nous avons eu du tems de *Henri IV* & de *Louis XIII*, un avocat-général du parlement de Provence, homme de qualité, nommé *d'Oraison de Torame* qui dans un livre de *l'église militante* dédié à *Henri IV*, a fait un chapitre entier des arrêts rendus par *saint Pierre* en matière criminelle. Il dit que l'arrêt prononcé par *Pierre* contre *Anania* & *Saphira* fut exécuté par DIEU même, *aux termes & cas de la jurisdiction spirituelle*. Tout son livre est dans ce goût. *Corringius*, comme on voit, ne pense pas comme notre avocat Provençal. Apparemment que *Corringius* n'était pas en pays d'inquisition, quand il faisait ses questions hardies.

Erasme, à propos de *Pierre*, remarquait une chose fort singulière ; c'est que le chef de la religion chrétienne commença son apostolat par renier JESUS-CHRIST ; & que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, *Pierre* nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, &

dont les successeurs sont devenus grands seigneurs.

Le pape successeur de *Pierre* a tantôt gagné, tantôt perdu ; mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cents lieues de chez soi, attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger ; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenues de son propre roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger ; violer les loix de son pays qui défendent d'épouser sa niéce, & l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encore plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée ; c'est là en partie ce que c'est que d'admettre un pape ; ce sont-là les libertés de l'église gallicane, si nous en croyons *Dumarsais*.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vu de nos jours un souverain demander au pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permission, & n'oser les juger !

On sait assez qu'autrefois les droits des papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-dessus des dieux de l'antiquité ; car ces dieux passaient seulement pour disposer des empires, & les papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du pape, quand on fait réflexion.

Que quarante schismes ont profané la chaire de *saint Pierre*, & que vingt-sept l'ont ensanglantée ;

Qu'*Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de *Formose* son prédécesseur, & fit trancher la tête à ce cadavre.

Que *Sergius III* convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de *Marozie*, lequel hérita de la papauté ;

Que *Jean X*, amant de *Théodora*, fut étranglé dans ſon lit,

Que *Jean XI*, fils de *Sergius III*, ne fut connu que par ſa crapule ;

Que *Jean XII* fut aſſaſſiné chez ſa maîtreſſe ;

Que *Benoît IX* acheta & revendit le pontificat ;

Que *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles ſoutenues par ſes ſucceſſeurs ;

Qu'enfin parmi tant de papes, ambitieux, ſanguinaires & débauchés, il y eut un *Alexandre VI*, dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des *Néron* & des *Caligula*.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes ; mais ſi les califes avaient eu une conduite encore plus affreuſe, ils auraient donc été encore plus divins. C'eſt ainſi que raiſonne *Dermius* ; on lui a répondu. Mais la meilleure réponſe eſt dans la puiſſance mitigée que les évêques de Rome exercent aujourd'hui avec ſageſſe ; dans la longue poſſeſſion où les empereurs les laiſſent jouir, parce qu'ils ne peuvent les en dépouiller ; dans le ſyſtême d'un équilibre général qui eſt l'eſprit de toutes les cours.

On a prétendu depuis peu qu'il n'y avait que deux peuples qui puiſſent envahir l'Italie & écraſer Rome. Ce ſont les Turcs & les Ruſſes ; mais ils ſont néceſſairement ennemis, & de plus.......

Je ne ſais point prévoir les malheurs de ſi loin.



PLAGIAT.

ON dit qu'originairement ce mot vient du latin *plaga*, & qu'il ſignifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des eſclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, leſquels ne vendent point d'hommes, ſoit eſclaves, ſoit libres. Ils ſe vendent ſeulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les penſées d'un autre pour les ſiennes, ce larcin s'appelle *plagiat*. On pourrait appeller *plagiaires* tous les compilateurs, tous les faiſeurs de dictionnaires, qui ne font que répéter à tort & à travers, les opinions, les erreurs, les impoſtures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens; mais ce ſont du moins des plagiaires de bonne foi; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont aſſemblés; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du ſeizième ſiècle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio*. Appellez-les, ſi vous voulez, *libraires*, & non pas auteurs. Rangez-les plutôt dans la claſſe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le véritable plagiat eſt de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui; de coudre dans vos rapſodies de longs paſſages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or ſur un habit de burre, reconnaît bientôt le voleur mal-adroit.

Ramzai qui après avoir été preſbytérien dans ſon village d'Ecoſſe, enſuite anglican à Londres, puis quakre, & qui perſuada enfin au célèbre *Fénélon* archevêque de

Cambrai qu'il était catholique, & même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur; *Ramzai*, dis-je, fit les voyages de *Cyrus*, parce que son maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a jusques-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phrases, les raisonnemens d'un ancien auteur anglais qui introduit un jeune solitaire disséquant sa chèvre morte, & remontant à DIEU par sa chèvre. Cela ressemble fort à un plagiat. Mais en conduisant *Cyrus* en Egypte, il se sert, pour décrire ce pays singulier, des mêmes expressions employées par *Bossuet*; il le copie mot pour mot sans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour, *Ramzai* lui répondit qu'on pouvait se rencontrer, & qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme *Fénélon*, & qu'il s'exprimât comme *Bossuet*. Cela s'appelle *être fier comme un Ecossais*.

Le plus singulier de tous les plagiats est peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'*Histoire de Charles XII*, & il en prit plus de deux cents pages qu'il inséra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de *Lorraine* précisément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui est arrivé au monarque Suédois.

Il attribue à l'empereur *Rodolphe* ce quon avait dit du roi *Stanislas*.

Valdemar roi de Dannemark, fait & dit précisément les mêmes choses que *Charles* à Bender, &c. &c. &c.

Le plaisant de l'affaire, est qu'un journaliste voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'*Histoire de Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant de le père *Barre*.

C'est surtout en poésie qu'on se permet souvent le

plagiat, & c'eſt aſſurément de tous les larcins le moins dangereux pour la ſociété.



POLIPES.

En qualité de douteur il y a long-tems que j'ai rempli ma vocation. J'ai douté quand on m'a voulu perſuader que les gloſſopètres que j'ai vues ſe former dans ma campagne, étaient originairement des langues de chiens marins ; que la chaux employée à ma grange n'était compoſée que de coquillages ; que les coraux étaient le produit des excrémens de certains petits poiſſons; que la mer par ſes courans a formé le mont Cenis & le mont Taurus, & que *Niobé*, fut autrefois changée en marbre.

Ce n'eſt pas que je n'aime l'extraordinaire, le merveilleux autant qu'aucun voyageur, & qu'aucun homme à ſyſtême. Mais pour croire fermement, je veux voir par mes yeux, toucher par mes mains, & à pluſieurs repriſes. Ce n'eſt pas même aſſez; je veux encore être aidé par les yeux & par les mains des autres.

Deux de mes compagnons qui font comme moi des queſtions ſur l'Encyclopédie, ſe ſont long-tems amuſés à conſidérer avec moi en tout ſens pluſieurs de ces petites tiges qui croiſſent dans des bourbiers à côté des lentilles d'eau. Ces herbes légères qu'on appelle *polipes d'eau douce*, ont pluſieurs racines, & delà vient qu'on leur a donné le nom de *polipes*. Ces petites plantes paraſites ne furent que des plantes juſqu'au commencement du ſiècle où nous ſommes. *Leuvenboeck* s'aviſa de les faire monter au rang d'animal. Nous ne ſavons pas s'ils y ont beaucoup gagné.

Nous penſons que pour être réputé animal, il faut

être doué de la sensation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polipes d'eau douce ont du sentiment, afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoisie.

Nous n'avons pas osé accorder cette dignité à la sensitive, quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions. Pourquoi la donnerions-nous à une espèce de petit jonc? est-ce parce qu'il revient de bouture? Mais cette propriété est commune à tous les arbres qui croissent au bord de l'eau, aux saules, aux peupliers, aux trembles, &c. C'est cela même qui démontre que le polipe est un végétal. Il est si léger, qu'il change de place au moindre mouvement de la goutte d'eau qui le porte. Delà on a conclu qu'il marchait. On pouvait supposer de même que les petites isles flottantes des marais de St. Omer sont animaux, car elles changent souvent de place.

On a dit, ses racines sont ses pieds, sa tige est son corps, ses branches sont ses bras; le tuyau qui compose sa tige est percé en haut, c'est sa bouche. Il y a dans ce tuyau une legère moëlle blanche, dont quelques animalcules presqu'imperceptibles sont très-avides; ils entrent dans le creux de ce petit jonc en le faisant courber, & mangent cette pâte légère; c'est la polipe qui prend ces animaux avec son museau & qui s'en nourrit, quoiqu'il n'y ait pas la moindre apparence de tête, de bouche, d'estomac.

Nous avons examiné ce jeu de la nature avec toute l'attention dont nous sommes capables. Il nous a paru que cette production appellée *polipe*, ressemblait à un animal beaucoup moins qu'une carotte ou une asperge. En vain nous avons opposé à nos yeux tous les raisonnemens que nous avions lus autrefois. Le témoignage de nos yeux l'a emporté.

Il est triste de perdre une illusion. Nous savons combien il ferait doux d'avoir un animal qui se reproduirait

de lui-même & par bouture, & qui ayant toutes les apparences d'une plante, joindrait le règne animal au végétal.

Il ferait bien plus naturel de donner le rang d'animal à la plante nouvellement découverte dans l'Amérique anglaise, à laquelle on a donné le plaisant nom de *Vénus gobbe mouche*. C'est une espèce de sensitive épineuse dont les feuilles se replient. Les mouches sont prises dans ces feuilles & y périssent plus sûrement que dans une toile d'araignée. Si quelqu'un de nos physiciens veut appeller animal cette plante, il ne tient qu'à lui; il aura des partisans.

Mais si vous voulez quelque chose de plus extraordinaire, quelque chose de plus digne de l'observation des philosophes, regardez le colimaçon qui marche un mois, deux mois entiers, après qu'on lui a coupé la tête; regardez la limasse incoque à qui une tête revient. Cette vérité dont tous les enfans peuvent être témoins, vaut bien l'illusion des polipes d'eau douce. Que devient son sensorium, sa mémoire, son magasin d'idées, son ame quand on lui a coupé la tête? comment tout cela revient-il? une ame qui renaît est un phénomène bien curieux! non cela n'est pas plus étrange qu'un ame produite, une ame qui dort & qui se réveille, une ame détruite.



POLITIQUE.

LA politique de l'homme consiste d'abord à tâcher d'égaler les animaux à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement & le couvert.

Ces commencemens sont longs & difficiles.

Comment se procurer le bien-être & se mettre à l'abri du mal? C'est-là tout l'homme.

Ce mal eſt partout. Les quatre élémens conſpirent à le former. La ſtérilité d'un quart du globe, les maladies, la multide d'animaux ennemis, tout nous oblige de travailler ſans ceſſe à écarter le mal.

Nul homme ne peut ſeul ſe garantir du mal, & ſe procurer le bien; il faut des ſecours. La ſociété eſt donc auſſi ancienne que le monde.

Cette ſociété eſt tantôt trop nombreuſe, tantôt trop rare. Les révolutions de ce globe ont détruit ſouvent des races entières d'hommes & d'autres animaux dans pluſieurs pays, & les ont multipliées dans d'autres.

Pour multiplier une eſpèce, il faut un climat & un terrain tolérables; & avec ces avantages on peut encore être réduit à marcher tout nud, à ſouffrir la faim, à manquer de tout, à périr de misère.

Les hommes ne ſont pas comme les caſtors, les abeilles, les vers-à-ſoie; ils n'ont pas un inſtinct sûr qui leur procure le néceſſaire.

Sur cent mâles il s'en trouve à peine un qui ait du génie; ſur cinq cents femelles à peine une.

Ce n'eſt qu'avec du génie qu'on invente les arts qui procurent à la longue un peu de ce bien-être, unique objet de toute politique.

Pour eſſayer ces arts il faut des ſecours, des mains qui vous aident, des entendemens aſſez ouverts pour vous comprendre & aſſez dociles pour vous obéir. Avant de trouver & d'aſſembler tout cela, des milliers de ſiècles s'écoulent dans l'ignorance & dans la barbarie; des milliers de tentatives avortent. Enfin, un art eſt ébauché, & il faut encore des millions de ſiècles pour le perfectionner.

POLITIQUE DU DEHORS.

Quand la métallurgie eſt trouvée par une nation, il eſt indubitable qu'elle battra ſes voiſins, & en fera des eſclaves.

Vous

Vous avez des flèches & des sabres, & vous êtes nés dans un climat qui vous a rendus robustes. Nous sommes faibles, nous n'avons que des massues & des pierres; vous nous tuez; & si vous nous laissez la vie c'est pour labourer vos champs, pour bâtir vos maisons; nous vous chantons quelques airs grossiers quand vous vous ennuyez, si nous avons de la voix, ou nous soufflons dans quelques tuyaux pour obtenir de vous des vêtemens & du pain. Nos femmes & nos filles sont-elles jolies, vous les prenez pour vous. Monseigneur vôtre fils profite de cette politique établie; il ajoute de nouvelles découvertes à cet art naissant. Ses serviteurs coupent les testicules à mes enfans; il les honore de la garde de ses épouses & de ses maîtresses. Telle a été & telle est encore la politique, le grand art de faire servir les hommes à son bien-être dans la plus grande partie de l'Asie.

Quelques peuplades ayant ainsi asservi plusieurs autres peuplades, les victorieuses se battent avec le fer pour le partage des dépouilles. Chaque petite nation nourrit & soudoie des soldats. Pour encourager ces soldats & pour les contenir, chacune a ses dieux, ses oracles, ses prédictions; chacune nourrit & soudoie des devins & des sacrificateurs bouchers. Ces devins commencent par deviner en faveur des chefs de nation, ensuite ils devinent pour eux-mêmes & partagent le gouvernement. Le plus fort & le plus habile subjugue à la fin les autres après des siècles de carnage qui font frémir, & de friponneries qui font rire. C'est-là le complément de la politique.

Pendant que ces scènes de brigandages & de fraudes se passent dans une partie du globe, d'autres peuplades retirées dans les cavernes des montagnes, ou dans des cantons entourés de marais inaccessibles, ou dans quelques petites contrées habitables au milieu des déserts de sable, ou des presqu'isles, ou des isles, se défendent

contre les tyrans du continent. Tous les hommes enfin ayant à-peu-près les mêmes armes, le ſang coule d'un bout du monde à l'autre.

On ne peut pas toujours tuer, on fait la paix avec ſon voiſin, juſqu'à ce qu'on ſe croie aſſez fort pour recommencer la guerre. Ceux qui ſavent écrire rédigent ces traités de paix. Les chefs de chaque peuple, pour mieux tromper leurs ennemis, atteſtent les dieux qu'ils ſe font faits; on invente les ſermens; l'un vous promet au nom de *Sammonocodom*, l'autre au nom de *Jupiter* de vivre toujours avec vous en bonne harmonie, & à la première occaſion ils vous égorgent au nom de *Jupiter* & de *Sammonocodom*.

Dans les tems les plus rafinés, le lion d'*Eſope* fait un traité avec trois animaux ſes voiſins. Il s'agit de partager une proie en quatre parts égales. Le lion, pour de bonnes raiſons qu'il déduira en tems & lieu, prend d'abord trois parts pour lui ſeul, & menace d'étrangler quiconque oſera toucher à la quatrième. C'eſt-là le ſublime de la politique.

Politique du dedans.

Il s'agit d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir, le plus d'honneurs & le plus de plaiſirs que vous pourrez. Pour y parvenir il faut beaucoup d'argent.

Cela eſt très-difficile dans une démocratie, chaque citoyen eſt votre rival. Une démocratie ne peut ſubſiſter que dans un petit coin de terre. Vous aurez beau être riche par votre commerce ſecret, ou par celui de votre grand-père, votre fortune vous fera des jaloux & très-peu de créatures. Si dans quelque démocratie une maiſon riche gouverne, ce ne ſera pas pour long-tems.

Dans une ariſtocratie on peut plus aiſément ſe procurer honneurs, plaiſirs, pouvoir & argent; mais il y faut

une grande discrétion. Si on abuse trop, les révolutions sont à craindre.

Ainsi dans la démocratie tous les citoyens sont égaux. Ce gouvernement est aujourd'hui rare & chétif, quoique naturel & sage.

Dans l'aristocratie l'inégalité, la supériorité se fait sentir; mais moins elle est arrogante, plus elle assure son bien-être.

Reste la monarchie; c'est-là que tous les hommes sont faits pour un seul. Il accumule tous les honneurs dont il veut se décorer, goûte tous les plaisirs dont il veut jouir, exerce un pouvoir absolu; & tout cela, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. S'il en manque il sera malheureux au dedans comme au dehors; il perdra bientôt pouvoir, plaisirs, honneurs, & peut-être la vie.

Tant que cet homme a de l'argent non-seulement il jouit, mais ses parens, ses principaux serviteurs jouissent aussi; & une foule de mercenaires travaille toute l'année pour eux dans la vaine espérance de goûter un jour dans leurs chaumières le repos que leur sultan & leurs bachas semblent goûter dans leurs serrails. Mais voici à-peu-près ce qui arrive.

Un gros & gras cultivateur possédait autrefois un vaste terrain de champs, prés, vignes, vergers, forêts. Cent manœuvres cultivaient pour lui, il dînait avec sa famille, buvait & s'endormait. Ses principaux domestiques qui le volaient, dînaient après lui & mangeaient presque tout. Les manœuvres venaient & faisaient très-maigre chère. Ils murmurèrent, ils se plaignirent, ils perdirent patience; enfin ils mangèrent le dîner du maître & le chassèrent de sa maison. Le maître dit, que ces coquins-là étaient des enfans rebelles qui battaient leur père. Les manœuvres dirent qu'ils avaient suivi la loi sacrée de la nature que l'autre avait violée. On s'en rapporta enfin à un devin du voisinage qui passait pour un homme inspiré. Ce saint homme prend la métairie pour lui, & fait mourir de

faim les domestiques & l'ancien maître, jusqu'à ce qu'il soit chassé à son tour. C'est la politique du dedans.

C'est ce qu'on a vu plus d'une fois ; & quelques effets de cette politique subsistent encore dans toute leur force. Il faut espérer que dans dix ou douze mille siècles, quand les hommes seront plus éclairés, les grands possesseurs des terres devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, & ne se laisseront pas subjuguer par des devins & des sorciers.

POPULATION.

SECTION PREMIERE.

IL n'y eut que fort peu de chenilles dans mon canton l'année passée. Nous les tuâmes presque toutes. DIEU nous en a donné plus que de feuilles cette année.

N'en est-il pas ainsi à-peu-près des autres animaux, surtout de l'espèce humaine ? La famine, la peste & la guerre, les deux sœurs venues de l'Arabie & de l'Amérique, détruisirent les hommes dans un canton. On est tout étonné de le trouver peuplé cent ans après.

J'avoue que c'est un devoir sacré de peupler ce monde, & que tous les animaux sont forcés par le plaisir à remplir cette vue du grand *Demiourgos.*

Pourquoi ces peuplades sur la terre ? & à quoi bon former tant d'êtres destinés à se dévorer tous, & l'animal homme, qui semble né pour égorger son semblable d'un bout de la terre à l'autre ? On m'assure que je saurai un jour ce secret ; je le souhaite en qualité de curieux.

Il est clair que nous devons peupler tant que nous pouvons. Car que ferions-nous de notre matière séminale ? ou sa surabondance nous rendrait malades ; ou son émission nous rendrait coupables. Et l'alternative est triste.

Les sages Arabes, voleurs du désert, dans les traités qu'ils font avec tous les voyageurs, stipulent toujours qu'on leur donnera des filles. Quand ils conquirent l'Espagne, ils imposèrent un tribut de filles. Le pays de *Médee* paie les Turcs en filles. Les flibustiers firent venir des filles de Paris dans la petite isle dont ils s'étaient emparés. Et on conte que *Romulus*, dans un beau spectacle qu'il donna aux Sabins, leur vola trois cents filles.

Je ne conçois pas pourquoi les Juifs, que d'ailleurs je révère, tuèrent tout dans Jérico jusqu'aux filles, & pourquoi ils disent dans leurs pseaumes qu'il sera doux d'écraser *les enfans à la mammelle*, sans en excepter nommément les filles.

Tous les autres peuples, soit Tartares, soit Canniba-les, soit Teutons ou Welches, ont eu toujours les filles en grande recommandation.

Avec cet heureux instinct, il semble que la terre devrait être couverte d'animaux de notre espèce. Nous avons vu que le père *Petau* en comptait près de sept cent milliards en deux cent quatre-vingts ans, après l'aventure du déluge. Et ce n'est pourtant pas à la suite des *Mille & une nuit* qu'il a fait imprimer ce beau dénombrement.

Je compte aujourd'hui sur notre globule environ neuf cent millions de mes confrères tant mâles que femelles. *Vallace* leur en accorde mille millions. Je me trompe, ou lui : & peut-être nous trompons-nous tous deux ; mais c'est de peu de chose, qu'un dixième. Et dans toute l'arithmétique des historiens on se trompe bien davantage.

Je suis un peu surpris que notre arithméticien *Vallace* qui pousse le nombre de nos concitoyens jusqu'à un milliard, prétende dans la même page, que l'an 966 de la création, nos pères étaient au nombre de 1610 millions

Premièrement, je voudrais qu'on m'établît bien nettement l'époque de la création, & comme nous avons

dans notre Occident près de quatre-vingts systêmes sur cet événement, il est difficile de rencontrer juste.

En second lieu, les Egyptiens, les Caldéens, les Persans, les Indiens, les Chinois, ayant tous des calculs encore plus différens, il est encore plus mal-aisé de s'accorder avec eux.

Troisièmement, pourquoi en 966 années le monde aurait-il été plus peuplé qu'il ne l'est de nos jours ?

Pour sauver cette absurdité, on nous dit qu'il n'en allait pas autrefois comme de notre tems; que l'espèce était bien plus vigoureuse, qu'on digérait mieux, que par conséquent on était bien plus prolifique, & qu'on vivait plus long-tems. Que n'ajoutait-on que le soleil était plus chaud & la lune plus belle ?

On nous allègue que du tems de *César*, quoique les hommes commençassent fort à dégénérer, cependant le monde était alors une fourmillière de nos bipèdes, mais qu'à présent c'est un désert. *Montesquieu* qui a toujours exagéré & qui a tout sacrifié à la démangeaison de montrer de l'esprit, ose croire ou veut faire accroire dans ses *lettres persanes*, que le monde était trente fois plus peuplé du tems de César qu'aujourd'hui.

Vallace avoue que ce calcul fait au hasard est beaucoup trop fort. Mais savez-vous quelle raison il en donne ? c'est qu'avant *César*, le monde avait eu plus d'habitans qu'aux jours les plus brillans de la république romaine. Il remonte au tems de *Sémiramis*; & il exagère encore plus que *Montesquieu*, s'il est possible.

Ensuite se prévalant du goût qu'on a toujours attribué au St. Esprit pour l'hiperbole, il ne manque pas d'apporter en preuve les onze cent soixante mille hommes d'élite qui marchaient si fièrement sous les étendarts du grand roi *Josaphat*, ou *Jeozaphat* roi de la province de Juda. Serrez, serrez, M. *Vallace*; le St. Esprit ne peut se tromper, mais ses ayant cause & ses copistes ont mal calculé & mal chiffré. Toute votre Ecosse ne pourrait pas

fournir onze cent soixante mille ames pour assister à vos prêches ; & le royaume de Juda n'était pas la vingtième partie de l'Ecosse Voyez encore une fois ce que dit *saint Jérôme* de cette pauvre Terre-sainte dans laquelle il demeura si long-tems. Avez-vous bien calculé ce qu'il aurait fallu d'argent au grand roi *Jeozaphat* pour payer, nourrir, habiller, armer onze cent soixante mille soldats d'élite !

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

M. *Vallace* revient de *Josaphat* à *César*, & conclut que depuis ce dictateur de courte durée, la terre s'est dépeuplée visiblement. Voyez, dit-il, les Suisses ; ils étaient, au rapport de *César*, au nombre de trois cent soixante-huit mille, quand ils quittèrent sagement leur pays pour aller chercher fortune à l'exemple des Cimbres.

Je ne veux que cet exemple pour faire rentrer en eux-mêmes les partisans un peu outrés du talent d'engendrer, dont ils gratifient les anciens aux dépens des modernes. Le canton de Berne, par un dénombrement exact, posséde seul le nombre des habitans qui désertèrent l'Helvétie entière du tems de *César*. L'espèce humaine est donc plus que doublée dans l'Helvétie depuis cette aventure.

Je crois de même l'Allemagne, la France, l'Angleterre bien plus peuplées qu'elles ne l'étaient alors. Ma raison est la prodigieuse extirpation des forêts & le nombre des grandes villes bâties & accrues depuis huit cents ans, & le nombre des arts augmente en proportion. Voilà, je pense, une réponse précise à toutes les déclamations vagues qu'on répète tous les jours dans des livres où l'on néglige la vérité en faveur des saillies, & qui deviennent très-inutiles à force d'esprit.

L'ami des hommes suppose que du tems de *César* on comptait cinquante-deux millions d'hommes en Espa-

gne; *Strabon* dit qu'elle a toujours été malpeuplée, parce que le milieu des terres manque d'eau. *Strabon* paraît avoir raiſon, & l'ami des hommes paraît ſe tromper.

Mais on nous effraie en nous demandant ce que ſont devenues ces multitudes prodigieuſes de Huns, d'Alains, d'Oſtrogoths, de Viſigoths, de Vandales, de Lombards, qui ſe répandirent comme des torrens ſur l'Europe au cinquième ſiècle.

Je me défie de ces multitudes; j'oſe ſoupçonner qu'il ſuffiſait de trente ou quarante mille bêtes féroces tout-au-plus, pour venir jeter l'épouvante dans l'empire romain gouverné par une *Pulchérie*, par des eunuques & par des moines. C'était aſſez que dix mille barbares euſſent paſſé le Danube, pour que dans chaque paroiſſe on dît au prône qu'il y en avait plus que de ſauterelles dans les plaies d'Egypte; que c'était un fléau de DIEU; qu'il fallait faire pénitence & donner ſon argent aux couvens. La peur ſaiſiſſait tous les habitans, ils fuyaient en foule. Voyez ſeulement quel effroi un loup jeta dans le Gevaudan en 1766.

Mandrin, ſuivi de cinquante gueux, met une ville entière à contribution. Dès qu'il eſt entré par une porte, on dit à l'autre qu'il vient avec quatre mille combattans & du canon.

Si *Attila* fut jamais à la tête de cinquante mille aſſaſſins affamés, ramaſſés de province en province, on lui en donnait cinq cent mille.

Les millions d'hommes qui ſuivaient les *Xerxès*, les *Cyrus*, les *Thomiris*, les trente ou trente-quatre millions d'Egyptiens, & la Thèbe-aux-cent-portes, *& quidquid Græcia mendax audet in hiſtoria*, reſſemblent aſſez aux cinq cent mille hommes d'*Attila*. Cette compagnie de voyageurs aurait été difficile à nourrir ſur la route.

Ces Huns venaient de la Sibérie, ſoit; delà je conclus qu'ils venaient en très-petit nombre. La Sibérie n'était certainement pas plus fertile que de nos jours. Je doute

que ſous le règne de *Thomiris* il y eût une ville telle que Tobolsk, & que ces déſerts affreux puſſent nourrir un grand nombre d'habitans.

Les Indes, la Chine, la Perſe, l'Aſie mineure, étaient très-peuplées; je le crois ſans peine: & peut-être ne le ſont-ils pas moins de nos jours, malgré la rage deſtructive des invaſions & des guerres. Partout où la nature a mis des pâturages, le taureau ſe marie à la geniſſe, le belier à la brebis, & l'homme à la femme.

Les déſerts de Barca, de l'Arabie, d'Oreb, de Sinaï, de Jéruſalem, de Cobi, &c. ne furent jamais peuplés, ne le ſont point, & ne le feront jamais, à moins qu'il n'arrive quelque révolution qui change en bonne terre labourable ces horribles plaines de ſable & de cailloux.

Le terrain de France eſt aſſez bon, & il eſt ſuffiſamment couvert de conſommateurs, puiſqu'en tout genre il y a plus de poſtulans que de places; puiſqu'il y a deux cent mille fainéans qui gueuſent d'un bout du pays à l'autre, & qui ſoutiennent leur déteſtable vie aux dépens des riches; enfin; puiſque la France nourrit près de quatre-vingt mille moines, dont aucun n'a fait ſervir ſes mains à produire un épi de froment.

SECTION SECONDE.

Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.

Vous liſez dans le grand dictionnaire encyclopédique, à l'article *Population*, ces paroles, dans leſquelles il n'y a pas un mot de vrai.

La France s'eſt accrue de pluſieurs grandes provinces très-peuplées; & cependant ſes habitans ſont moins nombreux d'un cinquième qu'ils ne l'étaient avant ces réunions: & ſes belles provinces que la nature ſemble avoir deſtinées à fournir des ſubſtances à toute l'Europe, ſont incultes.

1°. Comment des provinces très-peuplées étant in-

corporées à un royaume, ce royaume ferait-il moins peuplé d'un cinquième ? a-t-il été ravagé par la peste ?

S'il a perdu ce cinquième, le roi doit avoir perdu un cinquième de ses revenus. Cependant le revenu annuel de la couronne est porté à près de trois cent quarante millions de livres année commune, à quarante-neuf livres & demie le marc. Cette somme retourne aux citoyens par le paiement des rentes & des dépenses, & ne peut encore y suffire.

2°. Comment l'auteur peut-il avancer que la France a perdu le cinquième de ses habitans, en hommes & en femmes, depuis l'acquisition de Strasbourg ; quand il est prouvé, par les recherches de trois intendans, que la population est augmentée depuis vingt ans dans leurs généralités ?

Les guerres, qui sont le plus horrible fléau du genre humain, laissent en vie l'espèce femelle qui le répare. Delà vient que les bons pays sont toujours à-peu-près également peuplés.

Les émigrations des familles entières sont plus funestes. La révocation de l'édit de Nantes, & les dragonades ont fait à la France une plaie cruelle. Mais cette blessure est refermée ; & le Languedoc qui est la province dont il est le plus sorti de réformés, est aujourd'hui la province de France la plus peuplée, après l'Isle-de-France, & la Normandie.

3°. Comment peut-on dire que les belles provinces de France sont incultes ? En vérité c'est se croire damné en paradis. Il suffit d'avoir des yeux pour être persuadé du contraire. Mais sans entrer ici dans un long détail, considérons Lyon qui contient environ cent trente mille habitans, c'est-à-dire, autant que Rome, & non pas deux cent mille, comme dit l'abbé de *Caveirac* dans son *apologie* de la dragonade & de la St. Barthelemi. (*a*)

(*a*) *Caveirac* a copié cette exagération de *Pluche* sans lui en faire honneur. *Pluche* dans sa *Concorde* (ou discorde) *de*

Il n'y a point de ville où l'on fasse meilleure chère. D'où vient cette affluence de nourritures excellentes, si ce n'est des campagnes voisines. Ces campagnes sont donc très-bien cultivées; elles sont donc riches. J'en dirai autant de toutes les villes de France. L'étranger est étonné de l'abondance qu'il y trouve, & d'être servi en vaisselle d'argent dans plus d'une maison.

Il y a des terrains indomptables, comme les Landes de Bordeaux, la partie de la Champagne nommée *pouilleuse*. Ce n'est pas assurément la mauvaise administration qui a frappé de stérilité ces malheureux pays; ils n'étaient pas meilleurs du tems des druides.

C'est un grand plaisir de se plaindre & de censurer; je l'avoue. Il est doux après avoir mangé d'un mouton de Présalé, d'un veau de rivière, d'un caneton de Rouen, d'un pluvier de Dauphiné, d'une gelinotte ou d'un coq de bruyère de Franche-Comté, après avoir bu du vin de Chambertin, de Silleri, d'Aï, de Frontignan; il est doux, dis-je, de plaindre dans une digestion un peu laborieuse le sort des campagnes qui ont fourni très-chérement toutes ces délicatesses. Voyagez, messieurs, & vous verrez si vous serez ailleurs mieux nourris, mieux abreuvés, mieux logés, mieux habillés & mieux voiturés.

Je crois l'Angleterre, l'Allemagne protestante, la Hollande, plus peuplées à proportion. La raison en est évidente; il n'y a point de moines dans ces pays-là qui jurent à DIEU d'être inutiles aux hommes. Les prêtres n'ayant que très-peu de choses à faire, s'occupent à étudier & à propager. Ils font des enfans robustes, & leur

La géographie pag. 152, donne libéralement un million d'habitans à Paris, deux cent mille à Lyon, deux cent mille à Lille qui n'en a pas vingt-cinq mille; cent mille à Nantes, à Marseilles, à Toulouse. Il vous débite ces mensonges imprimés avec la même confiance qu'il parle du lac Sirbon, & qu'il démontre le déluge. Et on nourrit l'esprit de la jeunesse de ces extravagances!

donnent une meilleure éducation que n'en ont les enfans des marquis Français & Italiens.

Rome, au contraire, ferait déferte fans les cardinaux, les ambaffadeurs, & les voyageurs. Elle ne ferait, comme le temple de *Jupiter-Ammon*, qu'un monument illuftre. On comptait, du tems des premiers céfars, des millions d'hommes dans ce territoire ftérile, que les efclaves & le fumier rendaient fécond. C'était une exception à cette loi générale, que la population eft d'ordinaire en raifon de la bonté du fol.

La victoire avait fertilifé & peuplé cette terre ingrate. Une efpèce de gouvernement la plus étrange, la plus contradictoire qui ait jamais étonné les hommes, a rendu au territoire de *Romulus* fe première nature. Tout le pays eft dépeuplé d'Orviette à Terracine. Rome, réduite à fes citoyens, ne ferait pas à Londres comme un eft à douze; & en fait d'argent & de commerce, elle ne ferait pas aux villes d'Amfterdam & de Londres comme un eft à mille.

Ce que Rome a perdu, non-feulement l'Europe l'a regagné; mais la population a triplé prefque partout depuis *Charlemagne*.

Je dis triplé; & c'eft beaucoup; car on ne propage point en progreffion géométrique. Tous les calculs qu'on a faits fur cette prétendue multiplication font des chimères abfurdes.

Si une famille d'hommes ou de finges multipliait en cette façon, la terre au bout de deux cents ans n'aurait pas de quoi les nourrir.

La nature a pourvu à conferver & à reftraindre les efpèces. Elle reffemble aux parques qui filaient & coupaient toujours. Elle n'eft occupée que de naiffances & de deftructions.

Si elle a donné à l'animal homme, plus d'idées, plus de mémoire qu'aux autres; fi elle l'a rendu capable de généralifer fes idées & de les combiner; fi elle l'a avan-

tagé du don de la parole ; elle ne lui a pas accordé celui de la multiplication comme aux insectes. Il y a plus de fourmis dans telle lieue quarrée de bruyères, qu'il n'y a jamais eu d'hommes sur le globe.

Quand un pays possède un grand nombre de fainéans, soyez sûr qu'il est assez peuplé, puisque ces fainéans sont logés, nourris, vêtus, amusés, respecté par ceux qui travaillent.

S'il y a trop d'habitans, si toutes les places sont prises, on va travailler & mourir à St. Domingue, à la Martinique, à Philadelphie, à Boston.

Le point principal n'est pas d'avoir du superflu en hommes, mais de rendre ce que nous en avons le moins malheureux qu'il est possible.

Remercions la nature de nous avoir donné l'être dans la zone tempérée, peuplée presque partout d'un nombre plus que suffisant d'habitans qui cultivent tous les arts ; & tâchons de ne pas gâter notre bonheur par nos sottises.



POSTE.

AUTREFOIS si vous aviez eu un ami à Constantinople & un autre à Moscou, vous auriez été obligé d'attendre leur retour pour apprendre de leurs nouvelles. Aujourd'hui, sans qu'ils sortent de leur chambre, ni vous de la vôtre, vous conversez familiérement avec eux par le moyen d'une feuille de papier. Vous pouvez même leur envoyer par la poste un sachet de l'apoticaire *Arnoud* contre l'apoplexie ; & il est reçu plus infailliblement qu'il ne les guérit.

Si l'un de vos amis a besoin de faire toucher de l'argent à Pétersbourg & l'autre à Smyrne, la poste fait votre affaire.

Votre maîtresse est-elle à Bordeaux, & vous devant Prague avec votre régiment, elle vous assure régulièrement de sa tendresse; vous savez par elle toutes les nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous fait.

Enfin, la poste est le lien de toutes les affaires, de toutes les négociations; les absens deviennent par elle présens; elle est la consolation de la vie.

La France où cette belle invention fut renouvellée dans nos tems barbares, a rendu ce service à toute l'Europe. Aussi n'a-t-elle jamais corrompu ce bienfait; & jamais le ministère qui a eu le département des postes n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu besoin de savoir ce qu'elles contenaient. Il n'en est pas ainsi, dit-on, dans d'autres pays. On a prétendu qu'en Allemagne vos lettres en passant par cinq ou six dominations différentes, étaient lues cinq ou six fois, & qu'à la fin le cachet était si rompu qu'on était obligé d'en remettre un autre.

M. *Craigs* secretaire d'état en Angleterre, ne voulut jamais qu'on ouvrît les lettres dans ses bureaux; il disait que c'était violer la foi publique, qu'il n'est pas permis de s'emparer d'un secret qui ne nous est pas confié, qu'il est souvent plus criminel de prendre a un homme ses pensées que son argent; que cette trahison est d'autant plus mal-honnête qu'on peut la faire sans risque, & sans en pouvoir être convaincu.

Pour dérouter l'empressement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ses dépêches en chiffres. Mais la partie en caractères ordinaires, servait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres qu'on appelle *sténographie*.

On opposa à ces énigmes l'art de les déchiffrer; mais cet art fut très-fautif & très-vain. On ne réussit qu'à faire accroire à des gens peu instruits qu'on avait déchiffré

leurs lettres, & on n'eut que le plaisir de leur donner des inquiétudes. Telle est la loi des probabilités que dans un chiffre bien fait il y a deux cents, trois cents, quatre cents à parier contre un, que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la syllabe dont il est représentatif.

Le nombre des hasards augmente avec la combinaison de ces numéros ; & le déchiffrement devient totalement impossible quand le chiffre est fait avec un peu d'art.

Ceux qui se vantent de déchiffrer une lettre sans être instruits des affaires qu'on y traite & sans avoir des secours préliminaires, sont de plus grands charlatans que ceux qui se vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point apprise.

Quant à ceux qui vous envoient familiérement par la poste, une tragédie en grand papier & en gros caractère avec des feuilles blanches pour y mettre vos observations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphysique, en attendant le second, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la discrétion requise, & qu'il y a même des pays où ils risqueraient de faire connaître au ministère qu'ils sont de mauvais poëtes & de mauvais métaphysiciens.



LES POURQUOI.

POURQUOI un royaume réduit souvent aux extrémités & à quelque avilissement, s'est-il pourtant soutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraser? c'est que la nation est active & industrieuse. Elle ressemble aux abeilles ; on leur prend leur cire & leur miel., & le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas ?

Pourquoi presque tous les papes & tous les évêques, au seizième siècle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obstinèrent-ils à proscrire le mariage des prêtres, tandis que l'église grecque a continué d'ordonner que ses curés eussent des femmes ?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, & ne distingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de secte. Les Egyptiens n'étaient point appellés *Isiaques*, *Osiriaques*; les peuples de Syrie n'avaient point le nom de *Cibéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à *Jupiter*, & ne s'intitulèrent jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à *Saturne*; il n'y eut pas un village du Latium qu'on appellât *Saturnien :* au contraire, les disciples du DIEU de vérité prenant le titre de leur maître même, & s'appellant *oints* comme lui, déclarèrent dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, & se firent pendant plus de quatorze cents ans la guerre entr'eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatistes*, de *hussites*, de *papistes*, de *luthériens*, de *calvinistes*. Et même en dernier lieu, les jansénistes & les molinistes n'ont point eu de mortification plus cuisante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela ?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *cours d'athéïsme* du grand poëte *Lucrèce*, imprimé à l'usage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres & sous les yeux du sage duc de *Montausier*, & de l'éloquent *Bossuet* évêque de Meaux, & du savant *Huet* évêque d'Avranche ? C'est-là que vous trouvez ces sublimes impiétés, ces vers admirables contre la providence & contre l'immortalité de l'ame, qui passent de bouche en bouche à tous les siècles à venir,

Ex

Ex nihilo, in nihilum nil posse reverti.
Rien ne vient du néant, rien ne s'anéantit.

❁ ❁

Tangere enim ac tangi nisi corpus nulla potest res.
Le corps seul peut toucher & gouverner le corps.

❁ ❁

Nec benè pro meritis capitur nec tangitur ira. (*Deus.*)
Rien ne peut flatter Dieu, rien ne peut l'irriter.

❁ ❁

Tantum religio potuit suadere malorum.
C'est la religion qui produit tous les maux.

❁ ❁

Desipere est mortale æterno jungere & unà
Consentire putare & fungi munera posse.

Il faut être insensé pour oser joindre ensemble
Ce qui dure à jamais & ce qui doit périr.

❁ ❁

Nil igitur mors est, ad nos, nil pertinet hilum.
Cesser d'être n'est rien; tout meurt avec le corps.

❁ ❁

Ergo mortalem esse animam fateare necesse est.
Non il n'est point d'enfer, & notre ame est mortelle.

❁ ❁

Inde acheriusa fit stultorum denique vita.
Les vieux fous sont en proie aux superstitions.

❁ ❁

& cent autres vers qui sont le charme de toutes les nations; productions immortelles d'une esprit qui se crut mortel.

Non-seulement on vous vend ces vers latins dans la rue St. Jacques, & sur le quai des Augustins; mais vous

achetez hardiment les traductions faites dans tous les patois dérivés de la langue latine ; traductions ornées de notes savantes qui éclaircissent la doctrine du matérialisme, qui rassemblent toutes les preuves contre la divinité, & qui l'anéantiraient si elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un président à mortier ; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'histoire du sage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philosophe Welche ose-t-il imprimer en son propre & privé nom, que si les hommes étaient nés sans doigts, ils n'auraient jamais pu travailler en tapisserie ; aussi-tôt un autre Welche revêtu pour son argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre & l'auteur.

Pourquoi les spectacles sont-ils anathématisés par certaines gens qui se disent du premier ordre de l'état, tandis qu'ils sont nécessaires à tous les ordres de l'état, tandis qu'ils sont payés par le souverain de l'état, qu'ils contribuent à la gloire de l'état, & que les loix de l'état les maintiennent avec autant de splendeur que de régularité ?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris ; à l'avilissement, à l'oppression, à la rapine, le grand nombre de ces hommes laborieux & innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits ; & qu'au contraire, on respecte, on ménage, on courtise l'homme inutile & souvent très-méchant qui ne vit que de leur travail, & qui n'est riche que de leur misère ?

Pourquoi pendant tant de siècles, parmi tant d'hommes qui font croître le bled dont nous sommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrît cette erreur ridicule, laquelle enseigne que le bled doit pourrir pour germer, & mourir pour renaître ; erreur qui a produit

tant d'assertions impertinentes; tant de fausses comparaisons, tant d'opinions ridicules?

Pourquoi les fruits de la terre étant si nécessaires pour la conservation des hommes & des animaux; voit-on cependant tant d'années & tant de contrées où ces fruits manquent absolument?

Pourquoi la terre est-elle couverte de poisons dans la moitié de l'Afrique & de l'Amérique?

Pourquoi n'est-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'insectes que d'hommes?

Pourquoi un peu de sécrétion blanchâtre & puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des desirs & des pensées, & pourquoi ces êtres-là se persécuteront-ils toujours les uns les autres?

Pourquoi existe-t-il tant de mal; tout étant formé par un DIEU que tous les théistes se sont accordés à nommer bon?

Pourquoi nous plaignant sans cesse de nos maux, nous occupons-nous toujours à les redoubler?

Pourquoi étant si misérables a-t-on imaginé que n'être plus est un grand mal, lorsqu'il est clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant sa naissance?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déserts demandent la pluie & sont toujours arides?

Pourquoi, & comment a-t-on des rêves dans le sommeil si on n'a point d'ame; & comment ces rêves sont-ils toujours si incohérens, si extravagans, si on en a une?

Pourquoi les astres circulent-ils d'occident en orient plutôt qu'au contraire?

Pourquoi existons nous? pourquoi y a-t-il quelque chose?



PRÉTENTIONS.

IL n'y a pas dans notre Europe un seul prince qui ne s'intitule *souverain* d'un pays possédé par son voisin. Cette manie politique est inconnue dans le reste du monde ; jamais le roi de Boutan ne s'est dit *empereur de la Chine*, jamais le conteish tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte*.

Les plus belles prétentions ont toujours été celles des papes ; deux clefs en sautoir les mettaient visiblement en possession du royaume des cieux. Ils liaient & ils déliaient tout sur la terre. Cette ligature les rendait maîtres du continent, & les filets de *saint Pierre* leur donnaient le domaine des mers.

Plusieurs savans théologiens ont cru que ces dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorsqu'ils furent vivement attaqués par les tyrans nommés *luthériens*, *anglicans*, *calvinistes*, &c. &c. Il est très-vrai que plusieurs d'entr'eux devinrent plus modestes, que leur cour céleste eut plus de décence ; cependant, leurs prétentions se sont renouvellées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin*, *Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avait que faire, puisqu'il était absous par les évêques de son royaume & qu'il était victorieux.

Aldobrandin résista d'abord pendant une année entière, & ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambassadeur de France. A la fin il consentit à ouvrir la porte du royaume des cieux à *Henri*, aux conditions suivantes.

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des sous-portiers tels que des évêques, au lieu de s'adresser au grand portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France jusqu'à-ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de sa puissance.

3°. Qu'il se ferait sacrer & couronner une seconde fois, la première étant nulle, puisqu'elle avait été faite sans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chasserait tous les protestans de son royaume, ce qui n'était ni honnête ni possible. La chose n'était pas honnête parce que les protestans avaient prodigué leur sang pour le faire roi de France. Elle n'était pas possible parce que ces dissidens étaient au nombre des deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vîte la guerre au grand-turc, ce qui n'était ni plus honnête ni plus possible; puisque le grand-turc l'avait reconnu roi dans le tems que Rome ne le reconnaissait pas, & que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaisseaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-turc son allié.

6°. Qu'il recevrait couché sur le ventre tout de son long l'absolution de M. le légat selon la forme ordinaire; c'est-à-dire, qu'il serait fustigé par M. le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jésuites chassés de son royaume par le parlement, pour l'assassinat commis sur sa personne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets plusieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer plusieurs. Il obtint surtout avec bien de la peine qu'il ne serait fouetté que par procureur & de la propre main d'*Aldobrandin*.

Vous me direz que sa sainteté était forcée à exiger des conditions si extravagantes par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un soldat poltron que son colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clement VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux

droits de sa thiare ; que c'était un si grand plaisir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me repliquerez que si un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions, s'il voulait donner le fouet au roi de France, ou au roi d'Espagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chassé les révérends pères jésuites, il risquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, & d'essuyer des humiliations beaucoup plus grandes ; qu'il faut sacrifier ses prétentions à son utilité ; qu'on doit céder au tems ; que le shérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte, s'il est victorieux & affermi. Je vous répondrai que vous avez raison.



PRÊTRES DES PAYENS.

DOM *Navarette* dans une de ses lettres à *Dom Jouan d'Autriche*, rapporte ce discours du dalai-laa à son conseil privé.

« Mes vénérables frères ; vous & moi nous savons » très-bien que je ne suis pas immortel ; mais il est bon » que les peuples le croient. Les Tartares du grand & du » petit Thibet sont un peuple de col roide & de lumiè- » res courtes, qui ont besoin d'un joug pesant & de » grosses erreurs. Persuadez-leur bien mon immortalité » dont la gloire réjaillit sur vous, & qui vous procure » honneurs & richesses.

» Quand le tems viendra où les Tartares seront plus » éclairés, on pourra leur avouer alors que les grands- » lamas ne sont point immortels, mais que leurs pré- » décesseurs l'ont été ; & que ce qui était nécessaire pour

» la fondation de ce divin édifice, ne l'eſt plus quand
» l'édifice eſt affermi ſur un fondement inébranlable.

» J'ai eu d'abord quelque peine à faire diſtribuer aux
» vaſſaux de mon empire, les agrémens de ma chaiſe
» percée, proprement enchaſſés dans des cryſtaux ornés
» de cuivre doré; mais ces monumens ont été reçus
» avec tant de reſpect, qu'il a fallu continuer cet uſage,
» lequel après tout ne répugne en rien aux bonnes
» mœurs, & qui fait entrer beaucoup d'argent dans
» notre tréſor ſacré.

» Si jamais quelque raiſonneur impie perſuade au
» peuple que notre derrière n'eſt pas auſſi divin que no-
» tre tête; ſi on ſe révolte contre nos reliques, vous
» en ſoutiendrez la valeur autant que vous le pourrez.
» Et ſi vous êtes forcés enfin d'abandonner la ſainteté
» de notre cu, vous conſerverez toujours dans l'eſprit
» des raiſonneurs le profond reſpect qu'on doit à notre
» cervelle, ainſi que dans un traité avec les Mongüles
» nous avons cédé une mauvaiſe province pour être poſ-
» ſeſſeurs paiſibles des autres.

» Tant que nos Tartares du grand & du petit Thibet
» ne ſauront ni lire ni écrire, tant qu'ils ſeront groſ-
» ſiers & dévots, vous pourrez prendre hardiment leur
» argent, coucher avec leurs femmes & avec leurs
» filles, & les menacer de la colère du Dieu *Fo* s'ils
» oſent ſe plaindre.

» Lorſque le tems de raiſonner ſera arrivé (car enfin
» il faut bien qu'un jour les hommes raiſonnent) vous
» prendrez alors une conduite toute oppoſée; & vous
» direz le contraire de ce que vos prédéceſſeurs ont dit,
» car vous devez changer de bride à meſure que les che-
» vaux deviennent plus difficiles à gouverner. Il faudra
» que votre extérieur ſoit plus grave, vos intrigues
» plus myſtérieuſes, vos ſecrets mieux gardés, vos
» ſophiſmes plus éblouiſſans, votre politique plus fine.
» Vous êtes alors les pilotes d'un vaiſſeau qui fait eau

» de tous côtés. Ayez ſous vous des ſubalternes qui
» ſoient continuellement occupés à pomper, à calfater,
» à boucher tous les trous. Vous voguerez avec plus de
» peine; mais enfin vous voguerez, & vous jetterez dans
» l'eau ou dans le feu, ſelon qu'il conviendra le mieux,
» tous ceux qui voudront examiner ſi vous avez bien
» radoubé le vaiſſeau.

» Si les incrédules ſont ou le prince des Kalkas, ou
» le contaish des Calmouks, ou un prince de Caſan,
» ou tel autre grand ſeigneur qui ait malheureuſement
» trop d'eſprit, gardez-vous bien de prendre querelle
» avec eux. Reſpectez-les, dites-leur toujours que
» vous eſpérez qu'ils rentreront dans la bonne voie.
» Mais pour les ſimples citoyens, ne les épargnez ja-
» mais; plus ils ſeront gens de bien, vous devrez
» travailler à les exterminer; car ce ſont les gens d'hon-
» neur qui ſont les plus dangereux pour vous.

» Vous aurez la ſimplicité de la colombe, la prudence
» du ſerpent, & la griffe du lion ſelon les lieux & ſelon
» les tems. »

Le dalai-lama avait à peine prononcé ces paroles que la terre trembla, les éclairs coururent d'un pole à l'autre, le tonnerre gronda, une voix céleſte ſe fit entendre, ADOREZ DIEU ET NON LE GRAND LAMA.

Tous les petits lamas ſoutinrent que la voix avait dit, *adorez* DIEU *& le grand lama*. On le crut long-tems dans le royaume de Thibet; & maintenant on ne le croit plus.



PRIERES.

NOUS ne connaissons aucune religion sans prières ; les Juifs même en avaient, quoiqu'il n'y eût point chez eux de formule publique jusqu'au tems où ils chantèrent leurs cantiques dans leurs synagogues, ce qui n'arriva que très-tard.

Tous les hommes, dans leurs desirs & dans leurs craintes, invoquèrent le secours d'une divinité. Des philosophes, plus respectueux envers l'Etre suprême ; & moins condescendans à la faiblesse humaine, ne voulurent pour toute prière que la résignation. C'est en effet tout ce qui semble convenir entre la créature & le créateur. Mais la philosophie n'est pas faite pour gouverner le monde, elle s'élève trop au-dessus du vulgaire ; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce serait proposer aux marchandes de poissons frais d'étudier les sections coniques.

Parmi les philosophes même, je ne crois pas qu'aucun autre que *Maxime* de Tyr ait traité cette matière. Voici la substance des idées de ce *Maxime*.

L'Eternel a ses desseins de toute éternité. Si la prière est d'accord avec ses volontés immuables, il est très-inutile de lui demander ce qu'il a résolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a résolu, c'est le prier d'être faible, léger, inconstant ; c'est croire qu'il soit tel ; c'est se moquer de lui. Ou vous lui demandez une chose juste ; en ce cas il la doit, & elle se fera sans qu'on l'en prie ; c'est même se défier de lui que lui faire instance. Ou la chose est injuste ; & alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grace que vous implorez : si digne, il le sait mieux que vous ; si indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas.

En un mot, nous ne faiſons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un bacha, comme un ſultan qu'on peut irriter & appaiſer.

Enfin, toutes les nations prient DIEU : les ſages ſe réſignent & lui obéiſſent.

Prions avec le peuple, & réſignons-nous avec les ſages.

Nous avons déjà parlé des prières publiques de pluſieurs nations, & de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un tems immémorial, laquelle mérite toute notre attention, par ſa conformité avec notre prière enſeignée par JESUS-CHRIST même. Cette oraiſon juive s'appelle le Kadish, elle commence par ces mots : « O » DIEU ! que votre nom ſoit magnifié & ſanctifié ; faites » régner votre règne; que la rédemption fleuriſſe, & que » le meſſie vienne promptement ! »

Ce Kadish, qu'on récite en caldéen, a fait croire qu'il était auſſi ancien que la captivité ; & que ce fut alors qu'ils commencèrent à eſpérer un meſſie, un libérateur qu'ils ont demandé depuis dans le tems de leurs calamités.

Ce mot de meſſie, qui ſe trouve dans cette ancienne prière, a fourni beaucoup de diſputes ſur l'hiſtoire de ce peuple. Si cette prière eſt du tems de la tranſmigration à Babylone, il eſt clair qu'alors les Juifs devaient ſouhaiter & attendre un libérateur. Mais d'où vient que dans des tems plus funeſtes encore, après la deſtruction de Jéruſalem par *Titus*, ni *Joſeph*, ni *Philon* ne parlèrent jamais de l'attente d'un meſſie ? Il y a des obſcurités dans l'hiſtoire de tous les peuples ; mais celle des Juifs eſt un chaos perpétuel. Il eſt triſte pour les gens qui veulent s'inſtruire, que les Caldéens & les Egyptiens aient perdu leurs archives, tandis que les Juifs ont conſervé les leurs.



PRIVILÉGES, CAS PRIVILÉGIÉS.

L'USAGE qui prévaut presque toujours contre la raison, a voulu qu'on appellât *privilégiés* les délits des ecclésiastiques & des moines contre l'ordre civil, ce qui est pourtant très-commun ; & qu'on nommât *délits communs* ceux qui ne regardent que la discipline ecclésiastique ; cas dont la police civile ne s'embarrasse pas, & qui sont abandonnés à la hiérarchie sacerdotale.

L'église n'ayant de jurisdiction que celle que les souverains lui ont accordée, & les juges de l'église n'étant ainsi que des juges privilégiés par le souverain, on devrait appeller *cas privilégiés* ceux qui sont de leur compétence, & *délits communs* ceux qui doivent être punis par les officiers du prince. Mais les canonistes qui sont très-rarement exacts dans leurs expressions, surtout lorsqu'il s'agit de la jurisdiction royale, ayant regardé un prêtre nommé *official* comme étant de droit le seul juge des clercs, ils ont qualifié de *privilége* ce qui appartient de droit commun aux tribunaux laïcs : & les ordonnances des rois ont adopté cette expression en France.

S'il faut se conformer à cet usage, le juge d'église connaît seul du délit commun ; mais il ne connaît des cas privilégiés que concurremment avec le juge royal. Celui-ci se rend au tribunal de l'officialité, mais il n'y est que l'assesseur du juge d'église. Tous les deux sont assistés de leur greffier, chacun rédige séparément, mais en présence l'un de l'autre, les actes de la procédure. L'official qui préside interroge seul l'accusé ; & si le juge royal a des questions à lui faire, il doit requérir le juge d'église de les proposer. L'instruction conjointe étant achevée, chaque juge rend séparément son jugement.

Cette procédure est hérissée de formalités, & elle en-

traîne d'ailleurs des longueurs qui ne devraient pas être admises dans la jurisprudence criminelle. Les juges d'église qui n'ont pas fait une étude des loix & des formalités, n'instruisent guère de procédures criminelles sans donner lieu à des appels comme d'abus qui ruinent en frais le prévenu, le font languir dans les fers, ou retardent sa punition s'il est coupable.

D'ailleurs, les Français n'ont aucune loi précise qui ait déterminé quels sont les cas privilégiés. Un malheureux gémit souvent une année entière dans les cachots avant de savoir quels seront ses juges.

Les prêtres & les moines sont dans l'état, & sujets de l'état. Il est bien étrange, que lorsqu'ils ont troublé la société, ils ne soient pas jugés comme les autres citoyens, par les seuls officiers du souverain.

Chez les Juifs, les grands-prêtres même n'avaient point ce privilége, que nos loix ont accordé à de simples habitués de paroisse. *Salomon* déposa le grand-pontife *Abiathar*, sans le renvoyer à la synagogue pour lui faire son procès. (*a*) JESUS-CHRIST, accusé devant un juge séculier & payen, ne recusa pas sa jurisdiction. *Saint Paul* traduit au tribunal de *Felix* & de *Festus*, ne le déclina point.

L'empereur *Constantin* accorda d'abord ce privilége aux évêques. *Honorius* & *Théodose le jeune* l'étendirent à tous les clercs, & *Justinien* le confirma.

En rédigeant l'ordonnance criminelle de 1670, le conseiller d'état *Pussort* & le président *Novion* étaient d'avis (*b*) d'abolir la procédure conjointe, & de rendre aux juges royaux le droit de juger seuls les clercs accusés de cas privilégiés. Mais cet avis raisonnable fut combattu par le premier président de *Lamoignon*, & par l'avocat-général *Talon*. Et une loi qui était faite pour réformer nos abus, confirma le plus ridicule de tous.

(*a*) III. liv. des rois, ch. II. v. 26 & 27.

(*b*) Procès verbal de l'ordonnance, pag. 43 & 44.

Une déclaration du roi de 26 Avril 1657, défend au parlement de Paris de continuer la procédure commencée contre le cardinal de *Retz* accusé du crime de lèze-majesté. La même déclaration veut que les procès des cardinaux, archevêques & évêques du royaume, accusés du crime de lèze-majesté, soient instruits & jugés par les juges ecclésiastiques, comme il est ordonné par les canons.

Mais cette déclaration contraire aux usages du royaume, n'a été enrégistrée dans aucun parlement, & ne serait pas suivie. Nos livres rapportent plusieurs arrêts qui ont décrété de prise de corps, déposé, confisqué les biens & condamné à l'amende & à d'autres peines, des cardinaux, des archevêques & des évêques. Ces peines ont été prononcées contre l'évêque de Nantes par arrêt du 25 Juin 1455.

Contre *Jean de la Balue* cardinal & évêque d'Angers, par arrêt du 29 Juillet 1469.

Contre *Jean Hébert* évêque de Constance en 1480.

Contre *Louis de Rochechouart* évêque de Nantes en 1481.

Contre *Géofroi de Pompadour* évêque de Périgueux, & *George d'Amboise* évêque de Montauban en 1488.

Contre *Géofroi Dintiville* évêque d'Auxerre en 1531.

Contre *Bernard Lordat* évêque de Pamiers en 1537.

Contre le cardinal de *Châtillon* évêque de Beauvais le 19 Mars 1569.

Contre *Géofroi de la Martonie* évêque d'Amiens le 9 Juillet 1594.

Contre *Gilbert Genebrard* archevêque d'Aix le 26 Janvier 1596.

Contre *Guillaume Rose* évêque de Senlis le 5 Septembre 1598.

Contre le cardinal de *Sourdis* archevêque de Bordeaux le 17 Novembre 1615.

Le parlement de Paris décréta de prise de corps le car-

dinal de *Bouillon*, & fit saisir ses biens par arrêt du 20 Juin 1710.

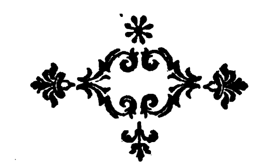
Le cardinal de *Mailly* archevêque de Rheims, fit en 1717 un mandement tendant à détruire la paix ecclésiastique établie par le gouvernement. Le bourreau brûla publiquement le mandement par arrêt du parlement.

Le Sr. *Languet* évêque de Soissons ayant soutenu qu'il ne pouvait être jugé par la justice du roi, même pour crime de lèze-majesté, il fut condamné à dix mille livres d'amende.

Dans les troubles honteux excités par les refus de sacremens, le simple présidial de Nantes condamna l'évêque de cette ville à six mille francs d'amende pour avoir refusé la communion à ceux qui la demandaient.

En 1764 l'Archevêque d'Auch, du nom de *Montillet*, fut condamné à une amende ; & son mandement, regardé comme un libelle diffamatoire, fut brûlé par le bourreau à Bordeaux.

Ces exemples ont été très-fréquens La maxime que les ecclésiastiques sont entiérement soumis à la justice du roi comme les autres citoyens, a prévalu dans tout le royaume. Il n'y a point de loi expresse qui l'ordonne. Mais l'opinion de tous les jurisconsultes, le cri unanime de la nation, & le bien de l'état sont une loi.



PROPHÊTES.

LE prophête *Jurieu* fut sifflé, les prophêtes des Cevennes furent pendus ou roués; les prophêtes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori; les prophêtes anabaptistes furent condamnés à divers supplices; le prophête *Savonarola* fut cuit à Florence. Et s'il est permis de joindre à tous ceux-là les véritables prophêtes Juifs, on verra que leur destinée n'a pas été moins malheureuse; le plus grand de leurs prophêtes, *saint Jean-Baptiste* eut le cou coupé.

On prétend que *Zacharie* fut assassiné; mais heureusement cela n'est pas prouvé. Le prophête *Jeddo* ou *Addo* qui fut envoyé à Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureusement mangé un morceau de pain, fut mangé à son tour par un lion, & on trouva ses os sur le grand chemin entre ce lion & son âne. *Jonas* fut avalé par un poisson; il est vrai qu'il ne resta dans son ventre que trois jours & trois nuits; mais c'est toujours passer soixante & douze heures fort mal à son aise.

Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babylone. Ce n'est pas un grand malheur à la vérité; mais c'est une voiture fort incommode. On doit beaucoup souffrir quand on est suspendu par les cheveux l'espace de trois cents milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes, la jument *Borak* ou l'hypogriphe.

Michée fils de *Jemilla*, ayant vu le Seigneur assis sur son trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le roi *Achab*, le diable s'étant présenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commission, *Michée* rendit compte de la part du Seigneur au roi *Achab* de cette aventure cé-

lefte. Il eft vrai que pour récompenfe, il ne reçut qu'un énorme foufflet de la main du prophête *Sédékia*; Il eft vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours; mais enfin il eft défagréable pour un homme infpiré d'être fouffletté & fourré dans un cu de baffe-foffe.

On croit que le roi *Amafias* fit arracher les dents au prophête *Amos* pour l'empêcher de parler. Ce n'eft pas qu'on ne puiffe abfolument parler fans dents; on a vu de vieilles édentées très-bavardes; mais il faut prononcer diftinctement une prophétie, & un prophête édenté n'eft pas écouté avec le refpect qu'on lui doit.

Baruch effuya bien des perfécutions. *Ezéchiel* fut lapidé par les compagnons de fon efclavage. On ne fait fi *Jérémie* fut lapidé, ou s'il fut fcié en deux.

Pour *Ifaïe*, il paffe pour conftánt qu'il fut fcié par ordre de *Manaffé* roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'eft un méchant métier que celui de prophête. Pour un feul, qui comme *Elie*, va fe promener de planètes en planètes dans un beau carroffe de lumière, traîné par quatre chevaux blancs, il y en a cent qui vont à pied, & qui font obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils reffemblent affez à *Homère* qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les fept villes qui fe difputèrent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories, auxquelles il n'avait jamais penfé. On a fait fouvent le même honneur aux prophêtes. Je ne difconviens pas qu'il n'y eût ailleurs des gens inftruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à fon ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très-bien imaginé un brave philofophe ou fou de nos jours.

A l'égard des véritables prophêtes Juifs, il y a une très-grande difficulté, c'eft que plufieurs d'entr'eux étaient hérétiques famaritains. *Ozée* était de la tribu d'Iffacar, territoire famaritain; *Elie* & *Elizée* eux-mêmes

en

en étaient. Mais il est aisé de répondre à cette objection. On sait assez que l'esprit souffle où il veut, & que la grace tombe sur le sol le plus aride comme sur le plus fertile.

PROPHÉTIES.

SECTION PREMIÈRE.

IL est encore des prophêtes, nous en avions deux à Bissêtre en 1723; l'un & l'autre se disaient *Elie.* On les fouetta, & il n'en fut plus question.

Avant les prophêtes des Cevennes qui tiraient des coups de fusil derrière les haies au nom du Seigneur en 1704, la Hollande eut le fameux *Pierre Jurieu* qui publia l'*accomplissement des prophéties.* Mais que la Hollande n'en soit pas trop fière. Il était né en France dans une petite ville appellée *Mer*, de la généralité d'Orléans. Mais il faut avouer que ce ne fut qu'à Roterdam que DIEU l'appella à la prophétie.

Ce *Jurieu* vit clairement, comme bien d'autres, dans l'apocalypse, que le pape était la bête, (*a*) qu'elle tenait *poculum aureum plenum abominationum*, la coupe d'or pleine d'abominations; que les quatre premières lettres de ces quatre mots latins formaient le mot *pápá*, que par conséquent son règne allait finir, que les Juifs rentreraient dans Jérusalem, qu'ils domineraient sur le monde entier pendant mille ans, après quoi viendrait l'antechrist, puis JESUS assis sur une nuée jugerait les vivans & les morts.

Jurieu prophétise expressément (*b*) que le tems de la

(*a*) Tom. I. pag. 187.
(*b*) Tom. II. pag. 133 & 134.

grande révolution & de la chûte entière du papisme *tombera justement sur l'an 1689, que j'estime*, dit-il, *être le tems de la vendange apocalyptique; car les deux témoins ressusciteront en ce tems-là. Après quoi la France doit rompre avec le pape avant la fin du siècle, ou au commencement de l'autre*, & *le reste de l'empire antichrétien s'abolira partout.*

Cette particule disjonctive *ou*, ce signe du doute n'était pas d'un homme adroit. Il ne faut pas qu'un prophête hésite. Il peut être obscur, mais il doit être sûr de son fait.

La révolution du papisme n'étant point arrivée en 1689 comme *Pierre Jurieu* l'avait prédit, il fit faire au plus vîte une nouvelle édition où il assura que c'était pour 1690. Et ce qui est étonnant, c'est que cette édition fut suivie immédiatement d'une autre. Il s'en est fallu beaucoup que le dictionnaire de *Bayle* ait eu une pareille vogue, mais l'ouvrage de *Bayle* est resté, & *Pierre Jurieu* n'est pas même demeuré dans la bibliothèque bleue avec *Nostradamus.*

On n'avait pas alors un seul prophête. Un presbytérien anglais qui étudiait à Utrecht, combattit tout ce que disait *Jurieu* sur les sept fioles & les sept trompettes de l'apocalypse, sur le règne de mille ans, sur la conversion des Juifs, & même sur l'antéchrist. Chacun s'appuyait de l'autorité de *Cocceïus*, de *Coterus*, de *Drabicius*, de *Comenius* grands prophêtes précédens, & de la prophétesse *Christine.* Les deux champions se bornèrent à écrire; on espérait qu'ils se donneraient des soufflets comme Sédékia en appliqua un à Michée en lui disant, *Devine comment l'esprit divin a passé de ma main sur ta joue.* Mot-à-mot, *Comment l'esprit a-t-il passé de toi à moi?* Le public n'eut pas cette satisfaction, & c'est bien dommage.

SECTION SECONDE.

Il n'appartient qu'à l'église infaillible de fixer le véritable sens des prophéties ; car les Juifs ont toujours soutenu avec leur opiniâtreté ordinaire qu'aucune prophétie ne pouvait regarder JESUS-CHRIST ; & les pères de l'église ne pouvaient disputer contr'eux avec avantage, puisque hors *St. Ephrem*, le grand *Origène* & *St. Jerôme*, il n'y eut jamais aucun père de l'église qui sût un mot d'hébreu.

Ce ne fut qu'au neuvième siècle que *Raban* le maure, depuis évêque de Mayence, apprit la langue juive. Son exemple fut suivi de quelques autres, & alors on commença à disputer avec les rabins sur le sens des prophéties.

Raban fut étonné des blasphêmes qu'ils prononçaient contre notre sauveur, l'appellant *bâtard*, *impie*, *fils de Panther*, & disant qu'il n'est pas permis de prier DIEU sans le maudire. (*a*) *Quod nulla oratio posset apud* DEUM *accepta esse nisi in ea Dominum nostrum* JESUM-CHRISTUM *maledicant. Confitentes eum esse impium & filium impii, id est nescio cujus æthnici quem nominant Pandera a quo dicunt matrem Domini adulteratam.*

Ces horribles profanations se trouvent en plusieurs endroits dans le talmud, dans les livres du Nizachon, dans la dispute de *Rittangel*, dans celles de *Jechiel* & de *Nacmanides* intitulées le *rempart de la foi*; & surtout dans l'abominable ouvrage du *Toldos Jeschut*.

C'est particuliérement dans le prétendu *rempart de la foi* du rabin *Isaac*, que l'on interprète toutes les prophéties qui annoncent JESUS-CHRIST en les appliquant à d'autres personnes.

C'est-là qu'on assure que la trinité n'est figurée dans

(*a*) *Vangesilius in proemio*, pag. 53.

aucun livre hébreu, & qu'on n'y trouve pas la plus légère trace de notre sainte religion. Au contraire, ils alléguent cent endroits qui, selon eux, disent que la loi mosaïque doit durer éternellement.

Le fameux passage qui doit confondre les Juifs & faire triompher la religion chrétienne, de l'aveu de tous nos grands théologiens, est celui d'Isaïe ; *Voici une vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, & son nom sera Emmanuel; il mangera du beurre & du miel jusqu'à ce qu'il sache rejetter le mal & choisir le bien..... Et avant que l'enfant sache rejetter le mal & choisir le bien, la terre que tu as en détestation sera abandonnée de ses deux rois.... Et l'Eternel sifflera aux mouches des ruisseaux d'Egypte, & aux abeilles qui sont au pays d'Assur.... Et en ce jour-là le seigneur rasera avec un rasoir de louage le roi d'Assur, la tête & le poil des génitoires, & il achevera aussi la barbe.... Et l'Eternel me dit, prends un grand rouleau & y écris avec une touche en gros caractère, qu'on se dépêche de butiner, prenez vite les dépouilles.... Donc je pris avec moi de fideles témoins, savoir Urie le sacrificateur, & Zacharie fils de Jeberecia.... Et je couchai avec la prophéteſſe, elle conçut & enfanta un enfant mâle; & l'Eternel me dit appelle l'enfant Maher-salal-has-bas. Car avant que l'enfant sache crier mon père & ma mère, on enlèvera la puissance de Damas, & le butin de Samarie devant le roi d'Assur.*

Le rabin *Isaac* affirme après tous les autres docteurs de sa loi, que le mot hébreu *alma* signifie tantôt une vierge, tantôt une femme mariée ; que *Ruth* est appellée *alma* lorsqu'elle était mère ; qu'une femme adultère est quelquefois même nommée *alma*; qu'il ne s'agit ici que de la femme du prophête *Isaïe*; que son fils ne s'appelle point *Emmanuel*, mais *Maher-salal-has-bas*; que quand ce fils mangera du beurre & du miel, les deux rois qui assiègent Jérusalem seront chassés du pays, &c.

Ainsi ces interprètes aveugles de leur propre religion & de leur propre langue, combattent contre l'église, & disent obstinément que cette prophétie ne peut regarder JESUS-CHRIST en aucune manière.

On a mille fois réfuté leur explication dans nos langues modernes. On a employé la force; les gibets, les roues, les flammes; cependant ils ne se rendent pas encore.

Il a porté nos maladies, & il a soutenu nos douleurs, & nous l'avons cru affligé de plaies, frappé de DIEU *& affligé.*

Quelque frappante que cette prédiction puisse nous paraître, ces Juifs obstinés disent qu'elle n'a nul rapport avec JESUS-CHRIST, & qu'elle ne peut regarder que les prophètes qui étaient persécutés pour les péchés du peuple.

Et voilà que mon serviteur prospérera, sera honoré, & élevé très-haut.

Ils disent encore que cela ne regarde pas JESUS-CHRIST, mais *David*; que ce roi en effet prospéra, mais que JESUS qu'ils méconnurent, ne prospéra pas.

Voici que je ferai un nouveau pacte avec la maison d'Israël & avec la maison de Juda.

Ils disent que ce passage ne signifie, selon la lettre & selon le sens, autre chose sinon, je renouvellerai mon pacte avec Juda & avec Israël. Cependant, leur pacte n'a pas été renouvellé; on ne peut faire un plus mauvais marché que celui qu'ils ont fait. N'importe, ils sont obstinés.

Et toi, Bethléem d'Ephrata, qui es petite dans les milliers de Juda, il sortira pour toi un dominateur en Israël, & sa sortie est depuis le commencement jusqu'au jour d'à jamais.

Ils osent nier encore que cette prophétie soit pour

JESUS-CHRIST. Il disent qu'il est évident que *Michée* parle de quelque capitaine natif de Bethléem, qui remportera quelque avantage à la guerre contre les Babyloniens; car il parle le moment d'après de l'histoire de Babylone & des sept capitaines qui élurent *Darius.* Et si on démontre qu'il s'agit du messie, ils n'en veulent pas convenir.

Ces Juifs se trompent grossiérement sur Juda qui devait être *comme un lion*, & qui n'a été que comme un âne sous les Perses, sous *Alexandre*, sous les *Seleucides*, sous les *Ptolomées*, sous les Romains, sous les Arabes & sous les Turcs.

Ils ne savent ce qu'ils entendent par le *Shilo*, & par la *verge*, & par la *cuisse de Juda.* La verge n'a été dans Juda qu'un tems très-court; ils disent des pauvretés; mais l'abbé *Houteville* n'en dit-il pas beaucoup davantage avec ses phrases, son néologisme & son éloquence de rhéteur, qui met toujours des mots à la place des choses, & qui se propose des objections très-difficiles pour n'y répondre que par du verbiage?

Tout cela est donc peine perdue. Et quand l'abbé *Français* ferait encore un livre plus gros, quand il le joindrait aux cinq ou six mille volumes que nous avons sur cette matière, nous en serions plus fatigués sans avoir avancé d'un seul pas.

On se trouve donc plongé dans un chaos qu'il est impossible à la faiblesse de l'esprit humain de débrouiller jamais. On a besoin encore une fois d'une église infaillible qui juge sans appel. Car enfin, si un Chinois, un Tartare, un Africain réduit au malheur de n'avoir que du bon sens, lisait toutes ces prophéties, il lui ferait impossible d'en faire l'application ni à JESUS-CHRIST, ni aux Juifs, ni à personne. Il ferait dans l'étonnement, dans l'incertitude, ne concevrait rien, n'aurait pa une idée distincte. Il ne pourrait pas faire un pas dans cet abyme; il lui faut un guide. Prenons donc l'église pour

notre guide, c'eſt le moyen de cheminer. On arrive avec ce guide non-ſeulement au ſanctuaire de la vérité, mais à de bons canonicats, à de groſſes commanderies, à de très-opulentes abbayes croſſées & mitrées dont l'abbé eſt appellé *monſeigneur* par ſes moines & par ſes payſans, à des évêchés qui vous donnent le titre de *princes*; on jouit de la terre, & on eſt sûr de poſſéder le ciel en propre.



PROPRIÉTÉS.

LIBERTY, *and property* : c'eſt le cri anglais. Il vaut mieux que *ſaint George & mon droit*, *ſaint Denis & mon joie* : c'eſt le cri de la nature.

De la Suiſſe à la Chine les payſans poſsèdent des terres en propres. Le droit ſeul de conquête a pu dans quelques pays dépouiller les hommes d'un droit ſi naturel.

L'avantage général d'une nation eſt celui du ſouverain, du magiſtrat & du peuple, pendant la paix & pendant la guerre. Cette poſſeſſion des terres accordées aux payſans eſt-elle également utile au trône & aux ſujets dans tous les tems ? Pour qu'elle le ſoit au trône, il faut qu'elle puiſſe produire un revenu plus conſidérable & plus de ſoldat.

Il faut donc voir ſi le commerce & la population augmenteront. Il eſt certain que le poſſeſſeur d'un terrain cultivera beaucoup mieux ſon héritage que celui d'autrui. L'eſprit de propriété double la force de l'homme. On travaille pour ſoi & pour ſa famille avec plus de vigueur & de plaiſir que pour un maître. L'eſclave qui eſt dans la puiſſance d'un autre, a peu d'inclination pour le mariage. Il craint ſouvent même de faire des eſclaves comme lui. Son induſtrie eſt étouffée; ſon ame abrutie : & ſes

forces ne s'exercent jamais dans toute leur élaſticité. Le poſſeſſeur au contraite deſire une femme qui partage ſon bonheur, & des enfans qui l'aident dans ſon travail. Son épouſe & ſes fils ſont ſes richeſſes. Le terrain de ce cultivateur peut devenir dix fois plus fertile qu'auparavant ſous les mains d'une famille laborieuſe. Le commerce général ſera augmenté. Le tréſor du prince en profitera. La campagne fournira plus de ſoldats. C'eſt donc évidemment l'avantage du prince. La Pologne ſerait trois fois plus peuplée & plus riche ſi le payſan n'était pas eſclave.

Ce n'en eſt pas moins l'avantage des ſeigneurs. Qu'un ſeigneur poſsède dix mille arpens de terre cultivés par des ſerfs; dix mille arpens ne lui procureront qu'un revenu très-faible, ſouvent abſorbé par les réparations, & réduit à rien par l'intempérie des ſaiſons. Que ſera-ce, ſi la terre eſt d'une plus vaſte étendue, & ſi le terrain eſt ingrat? Il ne ſera que la maître d'une vaſte ſolitude. Il ne ſera réellement riche qu'autant que ſes vaſſaux le ſeront. Son bonheur dépend du leur. Si ce bonheur s'étend juſqu'à rendre ſa terre trop peuplée, ſi le terrain, manque à tant de mains laborieuſes, (au-lieu qu'auparavant les mains manquaient au terrain) alors l'excédent des cultivateurs néceſſaires ſe répand dans les villes, dans les ports de mer, dans les atteliers des artiſtes, dans les armées. La population aura produit ce grand bien; & la poſſeſſion des terres accordées aux cultivateurs, ſous la redevance qui enrichit les ſeigneurs, aura produit cette population.

Il y a une autre eſpèce de propriété non moins utile; c'eſt celle qui eſt affranchie de toute redevance, & qui ne paie que les tributs généraux, impoſés par le ſouverain, pour le bien & le maintien de l'état. C'eſt cette propriété qui a contribué ſurtout à la richeſſe de l'Angleterre, de la France & des villes libres d'Allemagne. Les ſouverains qui affranchirent les terrains dont

étaient composés leurs domaines, en recueillirent d'abord un grand avantage; puisqu'on acheta chèrement ces franchises. Et ils en retirent aujourd'hui un bien plus grand, surtout en Angleterre & en France, par les progrès de l'industrie & du commerce.

L'Angleterre donna un grand exemple au seizième siècle, lorsqu'on affranchit les terres dépendantes de l'église & des moines. C'était une chose bien odieuse, bien préjudiciable à un état de voir des hommes, voués par leur institut à l'humilité & à la pauvreté, devenus les maîtres des plus belles terres du royaume, traiter les hommes, leurs frères, comme des animaux de service, faits pour porter leurs fardeaux. La grandeur de ce petit nombre de prêtres avilissait la nature humaine. Leurs richesses particulières appauvrissait le reste du royaume. L'abus a été détruit; & l'Angleterre est devenue riche.

Dans tout le reste de l'Europe, le commerce n'a fleuri, les arts n'ont été en honneur, les villes ne se sont accrues & embellies, que quand les serfs de la couronne & de l'église ont eu des terres en propriété. Et ce qu'on doit soigneusement remarquer, c'est que si l'église y a perdu des droits qui ne lui appartenaient pas, la couronne y a gagné l'extension de ses droits légitimes. Car l'église, dont la première institution est d'imiter son législateur humble & pauvre, n'est point faite originairement pour s'engraisser du fruit des travaux des hommes; & le souverain, qui représente l'état, doit économiser le fruit de ces mêmes travaux pour le bien de l'état même, & pour la splendeur du trône. Partout où le peuple travaille pour l'église, l'état est pauvre. Partout où le peuple travaille pour lui & pour le souverain, l'état est riche.

C'est alors que le commerce étend partout ses branches. La marine marchande devient l'école de la marine militaire. De grandes compagnies de commerce se forment. Le souverain trouve, dans les tems difficiles, des

ressources auparavant inconnues. Ainsi dans les états Autrichiens, en Angleterre, en France, vous voyez le prince emprunter facilement de ses sujets cent fois plus qu'ils n'en pouvaient arracher par la force, quand les peuples croupissaient dans la servitude.

Tous les paysans ne seront pas riches; & il ne faut pas qu'ils le soient. On a besoin d'hommes qui n'aient que leurs bras, & de la bonne volonté. Mais ces hommes mêmes, qui semblent le rebut de la fortune, participeront au bonheur des autres. Il seront libres de vendre leur travail à qui voudra le mieux payer. Cette liberté leur tiendra lieu de propriété. L'espérance certaine d'un juste salaire les soutiendra. Ils élèveront avec gaieté leur famille dans leurs métiers laborieux & utiles. C'est surtout cette classe d'hommes si méprisables aux yeux des puissans, qui fait la pépinière des soldats. Ainsi, depuis le sceptre jusqu'à la faulx & à la houlette, tout s'anime, tout prospère, tout prend une nouvelle force par ce seul ressort.

Après avoir vu s'il est avantageux à un état que les cultivateurs soient propriétaires, il reste à voir jusqu'où cette concession peut s'étendre. Il est arrivé dans plus d'un royaume, que le serf affranchi étant devenu riche par son industrie, s'est mis à la place de ses anciens maîtres appauvris par leur luxe. Il a acheté leurs terres, il a pris leurs noms. L'ancienne noblesse a été avilie; & la nouvelle n'a été qu'enviée & méprisée. Tout a été confondu. Les peuples qui ont souffert ces usurpations, ont été le jouet des nations qui se sont préservées de ce fléau.

Les erreurs d'un gouvernement peuvent être une leçon pour les autres. Ils profitent du bien qu'il a fait; ils évitent le mal où il est tombé.

Il est si aisé d'opposer le frein des loix à la cupidité & à l'orgueil des nouveaux parvenus; de fixer l'étendue des terrains roturiers qu'ils peuvent acheter; de leur

interdire l'acquisition des grandes terres seigneuriales; que jamais un gouvernement ferme & sage ne pourra se repentir d'avoir affranchi la servitude & d'avoir enrichi l'indigence. Un bien ne produit jamais un mal que lorsque ce bien est poussé à un excès vicieux; & alors il cesse d'être bien. Les exemples des autres nations avertissent; & c'est ce qui fait que les peuples qui sont policés les derniers, surpassent souvent les maîtres dont ils ont pris les leçons.



PROVIDENCE.

J'ETAIS à la grille lorsque sœur *Fessue* disait à sœur *Confite*; la providence prend un soin visible de moi, vous savez comme j'aime mon moineau; il était mort, si je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir sa guérison. DIEU a rendu mon moineau à la vie; remercions la Ste. Vierge.

Un métaphysicien lui dit, ma sœur, il n'y a rien de si bon que des *Ave Maria*, surtout quand une fille les récite en latin dans un fauxbourg de Paris; mais je ne crois pas que DIEU s'occupe beaucoup de votre moineau tout joli qu'il est; songez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de seize planètes & de l'anneau de Saturne, au centre desquels il a placé le soleil qui est aussi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliards de milliard d'autres soleils, de planètes & de comètes à gouverner. Ses loix immuables & son concours éternel font mouvoir la nature entière; tout est lié à son trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de sa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de sœur *Fessue* un instant de plus qu'il ne devait vivre, ces

Ave Maria auraient violé toutes les loix poſées de toute éternité par le grand-Etre ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau DIEU, un nouvel ordre de choſes.

SŒUR FESSUE.

Quoi ! vous croyez que DIEU faſſe ſi peu de cas de ſœur *Feſſue*.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je ſuis fâché de vous dire que vous n'êtes comme moi qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie ; que vos organes, ceux de votre moineau & les miens, ſont deſtinés à ſubſiſter un nombre déterminé de minutes dans ce fauxbourg de Paris.

SŒUR FESSUE.

S'il eſt ainſi, j'étais prédeſtinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Oui ; mais ils n'ont pas forcé DIEU à prolonger la vie de votre moineau au-delà de ſon terme. La conſtitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononceriez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point, que cet oiſeau né comme vous par l'action irréſiſtible des loix générales, ayant été malade ſe porterait mieux ; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, & que nous aurions enſemble cette converſation.

SŒUR FESSUE.

Monſieur, ce diſcours ſent l'héréſie. Mon confeſſeur, le révérend père de *Menou*, en inférera que vous ne croyez pas à la providence.

LE METAPHYSICIEN.

Je crois la providence générale, ma chère sœur, celle dont est émanée de toute éternité la loi qui règle toute chose, comme la lumière jaillit du soleil; mais je ne crois point qu'une providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SŒUR FESSUE.

Mais pourtant, si mon confesseur vous dit comme il me l'a dit à moi, que DIEU change tous les jours ses volontés en faveur des ames dévotes ?

LE METAPHYSICIEN.

Il me dira la plus plate bêtise qu'un confesseur de filles puisse dire à un homme qui pense.

SŒUR FESSUE.

Mon confesseur une bête ! sainte vierge *Marie !*

LE METAPHYSICIEN.

Je ne dis pas cela; je dis qu'il ne pourrait justifier que par une bêtise énorme, les faux principes qu'il vous a insinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SŒUR FESSUE.

Ouais ! j'y penserai; cela mérite réflexion.



PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE.

JE suppose que celui qui lira cet article est convaincu que ce monde est formé avec intelligence, & qu'un peu d'astronomie & d'anatomie suffisent pour faire admirer cette intelligence universelle & suprême.

Encore une fois, *Mens agitat molem.*

Peut-il savoir par lui-même si cette intelligence est toute-puissante, c'est-à-dire infiniment puissante? a-t-il la moindre notion de l'infini pour comprendre ce que c'est qu'une puissance infinie?

Le célèbre historien philosophe *David Hume* dit, (*a*) « Un poids de dix onces est enlevé dans la balance par » un autre poids; donc cet autre poids est de plus de » dix onces; mais on ne peut apporter de raison pour-» quoi il doit être de cent. »

On peut dire de même; Tu reconnais une intelligence suprême assez forte pour te former, pour te conserver un tems limité, pour te récompenser, pour te punir. En sais-tu assez pour te démontrer qu'elle peut davantage?

Comment peux-tu te prouver par ta raison que cet Etre peut plus qu'il n'a fait?

La vie de tous les animaux est courte. Pouvait-il la faire plus longue?

Tous les animaux sont la pâture les uns des autres sans exception. Tout naît pour être dévoré. Pouvait-il former sans détruire?

Tu ignores quelle est sa nature. Tu ne peux donc savoir si sa nature ne l'a pas forcé de ne faire que les choses qu'il a faites.

Ce globe n'est qu'un vaste champ de destruction &

(*a*) *Particular providence*, pag. 359.

de carnage. Ou le grand-Etre a pu en faire une demeure éternelle de délices pour tous les êtres fenfibles, ou il ne l'a pas pu. S'il l'a pu & s'il ne l'a pas fait, crains de le regarder comme malfaifant. Mais s'il ne l'a pas pu, ne crains point de le regarder comme une puiffance très-grande circonfcrite par fa nature dans fes limites.

Qu'elle foit infinie ou non, cela ne t'importe. Il eft indifférent à un fujet que fon maître pofsède cinq cents lieues de terrain ou cinq mille, il n'en eft ni plus ni moins fujet.

Lequel ferait plus injurieux à cet Etre ineffable de dire, il a fait des malheureux fans pouvoir s'en difpenfer, ou il les a faits pour fon plaifir?

Plufieurs fectes le repréfentent comme cruel; d'autres, de peur d'admettre un DIEU méchant, ont l'audace de nier fon exiftence. Ne vaut-il pas mieux dire que probablement la néceffité de fa nature & celle des chofes ont tout déterminé?

Le monde eft le théatre du mal moral & du mal phyfique; on ne le fent que trop; & le *Tout eft bien* de *Shaftsburi*, de *Bolingbroke* & de *Pope*, n'eft qu'un paradoxe de bel efprit, une mauvaife plaifanterie.

Les deux principes de *Zoroaftre* & de *Manès* tant reffaffés par *Bayle*, font une plaifanterie plus mauvaife encore. Ce font, comme on l'a déjà obfervé, les deux médecins de *Molière* dont l'un dit à l'autre, Paffez-moi l'émétique, & je vous pafferai la faignée. Le manichéifme eft abfurde; & voilà pourquoi il a eu un fi grand parti.

J'avoue que je n'ai point été éclairé par tout ce que dit *Bayle* fur les manichéens & fur les pauliciens. C'eft de la controverfe; j'aurais voulu de la pure philofophie. Pourquoi parler de nos myftères à *Zoroaftre*? dès que vous ofez traiter nos myftères qui ne veulent que de la foi & non du raifonnement, vous vous ouvrez des précipices.

Le fatras de notre théologie ſcholaſtique n'a rien à faire avec le fatras des rêveries de *Zoroaſtre.*

Pourquoi diſcuter avec *Zoroaſtre* le péché originel ? il n'en a jamais été queſtion que du tems de *St. Auguſtin. Zoroaſtre* ni aucun légiſlateur de l'antiquité n'en avait entendu parler.

Si vous diſputez avec *Zoroaſtre*, mettez ſous la clef l'ancien & le nouveau teſtament qu'il ne connaiſſait pas ; & qu'il faut révérer ſans vouloir les expliquer.

Qu'aurai-je donc dit à *Zoroaſtre* ? ma raiſon ne peut admettre deux dieux qui ſe combattent, cela n'eſt bon que dans un poëme où *Minerve* ſe querelle avec *Mars.* Ma faible raiſon eſt bien plus contente d'un ſeul grand-Etre dont l'eſſence était de faire, & qui a fait tout ce que ſa nature lui a permis, qu'elle n'eſt ſatisfaite de deux grands-Etres dont l'un gâte tous les ouvrages de l'autre. Votre mauvais principe *Arimane* n'a pu déranger une ſeule des loix aſtronomiques & phyſiques du bon principe *Oromaze* ; tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux. Pourquoi le méchant *Arimane* n'aurait-il eu de puiſſance que ſur ce petit globe de la terre ?

Si j'avais été *Arimane* j'aurais attaqué *Oroſmade* dans ſes belles & grandes provinces de tant de ſoleils & d'étoiles. Je ne me ſerais pas borné à lui faire la guerre dans un petit village.

Il y a beaucoup de mal dans ce village. Mais d'où ſavons-nous que ce mal n'était pas inévitable ?

Vous êtes forcé d'admettre une intelligence répandue dans l'univers ; mais 1°. ſavez-vous, par exemple, ſi cette puiſſance s'étend juſqu'à prévoir l'avenir ? Vous l'avez aſſuré mille fois ; mais vous n'avez jamais pu ni le prouver, ni le comprendre. Vous ne pouvez ſavoir comment un être quelconque voit ce qui n'eſt pas. Or l'avenir n'eſt pas ; donc nul être ne peut le voir. Vous

vous réduiſez à dire qu'il prévoit ; mais prévoir c'eſt conjecturer. (*a*)

Or un DIEU qui, ſelon vous, conjecture, peut ſe tromper. Il s'eſt réellement trompé dans votre ſyſtême ; car s'il avait prévu que ſon ennemi empoiſonnerait ici-bas toutes ſes œuvres, il ne les aurait pas produites, il ne ſe ſerait pas préparé lui-même la honte d'être continuellement vaincu.

2°. Ne lui fais-je pas bien plus d'honneur en diſant qu'il a fait tout par la néceſſité de ſa nature, que vous ne lui en faites en lui ſuſcitant un ennemi qui défigure, qui ſouille, qui détruit ici-bas toutes ſes œuvres ?

3°. Ce n'eſt point avoir de DIEU une idée indigne, que de dire qu'ayant formé des milliards de mondes où la mort & le mal n'habitent point, il a fallu que le mal & la mort habitaſſent dans celui-ci.

4°. Ce n'eſt point rabaiſſer DIEU que de dire qu'il ne pouvait former l'homme ſans lui donner de l'amour-propre ; que cet amour-propre ne pouvait le conduire ſans l'égarer preſque toujours ; que ſes paſſions ſont néceſſaires, mais qu'elles ſont funeſtes ; que la propagation ne peut s'exécuter ſans deſirs ; que ces deſirs ne peuvent animer l'homme ſans querelles, que ces querelles amènent néceſſairement des guerres, &c.

5°. En voyant une partie des combinaiſons du règne végétal, animal & minéral ; & ce globe percé partout comme un crible d'où tant d'exhalaiſons s'échappent en foule, quel ſera le philoſophe aſſez hardi ou le ſcholaſtique aſſez imbécille pour voir clairement que la nature pouvait arrêter les effets des volcans, les intempéries de l'atmoſphère, la violence des vents, les peſtes & tous les fléaux deſtructeurs ?

6°. Il faut être bien puiſſant, bien fort, bien induſ-

(*a*) C'eſt le ſentiment des ſociniens.

trieux pour avoir formé des lions qui dévorent des taureaux, & produit des hommes qui inventent des armes pour tuer d'un seul coup non-seulement les taureaux & les lions, mais encore pour se tuer les uns les autres. Il faut être très-puissant pour avoir fait naître des araignées qui tendent des filets pour prendre des mouches; mais ce n'est pas être tout-puissant, infiniment puissant.

7°. Si le grand-Etre avait été infiniment puissant, il n'y a nulle raison pour laquelle il n'aurait pas fait les animaux sensibles infiniment heureux; il ne l'a pas fait, donc il ne l'a pas pu.

8°. Toutes les sectes des philosophes ont échoué contre l'écueil du mal physique & moral. Il ne reste que d'avouer que DIEU ayant agi pour le mieux n'a pu agir mieux.

9°. Cette nécessité tranche toutes les difficultés & finit toutes les disputes. Nous n'avons pas le front de dire *tout est bien*; nous disons tout est le moins mal qu'il se pouvait.

10°. Pourquoi un enfant meurt-il souvent dans le sein de sa mère? pourquoi un autre ayant eu le malheur de naître, est-il réservé à des tourmens aussi longs que sa vie, terminés par une mort affreuse?

Pourquoi la source de la vie a-t-elle été empoisonnée dans toute la terre depuis la découverte de l'Amérique? pourquoi depuis le septième siècle de notre ère vulgaire la petite vérole emporte-t-elle la huitième partie du genre humain? pourquoi de tout tems les vessies ont-elles été sujettes à être des carrières de pierres? pourquoi la peste, la guerre, la famine & l'inquisition? Tournez-vous de tous les sens; vous ne trouverez d'autre solution sinon que tout a été nécessaire.

Je parle ici aux seuls philosophes & non pas aux théologiens. Nous savons bien que la foi est le fil du labyrinthe. Nous savons que la chûte d'*Adam* & d'*Eve*,

le péché originel, la puissance immense donnée aux diables; la prédilection accordée par le grand-Etre au peuple Juif, & le baptême substitué à l'amputation du prépuce sont les réponses qui éclaircissent tout. Nous n'avons argumenté que contre *Zoroastre* & non contre l'université de Conimbre ou Coïmbre, à laquelle nous nous soumettons dans tous nos articles. (Voyez les *Lettres de Memmius à Ciceron*, & répondez-y, si vous pouvez.)

PUISSANCE,

LES DEUX PUISSANCES.

Section première.

QUICONQUE tient le sceptre & l'encensoir, a les deux mains fort occupées. On peut le regarder comme un homme fort habile, s'il commande à des peuples qui ont le sens commun. Mais s'il n'a à faire qu'à des imbécilles, à des espèces de sauvages, on peut le comparer au cocher de *Bernier* que son maître rencontra un jour dans un carrefour de Déli haranguant la populace & lui vendant de l'orviétan. Quoi! *Lapierre*, lui dit *Bernier*, tu es devenu médecin? Oui, monsieur, lui répondit le cocher, tel peuple, tel charlatan.

Le daïri des Japonois, le dalai-lama du Thibet auraient pu en dire autant. *Numa Pompilius* même avec son *Egerie*, aurait fait la même réponse à *Bernier*. *Melchisedec* était probablement dans le cas, aussi-bien que cet *Anius* dont parle *Virgile* au troisième chant de l'Enéide.

Rex Anius, rex idem hominum phœbique sacerdos
Vittis & sacra redimitus tempora lauro.

Je ne ſais quel tranſlateur du ſeizième ſiècle, a tranſlaté ainſi ces vers de *Virgile*.

Anius qui fut roi tout ainſi qu'il fut prêtre,
Mange à deux rateliers, & doublement eſt maître.

Ce charlatan *Anius* n'était roi que de l'iſle de Délos, très-chétif royaume, qui après celui de Melchiſedec & d'Ivetot, était un des moins conſidérables de la terre; mais le culte d'*Apollon* lui avait donné une grande réputation : il ſuffit d'un ſaint pour mettre tout un pays en crédit.

Trois électeurs Allemands ſont plus puiſſans qu'*Anius*, & ont comme lui le droit de mître & de couronne, quoique ſubordonnés, du moins en apparence, à l'empereur romain qui n'eſt que l'empereur d'Allemagne. Mais de tous les pays où la plénitude du ſacerdoce, & la plénitude de la royauté conſtitue la puiſſance la plus pleine qu'on puiſſe imaginer, c'eſt Rome moderne.

Le pape eſt regardé dans la partie de l'Europe catholique comme le premier des rois, & le premier des prêtres. Il en fut de même dans la Rome qu'on appelle *payenne*; Jules Céſar était à la fois grand-pontife, dictateur, guerrier, vainqueur, très-éloquent, très-galant, en tout le premier des hommes; & à qui nul moderne n'a pu être comparé, excepté dans une épître dédicatoire.

Le roi d'Angleterre poſsède à-peu-près les mêmes dignités que le pape en qualité de l'égliſe.

L'impératrice de Ruſſie eſt auſſi maîtreſſe abſolue de ſon clergé dans l'empire le plus vaſte qui ſoit ſur la terre. L'idée qu'il peut exiſter deux puiſſances oppoſées l'une à l'autre dans un même état, y eſt regardée par le clergé même comme une chimère auſſi abſurde que pernicieuſe.

Je dois rapporter à ce propos une lettre que l'impératrice de Russie *Catherine II* daigna m'écrire au mont Krapac le 22 Avril 1765, & dont elle m'a permis de faire usage dans l'occasion.

« Des Capucins qu'on tolère à Moscou (car la tolé-
» rance est générale dans cet empire, il n'y a que les jé-
» suites qui n'y sont pas soufferts) s'étant opiniâtrés cet hi-
» ver à ne pas vouloir enterrer un Français qui était mort
» subitement, sous prétexte qu'il n'avait pas reçu les sa-
» cremens; *Abraham Chaumeix* fit un factum contre
» eux, pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un
» mort; mais ce factum, ni deux requisitions du gouver-
» neur ne purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur
» fit dire de choisir ou de passer la frontière, ou d'enter-
» rer ce Français; ils partirent, & j'envoyai d'ici des au-
» gustins plus dociles, qui voyant qu'il n'y avait pas à
» badiner, firent tout ce qu'on voulut.

» Voilà donc *Abraham Chaumeix* en Russie qui de-
» vient raisonnable; il s'oppose à la persécution. S'il pre-
» nait de l'esprit, il ferait croire les miracles aux plus in-
» crédules; mais tous les miracles du monde n'effaceront
» pas sa honte d'avoir été le délateur de l'Encyclopédie.

. . . .

. . . .

» Les sujets de l'église souffrant des vexations souvent
» tyranniques, auxquelles les fréquens changemens de
» maîtres contribuaient beaucoup, se révoltèrent vers
» la fin du règne de l'impératrice *Elizabeth*, & ils
» étaient à mon avénement plus de cent mille en armes.
» C'est ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de chan-
» ger entiérement l'administration des biens du clergé,
» & de fixer ses revenus. *Arsène* évêque de Rostou, s'y
» opposa, poussé par quelques-uns de ses confrères, qui
» ne trouvèrent pas à propos de se nommer. Il envoya
» deux mémoires où il voulait établir le principe absurde
» des deux puissances. Il avait déjà fait cette tentative du

» tems de l'impératrice *Elizabeth* ; on s'était contenté de
» lui imposer silence, mais son insolence & sa folie re-
» doublant, il fut jugé par le métropolitain de Novogo-
» rod, & par le synode entier, condamné comme fana-
» tique, coupable d'une entreprise contraire à la foi
» orthodoxe, autant qu'au pouvoir souverain ; déchu de
» sa dignité & de la prêtrise, & livré au bras séculier. Je
» lui fis grace, & je me contentai de le réduire à la con-
» dition de moine. »

Telles sont ses propres paroles ; il en résulte qu'elle sait soutenir l'église & la contenir ; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre, que tous les ordres de l'état doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres.

« La tolérance est établie chez nous, elle fait loi de
» l'état, il est défendu de persécuter. Nous avons, il est
» vrai, des fanatiques qui faute de persécution, se brû-
» lent eux-mêmes, mais si ceux des autres pays en fai-
» saient autant, il n'y aurait pas grand mal, le monde
» en serait plus tranquille, & *Calas* n'aurait pas été
» roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager & vain qu'on désavoue ensuite dans la pratique, ni même par le desir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent & qui enseignent à penser. Elle pose ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le conseil de législation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

« Dans un grand empire, qui étend sa domination sur
» autant de peuples divers qu'il y a de différentes croyan-
» ces parmi les hommes, la faute la plus nuisible serait
» l'intolérance. »

Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre l'intolérance

au rang des fautes; j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution & l'esclavage. Tandis que dans le Midi....

(*a*) Jugez après cela, monsieur, s'il se trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt de signer le panégyrique que vous méditez. Non-seulement cette princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a deployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à-peu-près ainsi que les anciens Persans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût-à-DIEU qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucase vers les Alpes & les Pyrénées pour tout ravager, on vît descendre aujourd'hui des armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères.

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde, & que l'église au lieu de dire, Je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement, J'apporte la paix & non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

(*a*) Ceci est tiré d'une lettre du citoyen du mont Krapac, dans laquelle se trouve l'extrait de la lettre de l'impératrice.



SECTION SECONDE.

Converſation du révérend père Bouvet *miſſionnaire de la compagnie de* JESUS, *avec l'empereur* Cam-hi, *en préſence de frère* Attiret *jéſuite, tirée des mémoires ſecrets de la miſſion, en* 1772.

PÈRE BOUVET.

Oui, ſacrée majeſté, dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire baptiſer par moi, comme je l'eſpère, vous ſerez ſoulagé dela moitié du fardeau immenſe qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'Atlas qui portait le ciel ſur ſes épaules. Hercule le ſoulagea & porta le ciel. Vous êtes l'Atlas, & Hercule eſt le pape. Il y aura deux puiſſances dans votre empire. Notre bon Clément XI ſera la première. Ainſi vous goûterez le plus grand des biens, celui d'être oiſif pendant votre vie, & d'être ſauvé après votre mort.

L'EMPEREUR

Vraiment je ſuis très-obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine. Mais comment pourra-t-il gouverner mon empire à ſix mille lieues de chez lui ?

PÈRE BOUVET.

Rien n'eſt plus aiſé, ſacrée majeſté impériale. Nous ſommes ſes vicaires apoſtoliques ; il eſt vicaire de DIEU, ainſi vous ſerez gouverné par DIEU même.

L'EMPEREUR.

Quel plaiſir ! je ne me ſens pas d'aiſe. Votre vice-dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire, car toute peine vaut ſalaire ?

PÈRE BOUVET.

Notre vice Dieu eſt ſi bon qu'il ne prendra d'or-

dinaire que le quart tout-au-plus, excepté dans les cas de désobéissance. Notre casuel ne montera qu'à deux millions sept cent cinquante mille onces d'argent pur. C'est un bien mince objet en comparaison des biens célestes.

L'EMPEREUR.

Oui, c'est marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du grand-mogol mon voisin, de l'empire du Japon mon autre voisin, de l'impératrice de Russie mon autre bonne voisine, de l'empire de Perse, de celui de Turquie.

PÈRE BOUVET.

Pas encore ; mais cela viendra, grace à DIEU & à nous.

L'EMPEREUR.

Et combien vous en revient-il à vous autres?

PÈRE BOUVET.

Nous n'avons point de gages fixes ; mais nous sommes comme la principale actrice d'une comédie d'un comte de Cailus mon compatriote, tout ce que je.... c'est pour moi.

L'EMPEREUR.

Mais, dites-moi, si vos princes chrétiens d'Europe paient à votre Italien à proportion de ma taxe?

PÈRE BOUVET.

Non, la moitié de cette Europe s'est séparée de lui, & ne la paie point : l'autre moitié paie le moins qu'elle peut.

L'EMPEREUR.

Vous me disiez ces jours passés qu'il était maître d'un assez joli pays.

PÈRE BOUVET.

Oui, mais ce domaine lui produit peu ; il eſt en friche.

L'EMPEREUR.

Le pauvre homme ! il ne ſait pas faire cultiver ſa terre & il prétend gouverner les miennes !

PÈRE BOUVET.

Autrefois dans un de nos conciles, c'eſt-à-dire, dans un de nos ſénats de prêtres, qui ſe tenait dans une ville nommée Conſtance, notre ſaint père fit propoſer une taxe nouvelle pour ſoutenir ſa dignité. L'aſſemblée répondit, qu'il n'avait qu'à faire labourer ſon domaine ; mais il s'en donna bien de garde ; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L'EMPEREUR.

Oh bien, allez lui dire que non-ſeulement je fais labourer chez moi, mais que je laboure moi-même, & je doute fort que ce ſoit pour lui.

PÈRE BOUVET.

Ah ! ſainte Vierge Marie, je ſuis pris pour dupe.

L'EMPEREUR.

Partez vîte, j'ai été trop indulgent.

FRÈRE ATTIRET A FRÈRE BOUVET.

Je vous avais bien dit que l'empereur, tout bon qu'il eſt, avait plus d'eſprit que vous & moi.



PURGATOIRE.

IL eſt aſſez ſingulier que les égliſes proteſtantes ſe ſoient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il eſt bien vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts. Mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'eſt que ce fut le pape *Jean XVI*, qui inſtitua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du dixième ſiècle. De cela ſeul je conclus qu'on priait pour eux auparavant; car ſi on ſe mit à prier pour tous, il eſt à croire qu'on priait déjà pour quelques-uns d'entre eux, de même qu'on n'inventa la fête de tous les ſaints que parce qu'on avait long-tems auparavant fêté pluſieurs bienheureux. La différence entre la Touſſaint & la fête des morts, c'eſt qu'à la première nous invoquons; & à la ſeconde nous ſommes invoqués; à la première nous nous recommandons à tous les heureux, & à la ſeconde les malheureux ſe recommandent à nous.

Les gens les plus ignorans ſavent comment cette fête fut inſtituée d'abord à Cluni, qui était alors terre de l'empire allemand. Faut-il redire « que *ſaint Odilon* » abbé de Cluni, était coutumier de délivrer beau» coup d'ames du purgatoire par ſes meſſes & par ſes » prières; & qu'un jour un chevalier ou un moine » revenant de la Terre-ſainte, fut jeté par la tempête » dans une petite iſle où il rencontra un hermite, le» quel lui dit qu'il y avait là auprès de grandes flam» mes, & furieux incendies, où les trépaſſés étaient » tourmentés, & qu'il entendait ſouvent les diables ſe » plaindre de l'abbé *Odilon* & de ſes moines, que déli» vraient tous les jours quelque ame; qu'il fallait prier » *Odilon* de continuer, afin d'accroître la joie des bien» heureux au ciel, & la douleur des diables en enfer. »

C'est ainsi que frère *Girard* jésuite, raconte la chose dans sa *fleur des saints*, (*a*) d'après frère *Ribadeneira*. *Fleuri* diffère un peu de cette légende, mais il en a conservé l'essentiel.

Cette révélation engagea *saint Odidon* à instituer dans Cluni la fête des trépassés, qui ensuite fut adoptée par l'église.

C'est depuis ce tems que le purgatoire valut tant d'argent à ceux qui avaient le pouvoir d'en ouvrir les portes. C'est en vertu de ce pouvoir que le roi d'Angleterre *Jean* ce grand terrien, surnommé *sans terre*, en se déclarant homme lige du pape *Innocent III*, & en lui soumettant son royaume, obtint la délivrance d'une ame de ses parens qui était excommuniée, *pro mortuo excommunicato pro quo supplicant consanguinei.*

La chancellerie romaine eut même son tarif pour l'absolution des morts; & il y eut beaucoup d'autels privilégiés, où chaque messe qu'on disait au quatorzième siècle & au quinzième, pour six liards, délivrait une ame. Les hérétiques avaient beau remontrer qu'à la vérité les apôtres avaient eu le droit de délier tout ce qui était lié sur terre, mais non pas sous terre. On leur courrait sus comme à des scélérats qui osaint douter du pouvoir des clefs. Et en effet, il est à remarquer que quand le pape veut bien vous remettre cinq ou six cents ans de purgatoire, il vous fait grace de sa pleine puissance, *pro potestate à Deo accepta concedit.*

DE L'ANTIQUITÉ DU PURGATOIRE.

On prétend que le purgatoire était de tems immémorial reconnu par le fameux peuple Juif; & on se fonde sur le second livre des Maccabées, qui dit expressément, « qu'ayant trouvé sous les habits des Juifs (au combat

(*a*) Tom. II. pag. 445.

» d'Odollam) des choses consacrées au idoles de Jamnia, » il fut manifeste que c'était pour cela qu'ils avaient péri; » & ayant fait une quête de douze mille dragmes d'argent, » (*a*) lui qui pensait bien & religieusement de la ré- » surrection, les envoya à Jérusalem pour les péchés des » morts.

Comme nous nous sommes fait un devoir de rapporter les objections des hérétiques & des incrédules, afin de les confondre par leurs propres sentimens; nous rapporterons ici leurs difficultés sur les douze mille francs envoyés par *Judas*, & sur le purgatoire.

Ils disent.

1°. Que douze mille francs de notre monnoie était beaucoup pour *Judas*, qui soutenait une guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un présent à Jérusalem pour les péchés des morts, enfin d'attirer la bénédiction de DIEU sur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encore question de résurrection dans ces tems-là, qu'il est reconnu que cette question ne fut agitée chez les Juifs que du tems de *Gamaliel*, un peu avant les prédications de JESUS-CHRIST. (Voyez le talmud tome II.)

4°. Que la loi des Juifs consistant dans le dialogue, le lévitique & le deutéronome, n'ayant jamais parlé ni de l'immortalité de l'ame, ni des tourmens de l'enfer; il était impossible à plus forte raison qu'elle eût jamais annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques & les incrédules font les derniers efforts pour démontrer à leur manière que tous les livres des Maccabées sont évidemment apocryphes. Voici leurs prétendues preuves.

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres des Maccabées pour canoniques, pourquoi les reconnaîtrions-nous!

(*a*) Liv. II. ch. XII. v. 42, 43 & suivans.

Origène déclare formellement que l'histoire des Maccabées est à rejetter. *Saint Jérôme* juge ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée tenu en 367 ne les admit point parmi les livres canoniques ; les Athanase, les Cyrille, les Hilaire les rejettent.

Les raisons pour traiter ces livres de romans, & de très-mauvais romans, sont les suivantes.

L'auteur ignorant commence par la fausseté la plus reconnue de tout le monde. Il dit, (*a*) *Alexandre appella les jeunes nobles qui avaient été nourris avec lui dès leur enfance, & il leur partagea son royaume tandis qu'il vivait encore.*

Un mensonge aussi sot & aussi grossier, ne peut venir d'un écrivain sacré & inspiré.

L'auteur des Maccabées, en parlant d'Antiochus Epiphane, dit, *Antiochus marcha vers Elimais ; il voulut la prendre & la piller, (b) & il ne le put, parce que son discours avait été su des habitans ; & ils s'élevèrent en combat contre lui. Et il s'en alla avec une tristesse grande, & retourna en Babylone. Et lorsqu'il était encore en Perse, il apprit que son armée en Juda avait pris la fuite..... & il se mit au lit, & il mourut l'an* 149.

Le même auteur (*c*) dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'*Antiochus Epiphane* voulut piller Persépolis & non pas Elimais ; qu'il tomba de son chariot, qu'il fut frappé d'une plaie incurable — qu'il fut mangé des vers — qu'il demanda bien pardon au DIEU des Juifs, qu'il voulut se faire juif : & c'est-là qu'on trouve ce verset que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis, *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus.* Le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas ob-

(*a*) Liv. I. chap. II. v. 7.
(*b*) Chap. VI. v. 3 & suivans.
(*c*) Liv. II. chap. IX.

tenir. Cette phrase est bien juive. Mais il n'est pas permis à un auteur inspiré de se contredire si indignement.

Ce n'est pas tout, voici bien une autre contradiction & une autre bévue. L'auteur fait mourir *Antiochus Epiphane* d'une troisième façon ; (*a*) on peut choisir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nannée. Ceux qui ont voulu excuser cette ânerie, prétendent qu'on veut parler d'*Antiochus Eupator*. Mais ni *Epiphane*, ni *Eupator* ne fut lapidé.

Ailleurs, l'auteur dit (*b*) qu'un autre *Antiochus* (le grand) fut pris par les Romains, & qu'ils donnèrent à *Eumènes* les Indes & la Médie. Autant vaudrait-il dire que *François I* fit prisonnier *Henri VIII*, & qu'il donna la Turquie au duc de Savoie. C'est insulter le Saint Esprit d'imaginer qu'il ait dicté des absurdités si dégoûtantes.

Le même auteur dit (*c*) que les Romains avaient conquis les Galates. Mais ils ne conquirent la Galatie que plus de cent ans après. Donc le malheureux romancier n'écrivait que plus d'un siècle après le tems où l'on suppose qu'il a écrit ; & il en est ainsi de presque tous les livres juifs, à ce que disent les incrédules.

Le même auteur dit (*d*) que les Romains nommaient tous les ans un chef du sénat. Voilà un homme bien instruit ! il ne savait pas seulement que Rome avait deux consuls. Quelle foi pouvons-nous ajouter, disent les incrédules, à ses rapsodies de contes puérils, entassés sans ordre & sans choix par les plus ignorans & les plus imbéciles des hommes ? Quelle honte de les croire, quelle barbarie de cannibales, d'avoir persécuté des hommes sensés pour les forcer à faire semblant de croire des pauvretés pour lesquelles ils avaient le plus

(*a*) Liv. I. chap. I. v. 12.
(*b*) Liv. I. chap. VIII. v. 7 & 8.
(*c*) Liv. I. chap. VIII. v. 2 & 3.
(*d*) Liv. I. Ch. VIII. v. 15 & 16.

profond mépris ! Ainſi s'expriment des auteurs audacieux.

Notre réponſe eſt que quelques mépriſes qui viennent probablement des copiſtes, n'empêchent point que le fond ne ſoit très-vrai ; que le St. Eſprit a inſpiré l'auteur & non les copiſtes ; que ſi le concile de Laodicée a rejetté les Maccabées, ils ont été admis par le concile de Trente, dans lequel il y eut juſqu'à des jéſuites ; qu'ils ſont reçus dans toute l'égliſe romaine, & que par conſéquent nous devons les recevoir avec ſoumiſſion.

De l'origine du purgatoire.

Il eſt certain que ceux qui admirent le purgatoire dans la primitive égliſe, furent traités d'hérétiques ; on condamna les ſimoniens qui admettaient la purgation des ames. *Pſuken kadaron.* (*a*)

Saint Auguſtin condamna depuis les origéniſtes qui tenaient pour ce dogme.

Mais les ſimoniens & les origéniſtes avaient-ils pris ce purgatoire dans *Virgile*, dans *Platon*, chez les Egyptiens ?

Vous le trouvez clairement énoncé dans le ſixième chant de *Virgile*, ainſi que nous l'avons déjà remarqué ; & ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que *Virgile* peint des ames pendues en plein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos, aliæ ſub gurgite vaſto.
Infectum cluitur ſiclus aut exuritur igni.

Labbé Pellegrin traduiſit ainſi ces vers,

On voit ces purs eſprits branler au gré des vents,
Ou noyés dans les eaux, où brûlés dans les flammes ;
C'eſt ainſi qu'on nétoie & qu'on purge les ames.

(*a*) Liv. des Héréſies, ch. XXII.

Et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le pape *Grégoire* surnommé *le Grand*, non-seulement adopta cette théologie de *Virgile*, mais dans ses dialogues il introduit plusieurs ames qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans son *Phédon*; & il est aisé de se convaincre par la lecture du *Mercure Trismégiste*, que *Platon* avait pris chez les Egyptiens tout ce qu'il n'avait pas emprunté de *Timée* de Locres.

Tout cela est bien récent, tout cela est d'hier en comparaison des anciens bracmanes. Ce sont eux, il faut l'avouer, qui inventèrent le purgatoire, comme ils inventèrent aussi la révolte & la chûte des génies, des animaux célestes. (Voyez l'article *bracmanes.*)

C'est dans leur shasta, ou shastabad, écrit trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, que mon cher lecteur trouvera le purgatoire. Ces anges rebelles dont on copia l'histoire chez les Juifs du tems du rabin *Gamaliel*, avaient été condamnés par l'éternel & par son fils, à mille ans de purgatoire; après quoi DIEU leur pardonna & les fit hommes. Nous vous l'avons déjà dit, mon cher lecteur; nous vous avons déjà représenté que les bracmanes trouvèrent l'éternité des supplices trop dure; car enfin, l'éternité est ce qui ne finit jamais. Les bracmanes pensaient comme l'abbé de *Chaulieu*.

» Pardonne alors, Seigneur, si plein de tes bontés
» Je n'ai pu concevoir que mes fragilités
» Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
» Pussent être l'objet de tes sévérités,
» Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
» Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.



QUAKER OU QUOACRE,

OU PRIMITIF, OU MEMBRE DE LA PRIMITIVE ÉGLISE CHRÉTIENNE, OU PENSILVANIEN, OU PHILADELPHIEN.

DE tous ces titres, celui que j'aime le mieux eſt celui de philadelphien, *ami des frères.* Il y a bien des ſortes de vanité; mais la plus belle eſt celle qui ne s'arrogeant aucun titre, rend preſque tous les autres ridicules.

Je m'accoutume bientôt à voir un bon philadelphien me traiter d'ami & de frère; ces mots raniment dans mon cœur la charité, qui ſe refroidit trop aiſément. Mais que deux moines s'appellent, s'écrivent, votre révérence; qu'ils ſe faſſent baiſer la main en Italie & en Eſpagne, c'eſt le dernier degré d'un orgueil en démence; c'eſt le dernier degré de ſottiſe dans ceux qui la baiſent; c'eſt le dernier degré de la ſurpriſe & du rire dans ceux qui ſont témoins de ces inepties. La ſimplicité du philadelphien eſt la ſatyre continuelle des évêques qui ſe monſeigneuriſent.

N'avez-vous point de honte, diſait un laïque au fils d'un manœuvre devenu évêque, de vous intituler monſeigneur & prince? Eſt-ce ainſi qu'en uſaient *Barnabé*, *Philippe* & *Jude*? Va, va, dit le prélat ſi *Barnabé*, *Philippe* & *Jude* l'avaient pu, ils l'auraient fait; & la preuve en eſt, que leurs ſucceſſeurs l'ont fait dès qu'ils l'ont pu.

Un autre, qui avait un jour à ſa table pluſieurs gaſcons, diſait: il faut bien que je ſois monſeigneur, puiſque tous ces meſſieurs ſont marquis. *Vanitas vanitatum.*

J'ai déjà parlé des quakers à l'article *égliſe primitive*,

& c'est pour cela que j'en veux parler encore. Je vous prie, mon cher lecteur, de ne point dire que je me répète ; car s'il y a deux ou trois pages répétées dans ces *questions sur l'encyclopédie*, ce n'est pas ma faute, c'est celle des éditeurs. Je suis malade au mont Krapac, je ne puis pas avoir l'œil à tout. J'ai des associés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inspirer la paix & la tolérance, l'horreur pour le fanatisme, la persécution, la calomnie, la dureté de mœurs & l'ignorance insolente.

Je vous dirai sans me répéter que j'aime les quakers. Oui, si la mer ne me faisait pas un mal insupportable, ce serait dans ton sein, ô Pensilvanie ! que j'irais finir le reste de ma carrière s'il y a du reste. Tu es située au quarantième degré, dans le climat le plus doux & le plus favorable ; tes campagnes sont fertiles, tes maisons commodément bâties, tes habitans industrieux, tes manufactures en honneur. Une paix éternelle règne parmi tes citoyens ; les crimes y sont presque inconnus ; & il n'y a qu'un seul exemple d'un homme banni du pays. Il le méritait bien ; c'était un prêtre anglican qui s'étant fait quaker, fut indigne de l'être. Ce malheureux fut sans doute possédé du diable ; car il osa prêcher l'intolérance ; il s'appellait *George Keith* ; on le chassa ; je ne sais pas où il est allé ; mais puissent tous les intolérans aller avec lui !

Aussi de trois cent mille habitans qui vivent heureux chez toi, il y a deux cent mille étrangers. On peut, pour douze guinées, acquérir cent arpens de très-bonne terre ; & dans ces cent arpens on est véritablement roi, car on est libre, on est citoyen, vous ne pouvez faire de mal à personne, & personne ne peut vous en faire. Vous pensez ce qu'il vous plaît, & vous le dites sans que personne vous persécute. Vous ne connaissez point le fardeau des impôts, continuellement redoublé. Vous n'avez point de cour à faire, vous ne redoutez point

l'insolence d'un subalterne important. Il est vrai qu'au mont Krapac nous vivons à-peu-près comme vous ; mais nous ne devons la tranquillité dont nous jouissons qu'aux montagnes couvertes de neiges éternelles, & aux précipices affreux qui entourent notre paradis terrestre. Encore le diable quelquefois franchit-il, comme dans *Milton*, ces précipices & ces monts épouvantables pour venir infecter de son haleine empoisonnée, les fleurs de notre paradis. *Satan* s'était déguisé en crapaud pour venir tromper deux créatures qui s'aimaient. Il est venu une fois chez nous dans sa propre figure pour apporter l'intolérance. Notre innocence a triomphé de toute la fureur du diable.

QUESTION, TORTURE.

J'AI toujours présumé que la question, la torture avait été inventée par des voleurs qui étant entrés chez un avare & ne trouvant point son trésor, lui firent souffrir mille tourmens jusqu'à ce qu'il le découvrît.

On a dit souvent que la question était un moyen de sauver un coupable robuste, & de perdre un innocent trop faible ; que chez les Athéniens on ne donnait la question que dans les crimes d'état ; que les Romains n'appliquèrent jamais à la torture un citoyen romain pour savoir son secret.

Que le tribunal abominable de l'inquisition renouvella ce supplice, & que par conséquent il doit être en horreur à toute la terre.

Qu'il est aussi absurde d'infliger la torture pour parvenir à la connaissance d'un crime, qu'il était absurde d'ordonner autrefois le duel pour juger un coupable ; car souvent le coupable était vainqueur, & souvent le

coupable vigoureux & opiniâtre résiste à la question tandis que l'innocent débile y succombe.

Que cependant le duel était appellé le *jugement* de DIEU, & qu'il ne manque plus que d'appeller la torture le *jugement de* DIEU.

Que la torture est un supplice plus long & plus douloureux que la mort; qu'ainsi on punit l'accusé avant d'être certain de son crime, & qu'on le punit plus cruellement qu'en le faisant mourir.

Que mille exemples funestes ont dû désabuser les législateurs de cet usage affreux.

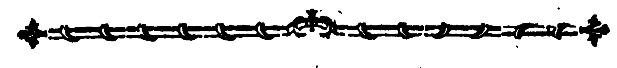
Que cet usage est aboli dans plusieurs pays de l'Europe, & qu'on voit moins de grands crimes dans ces pays que dans le nôtre où la torture est pratiquée.

On demande après cela pourquoi la torture est toujours admise chez les Français qui passent pour un peuple doux & agréable?

On répond que cet affreux usage subsiste encore parce qu'il est établi; on avoue qu'il y a beaucoup de personnes douces & agréables en France, mais on nie que le peuple soit humain.

Si on donne la question à des *Jacques Clément*, à des *Jean Chatel*, à des *Ravaillac*, à des *Damiens*, personne ne murmurera; il s'agit de la vie d'un roi & du salut de tout l'état. Mais que des juges d'Abbeville condamnent à la torture un jeune officier pour savoir quels sont les enfans qui ont chanté avec lui une vieille chanson, qui ont passé devant une procession de capucins sans ôter leur chapeau, j'ose presque dire que cette horreur perpétrée dans un tems de lumières & de paix, est pire que les massacres de la St. Barthelemi commis dans les ténèbres du fanatisme.

Nous l'avons déjà insinué, & nous voudrions le graver bien profondément dans tous les cerveaux & dans tous les cœurs.



DU MOT *QUISQUIS*, DE RAMUS, OU DE LA RAMÉE;

AVEC QUELQUES OBSERVATIONS UTILES SUR LES PERSÉCUTEURS, LES CALOMNIATEURS, ET LES FAISEURS DE LIBELLES.

IL vous importe fort peu, mon cher lecteur, qu'une des plus violentes perſécutions excitées au ſeizième ſiècle contre *Ramus*, ait eu pour objet la manière dont on devait prononcer *quiſquis* & *quanquam*.

Cette grande diſpute partagea long-tems tous les régens de collège & tous les maîtres de penſion du ſeizième ſiècle; mais elle eſt aſſoupie aujourd'hui, & probablement ne ſe réveillera pas.

Voulez-vous apprendre (*a*) ſi M. *Gallandius Torticolis paſſait M. Ramus ſon ennemi en l'art oratoire, ou ſi M. Ramus paſſait M. Gallandius Torticolis?* Vous pourrez vous ſatisfaire en conſultant *Thomas Freigius in vitâ Rami.* Car Thomas Freigius eſt un auteur qui peut être utile aux curieux, quoiqu'en diſe Banoſius.

Mais que ce *Ramus* ou *La Ramée*, fondateur d'une chaire de mathématiques au collège royal de Paris, bon philoſophe dans un tems où l'on ne pouvait guère en compter que trois, *Montagne*, *Charon* & de *Thou* l'hiſtorien; que ce *Ramus*, homme vertueux dans un ſiècle de crimes, homme aimable dans la ſociété, & même ſi on veut bel eſprit, qu'un tel homme, dis-je, ait été perſécuté toute ſa vie, qu'il ait été aſſaſſiné par des profeſſeurs & des écoliers de l'univerſité, qu'on ait

( ) Voyez Brantome *Hommes illuſtres*, Tom. II.

traîné les lambeaux de ſon corps ſanglant aux portes de tous les collèges comme une juſte réparation faite à la gloire d'*Ariſtote*; que cette horreur, dis-je encore, ait été commiſe à l'édification des ames catholiques & pieuſes; ô Français! avouez que cela eſt un peu welche.

On me dit que depuis ces tems les choſes ſont bien changées en Europe, que les mœurs ſe ſont adoucies, qu'on ne perſécute plus les gens juſqu'à la mort. Quoi donc; n'avons-nous pas déjà obſervé dans nos *Queſtions* que le reſpectable *Barnevelt*, le premier homme de la Hollande mourut ſur l'échaffaut pour la plus folle & la plus impertinente diſpute qui ait jamais troublé les cerveaux théologiques?

Que le procès criminel du malheureux *Théophile* n'eut ſa ſource que dans quatre vers d'une ode que les jéſuites *Garaſſe* & *Voiſin* lui imputèrent, qu'ils le pourſuivirent avec la fureur la plus violente & les artifices les plus noirs, qu'ils le firent brûler en effigie?

Que de nos jours cet autre procès (*a*) de la *Cadière* ne fut intenté que par la jalouſie d'un jacobin contre un jéſuite qui avait diſputé avec lui ſur la grace?

Qu'une miſérable querelle de littérature dans un café fut la première origine de ce fameux procès de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* le poëte; procès, dans lequel un philoſophe innocent fut ſur le point de ſuccomber par des manœuvres bien criminelles?

N'avons-nous pas vu l'abbé *Giot Desfontaines* dénoncer le pauvre abbé *Pellegrin* comme auteur d'une piéce de théatre, & lui faire ôter la permiſſion de dire la meſſe, qui était ſon gagne-pain?

Le fanatique *Jurieu* ne perſécuta-t-il pas ſans relâche le philoſophe *Bayle*, & lorſqu'il fut parvenu enfin à le faire dépouiller de ſa penſion & de ſa place, n'eut-il pas l'infamie de le perſécuter encore?

(*a*) Voyez l'article *Théophile* au chap. *Athéiſme*.

Le théologien *Lange* n'accusa-t-il pas *Volf* non-seulement de ne pas croire en DIEU ; mais encore d'avoir insinué dans son cours de géométrie qu'il ne fallait pas s'enrôler au service du second roi de Prusse ? & sur cette belle délation, le roi ne donna-t-il pas au vertueux *Volf* le choix de sortir de ses états dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu ? Enfin la cabale jésuitique ne voulut-elle pas perdre *Fontenelle?*

Je vous citerais cent exemples des fureurs de la jalousie pédantesque ; & j'ose maintenir, à la honte de cette indigne passion, que si tous ceux qui ont persécuté les hommes célèbres ne les ont pas traités comme les gens de collège traitèrent *Ramus*, c'est qu'ils ne l'ont pas pu.

C'est surtout dans la canaille de la littérature & dans la fange de la théologie, que cette passion éclate avec le plus de rage.

Nous allons, mon cher lecteur, vous en donner quelques exemples.

Exemples des persécutions que des hommes de lettres inconnus ont excitées, ou taché d'exciter contre des hommes connus.

Le catalogue de ces persécutions serait bien long, il faut se borner.

Le premier, qui éleva l'orage contre le très-estimable & très-regretté *Helvétius*, fut un petit convulsionnaire.

Si ce malheureux avait été un véritable homme de lettres, il aurait pu relever avec honnêteté les défauts du livre.

Il aurait pu remarquer que ce mot *esprit* étant seul, ne signifie pas l'entendement humain, titre convenable au livre de *Locke*. Qu'en Français le mot *esprit* ne veut dire ordinairement que pensée brillante. Ainsi la manière

de bien penser dans les ouvrages d'*esprit* signifie, dans le titre de ce livre, la manière de mettre de la justesse dans les ouvrages agréables, dans les ouvrages d'imagination. Le titre *esprit* sans aucune explication pouvait donc paraître équivoque. Et c'était assurément une bien petite faute.

Ensuite en examinant le livre, on aurait pu observer que ce n'est pas parce que les singes ont les mains différentes de nous qu'ils ont moins de pensées. Car leurs mains sont comme les nôtres.

Qu'il n'est pas vrai que l'homme soit l'animal le plus multiplié sur la terre. Car dans chaque maison il y a deux ou trois mille fois plus de mouches que d'hommes.

Qu'il est faux que du tems de *Néron* on se plaignît de la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, laquelle énervait les courages. Car cette doctrine était introduite depuis long-tems. Voyez *Ciceron*, *Lucrèce*, *Virgile*, &c.

Qu'il est faux que les mots nous rappellent des images ou des idées. Car les images sont des idées. Il fallait dire : des idées simples ou composées.

Qu'il est faux que la Suisse ait à proportion plus d'habitans que la France & l'Angleterre.

Qu'il est faux que le mot de *libre* soit le synonyme d'*éclairé*. Lisez le chapitre de *Locke* sur la puissance.

Qu'il est faux que les Romains aient accordé à *César*, sous le nom d'*Imperator*, ce qu'ils lui refusaient sous le nom de *Rex*. Car ils le créèrent dictateur perpétuel ; & quiconque avait gagné une bataille était *Imperator*. Ciceron était *Imperator*.

Qu'il est faux que la science ne soit que le souvenir des idées d'autrui. Car *Archimède* & *Newton* inventaient.

Qu'il est faux autant que déplacé de dire que la *Lecouvreur* & *Ninon* aient eu autant d'esprit qu'*Aristote* & *Solon* : Car *Solon* fit des loix, *Aristote* quelques livres excellens ; & nous n'avons rien de ces deux demoiselles.

Qu'il est faux de conclure que l'esprit soit le premier

des dons, de ce que l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité, & qu'il n'est pas permis de vanter son esprit. Car premièrement, il n'est permis de parler de sa probité que quand elle est attaquée. Secondement, l'esprit est un ornement dont il est impertinent de se vanter, & la probité une chose nécessaire dont il est abominable de manquer.

Qu'il est faux que l'on devienne stupide dès qu'on cesse d'être passionné. Car au contraire, une passion violente rend l'ame stupide sur tous les autres objets.

Qu'il est faux que tous les hommes soient nés avec les mêmes talens. Car dans toutes les écoles des arts & des sciences, tous ayant les mêmes maîtres, il y en a toujours très-peu qui réussissent.

Qu'enfin, sans aller plus loin, cet ouvrage d'ailleurs estimable est un peu confus, qu'il manque de méthode, & qu'il est gâté par des contes indignes d'un livre de philosophie.

Voilà ce qu'un véritable homme de lettres aurait pu remarquer. Mais de crier au déisme & à l'athéisme tout-à-la-fois, de recourir indignement à ces deux accusations contradictoires, de cabaler pour perdre un homme d'un très-grand mérite, pour le dépouiller lui & son approbateur de leurs charges, de solliciter contre lui non-seulement la sorbonne qui ne peut faire aucun mal par elle-même, mais le parlement qui en pouvait faire beaucoup; ce fut la manœuvre la plus lâche & la plus cruelle, & c'est ce qu'ont fait deux ou trois hommes pêtris de fanatisme, d'orgueil & d'envie.

DU GAZETIER ECCLÉSIASTIQUE.

Lorsque l'*Esprit des loix* parut, le gazetier ecclésiastique ne manqua pas de gagner de l'argent, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, en accusant dans deux feuilles absurdes le président de *Montesquieu* d'être déiste & athée. Sous un autre gouvernement, *Montes-*

quieu eût été perdu. Mais les feuilles du gazetier qui, à la vérité, furent bien vendues parce qu'elles étaient calomnieuses, lui valurent aussi les sifflets & l'horreur du public.

De Patouillet.

Un ex-jésuite, nommé *Patouillet*, s'avisa de faire en 1764 un mandement sous le nom d'un prélat, dans lequel il accusait encore deux hommes de lettres connus, d'être déistes & athées, selon la louable coutume de ces messieurs. Mais comme ce mandement attaquait aussi tous les parlemens du royaume, & que d'ailleurs il était écrit d'un style de collège, il ne fut guère connu que du procureur-général qui le déféra, & du bourreau qui le brûla.

Du journal chrétien.

Quelques écrivains avaient entrepris un journal chrétien, comme si les autres journaux étaient idolâtres. Ils vendaient leur christianisme vingt sous par mois, ensuite ils le proposèrent à quinze, il tomba à douze, puis disparut à jamais. Ces bonnes gens avaient en 1760 renouvellé l'accusation ordinaire de déisme & d'athéisme contre M. de *Sainte-Foy*, à l'occasion de quelques faits très-vrais rapportés dans l'*histoire des rues de Paris*. Ils trouvèrent cette fois-là dans l'auteur qu'ils attaquaient, un homme qui se défendait mieux que *Ramus* : il leur fit un procès criminel au châtelet. Ces chrétiens furent obligés de se rétracter, après quoi ils restèrent dans leur néant.

De Nonotte.

Un autre ex-jésuite, nommé *Nonotte*, dont nous avons quelquefois dit deux mots pour le faire connaî-

tre, fit encore la même manœuvre en deux volumes, & répéta les accufations de déifme & d'athéifme contre un homme affez connu. Sa grande preuve était que cet homme avait, cinquante ans auparavant, traduit dans une tragédie deux vers de *Sophocle*, dans lefquels il eft dit que les prêtres payens s'étaient fouvent trompés. *Nonotte* envoya fon livre à Rome au fecretaire des brefs; il efpérait un bénéfice & n'en eut point; mais il obtint l'honneur ineftimable de recevoir une lettre du fecretaire des brefs.

C'eft une chofe plaifante que tous ces dogues attaqués de la rage aient encore de la vanité. Ce *Nonotte* régent de collège & prédicateur de village, le plus ignorant des prédicateurs, avait imprimé dans fon libelle, que *Conftantin* fut en effet très-doux & très-honnête dans fa famille; qu'en conféquence le *Labarum* s'était fait voir à lui dans le ciel; que *Dioclétien* avait paffé toute fa vie à maffacrer des chrétiens pour fon plaifir, quoiqu'il les eût protégés fans interruption pendant dix-huit années: que *Clovis* ne fut jamais cruel: que les rois de ce tems-là n'eurent jamais plufieurs femmes à la fois: que les confeffionaux furent en ufage dès les premiers fiècles de l'églife; que ce fut une action très-méritoire de faire une croifade contre le comte de Touloufe, de lui donner le fouet, & de le dépouiller de fes états.

M. *Damilaville* daigna relever les erreurs de *Nonotte*, & l'avertit qu'il n'était pas poli de dire de groffes injures fans aucune raifon à l'auteur de l'*Effai fur les mœurs & l'efprit des nations*; qu'un critique eft obligé d'avoir toujours raifon, & que *Nonotte* avait trop rarement obfervé cette loi.

Comment! s'écrie *Nonotte*; je n'aurais pas toujours raifon, moi qui fuis jéfuite, ou qui du moins l'ai été! Je pourrais me tromper, moi qui ai régenté en province, & qui même ai prêché! Et voilà *Nonotte* qui fait

encore un gros livre pour prouver à l'univers que s'il s'est trompé, c'est sur la foi de quelques jésuites; que par conséquent on doit le croire. Et il entasse, il entasse bévue sur bévue, pour se plaindre à l'univers du tort qu'on lui fait; pour éclairer l'univers très-peu instruit de la vanité de *Nonotte* & de ses erreurs.

Tous ces gens-là trouvent toujours mauvais qu'on ose se défendre contr'eux. Ils ressemblent au *Scaramouche* de l'ancienne comédie italienne qui volait un rabat de point à *Mézétin* : celui-ci déchirait un peu le rabat en se défendant : & *Scaramouche* lui disait: Comment! insolent; vous me déchirez mon rabat!

De Larchet ancien répétiteur du collège-Mazarin.

Une autre lumière de collège, un nommé *Larchet*, pouvait, sans être un méchant homme, faire un méchant livre de critique, dans lequel il semble inviter toutes les belles dames de Paris à venir coucher pour de l'argent dans l'église Notre-Dame, avec tous les rouliers & tous les bateliers, & cela par dévotion. Il prétend que les jeunes Parisiens sont fort sujets à la sodomie; il cite pour son garant un auteur Grec son favori. Il s'étend avec complaisance sur la bestialité; & il se fâche sérieusement de ce que dans un errata de son livre on a mis par mégarde, *Bestialité*; lisez *bêtise*.

Mais ce même *Larchet* commence son livre comme ceux de ses confrères, par vouloir faire brûler l'abbé *Bazin*. Il l'accuse de déisme & d'athéisme pour avoir dit que les fléaux qui affligent la nature, viennent tous de la providence. Et après cela M. *Larchet* est tout étonné qu'on se soit moqué de lui.

A présent que toutes les impostures de ces messieurs sont reconnues, que les délateurs en fait de religion,

font devenus l'opprobre du genre humain ; que leurs livres, s'ils trouvent deux ou trois lecteurs n'excitent que la risée ; c'est une chose divertissante de voir comment tous ces gens-là s'imaginent que l'univers a les yeux sur eux, comme ils accumulent brochures sur brochures, dans lesquelles ils prennent à témoin tout le public de leurs innombrables efforts pour inspirer les bonnes mœurs, la modération & la piété.

Des libelles de Langleviel, dit La Baumelle.

On a remarqué que tous ces écrivains subalternes de libelles diffamatoires, sont un composé d'ignorance, d'orgueil, de méchanceté & de démence. Une de leurs folies est de parler toujours d'eux-mêmes, eux qui par tant de raisons sont forcés de se cacher.

Un des plus inconcevables héros de cette espèce est un certain *Langleviel de la Baumelle*, qui atteste tout le public qu'on a mal ortographié son nom. Je m'appelle *Langleviel*, & non pas *Langlevieux*, dit-il dans une de ses immortelles productions ; donc, tout ce qu'on me reproche est faux, & ne peut porter sur moi.

Dans une autre lettre, voici comme il parle à l'univers attentif. (*a*) « Le six du même mois parut mon » ode ; on la trouva très-belle, & elle l'était pour Cop» penhague où je l'envoyai, & autant pour Berlin, où » il y a peut-être moins de goût qu'à Coppenhague. J'a» vais le projet de faire imprimer les *Classiques Fran» çais*, mais j'en fus détourné le 27 Janvier par une » aventure de galanterie qui eut des suites funestes. Je » fus volé par le capitaine *Cochius*, (*b*) dont la femme » m'avait fait des agaceries à l'opéra. Je fus condamné

(*a*) Lettres de *La Baumelle* chez *Jean Nourse*. pag. 197.

(*b*) Il ne dit pas si ce fut lui qui vola le capitaine, & si ce fut pour ce vol qu'il fut mis à Spandau.

» ſans avoir été interrogé, ni confronté, & je fus con-
» duit à Spandau. J'écrivis au roi. Je crois que *Darget*
» ſupprima mes lettres. Il écrivit à l'ingénieur *Lefèvre*
» qu'on ne cherchait qu'à me jouer un mauvais tour.
» Vous voyez que *Darget* ne me diſait pas bien fine-
» ment que ſon maître avait des impreſſions fâcheuſes
» contre moi. »

Eh pauvre homme ! qui dans le monde peut s'embarraſſer ſi tu as donné une galanterie à madame *Cocchius*, ou ſi madame *Cocchius* te l'a donnée ! qu'importe que tu aies été volé par M. *Cocchius* ou que tu l'aies volé ! qu'importe que Mr. *Darget* ſe ſoit moqué de toi ! qui ſaura jamais qu'un natif des Cevennes ait fait une ode à Coppenhague !

On retrouve partout la mouche d'*Eſope* qui du fond d'un char dans un chemin ſablonneux, s'écriait *que j'élève de pouſſière* !

L'orgueil des petits conſiſte à parler toujours de ſoi. L'orgueil des grands eſt de n'en parler jamais. Ce dernier orgueil eſt infiniment plus noble ; mais il eſt quelquefois un peu inſultant pour la compagnie. Il veut dire : Meſſieurs, vous ne valez pas la peine que je cherche à être eſtimé de vous.

Tout homme a de l'orgueil ; tout homme eſt ſenſible. Le plus habile eſt celui qui ſait le mieux cacher ſon jeu.

Il y a un cas où l'on eſt malheureuſement obligé de parler de ſoi, & même très-long-tems ; c'eſt quand on a un procès. Alors il faut bien inſtruire ſes juges. C'eſt un devoir de leur donner bonne opinion de vous. *Ciceron* en plaidant *pro domo ſua*, fut obligé de rappeller ſes ſervices à la république : *Démoſthène* avait été réduit à la même néceſſité dans ſa harangue contre *Echine*. Hors de-là taiſez-vous, & ne faites parler que votre mérite, ſi vous en avez.

La mère du maréchal *de Villars* diſait à ſon fils ; ne parlez jamais de vous qu'au roi, & de votre femme à perſonne.

On pardonne à un tailleur qui vous apporte votre habit, de vouloir vous persuader qu'il est un très-bon ouvrier. Sa fortune dépend de l'opinion qu'il vous inspire.

Il était permis à *du Belloi* de vanter un peu les vers durs & mal faits de son siége de Calais : toute son existence était fondée sur cette piéce, aussi insipide qu'éblouissante. Si *Racine* avait parlé ainsi d'*Iphigénie*, il aurait révolté les lecteurs.

C'est presque toujours par orgueil qu'on attaque de grands noms. La *Beaumelle* dans un de ses libelles insulte Messieurs d'*Erlac*, de *Sinner*, de *Diesbac*, de *Vatteville*, *&c.* & il s'en justifie en disant que c'est un ouvrage de politique. Mais dans ce même libelle qu'il appelle son livre de politique, il dit en propres mots, *une république fondée par Cartouche aurait eu de plus sages loix que la république de Solon.* Quel respect cette homme a pour les voleurs !

(*a*) *Le roi de Prusse ne tient son sceptre que de l'abus que l'empereur a fait de sa puissance, & de la lâcheté des autres princes.* Quel juge des rois & des royaumes !

(*b*) *Pourquoi aurions-nous de l'horreur du régicide de Charles I ? il serait mort aujourd'hui !*

Quelle raison, ou plutôt quelle exécrable démence ! Sans doute il serait mort aujourd'hui, puisque cet horrible parricide fut commis en 1648. Ainsi donc : il ne faut pas, selon *Langleviel*, détester *Ravaillac* parce que le grand *Henri IV* fut assassiné en 1610.

(*c*) *Cromwell & Richelieu se ressemblent.* Cette ressemblance est difficile à trouver : mais la folie atroce de l'auteur est aisée à reconnaître.

Il parle de messieurs de *Maurepas*, de *Chauvelin*, de *Machault*, de *Berrier*, en les nommant par leurs noms sans y mettre le M. & il en parle d'un ton d'autorité qui fait rire.

(*a*) Numero CLXXXIII.
(*b*) Numero CCX.
(*c*) Ibid.

ensuite

Ensuite il fit le roman des mémoires de madame de *Maintenon*, dans lequel il outrage les maisons de *Noailles*, de *Richelieu*, tous les ministres de *Louis XIV*, tous les généraux d'armée; sacrifiant toujours la vérité à la fiction pour l'amusement des lecteurs.

Ce qui paraît son chef-d'œuvre en ce genre, c'est sa réponse à un de nos écrivains qui avait dit en parlant de la France.

« Je défie qu'on me montre aucune monarchie sur » la terre dans laquelle les loix, la justice distribu» tive, les droits de l'humanité aient été moins foulés » aux pieds. »

Voici comme ce monsieur réfute cette assertion qui est de la plus exacte vérité.

« Je ne puis relire ce passage sans indignation, quand » je me rappelle toutes les injustices générales & par» ticulières que commit le feu roi. Quoi! *Louis XIV* » était juste quand il ramenait tout à lui-même, quand » il oubliait (& il l'oubliait sans cesse) que l'autorité » n'était confiée à un seul que pour la félicité de tous? » Etait-il juste quand il armait cent mille (*a*) hommes » pour venger l'affront fait par un fou (*b*) à un de ses » ambassadeurs, quand en 1667 il déclarait la guerre à » l'Espagne pour agrandir ses états malgré la légitimité » d'une renonciation solemnelle & libre (*c*); quand il » envahissait la Hollande uniquement pour l'humilier; » quand il bombardait Gênes pour la punir de n'être » pas son alliée (*d*); quand il s'obstinait à ruiner tota-

(*a*) Où cet ignorant a-t-il vu que *Louis XIV* ait levé une armée de cent mille hommes en 1662, dans la querelle des ambassadeurs de France & d'Espagne à Londres?

(*b*) Où a-t-il pris que le baron de Bateville, ambassadeur d'Espagne, était fou?

(*c*) Où a-t-il pris qu'une renonciation d'une mineure est libre? Il ignore d'ailleurs la loi de dévolution qui adjugeait la Flandre au roi de France.

(*d*) Ce n'était pas pour la punir de n'être pas son alliée, mais d'avoir secouru ses ennemis étant alliée.

» lement la France pour placer un de ses petits-fils sur » un trône étranger ? (*a*)

» Etait-il juste, respectait-il les loix, était-il plein » des droits de l'humanité, quand il écrasait son peuple » d'impôts (*b*), quand pour soutenir des entreprises » imprudentes il imaginait mille nouvelles espèces de » tributs, telles que le papier marqué qui excita une » révolte à Rennes & à Bordeaux ; quand en 1691 (*c*), » il abymait par quatre-vingt édits bursaux quatre-vingt » mille familles ; quand en 1692 (*d*) il extorquait l'ar- » gent de ses sujets par cinquante-cinq édits, quand » en 1693 (*e*) il épuisait leur patience & appauvrissait » leur misère par soixante autres ?

» Protégeait-il les loix, observait-il la justice distri- » butive, respectait-il les droits de l'humanité, faisait-il » de grandes choses pour le bien public, mettait-il la » France au-dessus de toutes les monarchies de la terre, » quand pour abattre par les fondemens un édit accordé » au cinquième de la nation, il surséyait en 1676 pour » trois ans les dettes des prosélytes ? (*f*) »

(*a*) Oublie-t-il les droits du roi d'Espagne, le testament de *Charles*, les vœux de la nation, l'ambassade qui vint demander à *Louis XIV* son petit-fils pour roi ? *Langleviel* veut-il détrôner le souverains d'Espagne, de Naples, de Sicile & de Parme ?

(*b*) Il remit pour quatre milions d'impôts en 1662, & il fournit du bled aux pauvres à ses dépens.

(*c*) Il ne mit aucun impôt sur le peuple en 1691, dans le plus fort d'une guerre très-ruineuse. Il créa pour un milion de rentes sur l'hôtel-de-ville, des augmentations de gages, de nouveaux offices, & pas une seule taxe sur les cultivateurs ni sur les marchands. Son revenu cette année ne monta qu'à cent douze millions deux cent cinquante & une mille livres.

(*d*) Même erreur.

(*e*) Même erreur. Il est donc démontré que cet ignorant est le plus infame calomniateur, & de qui ? de ses rois.

(*f*) Cette grace accordée aux prosélytes n'était point à charge à l'état : on voit seulement dans cette observation, l'audace d'un petit huguenot qui a été apprentif prédicant à Genève, & qui n'imitant pas la sagesse de ses confrères, s'est rendu indigne de la protection qu'il a surprise en France.

Ce n'eſt pas le ſeul endroit où ce monſieur inſulte avec brutalité à la mémoire d'un de nos grands rois, & qui eſt ſi chère à ſon ſucceſſeur. Il a oſé dire ailleurs que *Louis XIV* avait empoiſonné le marquis de *Louvois* ſon miniſtre. (*a*) Que le régent avait empoiſonné la famille royale (*b*), & que le père du prince de Condé d'aujourd'hui avait fait aſſaſſiner *Vergier*. Que la maiſon d'Autriche a des empoiſonneurs à gages.

Une fois, il s'eſt aviſé de faire le plaiſant dans une brochure contre l'hiſtoire de Henri IV. Quelle plaiſanterie!

« Je lis avec un charme infini dans l'hiſtoire du Mo» gol, (*c*) que le petit-fils de *Sha-Ahas* fut bercé pen» dant ſept ans par des femmes, qu'enſuite il fut bercé » pendant huit ans par des hommes; qu'on l'accoutuma » de bonne heure à s'adorer lui-même & à ſe croire » formé d'un autre limon que ſes ſujets, que tout ce » qui l'environnait avait ordre de lui épargner le pé» nible ſoin d'agir, de penſer, de vouloir & de le rendre » inhabile à toutes les fonctions du corps & de l'ame; » qu'en conſéquence un prêtre le diſpenſait de la fa» tigue de prier de ſa bouche le grand-Etre; que cer» tains officiers étaient prépoſés pour lui mâcher noble» ment, comme dit *Rabelais*, le peu de paroles qu'il » avait à prononcer; que d'autres lui tâtaient le pouls » trois ou quatre fois le jour comme à un agoniſant; » qu'à ſon lever, qu'à ſon coucher trente ſeigneurs ac» couraient, l'un pour lui dénouer l'éguillette, l'autre » pour le déconſtiper, celui-ci pour l'accoutrer d'une » chemiſe, celui-là pour l'armer d'un cimeterre, chacun » pour s'emparer du membre dont il avait la ſurinten-

(*a*) Tom. III. pag. 269 & 270. du *ſiècle de Louis XIV*, qu'il falſifia, & qu'il vendit chargé de notes infames à un libraire de Francfort nommé *Eſlinger*, comme il a eu l'impudence de l'avouer lui-même.

(*b*) Tom. III. pag. 323.

(*c*) Page 25.

» dance. Ces particularités me plaisent, parce qu'elles » me donnent une idée nette du caractère des Indiens, » & que d'ailleurs elles me font assez entrevoir celui » du petit-fils de *Sha-Abas*, de cet empereur auto» mate. »

Cet homme est bien mal instruit de l'éducation des princes Mogols. Ils sont à trois ans entre les mains des eunuques, & non entre les mains des femmes. Il n'y a point de seigneurs à leur lever & à leur coucher; on ne leur dénoue point l'éguillette. On voit assez qui l'auteur veut désigner. Mais reconnaîtra-t-on à ce portrait le fondateur des invalides, de l'observatoire, de St. Cyr; le protecteur généreux d'une famille royale infortunée; le conquérant de la Franche-Comté, de la Flandre-Française, le fondateur de la marine, le rémunérateur éclairé de tous les arts utiles ou agréables; le législateur de la France qui reçut son royaume dans le plus horrible désordre, & qui le mit au plus haut point de la gloire & de la grandeur; enfin le roi que *Dom-Ustaris*, cet homme d'état si estimé, appelle *un homme prodigieux*, malgré des défauts inséparables de la nature humaine?

Y reconnaîtra-t-on le vainqueur de Fontenoy & de Laufelt, qui donna la paix à ses ennemis étant victorieux; le fondateur de l'école militaire, qui, à l'exemple de son aïeul, n'a jamais manqué de tenir son conseil où est ce petit-fils automate de *Sha-Abas*?

Qui ne voit la délicate allusion de ce brave homme, ainsi que la profonde science de ce grand écrivain! il croit que *Sha-Abas* était un Mogol, & c'était un Persan de la race des Sophi. Il appelle au hasard son petit-fils automate; & ce petit-fils était *Abas* second fils de *Saïn-Mirza*, qui remporta quatre victoires contre les Turcs, & qui fit ensuite la guerre aux Mogols.

C'est ainsi que ce pauvre homme a écrit tous ses libelles. C'est ainsi qu'il fit le pitoyable roman de madame de *Maintenon*, parlant d'ailleurs de tout à tort & à travers, avec

une ſuffiſance qui ne ferait pas permiſe au plus ſavant homme de l'Europe.

De quelle indignation n'eſt-on pas ſaiſi quand on voit un miſérable échappé des Cevennes, élevé par charité, & ſouillé des actions les plus infames, oſer parler ainſi des rois, s'emporter juſqu'à une licence ſi effrénée ; abuſer à ce point du mépris qu'on a pour lui, & de l'indulgence qu'on a eu que de ne le condamner qu'à ſix mois de cachot.

On ne fait pas combien de pareilles horreurs font tort à la littérature. C'eſt-là pourtant ce qui lui attire ces entraves rigoureuſes. Ce font ces abominables libelles dignes de la potence, qui font qu'on eſt ſi difficile ſur les bons livres.

Il vient de paraître un de ces ouvrages de ténèbres (*a*) où depuis le monarque juſqu'au dernier citoyen, tout le monde eſt inſulté avec fureur ; où la calomnie la plus atroce & la plus abſurde diſtille un poiſon affreux ſur tout ce qu'on reſpecte & qu'on aime. L'auteur s'eſt dérobé à l'exécration publique, mais *La Baumelle* s'y eſt offert.

Puiſſent les jeunes fous qui feraient tentés de ſuivre de tels exemples, & qui ſans talens & ſans ſcience, ont la rage d'écrire, ſentir à quoi une telle frénéſie les expoſe. On riſque la corde ſi on eſt connu ; & ſi on ne l'eſt pas, on vit dans la fange & dans la crainte. La vie d'un forçat eſt préférable à celle d'un faiſeur de libelles. Car l'un peut avoir été condamné injuſtement aux galères, & l'autre le mérite.

OBSERVATIONS SUR TOUS CES LIBELLES DIFFAMATOIRES.

Que tous ceux qui ſont tentés d'écrire de telles infamies ſe diſent : il n'y a point d'exemple qu'un libelle ait

(*a*) Gazetier cuiraſſé.

fait le moindre bien à ſon auteur : jamais on ne recueillait de profit ni de gloire dans cette carrière honteuſe. De tous ces libelles contre *Louis XIV*, il n'en eſt pas un ſeul aujourd'hui qui ſoit un livre de bibliothèque, & qui ne ſoit tombé dans un oubli profond. De cent combats meurtriers livrés dans une guerre, & dont chacun ſemblait devoir décider du deſtin d'un état, il en eſt à peine trois ou quatre qui laiſſent un long ſouvenir ; les événemens tombent les uns ſur les autres, comme les feuilles dans l'automne pour diſparaître ſur la terre ; & un gredin voudrait que ſon libelle obſcur demeurât dans la mémoire des hommes ? Le gredin vous répond : On ſe ſouvieut des vers d'*Horace* contre *Pantolabus*, contre *Nomentanus* ; & de ceux de *Boileau* contre *Cotin* & l'abbé de Pure. On replique au gredin : Ce ne ſont point là des libelles ; ſi tu veux mortifier tes adverſaires, tâche d'imiter *Boileau* & *Horace*. Mais quand tu auras un peu de leur bon ſens & de leur génie, tu ne feras plus de libelles.



RAISON.

DANS le tems que toute la France était folle du ſyſtême de *Laſs*, & qu'il était contrôleur-général, un homme qui avait toujours raiſon vint lui dire en préſence d'une grande aſſemblée :

Monſieur, vous êtes le plus grand fou, le plus grand ſot, ou le plus grand fripon qui ait encore paru parmi nous ; & c'eſt beaucoup dire. Voici comme je le prouve. Vous avez imaginé qu'on peut décupler les richeſſes, d'un état avec du papier. Mais ce papier ne pouvant repréſenter que l'argent repréſentatif des vraies richeſſes qui ſont les productions de la terre & les manufactures, il faudrait que vous euſſiez commencé par nous donner dix

fois plus de bled, de vin, de drap & de toile &c. Ce n'eſt pas aſſez ; il faudrait être sûr du débit.

Or vous faites dix fois plus de billets que nous n'avons d'argent & de denrées. Donc vous êtes dix fois plus extravagant, ou plus inepte, ou plus fripon que tous les contrôleurs ou ſurintendans qui vous ont précédé. Voici d'abord comme je prouve ma majeure.

A peine avait-il commencé ſa majeure qu'il fut conduit à St. Lazarre.

Quand il fut ſorti de St. Lazarre, où il étudia beaucoup & où il fortifia ſa raiſon ; il alla à Rome ; il demanda une audience publique au pape, à condition qu'on ne l'interromprait point dans ſa harangue ; & il lui parla en ces termes.

Saint Père, vous êtes un Antechriſt : & voici comme je le prouve à votre ſainteté. J'appelle Antechriſt ou Antichriſt, ſelon la force du mot, celui qui fait tout le contraire de ce que le CHRIST a fait & commandé. Or le CHRIST a été pauvre, & vous êtes riche. Il a payé le tribut, & vous exigez des tributs. Il a été ſoumis aux puiſſances, & vous êtes devenu puiſſance. Il marchait à pied, & vous allez à Caſtel-Gandolphe dans un équipage ſomptueux. Il mangeait tout ce qu'on voulait bien lui donner, & vous voulez que nous mangions du poiſſon le vendredi & le ſamedi quand nous habitons loin de la mer & des rivières. Il a défendu à *Simon-Barjone* de ſe ſervir de l'épée, & vous avez des épées à votre ſervice, &c. &c. &c. Donc en ce ſens votre ſainteté eſt Antichriſt. Je vous révère fort en tout autre ſens, & je vous demande une indulgence *in articulo mortis*. On mit mon homme au château ſaint Ange.

Quand il fut ſorti du château ſaint Ange, il courut à Veniſe, & demanda à parler au doge. Il faut, lui dit-il, que votre ſérénité ſoit un grand extravagant d'épouſer tous les ans la mer. Car premièrement, on ne ſe marie qu'une fois avec la même perſonne. Secondement, votre mariage

ressemble à celui d'Arlequin, lequel était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le consentement de la future. Troisièmement, qui vous a dit qu'un jour d'autres puissances maritimes, ne vous déclareraient pas inhabile à consommer le mariage ?

Il dit, & on l'enferma dans la tour de saint Marc.

Quand il fut sorti de la tour de saint Marc, il alla à Constantinople; il eut audience du moufti, & lui parla en ces termes : Votre religion, quoiqu'elle ait de bonnes choses, comme l'adoration du grand-Etre & la nécessité d'être juste & charitable, n'est d'ailleurs qu'un réchauffé du judaïsme, & un ramas ennuyeux de contes de ma mère-l'oie. Si l'archange *Gabriel* avait apporté de quelque planète les feuilles du koran à *Mahomet*, toute l'Arabie aurait vu descendre *Gabriel*. Personne ne l'a vu. Donc *Mahomet* n'était qu'un imposteur hardi qui trompa des imbécilles.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il fut empâlé. Cependant il avait eu toujours raison.





RARE.

RARE en physique est opposé à dense. En morale, il est opposé à commun.

Ce dernier rare est ce qui excite l'admiration. On n'admire jamais ce qui est commun, on en jouit.

Un curieux se préfère au reste des chétifs mortels, quand il a dans son cabinet une médaille rare qui n'est bonne à rien; un livre rare que personne n'a le courage de lire, une vieille estampe d'Albert-dure, mal dessinée & mal empreinte; il triomphe s'il a dans son jardin un arbre rabougri venu d'Amérique. Ce curieux n'a point de goût, il n'a que de la vanité. Il a oui dire que le beau est rare; mais il devrait savoir que tout rare n'est point beau.

Le beau est rare dans tous les ouvrages de la nature, & dans ceux de l'art.

Quoiqu'on ait dit bien du mal des femmes, je maintiens qu'il est plus rare de trouver des femmes parfaitement belles que de passablement bonnes.

Vous rencontrerez dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuses, sobres, nourrissant, élevant, instruisant leurs enfans; & vous en trouverez à peine une que vous puissiez montrer aux spectacles de Paris, de Londres, de Naples, ou dans les jardins publics, & qu'on puisse regarder comme une beauté.

De même, dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre.

Si tout était beau & bon, il est clair qu'on n'admirerait plus rien; on jouirait. Mais aurait-on du plaisir en jouissant, c'est une grande question?

Pourquoi les beaux morceaux du *Cid*; des *Horaces*, de *Cinna*, eurent-ils un succès si prodigieux? c'est que dans la profonde nuit où l'on était plongé, on vit briller

tout-à-coup une lumière nouvelle que l'on n'attendait pas. C'est que ce beau était la chose du monde la plus rare.

Les bosquets de Versailles étaient une beauté unique dans le monde, comme l'étaient alors certains morceaux de *Corneille*. St. Pierre de Rome est unique, & on vient du bout du monde s'extasier en le voyant.

Mais supposons que toutes les églises de l'Europe égalent saint Pierre de Rome, que toutes les statues soient des Vénus de *Médicis*, que toutes les tragédies soient aussi belles que l'*Iphigénie* de Racine, & tous les ouvrages de poésie aussi bien faits que l'*Art poétique* de Boileau, toutes les comédies aussi bonnes que le *Tartuffe*, & ainsi en tout genre; aurez-vous alors autant de plaisir à jouir des chef-d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en faisaient goûter quand ils étaient rares? je dis hardiment que non. Et je crois qu'alors l'ancienne école a raison, elle qui l'a si rarement. *Ab assuetis non fit passio.* Habitude ne fait point passion.

Mais, mon cher lecteur, en sera-t-il de même dans les œuvres de la nature? Serez-vous dégoûté si toutes les filles sont belles comme *Hélène*; & vous, mesdames, si tous les garçons sont des *Pâris*? Supposons que tous les vins soient excellens, aurez-vous moins envie de boire? Si les perdreaux, les faisandeaux, les gelinottes sont communs en tout tems, aurez-vous moins d'appétit? je dis encore hardiment que non, malgré l'axiome de l'école, *habitude ne fait point passion.* Et la raison, vous la savez; c'est que tous les plaisirs que la nature nous donne sont des besoins toujours renaissans, des jouissances nécessaires, & que les plaisirs des arts ne sont pas nécessaires. Il n'est pas nécessaire à l'homme d'avoir des bosquets où l'eau jaillisse jusqu'à cent pieds de la bouche d'une figure de marbre, & d'aller au sortir de ces bosquets voir une belle tragédie. Mais les deux sexes sont toujours nécessaies l'un à l'autre. La table & le lit sont

néceſſaires. L'habitude d'être alternativement ſur ces deux trônes ne vous dégoûtera jamais.

Quand les petits Savoyards montrèrent pour la première fois la rareté, la curioſité, rien n'était plus rare en effet. C'était un chef-d'œuvre d'optique inventé, dit-on, par *Kirker*; mais cela n'était pas néceſſaire, & il n'y a plus de fortune à eſpérer dans ce grand art.

On admira dans Paris un rinocerot il y a quelques années. S'il y avait dans une province dix mille rinocerots, on ne courrait après eux que pour les tuer. Mais qu'il y ait cent mille belles femmes, on courra toujours après elles pour ..... les honorer.



RAVAILLAC.

J'AI connu dans mon enfance un chanoine de Péronne, âgé de quatre-vingt-douze ans, qui avait été élevé par un des plus furieux bourgeois de la ligue. Il diſait toujours, *Feu monſieur de Ravaillac.* Ce chanoine avait conſervé pluſieurs manuſcrits très-curieux de ces tems apoſtoliques, quoiqu'ils ne fiſſent pas beaucoup d'honneur à ſon parti; en voici un qu'il laiſſa à mon oncle.

DIALOGUE d'un page du duc de Sully, *& de maître* Fileſac, *docteur de ſorbonne, l'un des deux confeſſeurs de* Ravaillac.

MAITRE FILESAC.

Dieu merci, mon cher enfant, *Ravaillac* eſt mort comme un ſaint. Je l'ai entendu en confeſſion; il s'eſt repenti de ſon péché, & a fait un ferme propos de n'y plus retomber. Il voulait recevoir la ſainte communion;

mais ce n'eſt pas ici l'uſage comme à Rome ; ſa pénitence lui en a tenu lieu ; & il eſt certain qu'il eſt en paradis.

LE PAGE.

Lui en paradis ? dans le jardin ? lui ! ce monſtre !

MAITRE FILESAC.

Oui, mon bel enfant, dans le jardin, dans le ciel, c'eſt la même choſe.

LE PAGE.

Je le veux croire ; mais il a pris un mauvais chemin pour y arriver.

MAITRE FILESAC.

Vous parlez en jeune hugnenot. Apprenez que ce que je vous dis eſt de foi. Il a eu l'attrition ; & cette attrition jointe au ſacrement de confeſſion, opère immanquablement ſalvation, qui mène droit en paradis où il prie maintenant DIEU pour vous.

LE PAGE.

Je ne veux point du tout qu'il parle à DIEU de moi. Qu'il aille au diable avec ſes prières & ſon attrition.

MAITRE FILESAC.

Dans le fond c'était une bonne ame. Son zèle l'a emporté, il a mal fait, mais ce n'était pas en mauvaiſe intention. Car dans tous ſes interrogatoires il a répondu qu'il n'avait aſſaſſiné le roi que parce qu'il allait faire la guerre au pape, & que c'était la faire à DIEU. Ses ſentimens étaient fort chrétiens. Il eſt ſauvé, vous dis-je ; il était lié, & je l'ai délié.

LE PAGE.

Ma foi, plus je vous écoute ; plus vous me paraiſſez un homme à lier vous-même. Vous me faites horreur.

MAITRE FILESAC.

C'eſt que vous n'êtes pas encore dans la bonne voie ; vous y ſerez un jour. Je vous ai toujours dit que vous n'étiez pas loin du royaume des cieux, mais le moment n'eſt pas encore venu.

LE PAGE.

Le moment ne viendra jamais de me faire croire que vous avez envoyé *Ravaillac* en paradis.

MAITRE FILESAC.

Dès que vous ſerez converti, comme je l'eſpère, vous le croirez comme moi ; mais en attendant, ſachez que vous & le duc de *Sully* votre maître, vous ſerez damnés à toute éternité avec *Judas Iſcariote* & le mauvais riche, tandis que *Ravaillac* eſt dans le ſein d'*Abraham*.

LE PAGE.

Comment coquin !

MAITRE FILESAC.

Point d'injures, petit fils ; il eſt défendu d'appeller ſon frère *Raca*. On eſt alors coupable de la gehenne ou gebenne du feu. Souffrez que je vous endoctrine ſans vous fâcher.

LE PAGE.

Va, tu me parais ſi raka que je ne me fâcherai plus.

MAITRE FILESAC.

Je vous diſais donc, qu'il eſt de foi que vous ſerez damné ; & malheureuſement notre cher *Henri IV* l'eſt déjà, comme la ſorbonne l'avait toujours prévu.

LE PAGE.

Mon cher maître damné ! attends, attends, ſcélérat, un bâton, un bâton.

MAITRE FILESAC.

Calmez-vous, petit fils, vous m'avez promis de m'écouter patiemment. N'eſt-il pas vrai que le grand *Henri* eſt mort ſans confeſſion? n'eſt-il pas vrai qu'il était en péché mortel, étant encore amoureux de madame la princeſſe de *Condé*, & qu'il n'a pas eu le tems de demander le ſacrement de pénitence; DIEU ayant permis qu'il ait été frappé à l'oreillette gauche du cœur, & que le ſang l'ait étouffé en un inſtant? Vous ne trouverez aſſurément aucun bon catholique qui ne vous diſe les mêmes vérités que moi.

LE PAGE.

Tais-toi; maître fou; ſi je croyais que tes docteurs enſeignaſſent une doctrine ſi abominable, j'irais ſur le champ les brûler dans leurs loges.

MAITRE FILESAC.

Encore une fois; ne vous emportez pas, vous l'avez promis. Monſeigneur le marquis de *Conchini* qui eſt un bon catholique, ſaurait bien vous empêcher d'être aſſez ſacrilège pour maltraiter mes confrères.

LE PAGE.

Mais en conſcience, maître *Fileſac*, eſt-il bien vrai que l'on penſe ainſi dans ton parti?

MAITRE FILESAC.

Soyez-en très-sûr; c'eſt notre catéchiſme.

LE PAGE.

Ecoute; il faut que je t'avoue qu'un de tes ſorboniqueurs m'avait preſque ſéduit l'an paſſé. Il m'avait fait eſpérer une penſion ſur un bénéfice. Puiſque le roi, me diſait-il, a entendu la meſſe en latin, vous qui n'êtes qu'un petit gentilhomme, vous pourriez bien l'entendre auſſi ſans déroger. DIEU a ſoin de ſes élus, il leur

donne des mîtres, des crosses, & prodigieusement d'argent. Vos réformés vont à pied, & ne savent qu'écrire. Enfin, j'étais ébranlé; mais après ce que tu viens de me dire, j'aimerais cent fois mieux me faire mahométan que d'être de ta secte.



Ce page avait tort. On ne doit point se faire mahométan parce qu'on est affligé; mais il faut pardonner à un jeune homme sensible, & qui aimait tant *Henri IV*.

Maître *Filesac* parlait suivant sa théologie, & le petit page selon son cœur.



RELIGION.

Section première.

Les épicuriens qui n'avaient nulle religion, recommandaient l'éloignement des affaires publiques, l'étude & la concorde. Cette secte était une société d'amis; car leur principal dogme était l'amitié. *Atticus*, *Lucrèce*, *Memmius* & quelques hommes de cette trempe, pouvaient vivre très-honnêtement ensemble, & cela se voit dans tous les pays; philosophez tant qu'il vous plaira entre vous. Je crois entendre des amateurs qui se donnent un concert d'une musique savante & rafinée; mais gardez-vous d'exécuter ce concert devant le vulgaire ignorant & brutal; il pourrait vous casser vos instrumens sur vos têtes. Si vous avez une bourgade à gouverner, il faut qu'elle ait une religion.

Je ne parle point ici de la nôtre; elle est la seule bonne, la seule nécessaire, la seule prouvée, & la seconde révélée.

Aurait-il été possible à l'esprit humain, je ne dis pas d'admettre une religion qui approchât de la nôtre, mais qui fût moins mauvaise que toutes les autres religions de l'univers ensemble? & quelle ferait cette religion?

Ne ferait-ce point celle qui nous proposerait l'adoration de l'Etre suprême, unique, infini, éternel, formateur du monde, qui le meut & le vivifie, *cui nec simile nec secundum*, celle qui nous réunirait à cet Etre des Etres pour prix de nos vertus, & qui nous en séparerait pour le châtiment de nos crimes?

Celle qui admettrait très-peu de dogmes inventés par la démence orgueilleuse, éternels sujets de dispute; celle qui enseignerait une morale pure, sur laquelle on ne disputa jamais?

Celle qui ne ferait point consister l'essence du culte dans des vaines cérémonies, comme de vous cracher dans la bouche, de vous ôter un bout de votre prépuce, ou de vous couper un testicule, attendu qu'on peut remplir tous les devoirs de la société avec deux testicules, & un prépuce entier, & sans qu'on vous crache dans la bouche?

Celle de servir son prochain pour l'amour de DIEU au-lieu de la persécuter, de l'égorger au nom de DIEU; celle qui tolérerait toutes les autres, & qui méritant ainsi la bienveillance de toutes, ferait seule capable de faire du genre humain un peuple de frères?

Celle qui aurait des cérémonies augustes dont le vulgaire sarait frappé, sans avoir des mystères qui pourraient révolter les sages & irriter les incrédules.

Celle qui offrirait aux hommes plus d'encouragemens aux vertus sociales, que d'expiations pour les perversités.

Celle qui assurerait à ses ministres un revenu assez honorable pour les faire subsister avec décence, & ne leur laisserait jamais usurper des dignités & un pouvoir qui pourraient en faire des tyrans. Celle qui établirait des

retraites

retraites commodes pour la vieillesse & pour la maladie, mais jamais pour la fainéantise.

Une grande partie de cette religion est déjà dans le cœur de plusieurs princes, & elle sera dominante dès que les articles de paix perpétuelle que l'abbé de *saint Pierre* a proposés seront signés de tous les potentats.

SECTION SECONDE.

Je méditais cette nuit ; j'étais absorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne sait pas admirer.

J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. Je me disais, il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle ; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur ; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre ? ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le même pouvoir suprême qui règne également dans cette étendue ?

Un être pensant qui habite dans une étoile de la voie lactée, ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes ? La lumière est uniforme pour l'astre de Sirius & pour nous. La morale doit être uniforme.

Si un animal sentant & pensant dans Sirius est né d'un père & d'une mère tendre qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour & de soins que nous en devons ici à nos parens. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié ; s'il peut le soulager & s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes.

Le cœur a partout les mêmes devoirs, sur les marches du trône de DIEU, s'il a un trône, & au fond de l'abyme, s'il est un abyme.

J'étais plongé dans ces idées, quand un de ces génies qui remplissent les intermondes, descendit vers moi. Je reconnus cette même créature aérienne qui m'avait apparu autrefois pour m'apprendre combien les jugemens de DIEU diffèrent des nôtres, & combien une bonne action est préférable à la controverse. (Voyez l'article *Dogme.*)

Il me transporta dans un désert tout couvert d'ossemens entassés; & entre ces monceaux de morts il y avait des allées d'arbres toujours verds, & au bout de chaque allée un grand homme d'un aspect auguste, qui regardait avec compassion ces tristes restes.

Hélas! mon archange, lui dis je, où m'avez-vous mené? à la désolation, me répondit-il. Et qui sont ces beaux patriarches que je vois immobiles & attendris au bout de ces allées vertes, & qui semblent pleurer sur cette foule innombrable de morts? Tu le sauras, pauvre créature humaine, me repliqua le génie des intermondes; mais auparavant il faut que tu pleures.

Il commença par le premier amas. Ceux-ci, dit-il, sont les vingt-trois mille Juifs qui dansèrent devant un veau, avec les vingt-quatre mille qui furent tués sur des filles madianites. Le nombre des massacrés pour des délits, ou des méprises pareilles, se monte à près de trois cent mille.

Aux allées suivantes sont les charniers des chrétiens égorgés les uns par les autres pour des disputes métaphysiques. Ils sont divisés en plusieurs monceaux de quatre siècles chacun. Un seul aurait monté jusqu'au ciel; il a fallu les partager.

Quoi! m'écriai-je, des frères ont traité ainsi leurs frères, & j'ai le malheur d'être dans cette confrairie!

Voici, dit l'esprit, les douze millions d'Américains tués dans leur patrie, parce qu'ils n'avaient pas été baptisés. Eh mon DIEU! que ne laissiez-vous ces ossemens affreux se dessécher dans l'hémisphère où leurs corps na-

quirent, & où ils furent livrés à tant de trépas différens? Pourquoi réunir ici tous ces monumens abominables de la barbarie & du fanatisme ? — Pour t'instruire.

Puisque tu veux m'instruire, dis-je au génie, apprends-moi s'il y a eu d'autres peuples que les chrétiens & les Juifs à qui le zèle, & la religion malheureusement tournée en fanatisme, aient inspiré tant de cruautés horribles. Oui, me dit-il; les mahométans se sont souillés des mêmes inhumanités, mais rarement; & lorsqu'on leur a demandé *amman*, miséricorde, & qu'on leur a offert le tribut, ils ont pardonné.

Pour les autres nations, il n'y en a aucune depuis l'existence du monde qui ait jamais fait une guerre purement de religion. Suis-moi maintenant. Je le suivis.

Un peu au-delà de ces piles de morts nous trouvâmes d'autres piles; c'étaient des sacs d'or & d'argent, & chacune avait son étiquette. *Substance des hérétiques massacrés au dix-huitième siècle, au dix-sept, au seizième. Et ainsi en remontant : Or & argent des Américains égorgés*, &c. &c. Et toutes ces piles étaient surmontées de croix, de mîtres, de crosses, de thiares enrichies de pierreries.

Quoi! mon génie, ce fut donc pour avoir ces richesses qu'on accumula ces morts ? — Oui, mon fils.

Je versai des larmes; & quand j'eus mérité par ma douleur qu'il me menât au bout des allées vertes, il m'y conduisit.

Contemple, me dit il, les héros de l'humanité qui ont été les bienfaicteurs de la terre; & qui se sont tous réunis à bannir du monde autant qu'ils l'ont pu, la violence & la rapine. Interroge-les.

Je courus au premier de la bande; il avait une couronne sur la tête, & un petit encensoir à la main; je lui demandai humblement son nom. Je suis *Numa Pompilius*, me dit-il; je succédai à un brigand & j'avais des brigands à gouverner : je leur enseignai la vertu & le

culte de DIEU ; ils oublièrent après moi plus d'une fois l'un & l'autre ; je défendis qu'il y eût dans les temples aucun fimulacre, parce que la divinité qui anime la nature ne peut être repréfentée. Les Romains n'eurent fous mon règne ni guerres ni féditions ; & ma religion ne fit que du bien. Tous les peuples voifins vinrent honorer mes funérailles : ce qui n'eft arrivé qu'à moi.

Je lui baifai la main, & j'allai au fecond ; c'était un beau vieillard d'environ cent ans, vêtu d'une robe blanche ; il mettait le doigt médium fur fa bouche ; & de l'autre main il jetait des féves derrière lui. Je reconnus *Pythagore*. Il m'affura qu'il n'avait jamais eu de cuiffe d'or & qu'il n'avait point été coq, mais qu'il avait gouverné les Crotoniates avec autant de juftice que *Numa* gouvernait les Romains, à-peu-près de fon tems ; & que cette juftice était la chofe du monde la plus néceffaire & la plus rare. J'appris que les pythagoriciens faifaient leur examen de confcience deux fois par jour. Les honnêtes gens ! & que nous fommes loin d'eux ! Mais nous qui n'avons été pendant treize cents ans que des affaffins, nous difons que ces fages étaient des orgueilleux.

Je ne dis mot à *Pythagore* pour lui plaire : & je paffai à *Zoroaftre* qui s'occupait à concentrer le feu célefte dans le foyer d'un miroir concave, au milieu d'un veftibule à cent portes (*a*) qui toutes conduifent à la fageffe. Sur la principale de ces portes, je lus ces paroles qui font le précis de toute la morale, & qui abrègent toutes les difputes des cafuiftes.

DANS LE DOUTE SI UNE ACTION EST BONNE OU MAUVAISE, ABSTIENS-TOI.

Certainement, dis-je à mon génie, les barbares qui ont immolé toutes les victimes dont j'ai vu les offemens ; n'avaient pas lu ces belles paroles.

(*a*) Les préceptes de *Zoroaftre* font appellés *portes*, & font au nombre de cent.

Nous vîmes ensuite les *Zaleucus*, les *Thalès*, les *Anaximandres* & tous les sages qui avaient cherché la vérité & pratiqué la vertu.

Quand nous fûmes à *Socrate*, je le reconnus bien vîte à son nez épaté. Et bien, lui dis-je, vous voilà donc au nombre des confidens du très-haut ! tous les habitans de l'Europe, excepté les Turcs & les Tartares de Crimée qui ne savent rien, prononcent votre nom avec respect. On le révère, on l'aime ce grand nom, au point qu'on a voulu savoir ceux de vos persécuteurs. On connait *Mélitus* & *Anitus* à cause de vous, comme on connait *Ravaillac* à cause de *Henri IV*. Mais je ne connais que ce nom d'*Anitus*. Je ne sais pas précisément quel était ce scélérat par qui vous futes calomnié, & qui vint à bout de vous faire condamner à la cigue.

Je n'ai jamais pensé à cet homme depuis mon aventure, me répondit *Socrate*; mais puisque vous m'en faites souvenir, je le plains beaucoup. C'était un méchant prêtre qui faisait secrétement un commerce de cuirs, négoce réputé honteux parmi nous. Il envoya ses deux enfans dans mon école. Les autres disciples leur reprochèrent leur père le corroyeur. Ils furent obligés de sortir. Le père irrité n'eut point de cesse qu'il n'eût ameuté contre moi tous les prêtres & tous les sophistes. On persuada au conseil des cinq cents que j'étais un impie, qui ne croyait pas que la lune, Mercure & Mars fussent des Dieux. En effet, je pensais comme à présent qu'il n'y a qu'un DIEU, maître de toute la nature. Les juges me livrèrent à l'empoisonneur de la république; il accourcit ma vie de quelques jours; je mourus tranquillement à l'âge de soixante & dix ans : & depuis ce tems-là je passe une vie heureuse avec tous ces grands hommes que vous voyez & dont je suis le moindre.

Après avoir joui quelque tems de l'entretien de *Socrate*, je m'avançai avec mon guide dans un bosquet

situé au-dessus des bocages où tous ces sages de l'antiquité semblaient goûter un doux repos.

Je vis un homme d'une figure douce & simple qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jettait de loin des regards de compassion sur ces amas d'ossemens blanchis, à travers desquels on m avait fait passer pour arriver à la demeure des sages. Je fus étonné de lui trouver les pieds enfiés & sanglans, les mains de même, le flanc percé, & les côtés écorchées de coups de fouet. Eh bon DIEU, lui dis-je, est-il possible qu'un juste, un sage soit dans cet état ? je viens d'en voir un qui a été traité d'une manière bien odieuse : mais il n'y a pas de comparaison entre son supplice & le vôtre ; de mauvais prêtres & de mauvais juges l'ont empoisonné. Est-ce aussi par des prêtres & par des juges que vous avez été assassiné si cruellement.

Il me répondit *oui* avec beaucoup d'affabilité.

Et qui étaient donc ces monstres ?

C'était des hypocrites.

Ah ! c'est tout dire, je comprends par ce seul mot qu'ils durent vous condamner au dernier supplice. Vous leur aviez donc prouvé comme *Socrate* que la lune n'était pas une déesse, & que Mercure n'était pas un dieu ?

Non, il n'était pas question de ces planètes. Mes compatriotes ne savaient point du tout ce que c'est qu'une planète ? ils étaient tous de francs ignorans. Leurs superstitions étaient toutes différentes de celles des Grecs.

Vous voulutes donc leur enseigner une nouvelle religion ?

Point du tout ; je leur disais simplement, aimez DIEU *de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même car c'est-là tout l'homme. Jugez si ce précepte n'est pas aussi ancien que l'univers ; jugez si je leur apportais un*

culte nouveau. Je ne cessais de leur dire que j'étais venu non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir; j'avais observé tous leurs rites; circoncis comme ils l'étaient tous, baptisé comme l'étaient les plus zélés d'entr'eux, je payais comme eux le corban, je faisais comme eux la Pâque en mangeant debout un agneau cuit dans des laitues. Moi & mes amis nous allions prier dans le temple; mes amis même fréquentèrent ce temple après ma mort; en un mot, j'accomplis toutes leurs loix sans en excepter une.

Quoi! ces misérables n'avaient pas même à vous reprocher de vous être écarté de leurs loix?

Non, sans doute.

Pourquoi donc vous ont-ils mis dans l'état où je vous vois?

Que voulez-vous que je vous dise! ils étaient fort orgueilleux & intéressés. Ils virent que je les connaissais; ils surent que je les faisais connaître aux citoyens; ils étaient les plus forts; ils m'otèrent la vie. Et leurs semblables en feront toujours autant, s'ils le peuvent, à quiconque leur aura trop rendu justice.

Mais, ne dites-vous, ne fites-vous rien qui put leur servir de prétexte?

Tout sert de prétexte aux méchans.

Ne leur dites-vous pas une fois que vous étiez venu apporter le glaive & non la paix?

C'est une erreur de copiste; je leur dis que j'apportais la paix & non le glaive; je n'ai jamais rien écrit. On a pu changer ce que j'avais dit sans mauvaise intention.

Vous n'avez donc contribué en rien par vos discours ou mal rendus, ou mal interprétés, à ces monceaux affreux d'ossemens que j'ai vus sur ma route en venant vous consulter?

Je n'ai vu qu'avec horreur ceux qui se sont rendus coupables de tous ces meurtres.

Et ces monumens de puissance & de richesse, d'orgue l & d'avarice, ces trésors, ces ornemens, ces signes de grandeur que j'ai vus accumulés sur la route en cherchant la sagesse, viennent-ils de vous ?

Cela est impossible; j'ai vécu moi & les miens dans la pauvreté & dans la bassesse; ma grandeur n'était que dans la vertu.

J'étais prêt de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était. Mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères sublimes. Je le conjurai seulement de m'apprendre en quoi consistait la vraie religion.

Ne vous l'ai-je pas déjà dit? aimez DIEU *& votre prochain comme vous-même.*

Quoi! en aimant DIEU on pourrait manger gras le vendredi ?

J'ai toujours mangé ce qu'on m'a donné; car j'étais trop pauvre pour donner à dîner à personne.

En aimant DIEU, en étant juste, ne pourrait-on pas être assez prudent pour ne point confier toutes les aventures de sa vie à un inconnu ?

C'est ainsi que j'en ai toujours usé.

Ne pourrai-je en faisant du bien me dispenser d'aller en pélérinage à St. Jacques de Compostelle ?

Je n'ai jamais été dans ce pays là.

Faudrait-il me confiner dans une retraite avec des sots ?

Pour moi j'ai toujours fait de petits voyages de ville en ville.

Me faudrait-il prendre parti pour l'église grecque ou pour la latine ?

Je ne fis aucune différence entre le juif & le samaritain quand je fus au monde.

Eh bien, s'il est ainsi, je vous prends pour mon seul maître. Alors il me fit un signe de tête qui me remplit de consolation. La vision disparut & la bonne conscience me resta.



RÉSURRECTION.

SECTION PREMIÈRE.

De la résurrection des anciens.

ON a prétendu que le dogme de la résurrection était fort en vogue chez les Egyptiens, & que ce fut l'origine de leurs embaumemens & de leurs pyramides. Je crois même que je l'ai cru autrefois. Les uns disaient qu'on ressusciterait au bout de mille ans, d'autres voulaient que ce fût après trois mille. Cette différence dans leurs opinions théologiques semble prouver qu'ils n'étaient pas bien sûrs de leur fait.

D'ailleurs nous ne voyons aucun homme ressuscité dans l'histoire d'Egypte, mais nous en avons quelques-uns chez les Grecs. C'est donc aux Grecs qu'il faut s'informer de cette invention de ressusciter.

Mais les Grecs brûlaient souvent les corps, & les Egyptiens les embaumaient, afin que quand l'ame qui était une petite figure aérienne reviendrait dans son ancienne demeure, elle la trouvât toute prête. Cela eût été bon si elle eût retrouvé ses organes ; mais l'embau-

meur commençait par ôter la cervelle & vuider les entrailles. Comment les hommes auraient-ils pu ressusciter sans inrestins & sans la partie médullaire par où l'on pense ? où reprendre son sang, sa lymphe & ses autres humeurs ?

Vous me direz qu'il était encore plus difficile de ressusciter chez les Grecs quand il ne restait de vous qu'une livre de cendres tout-au-plus, & encore mêlée avec la cendre des bois des aromates & des étoffes.

Votre objection est forte, & je tiens comme vous la résurrection pour une chose fort extraordinaire. Mais cela n'empêche pas qu'*Athalie* fils de *Mercure* ne mourût & ne ressuscitât plusieurs fois. Les dieux ressuscitèrent *Pélops* quoiqu'il eût été mis en ragoût, & que *Cérès* en eût déjà mangé une épaule. Vous savez qu'*Esculape* avait rendu la vie à *Hippolite*; c'était un fait avéré dont les plus incrédules ne doutaient pas. Le nom de *Virbius* donné à *Hippolite* était une preuve convaincante. *Hercule* avait ressuscité *Alceste* & *Pirritoüs Herès*, chez *Platon*, ne ressuscita à la vérité que pour quinze jours; mais c'était toujours une résurrection, & le tems ne fait rien à l'affaire.

Plusieurs graves scholiastes voient évidemment le purgatoire & la résurrection dans *Virgile*. Pour le purgatoire, je suis obligé d'avouer qu'il y est expressément au sixième chant. Cela pourra déplaire aux protestans ; mais je ne sais qu'y faire.

Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corpora excedunt pestes, &c.

Les cœurs les plus parfaits, les ames les plus pures
Sont aux regards des dieux tout chargés de souillures;
Il faut en arracher jusqu'au seul souvenir.
Nul ne fut innocent. Il faut tous nous punir.
Chaque ame a son démon; chaque vice a sa peine
Et dix siècles entiers nous suffisent à peine
Pour nous former un cœur qui soit digne des dieux, &c.

Voilà mille ans de purgatoire bien nettement exprimés, ſans même que vos parens puiſſent obtenir des prêtres de ce temple-là une indulgence qui abrégeât votre ſouffrance pour de l'argent comptant. Les anciens étaient beaucoup plus ſévères & moins ſimoniaques que nous, eux qui d'ailleurs imputaient à leurs dieux tant de ſottiſes. Que voulez-vous! toute leur théologie était pêtrie de contradictions, comme les malins diſent qu'eſt la nôtre.

Le purgatoire achevé, ces ames allaient boire de l'eau du Lethé, & demandaient inſtamment à rentrer dans de nouveaux corps, & à revoir la lumière du jour. Mais, eſt-ce là une réſurrection? point du tout, c'eſt prendre un corps entiérement nouveau, ce n'eſt point reprendre le ſien; c'eſt une métempſycoſe qui n'a nul rapport à la manière dont nous autres reſſuſcitons.

Les ames des anciens faiſaient un très-mauvais marché, je l'avoue, en revenant au monde. Car qu'eſt-ce que revenir ſur la terre pendant ſoixante & dix ans tout-au-plus, & ſouffrir encore tout ce que vous ſavez qu'on ſouffre dans ſoixante & dix ans de vie, pour aller enſuite paſſer mille ans encore à recevoir la diſcipline? Il n'y a point d'ame à mon gré qui ne ſe laſsât de cette éternelle viciſſitude d'une vie ſi courte & d'une ſi longue pénitence.

SECTION SECONDE.

De la réſurrection des modernes.

Notre réſurrection eſt toute différente. Chaque homme reprendra préciſément le même corps qu'il avait eu; & tous ces corps ſeront brûlés dans toute l'éternité, excepté un ſur cent mille tout-au-plus. C'eſt bien pis qu'un purgatoire de dix ſiècles pour revivre ici-bas quelques années.

Quand viendra le grand jour de cette résurrection générale? on ne le sait pas positivement; & les doctes sont fort partagés. Ils ne savent pas non plus comment chacun retrouvera ses membres. Ils font sur cela beaucoup de difficultés.

1°. Notre corps, disent-ils, est pendant la vie dans un changement continuel; nous n'avons rien à cinquante ans du corps où était logée notre ame à vingt.

2°. Un soldat breton va en Canada; il se trouve que par un hasard assez commun il manque de nourriture: il est forcé de manger d'un Iroquois qu'il a tué la veille. Cet Iroquois s'était nourri de jésuites pendant deux ou trois mois. Une grande partie de son corps était devenue jésuite. Voilà le corps de ce soldat composé d'Iroquois, de jésuites, & de tout ce qu'il a mangé auparavant. Comment chacun reprendra-t-il précisément ce qui lui appartient? & que lui appartient-il en propre?

3°. Un enfant meurt dans le ventre de sa mère, juste au moment qu'il vient de recevoir une ame. Ressuscitera-t-il fœtus ou garçon, ou homme fait! si fœtus, à quoi bon? si garçon ou homme, d'où lui viendra sa substance?

4°. L'ame arrive dans un autre fœtus avant qu'il soit décidé garçon ou fille. Ressuscitera-t-il fille, garçon ou fœtus?

5°. Pour ressusciter, pour être la même personne que vous étiez, il faut que vous ayez la mémoire bien fraîche & bien presente. C'est la mémoire qui fait votre identité. Si vous avez perdu la mémoire, comment serez-vous le même homme?

6°. Il n'y a qu'un certain nombre de particules terrestres qui puissent constituer un animal. Sable, pierre, minéral, métal n'y servent de rien. Toute terre n'y est pas propre; il n'y a que les terrains favorables à la végétation qui le soient au genre animal. Quand au bout de plusieurs siècles il faudra que tout le monde ressus-

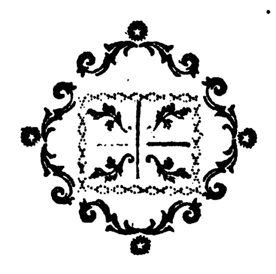
cite, où trouver la terre propre à former tous ces corps?

7°. Je suppose une isle dont la partie végétale puisse fournir à la fois à mille hommes, & à cinq ou six mille animaux pour la nourriture & le service de ces mille hommes; au bout de cent mille générations nous aurons un milliard d'hommes à ressusciter. La matière manque évidemment.

Materiæque opus est ut crescant postera sæcla.

8°. Enfin quand on a prouvé ou cru prouver qu'il faut un miracle aussi grand que le déluge universel, ou les dix plaies d'Egypte pour opérer la résurrection du genre humain dans la vallée de Josaphat, on demande ce que sont devenues toutes les ames de ces corps en attendant le moment de rentrer dans leur étui?

On pourrait faire cinquante questions un peu épineuses, mais les docteurs répondent aisément à tout cela.





RIME.

La rime n'aurait-elle pas été inventée pour aider la mémoire, & pour régler en même tems le chant & la danse? le retour des mêmes sons servait à faire souvenir promptement des mots intermédiaires entre les deux rimes. Ces rimes avertissaient à la fois le chanteur & le danseur; elles indiquaient la mesure. Ainsi les vers furent dans tous les pays le langage des dieux.

On peut donc mettre au rang des opinions probables, c'est-à-dire incertaines, que la rime fut d'abord une cérémonie religieuse. Car après tout, il se pourrait qu'on eût fait des vers & des chansons pour sa maîtresse avant d'en faire pour ses dieux; & les amans emportés vous diront que cela revient au même.

Un rabin qui me montrait l'hébreu, lequel je n'ai jamais pu apprendre, me citait un jour plusieurs pseaumes rimés que nous avions, disait-il, traduits pitoyablement. Je me souviens de deux vers que voici:

(a) *Hibitu clarè vena haru*
Uph nehem al jech pharu.

Si on le regarde on en est illuminé,
Et leurs faces ne sont point confuses.

Il n'y a guère de rime plus riche que celle de ces deux vers. Cela posé, je raisonne ainsi.

Les juifs qui parlaient un jargon moitié phénicien, moitié syriaque, rimaient; donc les grandes nations dans lesquelles ils étaient enclavés devaient rimer aussi. Il est

(a) Pseaume XXXIII. v. 5.

à croire que les Juifs, qui, comme nous l'avons dit si souvent, prirent tout de leurs voisins, en prirent aussi la rime.

Tous les Orientaux riment, ils sont fideles à leurs usages; ils s'habillent comme ils s'habillaient il y a cinq ou six mille ans. Donc il est à croire qu'ils riment depuis ce tems-là.

Quelques doctes prétendent que les Grecs commencèrent par rimer, soit pour leurs dieux, soit pour leurs héros, soit pour leurs amies; mais qu'ensuite ayant mieux senti l'harmonie de leur langue, ayant mieux connu la prosodie, ayant rafiné sur la mélodie, ils firent ces beaux vers non-rimés que les Latins imitèrent, & surpassèrent bien souvent.

Pour nous autres descendans des Goths, des Vandales, des Huns, des Welches, des Francs, des Bourguignons; nous barbares, qui ne pouvons avoir la mélodie grecque & latine, nous sommes obligés de rimer. Les vers blancs chez tous les peuples modernes ne sont que de la prose sans aucune mesure; elle n'est distinguée de la prose ordinaire que par un certain nombre de syllabes égales & monotones qu'on est convenu d'appeller *vers*.

Nous avons dit ailleurs que ceux qui avaient écrit en vers blancs ne l'avaient fait que parce qu'ils ne savaient pas rimer; les vers blancs sont nés de l'impuissance de vaincre la difficulté, & de l'envie d'avoir plutôt fait.

Nous avons remarqué que l'Arioste a fait quarante-huit mille rimes de suite dans son *Orlando*, sans ennuyer personne. Nous avons observé combien la poésie française en vers rimés entraine d'obstacles avec elle, & que le plaisir naissait de ces obstacles mêmes. Nous avons toujours été persuadés qu'il fallait rimer pour les oreilles, non pour les yeux; & nous avons exposé nos opinions sans suffisance, attendu notre insuffisance.

Mais toute notre modération nous abandonne aux funeſtes nouvelles qu'on nous mande de Paris au mont Krapac. Nous apprenons qu'il s'élève une petite ſecte de barbares qui veut qu'on ne faſſe déſormais des tragédies qu'en proſe. Ce dernier coup manquait à nos douleurs : c'eſt l'abomination de la déſolation dans le temple des muſes. Nous concevons bien que *Corneille* ayant mis l'imitation de JESUS-CHRIST en vers, quelque mauvais plaiſant aurait pu menacer le public de faire jouer une tragédie en proſe par *Floridor* & *Mondori ;* mais ce projet ayant été exécuté ſérieuſement par l'abbé d'*Aubignac*, on ſait quel ſuccès il eut. On ſait dans quel diſcrédit tomba la proſe de l'Œdipe de *La Motte-Houdart*, il fut preſque auſſi grand que celui de ſon Œdipe en vers. Quel malheureux Viſigoth peut oſer, après *Cinna* & *Andromaque*, bannir les vers du théatre ? C'eſt donc à cet excès d'opprobre que nous ſommes parvenus après le grand ſiècle. Ah ! barbares, allez donc voir jouer cette tragédie en redingote à Faxhall, après quoi venez-y manger du roſt-bif de mouton & boire de la bière forte.

Qu'auraient dit *Racine* & *Boileau* ſi on leur avait annoncé cette terrible nouvelle ? *Bone Deus !* De quelle hauteur ſommes-nous tombés, & dans quel bourbier ſommes-nous !

Il eſt vrai que la rime ajoute un nouvel ennui aux vers médiocres. Le poëte alors eſt un mauvais méchanicien qui fait entendre le bruit choquant de ſes poulies & de ſes cordes : ſes lecteurs éprouvent la même fatigue qu'il a reſſentie en rimant ; ſes vers ne ſont qu'un vain tintement de ſyllabes faſtidieuſes. Mais s'il penſe heureuſement, & s'il rime de même, il éprouve & il donne un grand plaiſir qui n'eſt goûté que par les ames ſenſibles & par les oreilles harmonieuſes.

RIRE.



RIRE.

Que le rire soit le signe de la joie comme les pleurs sont le symptome de la douleur, quiconque a ri n'en doute pas. Ceux qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais : ceux qui savent pourquoi cette espèce de joie qui excite le ris, retire vers les oreilles le muscle zigomatique, l'un des treize muscles de la bouche, sont bien savans. Les animaux ont ce muscle comme nous ; mais ils ne rient point de joie comme ils ne répandent point de pleurs de tristesse. Le cerf peut laisser couler une humeur de ses yeux quand il est aux abois, le chien aussi quand on le dissèque vivant ; mais ils ne pleurent point leurs maîtresses, leurs amis, comme nous : ils n'éclatent point de rire comme nous à la vue d'un objet comique : l'homme est le seul animal qui pleure & qui rie.

Comme nous ne pleurons que de ce qui nous afflige, nous ne rions que de ce qui nous égaie : les raisonneurs ont prétendu que le rire naît de l'orgueil, qu'on se croit supérieur à celui dont on rit. Il est vrai que l'homme qui est un animal risible, est aussi un animal orgueilleux ; mais la fierté ne fait pas rire ; un enfant qui rit de tout son cœur ne s'abandonne point à ce plaisir parce qu'il se met au-dessus de ceux qui le font rire : s'il rit quand on le chatouille, ce n'est pas assurément parce qu'il est sujet au péché mortel de l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tout seul pour la première fois l'*Amphitrion* de Molière ; je ris au point de tomber à la renverse : était-ce par fierté ? On n'est point fier quand on est seul. Etait-ce par fierté que le maître de l'âne d'or se mit tant à rire quand il vit son âne manger

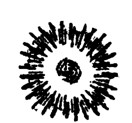
ſon ſouper ? Quiconque rit éprouve une joie gaie dans ce moment-là, ſans avoir un autre ſentiment.

Toute joie ne fait pas rire, les grands plaiſirs ſont très-ſérieux ; les plaiſirs de l'amour, de l'ambition, de l'avarice n'ont jamais fait rire perſonne.

Le rire va quelquefois juſqu'aux convulſions : on dit même que quelques perſonnes ſont mortes de rire : j'ai peine à le croire, & sûrement il en eſt davantage qui ſont morts de chagrin.

Les vapeurs violentes qui excitent tantôt les larmes, tantôt les ſymptomes du rire, tirent à la vérité les muſcles de la bouche ; mais ce n'eſt point un ris véritable, c'eſt une convulſion, c'eſt un tourment. Les larmes peuvent alors être vraies, parce qu'on ſouffre ; mais le rire ne l'eſt pas ; il faut lui donner un autre nom, auſſi l'appèlle-t-on rire *ſardonien*.

Le ris malin, le *perfidum ridens* eſt autre choſe ; c'eſt la joie de l'humiliation d'autrui : on pourſuit par des éclats moqueurs, par le *cachinnum*, terme qui nous manque, celui qui nous a promis des merveilles & qui ne fait que des ſottiſes : c'eſt huer plutôt que rire. Notre orgueil alors ſe moque de l'orgueil de celui qui s'en eſt fait accroire. On hue notre ami Fréron dans l'*Ecoſſaiſe* plus encore qu'on en rit : j'aime toujours à parler de l'ami Fréron ; cela me fait rire.





R O I.

ROI, *basileus*, *tyrannos*, *rex*, *dux*, *imperator*, *melk*, *baal*, *bel*, *pharao*, *éli*, *shadai*, *adoni*, *shak*, *sophi*, *padhisha*, *bogdan*, *chazan*, *kan*, *krall*, *king*, *kong*, *kœnig*, &c. &c. toutes expressions qui semblent signifier la même chose, & qui expriment des idées toutes différentes.

Dans la Grèce, ni *basileus*, ni *tyrannos*, ne donna jamais l'idée du pouvoir absolu. Saisit ce pouvoir qui peut, mais ce n'est que malgré soi qu'on le laissa prendre.

Il est clair que chez les Romains les rois ne furent point despotiques. Le dernier *Tarquin* mérita d'être chassé, & le fut. Nous n'avons aucune preuve que les petits chefs de l'Italie aient jamais pu faire à leur gré présent d'un lacet au premier homme de l'état, comme fait aujourd'hui un Turc imbécille dans son serrail, & comme de vils esclaves barbares beaucoup plus imbécilles le souffrent sans murmurer.

Nous ne voyons pas un roi au-delà des Alpes & vers le Nord, dans les tems où nous commençons à connaître cette vaste partie du monde. Les Cimbres qui marchèrent vers l'Italie, & qui furent exterminés par *Marius*, étaient des loups affamés qui sortaient de leurs forêts avec leurs louves & leurs louveteaux. Mais de tête couronnée chez ces animaux, d'ordres intimés de la part d'un secrètaire d'état, d'un grand boutillier, d'un logotète, d'impôts, de taxes arbitraires, de commis aux portes, d'édits bursaux, on n'en avait pas plus de notion, que de vêpres & de l'opéra.

Il faut que l'or & l'argent monnoyé & même non-monnoyé soit une recette infaillible pour mettre celui

qui n'en a pas dans la dépendance absolue de celui qui a trouvé le secret d'en amasser. C'est avec cela seul qu'il eut des postillons & des grands-officiers de la couronne, des gardes, des cuisiniers, des filles, des femmes, des geoliers, des aumôniers, des pages & des soldats.

Il eût été fort difficile de se faire obéir ponctuellement si on n'avait eu à donner que des moutons & des pourpoints. Aussi il est très-vraisemblable qu'après toutes les révolutions qu'éprouva notre globe, ce fut l'art de fondre les métaux qui fit les rois, comme ce sont aujourd'hui les canons qui les maintiennent.

César avait bien raison de dire, qu'avec de l'or on a des hommes, & qu'avec des hommes on a de l'or. Voilà tout le secret.

Ce secret avait été connu dès long-tems en Asie & en Egypte. Les princes & les prêtres partagèrent autant qu'ils le purent.

Le prince disait au prêtre, tiens, voilà de l'or; mais il faut que tu affermisses mon pouvoir, & que tu prophétises en ma faveur; je serai oint, tu seras oint. Rends des oracles, fais des miracles; tu seras bien payé, pourvu que je sois toujours le maître. Le prêtre se faisait donner terres & monnoie, & il prophétisait pour lui-même, rendait des oracles pour lui-même, chassait le souverain très-souvent, & se mettait à sa place. Ainsi le choen ou chorim d'Egypte, les mag de Perse, les Caldéens devers Babylone, les chazin de Syrie, (si je me trompe de nom il n'importe guère) tous ces gens-là voulaient dominer. Il y eut des guerres fréquentes entre le trône & l'autel en tout pays, jusques chez la misérable nation juive.

Nous le savons bien depuis douze cents ans, nous autres habitans de la zone tempérée d'Europe. Nos esprits ne tiennent pas trop de cette température; nous savons ce qu'il nous en a coûté. Et l'or & l'argent sont tellement le mobile de tout, que plusieurs de nos rois

d'Europe envoient encore aujourd'hui de l'or & de l'argent à Rome, où des prêtres le partagent dès qu'il est arrivé.

Lorsque dans cet éternel conflit de jurisdiction, les chefs des nations ont été puissans, chacun d'eux a manifesté sa prééminence à sa mode. C'était un crime, dit-on, de cracher en présence du roi des Mèdes. Il faut frapper la terre de son front neuf fois devant le roi de la Chine. Un roi d'Angleterre imagina de ne jamais boire un verre de bière si on ne lui présentait à genoux. Un autre se fait baiser son pied droit. Les cérémonies diffèrent ; mais en tout tems on voulu avoir l'argent des peuples. Il y a des pays où l'on fait au krall, au chazan une pension comme en Pologne, en Suède, dans la Grand-Bretagne. Ailleurs, un morceau de papier suffit pour que le bogdan ait tout l'argent qu'il desire.

Et puis, écrivez sur le droit des gens, sur la théorie de l'impôt, sur le tarif, sur le *foderum mansionaticum viaticum*, faites de beaux calculs sur la taille proportionnelle, prouvez par de profonds raisonnemens cette maxime si neuve que le berger doit tondre ses moutons, & non pas les écorcher.

Quelles sont les limites de la prérogative des rois & de la liberté des peuples ? Je vous conseille d'aller examiner cette question dans l'hôtel-de-ville d'Amsterdam à tête reposée.





ROME.

COUR DE ROME.

L'Evêque de Rome avant *Constantin*, n'était aux yeux des magistrats romains, ignorans de notre sainte religion, que le chef d'une faction secrète, souvent toléré par le gouvernement, & quelquefois puni du dernier supplice. Les noms des premiers disciples nés juifs, & de leurs successeurs, qui gouvernèrent le petit troupeau caché dans la grande ville de Rome, furent absolument ignorés de tous les écrivains latins. On sait assez que tout changea, & comment tout changea sous *Constantin*.

L'évêque de Rome protégé & enrichi, fut toujours sujet des empereurs, ainsi que l'évêque de Constantinople, de Nicomédie, & tous les autres évêques, sans prétendre à la moindre ombre d'autorité souveraine. La fatalité qui dirige toutes les affaires de ce monde, établit enfin la puissance de la cour ecclésiastique romaine par les mains des barbares qui détruisirent l'empire.

L'ancienne religion sous laquelle les Romains avaient été victorieux pendant tant de siècles, subsistait encore avec splendeur, quand *Alaric* vint assiéger Rome l'an 408 de notre ère vulgaire; & le pape *Innocent I* n'empêcha pas qu'on ne sacrifiât aux dieux dans le capitole & dans les autres temples, pout obtenir contre les Goths le secours du ciel. Mais ce pape *Innocent* fut du nombre des députés vers *Alaric*, si on en croit *Zozime* & *Orose*. Cela prouve que le pape était déjà un personnage considérable.

Lorsqu'*Attila* vint ravager l'Italie en 452, par le même

droit que les Romains avaient exercé ſur tant de peuples, par le droit de *Clovis* & des Goths, & des Vandales, & des Hérules, l'empereur envoya le pape *Léon I*, aſſiſté de deux perſonnages conſulaires, pour négocier avec *Attila*. Je ne doute pas que *St. Léon* ne fût accompagné d'un ange armé d'une épée flamboyante qui fit trembler le roi des Huns, quoi qu'il ne crût pas aux anges, & qu'une épée ne lui fît pas peur. Ce miracle eſt très-bien peint dans le Vatican; & vous ſentez bien qu'on ne l'eût jamais peint s'il n'avait été vrai. Tout ce qui me fâche, c'eſt que cet ange laiſſa prendre & ſaccager Aquilée & toute l'Illyrie, & qu'il n'empêcha pas enſuite *Genſeric* de piller Rome pendant quatorze jours : ce n'était pas apparemment l'ange exterminateur.

Sous les exarques, le crédit des papes augmenta; mais ils n'eurent encore nulle ombre de puiſſance civile. L'évêque romain élu par le peuple, demandait ſelon le protocole du *Diarium romanum*, la protection de l'évêque de Ravenne auprès de l'exarque, qui accordait ou refuſait la confirmation à l'élu.

L'exarcat ayant été détruit par les Lombards, les rois Lombards voulurent ſe rendre maîtres auſſi de la ville de Rome. Rien n'eſt plus naturel.

Pepin, l'uſurpateur de la France, ne ſouffrit pas que les Lombards uſurpaſſent cette capitale & fuſſent trop puiſſans; rien n'eſt plus naturel encore.

On prétend que *Pepin* & ſon fils *Charlemagne* donnèrent aux évêques romains pluſieurs terres de l'exarcat, que l'on nomma *les juſtices de ſaint Pierre*. Telle eſt la première origine de leur puiſſance temporelle. Il paraît que dès ce tems-là ſes évêques ſongeaient à ſe procurer quelque choſe de plus conſidérable que ces juſtices.

Nous avons une lettre du pape Adrien I à Charlemagne, dans laquelle il dit : *La libéralité pieuſe de Conſtantin le grand, empereur de ſainte mémoire, éleva, & exalta du*

tems du bienheureux pontife romain Sylvestre, la sainte église romaine, & lui conféra sa puissance dans cette partie de l'Italie.

On voit que dès-lors on commençait à vouloir faire croire la donation de *Constantin*, qui fut depuis regardée pendant cinq cents ans, non pas absolument comme un article de foi, mais comme une vérité incontestable. Ce fut à la fois un crime de lèze-majesté & un péché mortel, de former des doutes sur cette donation. (Voyez l'article *Donations.*)

Depuis la mort de *Charlemagne*, l'évêque augmenta son autorité dans Rome de jour en jour; mais il s'écoula des siècles avant qu'il y fût regardé comme souverain. Rome eut très-long-tems un gouvernement patricien municipal.

Ce *Jean XII* que l'empereur Allemand *Othon I* fit déposer dans un espèce de concile en 963 comme simoniaque, incestueux, sodomite, athée & ayant fait pacte avec le diable; ce *Jean XII*, dis-je, était le premier homme de l'Italie en qualité de patrice & de consul avant d'être évêque de Rome; & malgré tous ces titres, malgré le crédit de la fameuse *Marozie*, sa mère, il n'y avait qu'une autorité très-contestée.

Ce *Grégoire VII* qui de moine étant devenu pape, voulut déposer les rois & donner les empires, loin d'être le maître à Rome, mourut le protégé, ou plutôt le prisonnier de ces princes normands conquérans des deux Siciles, dont il se croyait le seigneur suzerin.

Dans le grand schisme d'Occident, les papes qui se disputèrent l'empire du monde, vécurent souvent d'aumônes.

Un fait assez extraordinaire, c'est que les papes ne furent riches que depuis le tems où ils n'osèrent se montrer à Rome.

Bertrand de Got, Clément V le Bordelois, qui passa sa

vie en France, vendait publiquement les bénéfices, & laiſſa des tréſors immenſes, ſelon *Villani.*

Jean XXII ſon ſucceſſeur fut élu à Lyon. On prétend qu'il était le fils d'un ſavetier de Cahors. Il inventa plus de manières d'extorquer l'argent de l'égliſe, que jamais les traitans n'ont inventé d'impôts.

Le même *Villani* aſſure qu'il laiſſa à ſa mort vingt-cinq millions de florins d'or. Le patrimoine de *ſaint Pierre* ne lui aurait pas aſſurèment fourni cette ſomme.

En un mot, juſqu'à *Innocent VIII* qui ſe rendit maître du château ſaint Ange, les papes ne jouirent jamais dans Rome d'une ſouveraineté véritable.

Leur autorité ſpirituelle fut ſans doute le fondement de la temporelle; mais s'ils s'étaient borné à imiter la conduite de *ſaint Pierre* dont on ſe perſuada qu'ils rempliſſaient la place, ils n'auraient jamais acquis que le royaume des cieux. Ils furent toujours empêcher les empereurs de s'établir à Rome, malgré ce beau nom de *Roi des Romains.* La faction de *Guelfe* l'emporta toujours en Italie ſur la faction *Gibelinne.* On aimait mieux obéir à un prêtre Italien qu'à un roi Allemand.

Dans les guerres civiles que la querelle de l'empire & du ſacerdoce ſuſcita pendant plus de cinq cents années, pluſieurs ſeigneurs obtinrent des ſouverainetés tantôt en qualité de vicaires de l'empire, tantôt comme vicaires du ſaint ſiége. Tels furent les princes d'*Eſt* à Ferrare, les *Bentivoglio* à Bologne, les *Malateſta* à Rimini, les *Manfreddi* à Fenza, les *Baglione* à Pérouſe, les *Urſins* dans Anguilara & dans Servetri, les *Colonnes* dans Oſtie, les *Riario* à Forli, les *Monteſeltro* dans Urbin, les *Varano* dans Camerino, les *Gravina* dans Sinigaglia.

Tous ces ſeigneurs avaient autant de droits aux terres qu'ils poſsédaient, que les papes en avaient au patrimoine de *ſaint Pierre.* Les uns & les autres étaient fondés ſur des donations.

On ſait comme le pape *Alexandre VI* ſe ſervit de ſon

bâtard *Césfar de Borgia* pour envahir toutes ces principautés.

Le roi *Louis XII* obtint de ce pape la caſſation de ſon mariage après dix-huit années de jouiſſance, à condition qu'il aiderait l'uſurpateur.

Les aſſaſſinats commis par *Clovis* pour s'emparer des états des petits rois ſes voiſins, n'approchent pas des horreurs exécutés par *Alexandre VI* & par ſon fils.

L'hiſtoire de *Néron* eſt bien moins abominable. Le prétexte de la religion n'augmentait pas l'atrocité de ſes crimes. Obſervez que dans le même tems les rois d'Eſpagne & de Portugal demandaient à ce pape, l'un l'Amérique & l'autre l'Aſie, & que ce monſtre les donna au nom du DIEU qu'il repréſentait. Obſervez que cent mille pélerins couraient à ſon jubilé & adoraient ſa perſonne.

Jules II acheva ce qu'*Alexandre VI* avait commencé. *Louis XII* né pour être la dupe de tous ſes voiſins, aida *Jules* à prendre Bologne & Pérouſe. Ce malheureux roi, pour prix de ſes ſervices, fut chaſſé d'Italie & excommunié par ce même pape que l'archevêque d'Auch ſon ambaſſadeur à Rome appellait *votre méchanceté*, au-lieu de votre ſainteté.

Pour comble de mortification, *Anne de Bretagne* ſa femme, auſſi dévote qu'impérieuſe, lui diſait qu'il ſerait damné pour avoir fait la guerre au pape.

Si *Léon X* & *Clément VII* perdirent tant d'états qui ſe détachèrent de la communion papale, ils ne reſtèrent pas moins abſolus ſur les provinces fidelles à la foi catholique.

La cour romaine excommunia *Henri III*, & déclara *Henri IV* indigne de régner.

Elle tire encore beaucoup d'argent de tous les états catholiques d'Allemagne, de la Hongrie, de la Pologne, de l'Eſpagne & de la France. Ses ambaſſadeurs ont la préſéance ſur tous les autres; elle n'eſt plus aſſez puiſſante pour faire la guerre; & ſa faibleſſe fait ſon bonheur. L'état eccléſiaſtique eſt le ſeul qui ait toujours joui des douceurs

de la paix depuis le ſaccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint.* Il paraît que les papes avaient été ſouvent traités comme ces dieux des Japonois, à qui tantôt on préſente des offrandes d'or, & que tantôt on jette dans la rivière.



RUSSIE.

« LE czar Pierre n'avait pas le vrai génie, celui qui » crée & fait tout de rien. Quelques-unes des choſes qu'il » fit, étaient bien, la plupart étaient déplacés. (*a*) Il a » vu que ſon peuple était barbare, il n'a point vu qu'il » n'était pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliſer » quand il ne fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire » des Allemands, des Anglais quand il fallait commencer » par faire des Ruſſes; il a empêché ſes ſujets de jamais » devenir ce qu'ils pourraient être en leur perſuadant » qu'ils étaient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un pré- » cepteur Français forme ſon élève pour briller un mo- » ment dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'em- » pire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe, & ſera ſub- » jugué lui-même. Les Tartares ſes ſujets ou ſes voiſins, » deviendront ſes maîtres & les nôtres. Cette révolution » me paraît infaillible. »

Ces paroles ſont tirées mot-à-mot de la quatre-vingt-ſeizième page du code d'un de ces légiſlateurs qui gouvernent l'univers à deux ſols la feuille, & qui de leurs geletas donnent des ordres à tous les rois. On peut dire d'eux ce qu'*Homère* dit de *Calcas*,

Os ede ta éonta, ta tè eſſomena, pro t'éonta
Il connaît le paſſé, le préſent, l'avenir.

(*a*) Contrat Social, ch. VIII. pag. 95 & 96.

C'eſt dommage que l'auteur de ce petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois tems dont parle *Homère.*

Pierre le grand, dit-il, *n'avait pas le génie qui fait tout de rien.* Vraiment, *Jean-Jacques*, je le crois ſans peine, car on prétend que DIEU ſeul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que ſon peuple n'était pas mûr pour la police; en ce cas le czar eſt admirable de l'avoir fait mûrir. Il me ſemble que c'eſt *Jean-Jacques* qui n'a pas vu qu'il fallait ſe ſervir d'abord des Allemands & des Anglais pour faire des Ruſſes.

Il a empêché ſes ſujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient être, &c.

Cependant ces mêmes Ruſſes ſont devenus les vainqueurs des Turcs & des Tartares, les conquérans & les légiſlateurs de la Crimée & de vingt peuples différens; leur ſouveraine a donné des loix à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de *Jean-Jacques*, il ſe peut qu'il ait exalté ſon ame juſqu'à lire dans l'avenir; il a tout ce qu'il faut pour être prophête, mais pour le paſſé & pour le préſent, on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardieſſe d'envoyer quatre eſcadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Grèce, de dominer à la fois ſur la mer Egée & ſur le Pont Euxin, de porter la terreur dans la Colchide & aux Dardanelles, de ſubjuguer la Tauride, & de forcer le viſir *Azem* à s'enfuir des bords du Danube juſqu'aux portes d'Andrinople.

Si *Jean-Jacques* compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive, il doit du moins avouer qu'il y a quelque généroſité dans un comte d'*Orlof*, qui après avoir pris un vaiſſeau qui portait toute la famille & tous les tréſors d'un bacha, lui renvoya ſa famille & ſes tréſors.

Si les Ruſſes n'étaient pas mûrs pour la police du tems de *Pierre le grand*, convenons qu'ils ſont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame ; & que *Jean-Jacques* n'eſt pas tout-à-fait mûr pour la vérité & pour le raiſonnement.

A l'egard de l'avenir, nous le ſaurons quand nous aurons des *Ezéchiel*, des *Iſaïe*, des *Habacuc*, des *Michée*.

Mais le tems en eſt paſſé ; &, ſi on oſe le dire, il eſt à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *menſonges imprimés* ſur le tems préſent, m'étonnent toujours. Si on ſe donne ces libertés dans un ſiècle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourrons-nous avoir en ces hiſtoriens des anciens tems qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne conſultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'mères dans leur enfance, bien sûrs qu'aucun critique ne releverait leurs fautes.

Nous eûmes long-tems neuf muſes, la ſaine critique eſt la dixième qui eſt venue bien tard. Elle n'exiſtait point du tems de *Cecrops*, du premier *Bacchus*, de *Sanchoniaton*, de *Thaut*, de *Brama*, &c. &c. &c. on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus aviſé.



SALIQUE, LOI SALIQUE.

CELUI qui a dit que la loi sálique fut écrite avec une plume des ailes de l'aigle à deux têtes, par l'aumônier de *Pharamond*, au dos de la donation de *Constantin*, pourrait bien ne s'être pas trompé.

C'est la loi fondamentale de l'empire Français, disent de braves jurisconsultes. Le grand Jérôme Bignon, dans son livre de l'*Excellence de la France*, dit (*a*) que cette loi vient de la loi naturelle selon le grand Aristote, parce que dans *les familles c'était le père qui gouvernait, & qu'on ne donnait point de dot aux filles, comme il se lit des père, mère & frères de Rebecca.*

Il assure (*b*) que le royaume de France est si excellent, qu'il a conservé précieusement cette loi recommandée par *Aristote* & par l'ancien testament. Et, pour prouver cette excellence de la France, il remarque que l'empereur *Julien* trouvait le vin de Surêne admirable.

Mais pour démontrer l'excellence de la loi salique, il s'en rapporte à Froissard, selon lequel *les douze pairs de France disent que le royaume de France est de si grande noblesse, qu'il ne doit mie par succession aller à femelle.*

On doit avouer que cette décision est fort incivile pour l'Espagne, pour l'Angleterre, pour Naples, pour la Hongrie, surtout pour la Russie, qui a vu sur son trône quatre impératrices de suite.

Le royaume de France est de grande noblesse; d'accord. Mais celui d'Espagne, du Mexique & du Pérou, est aussi de grande noblesse. Et grande noblesse est aussi en Russie.

(*a*) Page 288 & suivante.
(*b*) Pag 9.

On a allégué qu'il eſt dit dans la ſainte écriture, *que les lys ne filent point*. On en a conclu que les femmes ne doivent point régner en France. C'eſt encore puiſſamment raiſonner. Mais on a oublié que les léopards, qui ſont (on ne ſait pourquoi) les armoiries d'Angleterre, ne filent pas plus que les lys qui ſont (on ne ſait pourquoi) les armoiries de France. En un mot, de ce qu'on n'a jamais vu filer un lys, il n'eſt pas démontré que l'excluſion des filles ſoit une loi fondamentale des Gaules.

DES LOIX FONDAMENTALES.

La loi fondamentale de tout pays eſt qu'on sème du bled, ſi l'on veut avoir du pain; qu'on cultive le lin & le chanvre, ſi on veut avoir de la toile; que chacun ſoit le maître dans ſon champ, ſoit que ce champ appartienne à un garçon où à une fille; que le Gaulois demi-barbare tue tout autant de Francs entiérement barbares, qui viendront des bords du Mein qu'ils ne ſavent pas cultiver, ravir ſes moiſſons & ſes troupeaux: ſans quoi le Gaulois deviendra ſerf du Franc, ou ſera aſſaſſiné par lui.

C'eſt ſur le fondement que porte l'édifice. L'un bâtit ſon fondement ſur un roc, & la maiſon dure; l'autre ſur du ſable, & elle s'écroule. Mais une loi fondamentale, née de la volonté changeante des hommes; & en même tems irrévocable, eſt une contradiction dans les termes, un être de raiſon, une chimère, une abſurdité: qui fait les loix peut les changer. La bulle d'or fut appellée *loi fondamentale de l'empire*. Il fut ordonné qu'il n'y aurait jamais que ſept électeurs tudeſques, par la raiſon péremptoire qu'un certain chandelier juif n'avait eu que ſept branches, & qu'il n'y a que ſept dons du St. Eſprit. Cette loi fondamentale fut qualifiée d'*éternelle*, par la toute-puiſſance & certaine ſcience de

Charles IV. DIEU ne trouva pas bon que le parchemin de *Charles* prît le nom d'*éternel*. Il a permis que d'autres empereurs Germains, par leur toute-puissance & certaine science, ajoutassent deux branches au chandelier & deux présens aux sept dons du St.-Esprit. Ainsi les électeurs sont au nombre de neuf.

C'était une loi très-fondamentale, que les disciples du seigneur JESUS n'eussent rien en propre. Ce fut ensuite une loi encore plus fondamentale, que les évêques de Rome fussent très-riches, & que le peuple les choisît. La dernière loi fondamentale est qu'ils sont souverains, & élus par un petit nombre d'hommes, vêtus d'écarlate, qui étaient absolument inconnus du tems de JESUS. Si l'empereur roi des Romains toujours auguste, était maître de Rome de fait comme il l'est par le style de sa chancellerie, le pape serait son grand-aumônier, en attendant quelqu'autre loi irrévocable à toujours qui serait détruite par une autre.

Je suppose (ce qui peut très-bien arriver) qu'un empereur d'Allemagne n'ait qu'une fille, & qu'il soit un bon homme n'entendant rien à la guerre; je suppose que si *Catherine II* ne détruit pas l'empire Turc qu'elle a fort ébranlé dans l'an 1771 où j'écris ces rêveries, le Turc vienne attaquer mon bon prince chéri des neuf électeurs, que sa fille se mette à la tête des troupes avec deux jeunes électeurs amoureux d'elle, qu'elle batte les Ottomans comme *Débora* battit le capitaine *Sizara* & ses trois cent mille soldats, & ses trois mille chars de guerre dans un petit champ pierreux aux pieds du mont Thabor, que ma princesse chasse les musulmans jusques par-delà Andrinople; que son père meure de joie ou autrement, que les deux amans de ma princesse engagent leurs sept confrères à la couronner, que tous les princes de l'empire & les villes y consentent; que deviendra la loi fondamentale & éternelle qui porte que le saint empire romain ne peut

tomber de lance en quenouille, que l'aigle à deux têtes ne file point, & qu'on ne peut sans culotte s'asseoir sur le trône impérial ? on se moquera de cette vieille loi, & ma princesse régnera très-glorieusement.

COMMENT LA LOI SALIQUE S'EST ÉTABLIE.

On ne peut contester la coutume passée en loi, qui veut que les filles ne puissent hériter la couronne de France tant qu'il reste un mâle du sang royal. Cette question est décidée depuis long-tems, le sceau de l'antiquité y est apposé. Si elle était descendue du ciel, elle ne serait pas plus révérée de la nation française. Elle s'accommode mal avec la galanterie de cette nation : mais c'est qu'elle était en vigueur avant que cette nation fût galante.

Le président *Hénault* répète dans sa *Chronique* ce qu'on avait dit au hasard avant lui, que *Clovis* rédigea la loi salique en 511, l'année même de sa mort. Je veux croire qu'il avait rédigé cette loi, & qu'il savait lire & écrire, comme je veux croire qu'il avait quinze ans lorsqu'il se mit à conquérir les Gaules : mais je voudrais qu'on me montrât à la bibliothèque de St. Germain-des-Prés, ou de St. Martin, ce cartulaire de la loi salique signé *Clovis*, ou *Clodvic*, ou *Hildovic*, par-là du moins on apprendrait son véritable nom que personne ne sait.

Nous avons deux éditions de cette loi salique, l'une par un nommé *Hérold*, l'autre par *François Pithoux*, & toutes deux sont différentes, ce qui n'est pas un bon signe. Quand le texte d'une loi est rapporté différemment dans deux écrits, non-seulement il est clair que l'un des deux est faux, mais il est fort probable qu'ils le sont tous deux. Aucune coutume des Francs ne fut écrite dans nos premiers siècles ; il serait bien étrange que la loi des Saliens l'eût été. Cette loi est en latin ;

& il n'y a pas d'apparence que ni *Clovis*, ni ses prédécesseurs parlassent latin dans leurs marais entre les Souabes & les Bataves.

On suppose que cette loi peut regarder les rois de France ; & tous les savans conviennent que les Sicambres, les Francs, les Saliens n'avaient point de rois, ni même aucun chef héréditaire.

Le titre de la loi salique commence par ces mots, *In Christi nomine*. Elle a donc été faite hors des terres saliques, puisque le CHRIST n'était pas plus connu de ces barbares que du reste de la Germanie, & de tous les pays du Nord.

On fait rédiger cette loi salique par quatre grands jurisconsultes Francs ; ils s'appellent dans l'édition de Hérold, *Visogast*, *Harogast*, *Salogast* & *Vindogast*. Dans l'édition de Pithoux, ces noms sont un peu différens. Il se trouve malheureusement que ces noms sont les vieux noms déguisés de quelques cantons d'Allemagne.

Notre magot prend pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

En quelque tems que cette loi ait été rédigée en mauvais latin, on trouve dans l'article touchant les aleus, *que nulle portion de terre salique ne passe à la la femme*. Il est clair que cette prétendue loi ne fut point suivie. Premièrement, on voit par les formules de *Marculphe* qu'un père pouvait laisser ses aleus à la fille, en renonçant *à certaine loi salique*, *impie & abominable*.

Secondement, si on applique cette loi aux fiefs, il est clair que les rois d'Angleterre qui n'étaient pas de la race Normande, n'avaient eu tous leurs grands fiefs en France que par les filles.

Troisièmement, si on prétend qu'il est nécessaire qu'un

fief ſoit entre les mains d'un homme, parce qu'il doit ſe battre pour ſon ſeigneur, cela prouve que la loi ne pouvait être entenduè des droits au trône. Tous les ſeigneurs de fief ſe ſeraient battus tout auſſi bien pour une reine que pour un roi. Une reine n'était point obligée d'endoſſer une cuiraſſe, de ſe garnir de cuiſſars & de braſſars, & d'aller au trot à l'ennemi ſur un grand cheval de charrette, comme ce fut long-tems la mode.

Il eſt donc clair qu'originairement la loi ſalique ne pouvait regarder en rien la couronne, ni comme alleu ni comme fief dominant.

Mézerai dit, que l'*imbécillité du ſexe ne permet pas de régner.* Mézerai ne parle ni en homme d'eſprit ni en homme poli. L'hiſtoire le dément aſſez. La reine *Anne d'Angleterre* qui humilia *Louis XIV*; l'impératrice reine de Hongrie qui réſiſta au roi *Louis XV*, à *Fréderic le grand*, à l'électeur de Bavière & à tant d'autres princes; *Elizabeth d'Angleterre* qui empêcha notre grand *Henri* de ſuccomber; l'impératrice de Ruſſie dont nous avons déjà parlé, font aſſez voir que *Mézerai* n'eſt pas plus véridique qu'honnête. Il devait ſavoir que la reine *Blanche* avait trop régné en France ſous le nom de ſon fils, & *Anne de Bretagne* ſous *Louis XII.*

Velli dernier écrivain de l'*Hiſtoire de France*, devrait par cette raiſon même être le meilleur, puiſqu'il avait tous les matériaux de ſes devanciers: mais il n'a pas toujours ſu profiter de ſes avantages. Il s'emporte en invectives contre le ſage & profond *Rapin de Toiras*; il veut lui prouver que jamais aucune princeſſe n'a ſuccédé à la couronne tant qu'il y a eu des mâles capables de ſuccéder. On le ſait bien; & jamais *Toiras* n'a dit le contraire.

Dans ce long âge de la barbarie, lorſqu'il ne s'agiſſait dans l'Europe que d'uſurper & de ſoutenir ſes uſurpations, il faut avouer que les rois étaient fort ſou-

vent des chefs de bandits, ou des guerriers armés contre ces bandits ; il n'était pas possible de se soumettre à une femme ; quiconque avait un grand cheval de bataille ne voulait aller à la rapine & au meurtre que sous le drapeau d'un homme, monté comme lui sur un grand cheval. Un bouclier ou un cuir de bœuf servait de trône. Les califes gouvernaient par l'alcoran, les papes étaient censés gouverner par l'évangile. Le midi ne vit aucune femme régner, jusqu'a *Jeanne de Naples* ; qui ne dut sa couronne qu'à la tendresse des peuples pour le roi *Robert* son grand-père, & à leur haine pour *André* son mari. Cet *André* était à la vérité du sang royal, mais né dans la Hongrie alors barbare. Il révolta les Napolitains par ses mœurs grossières, par son ivrognerie & par sa crapule. Le bon roi *Robert* fut obligé de contredire l'usage immémorial, & de déclarer *Jeanne* seule reine par son testament approuvé de la nation.

On ne voit dans le Nord aucune femme régner de son chef jusqu'à *Marguerite de Valdemar*, qui gouverna quelques mois en son propre nom vers l'an 1377.

L'Espagne n'eut aucune reine de son chef jusqu'à l'habile *Isabelle* en 1461.

En Angleterre, la cruelle & superstitieuse *Marie* fille de *Henri VIII*, est la première qui hérita du trône, de même que la faible & coupable *Marie Stuart* en Ecosse au seizième siècle.

Le vaste pays de la Russie n'eut jamais de souveraine jusqu'à la veuve de *Pierre le grand*.

Toute l'Europe; que dis-je, toute la terre était gouvernée par des guerriers au tems où *Philippe de Valois* soutint son droit contre *Edouard III*. Ce droit d'un mâle qui succédait à un mâle, semblait la loi de toutes les nations. Vous êtes petit-fils de *Philippe le bel* par votre mère, disait *Valois* à son compétiteur ; mais comme je l'emporterais sur la mère,

je l'emporte à plus forte raiſon ſur le fils. Votre mère n'a pu vous tranſmettre un droit qu'elle n'avait pas.

Il fut donc reconnu en France que le prince du ſang le plus éloignée, ferait l'héritier de la couronne au préjudice de la fille du roi. C'eſt une loi ſur laquelle perſonne ne diſpute aujourd'hui. Les autres nations ont adjugé depuis le trône à des princeſſes. La France a conſervé l'ancien uſage. Le tems a donné à cet uſage la force de la loi la plus ſainte. En quelque tems que la loi ſalique ait été ou faite, ou interprétée, il n'importe, elle exiſte, elle eſt reſpectable, elle eſt utile, & ſon utilité l'a rendue ſacrée.

EXAMEM SI LES FILLES DANS TOUS LES CAS SONT PRIVÉES DE TOUTE HÉRÉDITÉ PAR CETTE LOI SALIQUE.

J'ai déjà donné l'empire à une fille malgré la bulle d'or. Je n'aurai pas de peine à gratifier une fille du royaume de France. Je ſuis plus en droit de diſpoſer de cet état que le pape *Jules II*, qui en dépouilla *Louis XII*, & le transféra de ſon autorité privée à l'empereur *Maximilien*. Je ſuis plus autoriſé à parler en faveur des filles de la maiſon de France que le pape *Grégoire XIII*, & le cordelier *Sixte-Quint* ne l'étaient à exclure du trône nos princes du ſang, ſous prétexte, diſaient ces bons prêtres, que *Henri IV* & les princes de *Condé* étaient *race bâtarde & déteſtable de Bourbon*; belles & ſaintes paroles, dont il faut ſe ſouvenir à jamais, pour être convaincu de ce qu'on doit aux évêques de Rome. Je puis donner ma voix dans les états-généraux : & aucun pape n'y peut avoir de ſuffrage. Je donne donc ma voix ſans difficulté dans trois ou quatre cents ans, à une fille de France, qui reſterait ſeule deſcendante en droite ligne de *Hugues*

Capet. Je la fais reine pourvu qu'elle soit bien élevée, qu'elle ait l'esprit juste, & qu'elle ne soit point bigotte. J'interprète en sa faveur cette loi qui dit *que fille ne doit mie succéder.* J'entends qu'elle n'héritera mie tant qu'il y aura mâle. Mais dès que mâles défaillent, je prouve que le royaume est à elle, par nature qui l'ordonne, & pour le bien de la nation.

J'invite tous les bons Français à montrer le même respect pour le sang de tant de rois. Je crois que c'est l'unique moyen de prévenir les factions qui démembreraient l'état. Je propose qu'elle règne de son chef & qu'on la marie à quelque bon prince, qui prendra le nom & les armes, & qui par lui-même pourra posséder quelque canton, lequel sera annexé à la France; ainsi qu'on a conjoint *Marie-Thérèse de Hongrie* & *François* duc de Lorraine, le meilleur prince du monde.

Quel est le Welche qui refusera de la connaître, à moins qu'on ne déterre quelque autre belle princesse issue de *Charlemagne*, dont la famille fut chassée par *Hugues Capet* malgré la loi salique; ou bien qu'on ne trouve quelque princesse plus belle encore, qui descend évidemment de *Clovis*, dont la famille fut précédemment chassée par son domestique *Pepin*, & toujours en dépit de la loi salique?

Je n'aurai certainement nul besoin d'intrigues, pour faire sacrer ma princesse dans Rheims, ou dans Chartres, ou dans la chapelle du Louvre; car tout cela est égal; ou même pour ne la point faire sacrer du tout; car on règne tout aussi bien non sacré que sacré. Les rois, les reines d'Espagne n'observent point cette cérémonie.

Parmi toutes les familles des secretaires du roi, il ne se trouve personne qui dispute le trône à cette princesse capétienne. Les plus illustres maisons sont si jalouses l'une de l'autre, qu'elles aiment bien mieux obéir à la fille des rois qu'à un de leurs égaux.

Reconnue aisément de toute la France, elle reçoit

l'hommage de tous ſes ſujets avec une grace majeſtueuſe, qui la fait aimer autant que révérer ; & tous les poëtes font des vers en l'honneur de ma princeſſe.



SALOMON.

PLUSIEURS rois ont été de grands clercs, & ont fait de bons livres. Le roi de Pruſſe *Fréderic le grand* eſt le dernier exemple que nous en ayons. Il ſera peu imité ; nous ne devons pas préſumer qu'on trouve beaucoup de monarques Allemands qui faſſent des vers Français, & qui écrivent l'hiſtoire de leur pays. *Jaques I* en Angleterre, & même *Henri VIII* ont écrit. Il faut en Eſpagne remonter juſqu'au roi *Alphonſe X* ; encore eſt-il douteux qu'il ait mis la main aux tables alphonſines.

La France ne peut ſe vanter d'avoir eu un roi auteur. L'empire d'Allemagne n'a aucun livre de la main de ſes empereurs ; mais l'empire romain ſe glorifie de *Céſar* & de *Marc-Aurèle.* On compte en Aſie pluſieurs écrivains parmi les rois. Le préſent empereur de la Chine *Kien-long*, paſſe ſurtout pour un grand poëte. Mais *Salomon* ou *Soleyman* l'Hébreu a encore plus de réputation que *Kien-long* le Chinois.

C'eſt une grande queſtion en théologie ſi *Salomon* eſt plus renommé par ſon argent comptant, ou par ſes femmes, ou par ſes livres. Je ſuis fâché qu'il ait commencé ſon règne à la turque en égorgeant ſon frère.

L'écriture ne dit point ſi *Salomon* diſputait à *Adonias* la concubine de ſon père, mais elle dit que *Salomon*, ſur la ſeule demande d'*Adonias*, le fit aſſaſſiner. Apparemment que DIEU, qui lui donna l'eſprit de ſageſſe, lui refuſa alors celui de juſtice & d'hu-

manité, comme il lui refusa depuis le don de la continence.

Il est dit dans le même livre des rois, qu'il était maître d'un grand royaume, qui s'étendait de l'Euphrate à la mer Rouge & à la Méditerranée; mais malheureusement il est dit en même tems que le roi d'Egypte avait conquis le pays de Gaze dans le Canaan, & qu'il donna pour dot la ville de Gazer à sa fille, qu'on prétend que *Salomon* épousa; il est dit qu'il y avait un roi à Damas: les royaûmes de Sidon & de Tyr florissaient: entouré d'états puissans, il manifesta sans doute sa sagesse, en demeurant en paix avec eux tous. L'abondance extrême qui enrichit son pays ne pouvait être que le fruit de cette sagesse profonde, puisque du tems de *Saül* il n'y avait pas un ouvrier en fer dans son pays. Nous l'avons déjà remarqué. Ceux qui veulent raisonner trouvent difficile que *David* successeur de *Saül* vaincu par les Philistins, ait pu pendant son administration fonder un vaste empire.

Les richesses qu'il laissa à *Salomon* sont encore plus merveilleuses: il lui donna comptant cent trois mille talens d'or, & un million treize mille talens d'argent. Le talent d'or hébraïque vaut, selon *Arbutnot*, six mille livres sterling; le talent d'argent environ cinq cents livres sterling. La somme totale du legs en argent comptant, sans les pierreries & les autres effets, & sans le revenu ordinaire proportionné sans doute à ce trésor, montait suivant ce calcul à un milliard cent dix neuf millions cinq cent mille livres sterling, ou à cinq milliards cinq cent quatre-ving-dix-sept millions d'écus d'Allemagne, ou à vingt-cinq milliards six cent quarante-huit millions de France: il n'y avait pas alors autant d'espèces circulantes dans le monde entier. Quelques érudits évaluent ce trésor un peu plus bas, mais la somme est toujours bien forte pour la Palestine.

On ne voit pas après cela pourquoi *Salomon* se tour-

mentait tant à envoyer ses flottes au pays d'Ophir pour rapporter de l'or. On devine encore moins comment ce puissant monarque n'avait pas dans ses vastes états un seul homme qui sût façonner du bois dans la forêt du Liban. Il fut obligé de prier *Hiram* roi de Tyr de lui prêter des fendeurs de bois & des ouvriers pour les mettre en œuvre. Il faut avouer que ces contradictions exercent le génie des commentateurs.

On servait par jour pour le dîner & le souper de sa maison cinquante bœufs & cent moutons, & de la volaille & du gibier à proportion ; ce qui peut aller par jour à soixante mille livres pesant de viande. Cela fait un bonne maison.

On ajoute qu'il avait quarante mille écuries & autant de remises pour ses chariots de guerres, mais seulement douze mille écuries pour sa cavalerie. Voilà bien des chariots pour un pays de montagnes, c'était un grand appareil pour un roi dont le prédécesseur n'avait eu qu'une mule à son couronnement, & pour un terrain qui ne nourrit que des ânes.

On n'a pas voulu qu'un prince qui avait tant de chariots, se bornât à un petit nombre de femmes ; on lui en donne sept cents, qui portaient le nom de *reines* ; & ce qui est étrange, c'est qu'il n'avait que trois cents concubines, contre la coutume des rois, qui ont d'ordinaire plus de maîtresses que de femmes.

Il entretenait quatre cent douze mille chevaux, sans doute pour aller se promener avec elles le long du lac de Genézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui serait un des endroits les plus délicieux de la terre, si ce torrent n'était pas à sec neuf mois de l'année, & si le terrain n'était pas horriblement pierreux.

Quant au temple qu'il fit bâtir, & que les Juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'univers ; si les *Bramantes*, les *Michel-Agnès* & les *Palladio* avaient vu ce bâtiment,

ils ne l'auraient pas admiré : c'était une espèce de petite forteresse quarrée, qui renfermait une cour, & dans cette cour un édifice de quarante coudées de long, & un autre de vingt ; & il est dit seulement que ce second édifice, qui était proprement le temple, l'oracle, le saint des saints, avait vingt coudées de large comme de long, & vingt de haut. M. *Souflot* n'aurait pas été fort content de ces proportions.

Les livres attribués à *Salomon*, ont duré plus que son temple.

Le nom seul de l'auteur a rendu ces livres respectables : ils devaient être bons, puisqu'ils étaient d'un roi, & que ce roi passait pour le plus sage des hommes.

Le premier ouvrage qu'on lui attribue, est celui des *proverbes*. C'est un recueil de maximes qui paraissent à nos esprits rafinés quelquefois triviales, basses, incohérentes, sans goût, sans choix & sans dessein. Ils ne peuvent se persuader qu'un roi éclairé ait composé un recueil de sentences dans lesquelles on n'en trouve pas une seule qui regarde la manière de gouverner ; la politique, les mœurs des courtisans, les usages d'une cour. Ils sont étonnés de voir des chapitres entiers où il n'est parlé que de gueuses, qui vont inviter les passans dans les rues à coucher avec elles.

Il se révoltent contre les sentences dans ce goût.

Il y a trois choses insatiables, & une quatrième qui ne dit jamais, c'est assez ; le sépulcre, la matrice, la terre, qui n'est jamais rassasiée d'eau ; & le feu, qui est la quatrième, ne dit jamais, c'est assez.

Il y a trois choses difficiles, & j'ignore entièrement la quatrième. La voie d'un aigle dans l'air, la voie d'un serpent sur la pierre, la voie d'un vaisseau sur la mer, & la voie d'un homme dans une femme.

Il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages ; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson ;

le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes; le lésard, qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois.

Est-ce à un grand roi, disent-ils, au plus sage des mortels, qu'on ose imputer de telles niaiseries? Cette critique est forte; il faut parler avec plus de respect.

Les proverbes ont été attribués à *Isaïe*, à *Elzia*, à *Sobna*, à *Eliacin*, à *Joaké*, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du roi est comme le rugissement du lion*? C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colère de son maître fait trembler. *Salomon* aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre*? Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du tems de *Salomon*; c'est une invention fort récente; toute l'antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métal; & ce seul passage indique peut-être que cette collection juive fut composée dans Alexandrie, ainsi que tant d'autres livres juifs. (*a*)

L'ecclésiaste, que l'on met sur le compte de *Salomon*, est d'un ordre & d'un goût tout différent. Celui qui parle dans cet ouvrage semble être détrompé des illusions de la grandeur, lassé de plaisirs, & dégoûté de la science. On l'a pris pour un épicurien, qui répète à chaque page que le juste & l'impie sont sujets aux mêmes accidens, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister, qu'il n'y

(*a*) Un pédant a cru trouver une erreur dans ce passage: il a prétendu qu'on a mal traduit par le mot de *verre* le gobelet qui était, dit-il, de bois ou de métal; mais comment le vin aurait-il brillé dans un gobelet de métal ou de bois? & puis qu'importe!

a point d'autre vie, & qu'il n'y a rien de bon & de raisonnable que de jouir en paix du fruit de ses travaux avec la femme qu'on aime.

On a cru voir un matérialiste à la fois sensuel & dégoûté, qui paraissait avoir mis au dernier verset un mot édifiant sur DIEU, pour diminuer le scandale qu'un tel livre devait causer.

Les critiques ont de la peine à se persuader que ce livre soit de *Salomon*. Il n'est pas naturel qu'il ait dit : *malheur à la terre qui a un roi enfant.* Les Juifs n'avaient point eu encore de tels rois.

Il n'est pas naturel qu'il ait dit, *j'observe le visage du roi.* Il est bien plus vraisemblable que l'auteur ait voulu faire parler *Salomon*, & que par cette aliénation d'esprit, qu'on découvre dans tant de rabins, il ait oublié souvent dans le corps du livre que c'était un roi qu'il faisait parler.

Ce qui leur paraît surprenant, c'est que l'on ait consacré cet ouvrage parmi les livres canoniques. S'il fallait établir aujourd'hui le canon de la bible, peut-être n'y mettrait-on pas l'ecclésiaste ; mais il fut inséré dans un tems où les livres étaient très-rares, où ils étaient plus admirés que lus. Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de pallier autant qu'il est possible l'épicuréisme qui règne dans cet ouvrage. On a fait pour l'ecclésiaste comme pour tant d'autres choses qui révoltent bien autrement. Elles furent établies dans des tems d'ignorance ; & on est forcé, à la honte de la raison, de les soutenir dans des tems éclairés, & d'en déguiser ou l'absurdité ou l'horreur par des allégories. Ces critiques sont trop hardies.

Le cantique des cantiques est encore attribué à *Salomon*, parce que le nom de *roi* s'y trouve en deux ou trois endroits, parce qu'on fait dire à l'amante, qu'elle est belle *comme les peaux de Salomon*, parce que l'amante dit qu'elle est *noire*, & qu'on a cru que *Salomon* désignait par-là sa femme égyptienne.

Ces trois raisons n'ont pas persuadé. 1°. Quand l'amante, en parlant à son amant, dit : *le roi m'a menée dans ses celliers*, elle parle visiblement d'un autre que de son amant : donc le roi n'est pas cet amant : c'est le roi du festin, c'est le paranimphe, c'est le maître de la maison qu'elle entend : & cette juive est si loin d'être la maîtresse d'un roi, que dans tout le cours de l'ouvrage c'est une bergère, une fille des champs qui va chercher son amant à la campagne & dans les rues de la ville, & qui est arrêtée aux portes par les gardes qui lui volent sa robe.

2°. *Je suis belle comme les peaux de Salomon*, est l'expression d'une villageoise qui dirait, Je suis belle comme les tapisseries du roi : & c'est précisément parce que le nom de *Salomon* se trouve dans cet ouvrage qu'il ne saurait être de lui. Quel monarque ferait une comparaison si ridicule? *Voyez*, dit l'amante au troisième chapitre, *voyez le roi Salomon avec le diadême dont sa mère l'a couronné au jour de son mariage.* Qui ne reconnaît à ces expressions la comparaison ordinaire que font les filles du peuple en parlant de leurs amans? Elles disent : il est beau comme un prince, il a un air de roi, &c.

3°. Il est vrai que cette bergère qu'on fait parler dans ce cantique amoureux, dit qu'elle est hâlée du soleil, qu'elle est *brune*. Or si c'était-là la fille du roi d'Egypte, elle n'était point si hâlée. Les filles de qualité en Egypte sont blanches. *Cléopatre* l'était ; & en un mot, ce personnage ne peut être à la fois une fille de village & une reine.

Il se peut qu'un monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tetons sont meilleurs que le vin.* Un roi & un berger, quand il s'agit de baiser sur la bouche, peuvent s'exprimer de la même manière. Il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille

qui parlait en cet endroit, & qui faisait l'éloge des tetons de son amant.

On avoue encore qu'un roi galant a pu dire à sa maîtresse, *Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes tetons.*

Votre nombril est comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque chose à boire; votre ventre est comme un boisseau de froment, vos tetons sont comme deux faons de chevreuil, & votre nez est comme la tour du mont Liban.

J'avoue que les églogues de Virgile sont d'un autre style; mais chacun a le sien, & un Juif n'est pas obligé d'écrire comme Virgile.

On n'a pas approuvé ce beau tour d'éloquence orientale. *Notre sœur est encore petite, elle n'a point de tetons, que ferons-nous de notre sœur? Si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est une porte, fermons-la.*

A la bonne heure que Salomon le plus sage des hommes ait parlé ainsi dans ses goguettes. Mais plusieurs rabins ont soutenu que non-seulement cette petite églogue voluptueuse n'était pas du roi *Salomon*, mais qu'elle n'était pas authentique. *Théodore* de Mopsuète était de ce sentiment, & le célèbre Grotius appelle le cantique des cantiques *un ouvrage libertin*, *flagitiosus*; cependant il est consacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de JESUS-CHRIST avec son église. Il faut avouer que l'allégorie est un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'église pourrait entendre quand l'auteur dit que sa petite sœur n'a point de tetons.

Après tout, ce cantique est un morceau précieux de l'antiquité. C'est le seul livre d'amour qui nous soit resté des Hébreux. Il y est souvent parlé de jouissance. C'est une églogue juive. Le style est comme celui de tous les ouvrages d'éloquence des Hébreux, sans liaison, sans suite, plein de répétitions, confus, ridiculement méta-

phorique; mais il y a des endroits qui respirent la naïveté & l'amour.

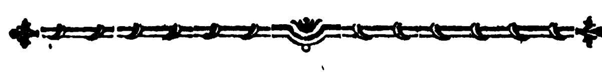
Le livre de la sagesse est dans un goût plus sérieux; mais il n'est pas plus de *Salomon* que le cantique des cantiques. On l'attribue communément à *Jesus* fils de *Sirac*, d'autres à *Philon* de Biblos; mais quel que soit l'auteur, on a cru que de son tems on n'avait point encore le pentateuque, car il dit au chap. X. qu'*Abraham* voulut immoler *Isaac* du tems du déluge; & dans un autre endroit, il parle du patriarche *Joseph* comme d'un roi d'Egypte. Du moins c'est le sens le plus naturel.

Le pis est que l'auteur dans le même chapitre, prétend qu'on voit de son tems la statue de sel en laquelle la femme de *Loth* fut changée. Ce que les critiques trouvent de pis encore, c'est que le livre leur paraît un amas très-ennuyeux de lieux communs; mais ils doivent considérer que de tels ouvrages ne sont pas faits pour suivre les vaines règles de l'éloquence. Ils sont écrits pour édifier & non pour plaire. Il faut même lutter contre son dégoût pour les lire.

Il y a grande apparence que *Salomon* était riche & savant, pour son tems, & pour son peuple. L'exagération, compagne inséparable de la grossiéreté, lui attribua des richesses qu'il n'avait pu posséder, & des livres qu'il n'avait pu faire. Le respect pour l'antiquité a depuis consacré ces erreurs.

Mais que ces livres aient été écrits par un Juif, que nous importe? Notre religion chrétienne est fondée sur la juive, mais non pas sur tous les livres que les Juifs ont faits.





SAMMONOCODOM.

JE me souviens que *Sammonocodom*, le dieu des Siamois, naquit d'une jeune vierge, & fut élevé sur une fleur. Ainsi la grand'mère de *Gengis-Kan* fut engrossée par un rayon du soleil. Ainsi l'empereur de la Chine, *Kien-long*, aujourd'hui glorieusement régnant, assure positivement dans son beau poëme de *Moukden* que sa bisaïeule était une très-jolie vierge, qui devint mère d'une race de héros pour avoir mangé des cerises. Ainsi *Danaé* fut mère de *Persée*; *Rhea Silvia* de *Romulus*. Ainsi arlequin avait raison de dire, en voyant tout ce qui se passait dans le monde : *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*:

La religion de ce Siamois, nous prouve que jamais législateur n'enseigna une mauvaise morale. Voyez lecteur, que celle de *Brama*, de *Zoroastre*, de *Numa*, & de *Thaut*, de *Pythagore*, de *Mahomet*, & même du poisson *Oannès* est absolument la même. J'ai dit souvent qu'on jeterait des pierres à un homme qui viendrait prêcher une morale relâchée. Et voilà pourquoi les jésuites eux-mêmes ont eu des prédicateurs si austères.

Les règles que *Sammonocodom* donna aux talapoins ses disciples, sont aussi sévères que celles de *saint Basile* & de *St. Benoît*.

« Fuyez les chants, les danses, les assemblées, tout » ce qui peut amollir l'ame.

» N'ayez ni or ni argent.

» Ne parlez que de justice & ne travaillez que pour elle.

» Dormez peu, mangez peu; n'ayez qu'un habit.

» Ne raillez jamais.

» Méditez en secret, & réfléchissez souvent sur la » fragilité des choses humaines, »

Par

Par quelle fatalité, par quelle fureur est-il arrivé que dans tous les pays l'excellence d'une morale si sainte & si nécessaire a été toujours déshonorée par des contes extravagans, par des prodiges plus ridicules que toutes les fables des métamorphoses ? Pourquoi n'y a-t-il pas une seule religion dont les préceptes ne soient d'un sage, & dont les dogmes ne soient d'un fou ? (On sent bien que j'excepte la nôtre, qui est en tout sens infiniment sage.)

N'est-ce point que les législateurs s'étant contentés de donner des préceptes raisonnables & utiles, les disciples des premiers disciples & les commentateurs ont voulu enchérir ? Ils ont dit : nous ne serons pas assez respectés, si notre fondateur n'a pas eu quelque chose de surnaturel & de divin. Il faut absolument que notre *Numa* ait eu des rendez-vous avec la nymphe *Egérie* ; qu'une des cuisses de *Pythagore* ait été de pur or : que la mère de *Sammonocodom* ait été vierge en accouchant de lui : qu'il soit né sur une rose, & qu'il soit devenu Dieu.

Les premiers Caldéens ne nous ont transmis que des préceptes moraux très-honnêtes : cela ne suffit pas : il est bien plus beau que ces préceptes aient été annoncés par un brochet qui sortait deux fois par jour du fond de l'Euphrate pour venir faire un sermon.

Ces malheureux disciples, ces détestables commentateurs n'ont pas vu qu'ils avertissaient le genre humain. Tous les gens raisonnables disent, voilà des préceptes très-bons ; j'en aurais bien dit autant ; mais voilà des doctrines impertinentes, absurdes, révoltantes, capables de décrier les meilleurs préceptes. Qu'arrive-t-il ? ces gens raisonnables ont des passions tout comme les talapoins ; & plus ces passions sont fortes, plus ils s'enhardissent à dire tout haut, mes talapoins m'ont trompé sur la doctrine, ils pourraient bien m'avoir trompé sur des maximes qui contredisent mes passions. Alors ils secouent le joug, parce qu'il a été imposé mal-adroite-

ment : ils ne croient plus en DIEU, parce qu'ils voient bien que *Sammonocodom* n'eſt pas Dieu. J'en ai déjà averti mon cher lecteur en quelques endroits, lorſque j'étais à Siam ; & je l'ai conjuré de croire en DIEU malgré les talapoins.

Le révérend père *Tachard* qui s'était tant amuſé ſur le vaiſſeau avec le jeune *Deſtouches* garde-marine, & depuis auteur de l'opéra d'*Iſſé*, ſavait bien que ce que je dis eſt très-vrai.

D'UN FRÈRE CADET DU DIEU SAMMONOCODOM.

Voyez ſi j'ai eu tort de vous exhorter ſouvent à définir les termes, à éviter les équivoques. Un mot étranger que vous traduiſez très-mal par le mot Dieu, vous fait tomber mille fois dans des erreurs très-groſſières. L'eſſence ſuprême, l'intelligence ſuprême, l'ame de la nature, le grand-Etre, l'éternel géomètre qui a tout arrangé avec ordre, poids & meſure, voilà DIEU. Mais lorſqu'on donne le même nom à *Mercure*, aux empereurs romains, à *Priape*, à la divinité des tetons, à la divinité des feſſes, au dieu Pet, au dieu de la Chaiſe percée, on ne s'entend plus, on ne ſait plus où l'on en eſt. Un juge juif, une eſpèce de bailli eſt appellé Dieu dans nos ſaintes écritures. Un ange eſt appellé Dieu. On donne le nom de dieux aux idoles des petites nations voiſines de la horde juive.

Sammonocodom n'eſt pas Dieu proprement dit ; & une preuve qu'il n'eſt pas Dieu, c'eſt qu'il devint Dieu, & qu'il avait un frère nommé *Thevatat* qui fut pendu & qui fut damné.

Or il n'eſt pas rare que dans une famille il y ait un homme habile qui faſſe fortune, & un autre mal-aviſé qui ſoit repris de juſtice. *Sammonocodom* devint ſaint, il fut canoniſé à la manière ſiamoiſe ; & ſon frère qui

fut un mauvais garnement, & qui fut mis en croix, alla dans l'enfer, où il est encore.

Nos voyageurs ont rapporté que quand nous voulûmes prêcher un Dieu crucifié aux Siamois, ils se moquèrent de nous. Ils nous dirent que la croix pouvait bien être le supplice du frère d'un Dieu, mais non pas d'un Dieu lui-même. Cette raison paraissait assez plausible, mais elle n'est pas convaincante en bonne logique. Car puisque le vrai Dieu donna pouvoir à *Pilate* de le crucifier, il put, à plus forte raison, donner pouvoir de crucifier son frère. En effet JESUS-CHRIST avait un frère, *saint Jacques* qui fut lapidé. Il n'en était pas moins Dieu. Les mauvaises actions imputées à *Thevatat* frère du Dieu *Sammonocodom*, étaient encore un faible argument contre l'abbé de *Choisi* & le père *Tachard*. Car il se pouvait très-bien faire que *Thevatat* eût été pendu injustement, & qu'il eût mérité le ciel au-lieu d'être damné : tout cela est fort délicat.

Au reste, on demande comment le père *Tachard* put en si peu de tems apprendre assez bien le siamois pour disputer contre les talapoins.

On répond que *Tachard* entendait la langue siamoise comme *François Xavier* entendait la langue indienne.

SAMOTRACE.

QUE la fameuse isle de Samotrace soit à l'embouchure de l'Hèbre, comme le disent tant de dictionnaires, ou qu'elle en soit à vingt milles, comme c'est la vérité ; ce n'est pas ce que je recherche.

Cette isle fut long-tems la plus célèbre de tout l'Archipel & même de toutes les isles. Ses dieux cabires, ses hiérophantes, ses mystères lui donnèrent autant de ré-

putation que le trou *ſaint Patrice* en eut en Irlande, il n'y a pas long-tems. (*a*)

Cette Samotrace qu'on appelle aujourd'hui Samandrachi, eſt un rocher recouvert d'un peu de terre ſtérile, habitée par de pauvres pêcheurs. Ils ſeraient bien étonnés ſi on leur diſait que leur iſle eut autrefois tant de gloire; & ils diraient, qu'eſt-ce que la gloire?

Je demande ce qu'étaient ces hiérophantes, ces francs-maçons ſacrés qui célébraient leurs myſtères antiques de Samotrace, & d'où ils venaient eux & leurs Dieux cabires?

Il n'eſt pas vraiſemblable que ces pauvres gens fuſſent venus de Phénicie, comme le dit *Bochard* avec ſes étymologies hébraïques, & comme le dit après lui l'abbé *Banier*. Ce n'eſt pas ainſi que les dieux s'établiſſent, ils ſont comme les conquérans qui ne ſubjuguent les peuples que de proche en proche. Il y a trop loin de la Phénicie à cette pauvre iſle, pour que les dieux de la riche Sidon & de la ſuperbe Tyr ſoient venus ſe confiner dans cet hermitage. Les hiérophantes ne ſont pas ſi ſots.

Le fait eſt qu'il y avait des dieux cabires, des prêtres cabires, des myſtères cabires dans cette iſle chétive & ſtérile. Non-ſeulement *Hérodote* en parle, mais le Phénicien *Sanchoniaton*, ſi antérieur à *Hérodote*, en parle auſſi dans ſes fragmens heureuſement conſervés par *Euſèbe*. Et qui pis eſt, ce *Sanchoniaton*, qui vivait certainement avant le tems où l'on place *Moyſe*, cite le

(*a*) Ce trou St. Patrice ou St. Patrik, eſt une des portes du purgatoire. Les cérémonies & les épreuves que les moines faiſaient obſerver aux pélerins qui venaient viſiter ce redoutable trou, reſſemblaient aſſez aux cérémonies & aux épreuves des myſtères d'*Iſis* & de Samotrace. L'ami lecteur qui voudra un peu approfondir la plupart de nos queſtions, s'appercevra fort agréablement que les mêmes friponneries, les mêmes extravagances ont fait le tour de la terre; le tout pour gagner honneur & argent.

Voyez l'extrait du purgatoire de St. Patrice par M. *Sinner*.

grand *Thaut*, le premier *Hermès*, le premier *Mercure* d'Egypte ; & ce grand *Thaut* vivait huit cents ans avant *Sanchoniaton*, de l'aveu même de ce Phénicien.

Les cabires étaient donc en honneur deux mille trois ou quatre cents ans avant notre ère vulgaire.

Maintenant ſi vous voulez ſavoir d'où venaient ces dieux cabires établis en Samotrace, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'ils venaient de Thrace le pays le plus voiſin, & qu'on leur avait donné cette petite iſle pour y jouer leurs farces, & pour gagner quelque argent ? Ils ſe pourrait bien faire qu'*Orphée* eût été un fameux menétrier des dieux cabires.

Mais qui étaient ces dieux ? ils étaient ce qu'ont été tous les dieux de l'antiquité, des fantômes inventés par des fripons groſſiers, ſculptés par des ouvriers plus groſſiers encore, & adorés par des brutes appellés hommes.

Ils étaient trois cabires ; car nous avons déjà obſervé que dans l'antiquité tout ſe faiſait par trois.

Il faut qu'*Orphée* ſoit venu très-long-tems après l'invention de ces trois dieux ; car il n'en admit qu'un ſeul dans ſes myſtères. Je prendrais volontiers *Orphée* pour un ſocinien rigide.

Je tiens les anciens dieux cabires pour les premiers dieux des Thraces, quelques noms grecs qu'on leur ait donnés depuis.

Mais voici quelque choſe de bien plus curieux pour l'hiſtoire de Samotrace. Vous ſavez que la Grèce & la Thrace ont été affligées autrefois de pluſieurs inondations. Vous connaiſſez les déluges de Deucalion & d'Ogigès. L'iſle de Samotrace ſe vantait d'un déluge plus ancien, & ſon déluge ſe rapportait aſſez au tems où l'on prétend que vivait cet ancien roi de Thrace nommé *Xiſſutre*, dont nous avons parlé à l'article *Ararat*.

Vous pouvez vous ſouvenir que les dieux de *Xixutru*, ou *Xiſſutre*, qui étaient probablement les cabires,

lui ordonnèrent de bâtir un vaisseau d'environ trente mille pieds de long sur douze cents pieds de large. Que ce vaisseau vogua long-tems sur les montagnes de l'Arménie pendant le déluge. Qu'ayant embarqué avec lui des pigeons & beaucoup d'autres animaux domestiques, il lâcha ses pigeons pour savoir si les eaux s'étaient retirées, & qu'ils revinrent tout crottés, ce qui fit prendre à *Xissutre* le parti de sortir enfin de son grand vaisseau.

Vous me direz qu'il est bien étrange que *Sanchoniaton* n'ait point parlé de cette aventure. Je vous répondrai que nous ne pouvons pas décider s'il l'inséra ou non dans son histoire; vu qu'*Eusèbe* qui n'a rapporté que quelques fragmens de cet ancien historien, n'avait aucun intérêt à rapporter l'histoire du vaisseau & des pigeons. Mais *Bérose* la raconte; & il y joint du merveilleux, selon l'usage de tous les anciens.

Les habitans de Samotrace avaient érigé des monumens de ce déluge.

Ce qui est encore plus étonnant, & ce que nous avons déjà remarqué en partie, c'est que ni la Grèce, ni la Thrace, ni aucun peuple ne connut jamais le véritable déluge, le grand déluge, le déluge de Noé.

Comment encore une fois un événement aussi terrible que celui du submergement de toute la terre, put-il être ignoré des survivans? comment le nom de notre père *Noé* qui repeupla le monde, put-il être inconnu à tous ceux qui lui devaient la vie? c'est le plus étonnant de tous les prodiges, que de tant de petits-fils aucun n'ait parlé de son grand-père!

Je me suis adressé à tous les doctes: je leur ai dit, avez-vous jamais lu quelque vieux livre grec, toscan, arabe, égyptien, caldéen, indien, persan, chinois, où le nom de *Noé* se soit trouvé? Ils m'ont tous répondu que non. J'en suis encore tout confondu.

Mais que l'histoire de cette inondation universelle se trouve dans une page d'un livre écrit dans un désert

par des fugitifs, & que cette page ait été inconnue au reste du monde entier, jusques vers l'an neuf cents de la fondation de Rome; c'est ce qui me pétrifie. Je n'en reviens pas Mon cher lecteur, crions bien fort, *O altitudo ignorantiarum* !



SAMSON.

EN qualité de pauvres compilateurs par alphabet, de ressasseur d'anecdotes, d'éplucheurs de minuties, de chiffonniers qui ramassent des guenilles au coin des rues, nous nous glorifierons avec toute la fierté attachée à nos sublimes sciences d'avoir découvert qu'on joua le fort *Samson*, tragédie, sur la fin du seizième siècle en la ville de Rouen, & qu'elle fut imprimée chez *Abraham Couturier*. *Jean* ou *John Milton*, long-tems maître d'école à Londres, puis secretaire pour le latin du parlement nommé *le Croupion*, Milton auteur du *Paradis perdu*, & du *Paradis retrouvé*, fit la tragédie de *Samson agoniste*; & il est bien cruel de ne pouvoir dire en quelle année.

Mais nous savons qu'on l'imprima avec une préface, dans laquelle on vante beaucoup un de nos confrères les commentateurs, nommé *Paræus*, lequel s'apperçut le premier, par la force de son génie, que l'apocalypse est une tragédie. En vertu de cette découverte, il partagea l'apocalypse en cinq actes, & y inséra des chœurs dignes de l'élégance & du beau naturel de la piéce. L'auteur de cette même préface nous parle des belles tragédies de *saint Grégoire* de Nazianze. Il assure qu'une tragédie ne doit jamais avoir plus de cinq actes; & pour le prouver, il nous donne le *Samson agoniste* de Milton, qui n'en a

qu'un. Ceux qui aiment les longues déclamations, feront satisfaits de cette piéce.

Une comédie de *Samson* fut jouée long-tems en Italie. On en donna une traduction à Paris en 1717, par un nommé *Romagnési*; on la représenta sur le théatre français de la comédie prétendue italienne, anciennement le palais des ducs de Bourgogne. Elle fut imprimée & dédiée au duc d'*Orléans* régent de France.

Dans cette piéce sublime, arlequin valet de *Samson* se battait contre un coq-d'Inde, tandis que son maître emportait les portes de la ville de Gaza sur ses épaules.

En 1732 on voulut représenter à l'opéra de Paris une tragédie de *Samson* mise en musique par le célèbre *Rameau*; mais on ne le permit pas. Il n'y avait ni arlequin, ni coq-d'Inde, la chose parut trop sérieuse. On était bien aise d'ailleurs de mortifier *Rameau* qui avait de grands talens. Cependant on joua dans ce tems-là l'opéra de *Jephté* tiré de l'ancien testament, & la comédie de l'*Enfant prodigue* tiré du nouveau.

Il y a une vieille édition du *Samson agoniste* de Milton, précédée d'un abrégé de l'histoire de ce héros; voici la traduction de cet abrégé.

Les Juifs, à qui Dieu avait promis par serment tout le pays qui est entre le ruisseau d'Egypte & d'Euphrate, & qui pour leurs péchés n'eurent jamais ce pays, étaient au contraire réduits en servitude; & cet esclavage dura quarante ans. Or il y avait un juif de la tribu de Dan, nommé *Mannué*, ou *Mannoa*, & la femme de ce *Mannué* était stérile; & un ange apparut à cette femme, & lui dit: vous aurez un fils à condition qu'il ne boira jamais de vin, qu'il ne mangera jamais de lièvre, & qu'on ne lui fera jamais les cheveux.

L'ange apparut ensuite au mari & à la femme; on lui donna un chevreau à manger; il n'en voulut point, & disparut au milieu de la fumée; & la femme dit:

certainement nous mourrons, car nous avons vu un Dieu ; mais ils n'en moururent pas.

L'efclave *Samfon* naquit, fut confacré Nazaréen ; & dès qu'il fut grand, la première chofe qu'il fit, fut d'aller dans la ville phénicienne, ou philiftine de Tamnala courtifer une fille d'un de fes maîtres qu'il époufa.

En allant chez fa maîtreffe, il rencontra un lion, le déchira en piéces de fa main nue comme il eût fait un chevreau. Quelques jours après il trouva un effaim d'abeilles dans la gueule de ce lion mort avec un rayon de miel, quoique les abeilles ne fe repofent jamais fur des charognes.

Alors il propofa cette énigme à fes camarades : la nourriture eft fortie du mangeur, & le doux eft forti du dur. Si vous devinez, je vous donnerai trente tuniques & trente robes, finon vous me donnerez trente robes & trente tuniques. Ses camarades ne pouvant deviner le fait en quoi confiftait le mot de l'énigme, gagnèrent la jeune femme de *Samfon* ; elle tira le fecret de fon mari, & il fut obligé de leur donner trente tuniques & trente robes : ah ! leur dit-il, fi vous n'aviez pas labouré avec ma vache, vous n'auriez pas deviné.

Auffi-tôt le beau-père de *Samfon* donna un autre mari à fa fille.

Samfon en colère d'avoir perdu fa femme, alla prendre fur le champ trois cents renards, les attacha tous enfemble par la queue avec des flambeaux allumés, & ils allèrent mettre le feu dans les blés des Philiftins.

Les Juifs efclaves, ne voulant point être punis par leurs maîtres pour les exploits de *Samfon*, vinrent le furprendre dans la caverne où il demeurait, le lièrent avec de groffes cordes, & le livrèrent aux Philiftins. Dès qu'il eft au milieu d'eux, il rompt fes cordes ; & trouvant une machoire d'âne, il tue en un tour de main mille Philiftins avec cette machoire. Un tel

effort l'ayant mis tout en feu, il se mourait de soif. Aussi-tôt DIEU fit jaillir une fontaine d'une dent de la mâchoire d'âne. *Samson* ayant bu s'en alla dans Gaza ville philistine ; il y devint sur le champ amoureux d'une fille de joie. Comme il dormait avec elle, les Philistins fermèrent les portes de la ville & environnèrent la maison ; il se leva, prit les portes & les emporta. Les Philistins au désespoir de ne pouvoir venir à bout de ce héros, s'adressèrent à une autre fille de joie nommée *Dalila*, avec laquelle il couchait pour lors. Celle-ci lui arracha enfin le secret, en quoi consistait sa force. Il ne fallait que le tondre pour le rendre égal aux autres hommes ; on le tondit, il devint faible, on lui creva les yeux, on lui fit tourner la meule & jouer du violon. Un jour qu'il jouait du violon dans un temple philistin, entre deux colonnes du temple, il fut indigné que les Philistins eussent des temples à colonnade, tandis que les Juifs n'avaient qu'un tabernacle porté sur quatre bâtons. Il sentit que ses cheveux commençaient à revenir. Transporté d'un saint zèle, il jeta à terre les deux colonnes ; le temple fut renversé ; les Philistins furent écrasés & lui aussi.

Telle est mot-à-mot cette préface.

C'est cette histoire qui est le sujet de la pièce de *Milton* & de *Romagnési* : elle était faite pour la farce italienne.



SCANDALE.

SANS rechercher si le scandale était originairement une pierre qui pouvait faire tomber les gens, ou une querelle, ou une séduction, tenons-nous-en à la signification d'aujourd'hui. Un scandale est une grave indécence. On l'applique principalement aux gens d'église. Les contes de *La Fontaine* sont libertins, plusieurs endroits de *Sanchez*, de *Tambourin*, de *Molina* sont scandaleux.

On est scandaleux par ses écrits ou par sa conduite. Le siége que soutinrent les augustins contre les archers du guet au tems de la fronde, fut scandaleux. La banqueroute du frère jésuite *La Valette*, fut plus que scandaleuse. Le procès des révérends pères capucins de Paris en 1764, fut un scandale très-réjouissant. Il faut en dire ici un petit mot pour l'édification du lecteur.

Les révérends pères capucins s'étaient battus dans le couvent; les uns avaient caché leur argent; les autres l'avaient pris. Jusques-là, ce n'était qu'un scandale particulier, une pierre qui ne pouvait faire tomber que des capucins. Mais quand l'affaire fut portée au parlement, le scandale devint public.

Il est dit (*a*) au procès qu'il faut douze cents livres de pain par semaine au couvent de St. Honoré, de la viande, du vin, du bois à proportion, & qu'il y a quatre quêteurs en titre d'office chargés de lever ces contributions dans la ville. Quel scandale épouvantable! douze cents livres de viande & de pain par semaine pour quelques capucins, tandis que tant d'ar-

(*a*) Page 27 du mémoire contre frère *Athanase*, présenté au parlement.

tistes accablés de vieillesse, & tant d'honnêtes veuves sont exposées tous les jours à périr de misère !

(a.) Que le révérend père *Dorothée* se soit fait trois mille livres de rente aux dépens du couvent, & par conséquent aux dépens du public, voilà non-seulement un scandale énorme, mais un vol manifeste ; & un vol fait à la classe la plus indigente des citoyens de Paris. Car ce sont les pauvres qui paient la taxe imposée par les moines mendians. L'ignorance & la faiblesse du peuple lui persuadent qu'il ne peut gagner le ciel qu'en donnant son nécessaire, dont ces moines composent leur superflu. Il a donc fallu que de ce seul chef, frère *Dorothée* ait extorqué vingt mille écus au moins aux pauvres de Paris pour se faire mille écus de rente.

Songez bien, mon cher lecteur, que de telles aventures ne sont pas rares dans ce dix-huitième siècle de notre ère vulgaire, qui a produit tant de bons livres. Je vous l'ai déjà dit ; le peuple ne lit point. Un capucin, un récollet, un carme, un picpuce qui confesse & qui prêche, est capable de faire lui seul plus de mal que les meilleurs livres ne pourront jamais faire de bien.

J'oserais proposer aux ames bien nées, de répandre dans une capitale un certain nombre d'anti-capucins, d'anti-récollets, qui iraient de maison en maison recommander aux pères & mères d'être bien vertueux, & de garder leur argent pour l'entretien de leur famille, & le soutien de leur vieillesse ; d'aimer DIEU de tout leur cœur, & de ne jamais rien donner aux moines. Mais revenons à la vraie signification du mot scandale.

Dans ce procès des capucins, (b) on accuse frère *Grégoire* d'avoir fait un enfant à mademoiselle *Bras-de-fer*,

(a) Page 3.
(b) Page 43.

& de l'avoir ensuite mariée à *Moutard* le cordonnier. On ne dit point si frère *Grégoire* a donné lui-même la bénédiction nuptiale à sa maîtresse & à ce pauvre *Moutard* avec dispense. S'il l'a fait, voilà le scandale le plus complet qu'on puisse donner ; il renferme fornication, vol, adultère, & sacrilège. *Horresco referens.*

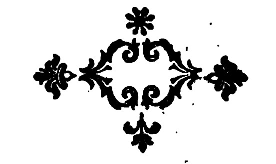
Je dis d'abord fornication, puisque frère *Grégoire* forniqua avec *Magdelaine Bras-de-fer*, qui n'avait alors que quinze ans.

Je dis vol ; puisqu'il donna des tabliers & des rubans à *Magdelaine*, & qu'il est évident qu'il vola le couvent pour les acheter, pour payer les soupers, & les frais des couches & les mois de nourrice.

Je dis adultère ; puisque ce méchant homme continua à coucher avec madame *Moutard*.

Je dis sacrilège ; puisqu'il confessait *Magdelaine*. Et s'il maria lui-même sa maîtresse, figurez-vous quel homme c'était que frère *Grégoire*.

Un de nos collaborateurs & coopérateurs à ce petit ouvrage des *questions philosophiques & encyclopédiques*, travaille à faire un livre de morale sur les scandales, contre l'opinion de frère *Patouillet*. Nous espérons que le public en jouira incessamment.



SCHISME.

ON a inséré dans le grand dictionnaire encyclopédique, tout ce que nous avions dit du grand schisme des Grecs & des Latins dans l'*histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations.* Nous ne voulons pas nous répéter.

Mais en songeant que schisme signifie déchirure, & que la Pologne est déchirée, nous ne pouvons que renouveller nos plaintes sur cette fatale maladie particulière aux chrétiens. Cette maladie que nous n'avons pas assez décrite, est une espèce de rage qui se porte d'abord aux yeux & à la bouche : on regarde avec un œil enflammé celui qui ne pense pas comme nous. On lui dit les injures les plus atroces.

La rage passe ensuite aux mains ; on écrit des choses qui manifestent le transport au cerveau. On tombe dans des convulsions de démoniaque, on tire l'épée, on se bat avec acharnement jusqu'à la mort. La médecine n'a pu jusqu'à présent trouver de remède à cette maladie, la plus cruelle de toutes. Il n'y a que la philosophie & le tems qui puissent la guérir.

Les Polonais sont aujourd'hui les seuls chez qui la contagion dont nous parlons fasse des ravages. Il est à croire que cette maladie horrible est née chez eux avec la plika. Ce sont deux maladies de la tête qui sont bien funestes. La propreté peut guérir la plika ; la seule sagesse peut extirper le schisme.

On dit que ces deux maux étaient inconnus chez les Sarmates quand ils étaient payens. La plika n'attaque aujourd'hui que la populace. Mais tous les maux nés du schisme dévorent aujourd'hui les plus grands de la république.

L'origine de ce mal est dans la fertilité de leurs terres qui produisent beaucoup de bled. Il est bien triste que la bénédiction du ciel les ait rendus si malheureux. Quelques provinces ont prétendu qu'il fallait absolument mettre du levain dans leur pain ; mais la plus grande partie du royaume, s'est obstinée à croire qu'il y a de certains jours de l'année où la pâte fermentée était mortelle. (*a*)

Voilà une des premières origines du schisme ou de la déchirure de la Pologne ; la dispute a aigri le sang. D'autres causes s'y sont jointes.

Les uns se sont imaginés dans les convulsions de cette maladie, que le St. Esprit procédait du père & du fils, & les autres ont crié qu'il ne procédait que du père. Les deux partis, dont l'un s'appelle le parti romain, & l'autre le dissident, se sont regardés mutuellement comme des pestiférés ; mais par un symptome singulier de ce mal, les pestiférés dissidens ont voulu toujours s'approcher des catholiques ; & les catholiques n'ont jamais voulu s'approcher d'eux.

Il n'y a point de maladie qui ne varie beaucoup. La diète qu'on croit si salutaire, a été si pernicieuse à cette nation, qu'au sortir d'une diète au mois de Juin 1768, les villes de Uman, de Zablotin, de Teriou, de Zilianka, de Zafran ont été détruites & inondées de sang ; & que plus de deux cent mille malades ont péri misérablement.

D'un côté l'empire de Russie, & de l'autre l'empire de Turquie ont envoyé cent mille chirurgiens, pourvus de lancettes, de bistouris & de tous les instrumens propres à couper les membres cangrenés, la maladie n'en a été que plus violente. Le transport au cerveau a été si furieux (*b*), qu'une quarantaine de

(*a*) Allusion à la querelle pour le pain ordinaire avec lequel les Russes communient, & le pain azime des Polonais du rite de Rome.

(*b*) Assassinat du roi de Pologne commis à Varsovie.

malades se sont assemblés pour disséquer le roi, qui n'était nullement attaqué du mal, & dont la cervelle & toutes les parties nobles étaient très-saines, ainsi que nous l'avons observé à l'article *superstition*. On croit que si on s'en rapportait à lui, il pourrait guérir la nation. Mais un des caractères de cette maladie si cruelle est de craindre la guérison, comme les enragés craignent l'eau.

Nous avons des savans qui prétendent que ce mal vient anciennement de la Palestine, & que les habitans de Jérusalem & de Samarie en furent longtems attaqués. D'autres croyaient que le premier siége de cette peste fut l'Egypte, & que les chiens & les chats qui étaient en grande considération, étant devenus enragés communiquèrent la rage du schisme à la plupart des Egyptiens qui avaient la tête faible.

On remarque surtout que les Grecs qui voyagèrent en Egypte, comme *Timée* de Locres & *Platon*, eurent le cerveau un peu blessé. Mais ce n'était ni la rage, ni la peste proprement dite; c'était une espèce de délire dont on ne s'appercevait même que difficilement, & qui était souvent caché sous je ne sais quelle apparence de raison. Mais les Grecs ayant avec le tems porté leur mal chez les nations de l'occident & du septentrion, la mauvaise disposition des cerveaux de nos malheureux pays, fit que la petite fièvre de *Timée* de Locres & de *Platon* devint chez nous une contagion effroyable, que les médecins appellèrent tantôt intolérance, tantôt persécution, tantôt guerre de religion, tantôt rage, tantôt peste.

Nous avons vu quels ravages ce fléau épouvantable a faits sur la terre. Plusieurs médecins se sont présentés de nos jours pour extirper ce mal horrible jusques dans sa racine. Mais qui le croirait! il se trouve des facultés entières de médecine, à Salamanque, à Coimbre, en Italie, à Paris même, qui soutiennent que le schisme;

la

la déchirure eſt néceſſaire à l'homme ; que les mauvaiſes humeurs s'évacuent par les bleſſures qu'elle fait ; que l'enthouſiaſme qui eſt un des premiers ſymptomes du mal, exalte l'ame, & produit de très-bonnes choſes ; que la tolérance eſt ſujette à mille inconvéniens ; que ſi tout le monde était tolérant, les grands génies manqueraient de ce reſſort qui a produit tant de beaux ouvrages théologiques ; que la paix eſt un grand malheur pour un état, parce que la paix amène les plaiſirs, & que les plaiſirs à la longue, pourraient adoucir la noble férocité qui forme les héros ; que ſi les Grecs avaient fait un traité de commerce avec les Troyens au lieu de leur faire la guerre, il n'y aurait eu ni d'*Achille*, ni d'*Hector*, ni d'*Homère*, & que le genre humain aurait croupi dans l'ignorance.

Ces raiſons ſont fortes, je l'avoue ; je demande du tems pour y répondre.



SCHOLIASTE.

PAR exemple, *Dacier* & ſon illuſtre épouſe étaient, quoi qu'on diſe, des traducteurs & des ſcholiaſtes très-utiles. C'était encore une des ſingularités du grand ſiècle, qu'un ſavant & ſa femme nous fiſſent connaître *Homère* & *Horace*, en nous apprenant les mœurs & les uſages des Grecs & des Romains, dans le même tems où Boileau donnait ſon *Art poétique*, Racine *Iphigénie* & *Athalie*, Quinault *Atys* & *Armide* ; où Fénelon écrivait ſon *Télémaque*, où Boſſuet déclamait ſes oraiſons funèbres, où *Le Brun* peignait, où *Girardon* ſculptait, où *Ducange* fouillait les ruines des ſiècles barbares pour en tirer des tréſors, &c. &c.

remercions les *Daciers* mari & femme. J'ai plusieurs questions à leur proposer.

QUESTIONS SUR HORACE, A M. DACIER.

Voudriez-vous, monsieur, avoir la bonté de me dire pourquoi dans la vie d'*Horace* imputée à *Suétone*, vous traduisez le mót d'auguste *purissimum penem*, par petit débauché ? Il me semble que les Latins, dans le discours familier, entendaient par *purus penis*, ce que les Italiens modernes ont entendu par *buon coglione*, *faceto coglione*, phrase que nous traduisions à la letre au seizième siècle, quand notre langue était un composé de welche & d'italien. *Purissimus penis* ne signifierait-il pas un convive agréable, un bon compagnon ? le *purissimus* exclut le débauché. Ce n'est pas que je veuille insinuer par-là qu'*Horace* ne fût très-débauché ; à Dieu ne plaise.

Je ne sais pourquoi vous dites (*a*) qu'une espèce de guittarre grecque, le *barbyton*, avait anciennement des cordes de soie. Ces cordes n'auraient point rendu de son, & les premiers Grecs ne connaissaient point la soie.

Il faut que je vous dise un mot sur la quatrième ode (*b*) dans laquelle le beau printems revient avec le zéphir ; *Vénus* ramène les amours, les graces, les nymphes ; elles dansent d'un pas léger & mesuré aux doux rayons de *Diane* qui les regarde, tandis que *Vulcain* embrase les forges des laborieux cyclopes.

Vous traduisez, *Vénus recommence à danser au clair de la lune avec les graces & les nymphes, pendant que Vulcain est empressé à faire travailler ses cyclopes.*

Vous dites dans vos remarques que l'on n'a jamais vu de cour plus jolie que celle de *Vénus*, & qu'*Ho-*

(*a*) Remarques sur l'ode I. du livre I.
(*b*) Ode IV.

race fait ici une allégorie fort galante. Car par *Vénus* il entend les femmes, par les nymphes il entend les filles; & par *Vulcain* il entend les sots qui se tuent du soin de leurs affaires, tandis que leurs femmes se divertissent. Mais êtes-vous bien sûr qu'*Horace* ait entendu tout cela?

Dans l'ode sixième; *Horace* dit:

Nos convivia, nos prælia virginum
Sectis in juvenes unguibus acrum
Cantamus vacui, sive quid urimur
Non præter solitum leves.

Pour moi, soit que je sois libre, soit que j'aime, suivant ma légéreté ordinaire, je chante nos festins & les combats de nos jeunes filles qui menacent leurs amans de leurs ongles qui ne peuvent les blesser.

Vous traduisez, *en quelque état que je sois, libre ou amoureux, & toujours prêt à changer, je ne m'amuse qu'à chanter les combats des jeunes filles qui se font les ongles pour mieux égratigner leurs amans.*

Mais j'oserais vous dire, monsieur, qu'*Horace* ne parle point d'égratigner, & que mieux on coupe ses ongles, moins on égratigne.

Voici un trait plus curieux que celui des filles qui égratignent. Il s'agit de *Mercure* dans l'ode dixième; vous dites qu'il est très-vraisemblable qu'on n'a donné à *Mercure* la qualité de dieu des larrons *que par rapport à Moyse, qui commanda à ses Hébreux de prendre tout ce qu'ils pourraient aux Egyptiens, comme le remarque le savant Huet évêque d'Avranche dans sa démonstration évangélique.* (a)

Ainsi, selon vous & cet évêque, *Moyse* & *Mercure* sont les patrons des voleurs. Mais vous savez

(a) Ode X.

combien on se moqua du savant évêque qui fit de *Moyse* un *Mercure*, un *Bacchus*, un *Priape*, un *Adonis*, &c. Assurément *Horace* ne se doutait pas que *Mercure* serait un jour comparé à *Moyse* dans les Gaules.

Quant à cette ode de *Mercure*, vous croyez que c'est une hymne dans laquelle *Horace* l'adore; & moi je soupçonne qu'il s'en moque.

Vous croyez qu'on donna l'épithète de *Liber* à Bacchus, (*a*) parce que les rois s'appellaient *Liberi*. Je ne vois dans l'antiquité aucun roi qui ait pris ce titre. Ne se pourrait-il pas que la liberté avec laquelle les buveurs parlent à table, eût valu cette épithète au dieu des buveurs?

O matre pulchra filia pulchrior.

Vous traduisez, belle Tindaris qui pouvez seule remporter le prix de la beauté sur votre charmante mère. (*b*) *Horace* dit seulement, *Votre mère est belle & vous êtes plus belle encore.* Cela me paraît plus court & mieux; mais je puis me tromper.

Horace dans cette ode, dit que *Prométhée* ayant pêtri l'homme de limon, fut obligé d'y ajouter les qualités des autres animaux, & qu'il mit dans son cœur la colère du lion.

Vous prétendez que cela est imité de *Simonide* qui assure que DIEU ayant fait l'homme, & n'ayant plus rien à donner à la femme, prit chez les animaux tout ce qui lui convenait, donna aux unes les qualités du pourceau, aux autres celles du renard, à celles-ci les talens du singe, à ces autres celles de l'âne.

(*a*) Notes sur l'ode XII.
(*b*) Ode XVI.

Assurément *Simonide* n'était pas galant, ni *Dacier* non plus.

In me tota ruens Venus (*a*)
Cyprum deseruit.

Vous traduisez, *Vénus à quitté entiérement Chypre pour venir loger dans mon cœur.*

N'aimez-vous pas mieux ces vers de Racine?

Ce n'est plus une ardeur en mes veines cachée,
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Dulce ridentem Lalagem, amabo dulce loquentem. (*b*)

J'aimerai *Lalagé* qui parle & qui rit avec tant de grâce.

N'aimez-vous pas encor mieux la traduction de *Sapho* par *Boileau?*

Que l'on voit quelquefois doucement lui sourire,
Que l'on voit quelquefois tendrement lui parler.

Quis desiderio sit pudor aut modus (*c*)
Tam cari capitis?

Vous traduisez, *Quelle honte peut-il y avoir à pleurer un homme qui nous était si cher?* &c. &c.

Le mot de honte ne rend pas ici celui de pudor; *que peut-il y avoir*, n'est pas le style d'*Horace?* J'aurais peut-être mis à la place, Peut-on rougir de regretter une tête si chère, peut-on sécher ses larmes?

Natis in usum lætitiæ Scyphis
Pugnare tracum est.

(*a*) Ode XIX.
(*b*) Ode XXII.
(*c*) Ode XXIII.

Vous traduisez : *C'est aux Thraces de se battre avec les verres qui ont été faits pour la joie.*

On ne buvait point dans des verres alors, & les Thraces encore moins que les Romains.

N'aurait-il pas mieux valu dire, c'est une barbarie des Thraces d'ensanglanter des repas destinés à la joie?

Nunc est bibendum, nunc pede libero (*a*)
Pulsanda tellus.

Vous traduisez, *C'est maintenant, mes chers amis, qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force.*

Frapper la terre d'un pas libre en cadence, ce n'est pas danser de toute sa force. Cette expression même n'est ni agréable, ni noble, ni d'*Horace.*

Je saute par-dessus cent questions grammaticales que je voudrais vous faire pour vous demander compte du *vin superbe* de Cécube. Vous voulez absolument qu'*Horace* ait dit,

Tinget pavimentum superbo (*b*)
Pontificum potiore cœnis.

Vous traduisez, *Il inondera ses chambres de ce vin qui nagera sur ces riches parquets, de ce vin qui aurait dû être réservé pour les festins des pontifes.*

Horace ne dit rien de tout cela. Comment voulez-vous que du vin dont on fait une petite libation dans le *triclinium*, dans la salle à manger, inonde ces chambres? pourquoi prétendez-vous que ce vin dût être réservé pour les pontifes? J'ai d'excellent vin de Malaga & de Canarie; mais je vous réponds que je ne l'enverrai pas à mon évêque.

(*a*) Ode XXXVII.
(*b*) Liv. II. Ode XIV.

Horace parle d'un superbe parquet, d'une magnifique mosaïque; & vous m'allez parler d'un vin superbe, d'un vin magnifique. On lit dans toutes les éditions d'Horace, *Tinget pavimentum superbum*, & non pas *superbo*.

Vous dites que c'est un grand sentiment de religion dans *Horace* de ne vouloir réserver ce bon vin que pour les prêtres. Je crois comme vous qu'*Horace* était très-religieux, témoin tous ses vers pour les bambins; mais je pense qu'il aurait encore mieux aimé boire ce bon vin de Cécube, que de le réserver pour les prêtres de Rome.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo & fingitur artubus, &c.

Vous traduisez, *Le plus grand plaisir de nos filles à marier, est d'apprendre les danses lascives des Ioniens. A cet usage elles n'ont point de honte de se rendre les membres souples, & de les former à des postures deshonnêtes.*

Que de phrases pour deux petits vers! ah, monsieur, des postures déshonnêtes! S'il y a dans le latin *fingitur artubus*, & non pas *artibus*, cela ne signifie-t-il pas, Nos jeunes filles apprennent les danses & les mouvemens voluptueux des Ioniennes? & rien de plus.

Je tombe sur cette ode, (*a*) *horrida tempestas.*

Vous dites que le vieux commentateur se trompe en pensant que *contraxit cœlum* signifie, nous a caché le ciel; & pour montrer qu'il s'est trompé, vous êtes de son avis.

Ensuite quand *Horace* introduit le docteur *Chiron*

(*a*) Liv. V. Ode XIII.

précepteur d'*Achille*, annonçant à son élève, pour l'encourager, qu'il ne reviendra pas de Troye.

Unde tibi reditum parcæ subtemine certo

Rupere.

Vous traduisez, *Les parques ont coupé le fil de votre vie.*

Mais ce fil n'est pas coupé. Il le sera ; mais *Achille* n'est pas encore tué, *Horace* ne parle point de fil ; *parcæ* est là pour *fata*. Cela veut dire mot-à-mot, Les destins s'opposent à votre retour.

Vous dites que, *Chiron savait cela par lui-même, car il était grand astrologue.*

Vous ne voulez pas que *dulcibus alloquiis* signifie de doux entretiens. Que voulez-vous donc qu'il signifie ? Vous assurez positivement que *rien n'est plus ridicule, & qu'Achille ne parlait jamais à personne.* Mais il parlait à Patrocle, à Phœnix, à Automedon, aux capitaines thessaliens. Ensuite vous imaginez que le mot *alloqui* signifie consoler. Ces contradictions peuvent égarer *studiosam juventutem.*

Dans vos remarques sur la troisième satyre du second livre, vous nous apprenez que les sirènes s'appellaient de ce nom chez les Grecs, parce que *sir* signifiait *cantique* chez les Hébreux : est-ce *Bochart* qui vous l'a dit ? Croyez-vous qu'*Homère* eût beaucoup de liaison avec les Juifs ? Non, vous n'êtes pas du nombre de ces fous qui veulent faire accroire aux sots que tout nous vient de cette misérable nation juive, qui habitait un si petit pays, & qui fut si long-tems inconnue à l'Europe entière.

Je pourrais faire des questions sur chaque ode & sur chaque épître, mais ce ferait un gros livre. Si jamais j'ai le tems, je vous proposerai mes doutes, non-seulement sur ces odes, mais encore sur les saty-

res, les épîtres, & l'art poétique. Mais à présent il faut que je parle à madame votre femme.

A MADAME DACIER SUR HOMÈRE.

Madame, sans vouloir troubler la paix de votre ménage, je vous dirai que je vous estime & vous respecte encore plus que votre mari. Car il n'est pas le seul traducteur & commentateur, & vous êtes la seule traductrice & commentatrice. Il est si beau à une Française d'avoir fait connaître le plus ancien des poëtes, que nous vous devons d'éternels remerciemens.

Je commence par remarquer la prodigieuse différence du grec à notre welche, devenu latin & ensuite français.

Voici votre élégante traduction du commencement de l'*Iliade*.

Déesse, chantez la colère d'*Achille* fils de *Pelée*, cette colère pernicieuse qui causa tant de malheurs aux Grecs, & qui précipita dans le sombre royaume de *Pluton* les ames généreuses de tant de héros, & livra leurs corps en proie aux chiens & aux vautours, depuis le jour fatal qu'une querelle d'éclat eut divisé le fils d'*Atrée* & le divin *Achille*; ainsi les décrets de *Jupiter* s'accomplissaient. Quel dieu les jeta dans ces dissensions? Le fils de *Jupiter* & de *Latone*, irrité contre le roi, qui avait déshonoré *Chrysès* son sacrificateur, envoya sur l'armée une affreuse maladie qui emportait les peuples. Car *Chrisès* étant allé aux vaisseaux des Grecs chargés de présens pour la rançon de sa fille, & tenant dans ses mains les bandelettes sacrées d'*Apollon* avec le sceptre d'or, pria humblement les Grecs, & surtout les deux fils d'*Atrée* leurs généraux. « Fils d'*Atrée*, leur dit-il, & vous, géné-
» reux grecs, que les dieux qui habitent l'olympe
» vous fassent la grace de détruire la superbe ville

» de Priam, & de vous voir heureusement de retour
» dans votre patrie ; mais, rendez-moi ma fille en
» recevant ces présens, & respectez en moi le fils
» du grand *Jupiter*, *Apollon*, dont les traits sont iné-
» vitables. »

Tous les Grecs firent connaître par un murmure favorable, qu'il fallait respecter le ministre du dieu, & recevoir ses riches présens. Mais cette demande déplut à *Agamemnon* aveuglé par sa colère.

Voici la traduction mot-à-mot, & vers par ligne.

La colère chantez, déesse, de piliade Achille,
Funestes, qui infinis aux Akaïens maux apporta,
Et plusieurs fortes ames à l'enfer envoya
De héros ; & à l'égard d'eux, proie les fit aux chiens
Et à tous les oiseaux. S'accomplissait la volonté de Dieu,
Depuis que d'abord différèrent disputans
Agamemnon chef des hommes & le divin Achille.
Qui des dieux par dispute les commit à combattre ?
De Latone & de Dieu le fils. Car contre le roi étant irrité
Il suscita dans l'armée une maladie mauvaise & mouraient
les peuples.

Il n'y a pas moyen d'aller plus loin. Cet échantillon suffit pour montrer le différent génie des langues, & pour mieux faire voir combien les traductions littérales sont ridicules.

Je pourrais vous demander pourquoi vous avez parlé du sombre royaume de *Pluton*, & des vautours dont *Homère* ne dit rien ?

Pourquoi vous dites qu'*Agamemnon* avait déshonoré le prêtre d'*Apollon* ? Déshonorer signifie ôter l'honneur. *Agamemnon* n'avait ôté à ce prêtre que sa fille. Il me sem-

ble que le verbe *itimao* ne signifie pas en cet endroit déshonorer, mais mépriser, maltraiter.

Pourquoi vous faites dire à ce prêtre, que les dieux vous fassent la grace de détruire &c? ces termes *vous fassent la grace*, semblent pris de notre catéchisme. *Homère* dit, que les dieux habitans de l'olympe vous donnent de détruire la ville de Troye.

Doien olympia domata ekontes
Ekpersai priamoio polin.

Pourquoi vous dites que tous les Grecs firent connaître par un murmure favorable, qu'il fallait respecter le ministre des dieux? Il n'est point question dans *Homère* d'un murmure favorable. Il y a expressément, tous dirent *pantes epiphemisan*.

Vous avez partout ou retranché, ou ajouté, ou changé; & ce n'est pas à moi de décider si vous avez bien ou mal fait.

Il n'y a qu'une chose dont je sois sûr, & dont vous n'êtes pas convenue; c'est que si on faisait aujourd'hui un poëme tel que celui d'*Homère*, on serait, je ne dis pas seulement sifflé d'un bout de l'Europe a l'autre, mais je dis entiérement ignoré; & cependant l'*Iliade* était un poëme excellent pour les Grecs. Nous avons vu combien les langues diffèrent. Les mœurs, les usages, les sentimens, les idées diffèrent bien davantage.

Si je l'osais, je comparerais l'*Iliade* au livre de *Job*; tous deux sont orientaux, fort anciens, également pleins de fictions, d'images & d'hyperboles. Il y a dans l'un & dans l'autre des morceaux qu'on cite souvent. Les héros de ces deux romans se piquent de parler beaucoup & de se répéter. Les amis s'y disent des injures: voilà bien des ressemblances.

Que quelqu'un s'avise aujourd'hui de faire un poëme dans le goût de *Job*, vous verrez comme il sera reçu.

Vous dites dans votre préface qu'il eſt impoſſible de mettre *Homère* en vers français ; dites que cela vous eſt impoſſible, parce que vous ne vous êtes pas adonnée à notre poéſie. Les géorgiques de *Virgile* ſont bien plus difficiles à traduire ; cependant on y eſt parvenu.

Je ſuis perſuadé que nous avons deux ou trois poëtes en France qui traduiraient bien *Homère ;* mais en même tems je ſuis très-convaincu qu'on ne les lira pas s'ils ne changent, s'ils n'adouciſſent, s'ils n'élaguent preſque tout. La raiſon en eſt, madame, qu'il faut écrire pour ſon tems, & non pour les tems paſſés. Il eſt vrai que notre froid *La Motte* a tout adouci, tout élagué ; & qu'on ne l'en a pas lu davantage. Mais c'eſt qu'il a tout énervé.

Un jeune homme vint ces jours paſſés me montrer une traduction d'un morceau du vingt-quatrième livre de l'*Iliade*. Je le mets ici ſous vos yeux, quoique vous ne vous connaiſſiez guère en vers français.

L'horiſon ſe couvrait des ombres de la nuit ;
L'infortuné Priam qu'un dieu même a conduit
Entre, & paraît ſoudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector en ce moment tranquille,
Par un léger repas ſuſpendait ſes douleurs.
Il ſe détourne ; il voit ce front baigné de pleurs,
Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable
Que le fardeau des ans & la douleur accable,
Exhalant à ſes pieds ſes ſanglots & ſes cris,
Et lui baiſant la main qui fit périr ſon fils.
Il n'oſait ſur Achille encor jeter la vue.
Il voulait lui parler, & ſa voix s'eſt perdue.
Enfin il le regarde, & parmi ſes ſanglots
Tremblant, pâle & ſans force, il prononce ces mots.—

Songez, seigneur, songez que vous avez un père.--
Il ne peut achever. -- Le héros sanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.
Priam lui prend les mains-Ah prince, ah mon vainqueur!
J'étais père d'Hector! -- & ses généreux frères
Flattaient mes derniers jours & les rendaient prospères.--
Ils ne sont plus.-- Hector est tombé sous vos coups.--
Puisse l'heureux Pelée entre Thétis & vous
Prolonger de ses ans l'éclatante carrière!
Le seul nom de son fils remplit la terre entière,
Ce nom fait son bonheur ainsi que son appui.
Vos honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui.
Hélas! tout mon bonheur & toute mon attente
Est de voir de mon fils la dépouille sanglante;
De racheter de vous ces restes mutilés
Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.
Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
Achille, accordez-moi cette grace funeste,
Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux.

Le héros qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
Tous nos jours sont tissus de regrets & d'alarmes,
Lui dit-il; par mes mains les dieux vous ont frappé.
Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
Mourant avant le tems loin des yeux de mon père
Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi:
Vous perdez votre fils, & je perds un ami.
Tel est donc des humains le destin déplorable.
Dieu verse donc sur nous la coupe inépuisable,

La coupe des douleurs & des calamités ;
Il y mêle un moment de faibles voluptés,
Mais c'est pour en aigrir la fatale amertume.

Me conseillez-vous de continuer ? me dit le jeune homme. Comment ! lui répondis-je, vous vous mêlez aussi de peindre ! il me semble que je vois ce vieillard qui veut parler, & qui dans sa douleur ne peut d'abord que prononcer quelques mots étouffés par ses soupirs. Cela n'est pas dans *Homère*, mais je vous le pardonne. Je vous sais même bon gré d'avoir esquivé les deux tonneaux qui feraient un mauvais effet dans notre langue, & surtout d'avoir accourci. Oui, oui, continuez. La nation ne vous donnera pas quinze mille livres sterling comme les Anglais les ont données à *Pope* ; mais peu d'Anglais ont eu le courage de lire toute son *Iliade*.

Croyez-vous de bonne foi, que depuis Versailles jusqu'a Perpignan, & jusqu'à St. Malo, vous trouviez beaucoup de Grecs qui s'intéressent à *Eurithion* tué autrefois par *Nestor*, à *Ekopolious* ; fils de *Thalesious*, tué par *Antilokous* ; à *Simoisious* fils d'*Athemion* tué par *Telamon* ; & à *Pirous* fils d'*Embrasous*, blessé à la cheville du pied droit ? Nos vers français, cent fois plus difficiles à faire que des vers grecs, n'aiment point ces détails. J'ose vous répondre qu'aucune de nos dames ne vous lira. Et que deviendrez-vous sans elles ? si elles étaient toutes des *Dacier*, elles vous liraient encore moins. N'est-il pas vrai, madame ? on ne réussira jamais, si on ne connaît bien le goût de son siècle, & le génie de sa langue.





SERPENT.

« JE certifie que j'ai tué en diverses fois plusieurs » serpens, en mouillant un peu avec ma salive un bâton » ou une pierre, & en donnant sur le milieu du corps » du serpent un petit coup, qui pouvait à peine oc- » casionner une petite contusion. 19 Janvier 1772. » *Figuier* chirurgien. »

Ce chirurgien m'ayant donné ce certificat, deux témoins, qui lui ont vu tuer ainsi des serpens, m'ont attesté ce qu'ils avaient vu. Je voudrais le voir aussi; car j'ai avoué, dans plusieurs endroits de nos *Questions*, que j'avais pris pour mon patron *St. Thomas Dydyme*, qui voulait toujours mettre le doigt dessus.

Il y a dix-huit cents ans que cette opinion s'est perpétuée chez les peuples. Et peut-être aurait-elle dix-huit mille ans d'antiquité, si la genèse ne nous instruisait pas au juste de la date de notre inimitié avec le serpent. Et on peut dire que si *Eve* avait craché, quand le serpent était à son oreille, elle eût épargné bien des maux au genre humain.

Lucrèce, au livre IV, rapporte cette manière de tuer les serpens comme une chose très-connue.

Est utique ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

« Crachez sur un serpent, sa force l'abandonne;
» Il se mange lui-même, il se dévore, il meurt. „

Il y a un peu de contradiction à le peindre languissant & se dévorant lui-même. Aussi mon chirurgien *Figuier* n'affirme pas que les serpens qu'il a tués se soient mangés.

La genèse dit bien que nous les tuons avec le talon, mais non pas avec de la salive.

Nous sommes dans l'hiver, au 19 Janvier; c'est le tems où les serpens restent chez eux. Je ne puis en trouver au mont Krapac; mais j'exhorte tous les philosophes à cracher sur tous les serpens qu'ils rencontreront en chemin, au printems. Il est bon de savoir jusqu'où s'étend le pouvoir de la salive de l'homme.

Il est certain que JESUS-CHRIST lui-même se servit de salive, pour guérir un homme sourd & muet. (*a*) Il le prit à part; il mit ses doigts dans ses oreilles; il cracha sur sa langue; & regardant le ciel il soupira, & s'écria *effeta*. Aussi-tôt le sourd & muet se mit à parler.

Il se peut donc en effet que DIEU ait permis que la salive de l'homme tue les serpens; mais il peut avoir permis aussi que mon chirurgien ait assommé des serpens à grands coups de pierre & de bâton; & il est même probable qu'ils en seraient morts, soit que le sieur *Figuier* eût craché; soit qu'il n'eût pas craché.

Je prie donc tous les philosophes d'examiner la chose avec attention. On peut, par exemple, quand on verra passer *F*... dans la rue, lui cracher au nez; & s'il en meurt, le fait sera constaté, malgré tous les raisonnemens des incrédules.

Je saisis cette occasion de prier aussi les philosophes de couper le plus qu'ils pourront de têtes de colimaçons incoques: car j'atteste que la tête est revenue à des limaçons à qui je l'avais très-bien coupée. Mais ce n'est pas assez que j'en aie fait l'expérience, il faut que d'autres la fassent encore, pour que la chose acquière quelque degré de probabilité. Car, si j'ai fait heureusement deux fois cette expérience, je l'ai manquée trente fois: son succès dépend de l'âge du limaçon; du tems auquel on lui coupe

(*a*) Marc, chap. VII.

coupe la tête, de l'endroit où on la lui coupe, du lieu où on le garde, jusqu'à ce que la tête lui revienne.

S'il est important de savoir qu'on peut donner la mort en crachant; il est bien plus essentiel de savoir qu'il revient des têtes. L'homme vaut mieux qu'un limaçon; & je ne doute pas que dans un tems où tous les arts se perfectionnent, on ne trouve l'art de donner une bonne tête à un homme qui n'en aura point.



SICLE.

POIDS & monnoie des Juifs. Mais comme ils ne frappèrent jamais de monnoie, & qu'ils se servirent toujours à leur avantage de la monnoie des autres peuples, toute monnoie d'or qui pesait environ une guinée, & toute monnoie d'argent pesant un petit écu de France était appellé *sicle*; & ce sicle était le poids du sanctuaire, & le poids de roi.

Il est dit dans les livres des rois, (*a*) qu'*Absalon* avait de très-beaux cheveux, dont il faisait couper tous les ans une partie. Plusieurs grands commentateurs prétendent qu'il les faisait couper tous les mois, & qu'il y en avait pour la valeur de deux cents sicles. Si c'était des sicles d'or, la chevelure d'*Absalon* lui valait juste deux mille quatre cents guinées par an. Il y a peu de seigneuries qui rapportent aujourd'hui le revenu qu'*Absalon* tirait de sa tête.

Il est dit que lorsqu'*Abraham* acheta un antre en Hébron, du Cananéen *Ephron* pour enterrer sa femme, *Ephron* lui vendit cet antre quatre cents sicles d'argent,

(*a*) Liv. I. chap. XIV. v. 24 & 26.

de monnoie valable & reçue, (a) *probatæ monetæ publicæ*.

Nous avons remarqué qu'il n'y avait point de monnoie dans ce tems-là. Ainsi ces quatre cents sicles d'argent devaient être quatre cents sicles de poids; lesquels vaudraient aujourd'hui trois livres quatre sous piéce, qui font douze cent quatre-vingts livres de France.

Il fallait que le petit champ qui fut vendu avec cette caverne, fût d'une excellente terre pour être vendu si cher.

Lorsqu'*Eliezer* serviteur d'*Abraham* rencontra la belle *Rebecca* fille de *Batuel*, portant une cruche d'eau sur son épaule, & qu'elle lui eut donné à boire, à lui & à ses chameaux, il lui donna des pendans d'oreille d'or qui pesaient deux sicles, (b) & des bracelets d'or qui en pesaient dix. C'était un présent de vingt-quatre guinées.

Parmi les loix de l'exode, il est dit que si un bœuf frappe de ses cornes un esclave mâle ou femelle, le possesseur du bœuf donnera trente sicles d'argent au maître de l'esclave & le bœuf sera lapidé. Apparemment il était sous-entendu que le bœuf aurait fait une blessure dangereuse; sans quoi trente-deux écus auraient été une somme un peu trop forte vers le mont Sinaï, où l'argent n'était pas commun. C'est ce qui a fait soupçonner à plusieurs graves personnages, mais trop téméraires, que l'exode ainsi que la genèse, n'avait été écrit que dans des tems postérieurs.

Ce qui les a confirmés dans leur opinion erronée, c'est qu'il est dit dans le même exode; (c) Prenez d'excellente myrrhe du poids de cinq cents sicles, deux cent cinquante de cinnamum, deux cent cinquante de cannes de sucre, deux cent cinquante de casse, quatre pintes &

(a) Genèse, chap. XXIII. v. 16.
(b) Gen. ch. XXIV. v. 22.
(c) Exode, ch. XXX. v. 30 & suivans.

& chopine d'huile d'olive pour oindre le tabernacle ; & on fera mourir quiconque s'oindra d'une pareille composition, ou en oindra un étranger.

Il est ajouté qu'à tous ces aromates on joindra du stacté, de l'onix, du galbanum, & de l'encens brillant, & que du tout on doit faire une collature selon l'art du parfumeur.

Mais je ne vois pas ce qui a dû tant révolter les incrédules dans cette composition. Il est naturel de penser que les Juifs qui, selon le texte, volèrent aux Egyptiens tout ce qu'ils purent emporter, avaient volé de l'encens brillant, du galbanum, de l'onix, du stacté, de l'huile d'olive, de la casse, des cannes de sucre, du cinnamum & de la myrrhe. Ils avaient aussi volé sans doute beaucoup de sicles ; & nous avons vu qu'un des plus zélés partisans de cette horde hébraïque évalue ce qu'ils avaient volé seulement en or, à neuf millions. Je ne compte pas après lui.



SOLDAT.

LE ridicule faussaire qui fit ce testament du cardinal de *Richelieu*, dont nous avons beaucoup plus parlé qu'il ne mérite, donne pour un beau secret d'état de lever cent mille soldats quand on veut en avoir cinquante mille.

Si je ne craignais d'être aussi ridicule que ce faussaire, je dirais qu'au-lieu de lever cent mille mauvais soldats, il en faut engager cinquante mille bons ; qu'il faut rendre leur profession honorable ; qu'il faut qu'on la brigue & non pas qu'on la fuie. Que cinquante mille guerriers assujettis à la sévérité de la règle, sont bien plus utiles que cinquante mille moines.

Que ce nombre eſt ſuffiſant pour défendre un état de l'étendue de l'Allemagne, ou de la France, ou de l'Eſpagne, ou de l'Italie.

Que des ſoldats en petit nombre dont on a augmenté l'honneur & la paye, ne déſerteront point.

Que cette paye étant augmentée dans un état, & le nombre des engagés diminué, il faudra bien que les états voiſins imitent celui qui aura le premier rendu ce ſervice au genre humain.

Qu'une multitude d'hommes dangereux étant rendue à la culture de la terre ou aux métiers, & devenue utile, chaque état en ſera plus floriſſant.

M. le marquis de *Monteynard* a donné en 1771 un exemple à l'Europe ; il a donné un ſurcroît à la paye & des honneurs aux ſoldats qui ſerviraient après le tems de leur engagement. Voilà comme il faut mener les hommes.



SOMNAMBULES ET SONGES.

J'AI vu un ſomnambule, mais il ſe contentait de ſe lever, de s'habiller, de faire la révérence, de danſer le menuet aſſez proprement, après quoi il ſe déshabillait, ſe recouchait & continuait de dormir.

Cela n'approche pas du ſomnambule de l'Encyclopédie. C'était un jeune ſéminariſte qui ſe relevait pour compoſer un ſermon en dormant, l'écrivait correctement, le reliſait d'un bout à l'autre, ou du moins croyait le relire, y faiſait des corrections, raturait des lignes, en ſubſtituait d'autres, remettait à ſa place un mot oublié ; compoſait de la muſique, la notait exactement après avoir réglé ſon papier avec ſa canne, & plaçait les paroles ſous les notes ſans ſe tromper, &c. &c.

Il eſt dit qu'un archevêque de Bordeaux a été témoin de toutes ces opérations, & de beaucoup d'autres auſſi étonnantes. Il ſerait à ſouhaiter que ce prélat eût donné lui-même ſon atteſtation ſignée de ſes grands-vicaires, ou du moins de M. ſecretaire.

Mais ſuppoſons que ce ſomnambule ait fait tout ce qu'on lui attribue, je lui ferai toujours les mêmes queſtions que je ferais à un ſimple ſongeur. Je lui dirais, Vous avez ſongé plus fortement qu'un autre, mais c'eſt par le même principe. Cet autre n'a eu que la fiévre, & vous avez eu le tranſport au cerveau. Mais enfin, vous avez reçu l'un & l'autre des idées, des ſenſations auxquelles vous ne vous attendiez nullement; vous avez fait tout ce que vous n'aviez nulle envie de faire.

De deux dormeurs l'un n'a pas une ſeule idée, l'autre en reçoit une foule; l'un eſt inſenſible comme un marbre, l'autre éprouve des deſirs & des jouiſſances. Un amant fait en rêvant une chanſon pour ſa maîtreſſe, qui dans ſon délire croit lui écrire une lettre tendre, & qui en récite tout haut les paroles.

Scribit amatori meretrix dat adultera munus
In noctis ſpatio miſerorum vulnera durant.

S'eſt-il paſſé autre choſe dans votre machine pendant ce rêve ſi puiſſant ſur vous, que ce qui ſe paſſe tous les jours dans votre machine éveillée ?

Vous, monſieur le ſéminariſte, né avec le don de l'imitation, vous avez écouté cent ſermons, votre cerveau s'eſt monté à en faire; vous en avez écrit en veillant, pouſſé par le talent d'imiter; vous en écrivez de même en dormant. Comment s'eſt-il pu faire que vous ſoyez devenu prédicateur en rêve, vous étant couché ſans aucune volonté de prêcher ? reſſouvenez-vous bien de la première fois que vous mîtes par écrit l'eſquiſſe d'un ſermon pendant la veille. Vous n'y penſiez pas le quart d'heure

d'auparavant; vous étiez dans votre chambre livré à une rêverie vague sans aucune idée déterminée; votre mémoire vous rappelle sans que votre volonté s'en mêle, le souvenir d'une certaine fête. Cette fête vous rappelle qu'on prêche ce jour-là; vous vous souvenez d'un texte, ce texte fournit un exorde; vous avez auprès de vous encre & papier, vous écrivez des choses que vous ne pensiez pas devoir jamais écrire.

Voilà précisément ce qui vous est arrivé dans votre acte de noctambule.

Vous avez cru dans l'une & l'autre opération ne faire que ce que vous vouliez; & vous avez été dirigé sans le savoir par tout ce qui a précédé l'écriture de ce sermon.

De même lorsqu'en sortant de vêpres vous vous êtes renfermé dans votre cellule pour méditer, vous n'aviez nul dessein de vous occuper de votre voisine, cependant son image s'est peinte à vous quand vous n'y pensiez pas; votre imagination s'est allumée sans que vous ayez songé à un éteignoir; vous savez ce qui s'en est ensuivi.

Vous avez éprouvé la même aventure pendant votre sommeil.

Quelle part avez-vous eu à toutes ces modifications de votre individu? la même que vous avez à la course de votre sang dans vos artères & dans vos veines, à l'arrosement de vos vaisseaux lymphatiques, au battement de votre cœur & de votre cerveau.

J'ai lu l'article *Songe* dans le dictionnaire encyclopédique, & je n'y ai rien compris. Mais quand je recherche la cause de mes idées & de mes actions dans le sommeil & dans la veille, je n'y comprends pas davantage.

Je sais bien qu'un raisonneur qui voudrait me prouver que quand je veille, & que je ne suis ni frénétique ni

ivre, je suis alors un animal agent, ne laisserait pas de m'embarrasser.

Mais je l'embarrasserais bien davantage, en lui prouvant que quand il dort il est entiérement patient, pur automate.

Or, dites-moi ce que c'est qu'un animal qui est absolument machine la moitié de sa vie, & qui change de nature deux fois en vingt-quatre heures?

Lettre aux auteurs de la Gazette littéraire sur les songes. Août 1764.

Messieurs,

Tous les objets des sciences sont de votre ressort; souffrez que les chimères en soient aussi. *Nil sub sole novum* : rien de nouveau sous le soleil; aussi n'est-ce pas de ce qui se fait en plein jour que je veux vous entretenir; mais de ce qui se passe pendant la nuit. Ne vous alarmez pas, il ne s'agit que de songes.

Je vous avoue, messieurs, que je pense assez comme le médecin de votre monsieur de *Pourceaugnac*; il demande à son malade de quelle nature sont ses songes, & M. de *Pourceaugnac*, qui n'est pas philosophe, répond qu'ils sont de la nature des songes. Il est très-certain pourtant, n'en déplaise à votre Limousin, que des songes pénibles & funestes dénotent les peines de l'esprit & du corps, un estomac surchargé d'alimens, ou un esprit occupé d'idées douloureuses pendant la veille.

Le laboureur qui a bien travaillé sans chagrin, & bien mangé sans excès, dort d'un sommeil plein & tranquille, que les rêves ne troublent point. Tant qu'il est dans cet état, il ne se souvient jamais d'avoir fait aucun rêve. C'est une vérité dont je me suis assuré autant que je l'ai pu dans mon manoir de Herfordshire. Tout rêve un peu violent

eſt produit par un excès, ſoit dans les paſſions de l'ame, ſoit dans la nourriture du corps; il ſemble que la nature alors vous en puniſſe en vous donnant des idées, en vous y faiſant penſer malgré vous. On pourrait inférer de là que ceux qui penſent le moins ſont les plus heureux; mais ce n'eſt pas là que je veux en venir.

Il faut dire avec Pétrone, *quidquid luce fuit, tenebris agit.* J'ai connu des avocats qui plaidaient en ſonge, des mathématiciens qui cherchaient à réſoudre des problêmes, des poëtes qui faiſaient des vers. J'en ai fait moi-même qui étaient aſſez paſſables, & je les ai retenus. Il eſt donc inconteſtable que dans le ſommeil on a des idées ſuivies comme en veillant. Les idées nous viennent inconteſtablement malgré nous. Nous penſons en dormant, comme nous nous remuons dans notre lit, ſans que notre volonté y ait aucune part. Votre père *Mallebranche* a donc très-grande raiſon de dire que nous ne pouvons jamais nous donner nos idées, car pourquoi en ſerions-nous les maîtres plutôt pendant la veille que pendant le ſommeil? Si votre *Mallebranche* s'en était tenu là, il ſerait un très-grand philoſophe; il ne s'eſt trompé que parce qu'il a été trop loin: c'eſt lui dont on peut dire:

Præceſſit longè flammantia mœnia mundi.

Pour moi, je ſuis perſuadé que cette réflexion que nos penſées ne viennent pas de nous, peut nous faire venir de très-bonnes penſées; je n'entreprends pas de développer les miennes, de peur d'ennuyer quelques lecteurs, & d'en étonner quelques autres.

Je vous prie ſeulement de ſouffrir encore un petit mot ſur les ſonges. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'ils ſont l'origine de l'opinion généralement répandue dans toute l'antiquité touchant les ombres & les mânes? Un homme profondément affligé de la mort de ſa femme ou de ſon fils, les voit dans ſon ſommeil, ce ſont les

mêmes traits, il leur parle, ils lui répondent; ils lui sont certainement apparus. D'autres hommes ont eu les mêmes rêves; il est impossible de douter que les morts ne reviennent; mais on est sûr en même tems que ces morts ou enterrés, ou réduits en cendres, ou abymés dans les mers, n'ont pu reparaître en personne; c'est donc leur ame qu'on a vue : cette ame doit être étendue, légère, impalpable, puisqu'en lui parlant on n'a pu l'embrasser : *Effugit imago par levibus ventis.* Elle est moulée, dessinée sur le corps qu'elle habitait; puisqu'elle lui ressemble parfaitement; on lui donne le nom d'ombre, de mâne; & de tout cela il reste dans les têtes une idée confuse qui se perpétue d'autant mieux que personne ne la comprend.

Les songes me paraissaient encore l'origine sensible des premières prédictions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de plus commun, que de rêver à une personne chère qui est en danger de mort, & de la voir expirer en songe? Quoi de plus naturel encore, que cette personne meure après le rêve funeste de son ame? Les songes qui auront été accomplis sont des prédictions que personne ne révoque en doute. On ne tient point compte des rêves qui n'auront point eu leur effet : un seul songe accompli fait plus d'effet que cent qui ne l'auront pas été. L'antiquité est pleine de ces exemples. Combien nous sommes faits pour l'erreur! Le jour & la nuit ont servi à nous tromper.

Vous voyez bien, Messieurs, qu'en étendant ces idées on pourrait tirer quelque fruit du livre de mon compatriote le rêvasseur; mais je finis, de peur que vous ne me preniez moi-même pour un songe-creux. Je suis, Messieurs, votre, &c.

JOHN DREAMER.



SOPHISTE.

UN géomètre un peu dur, nous parlait ainsi. Y a-t-il rien dans la littérature de plus dangereux que des rhéteurs sophistes ? parmi ces sophistes y en eut-il jamais de plus inintelligibles & de plus indignes d'être entendus que le divin *Platon* ?

La seule idée utile qu'on puisse peut-être trouver chez lui, est l'immortalité de l'ame, qui était déjà établie chez tous les peuples policés. Mais comment prouve-t-il cette immortalité ?

On ne peut trop remettre cette preuve sous nos yeux pour nous faire bien apprécier ce fameux Grec.

Il dit, dans son *Phedon*, que la mort est le contraire de la vie ; que le mort naît du vivant & le vivant du mort, & que par conséquent les ames vont sous terre après notre mort.

S'il est vrai que le sophiste *Platon*, qui se donne pour ennemi de tous les sophistes, raisonne presque toujours ainsi, qu'étaient donc ces prétendus grands-hommes, & à quoi ont-ils servi ?

Le grand défaut de toute la philosophie platonicienne était d'avoir pris les idées abstraites pour des choses réelles. Un homme ne peut avoir fait une belle action que parce qu'il y a un beau réellement existant, auquel cette action est conforme !

On ne peut faire aucune action sans avoir l'idée de cette action. Donc ces idées existent je ne sais où, & il faut les consulter !

DIEU avait l'idée du monde avant de le former, c'était son logos. Donc le monde était la production du logos !

Que de querelles tantôt vaines, tantôt sanglantes cette

manière d'argumenter apporta-t-elle enfin sur la terre! *Platon* ne se doutait pas que sa doctrine pût un jour diviser une église qui n'était pas encore née.

Pour concevoir le juste mépris que méritent toutes ces vaines subtilités, lisez *Démosthène*; voyez si dans aucune de ses harangues il emploie un seul de ces ridicules sophismes. C'est une preuve bien claire que dans les affaires sérieuses on ne faisait pas plus de cas de ces ergoteries que le conseil d'état n'en fait des thèses de théologie.

Vous ne trouverez pas un seul de ces sophismes dans les oraisons de *Ciceron*. C'était un jargon de l'école, inventé pour amuser l'oisiveté: c'était le charlatanisme de l'esprit.



STYLE.

Le style des lettres de *Balzac* n'aurait pas été mauvais pour des oraisons funèbres. Et nous avons quelques morceaux de physique dans le goût du poëme épique & de l'ode. Il est bon que chaque chose soit à sa place.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois un grand art, ou plutôt un très-heureux naturel à mêler quelques traits d'un style majestueux dans un sujet qui demande de la simplicité; à placer à propos de la finesse, de la délicatesse dans un discours de véhémence & de force. Mais ces ces beautés ne s'enseignent pas. Il faut beaucoup d'esprit & de goût. Il serait difficile de donner des leçons de l'un & de l'autre.

Il est bien étrange que depuis que les Français s'avisèrent d'écrire, ils n'eurent aucun livre écrit d'un bon style jusqu'à l'année 1654 où les *lettres provinciales* parurent. Pourquoi personne n'avait-il écrit l'histoire d'un style

convenable jusqu'à la *conspiration de Vénise* de l'abbé de saint Réal?

D'où vient que *Pélisson* eut le premier le vrai style de l'éloquence cicéronienne dans ses mémoires pour le surintendant *Fouquet*?

Rien n'est donc plus difficile & plus rare que le style convenable à la matière que l'on traite?

N'affectez point des tours inusités & des mots nouveaux dans un livre de religion comme l'abbé *Houteville*. Ne déclamez point dans un livre de physique. Point de plaisanterie en mathématique. Evitez l'enflure & les figures outrées dans un plaidoyer. Une pauvre bourgeoise ivrogne ou ivrognesse meurt d'apoplexie; vous dites quelle est dans la région des morts: on l'ensevelit, vous assurez que sa dépouille mortelle est confiée à la terre. Si on sonne pour son enterrement, c'est un son funèbre qui se fait entendre dans les nues. Vous croyez imiter *Ciceron*; & vous n'imitez que maître *Petit-Jean*.

J'ai entendu souvent demander si dans nos meilleures tragédies on n'avait pas trop souvent admis le style familier, qui est si voisin du style simple & naif.

Par exemple, dans Mithridate, *seigneur*, *vous changez de visage*, cela est simple & même naif. Ce demi-vers placé où il est, fait un effet terrible; il tient du sublime. Au-lieu que les mêmes paroles de Bérénice dans Antiochus, *prince*, *vous vous troublez & changez de visage*, ne sont que très-ordinaires; c'est une transition plutôt qu'une situation.

Rien n'est si simple que ce vers;

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

mais le moment où *Roxane* prononce ces paroles fait trembler. Cette noble simplicité est très-fréquente dans *Racine*, & fait une de ses principales beautés.

Mais on se récria contre plusieurs vers qui ne parurent que familiers.

Il suffit ; & que fait la reine Bérénice ?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène.
Sait-il que je l'attends. -- J'ai couru chez la reine.
Il en était sorti lorsque j'y suis couru.
On sait qu'elle est charmante ; & de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
Quoi ! seigneur, le sultan reverra son visage.
Mais à ne point mentir
Votre amour dès long-tems a dû le pressentir.
Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.
Elle veut, Acomat, que je l'épouse. -- Eh bien.
Et je vous quitte. -- Et moi je ne vous quitte pas
Crois-tu, si je l'épouse ;
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse.
Tu vois que c'en est fait, il se vont épouser.
Pour bien faire, il faudrait que vous les prévinssiez.
Attendez. -- Non, vois-tu, je le nierais en vain.

On a trouvé une grande quantité de pareils vers trop prosaïques, & d'une familiarité qui n'est propre que de la comédie. Mais ces vers se perdent dans la foule des bons ; ce sont des fils de laiton qui servent à joindre des diamans.

Le style élégant est si nécessaire, que sans lui la beauté des sentimens est perdue. Il suffit seul pour embellir les sentimens les moins nobles & les moins tragiques.

Croirait-on qu'on pût, entre une reine incestueuse & un père qui devient parricide, introduire une jeune amoureuse, dédaignant de subjuguer un amant qui ait

déjà eu d'autres maîtresses, & mettant sa gloire à triompher de l'austérité d'un homme qui n'a jamais rien aimé? C'est pourtant ce qu'*Aricie* ose dire dans le sujet tragique de *Phèdre*. Mais elle le dit dans des vers si séducteurs, qu'on lui pardonne ces sentimens d'une coquette de comédie.

Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée.
Pour moi je suis plus fière & fuis la gloire aisée,
D'obtenir un hommage à tant d'autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolite.
Et vaincu plus souvent & plutôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Ces vers ne sont pas tragiques; mais tous les vers ne doivent pas l'être; & s'ils ne font aucun effet au théâtre, ils charment à la lecture, par la seule élégance du style.

Presque toujours les choses qu'on dit, frappent moins que la manière dont on les dit; car les hommes ont tous à-peu-près les mêmes idées de ce qui est à la portée de tout le monde. L'expression, le style fait toute la différence. Des déclarations d'amour, des jalousies, des ruptures, des racommodemens, forment le tissu de la plupart de nos piéces de théâtre, & surtout de celles de *Racine*, fondées sur ces petits moyens. Combien peu de génies ont-ils su exprimer ces nuances que tous les auteurs ont voulu peindre! Le style rend singulières les

choses les plus communes, fortifie les plus faibles, donne de la grandeur aux plus simples.

Sans le style, il est impossible qu'il y ait un seul bon ouvrage en aucun genre d'éloquence & de poésie.

La profusion des mots est le grand vice du style de presque tous nos philosophes & anti-philosophes modernes. Le *système de la nature* en est un grand exemple. Il y a dans ce livre confus quatre fois trop de paroles; & c'est en partie par cette raison qu'il est si confus.

L'auteur de ce livre dit d'abord (*a*) que l'homme est l'ouvrage de la nature, qu'il existe dans la nature, qu'il ne peut même sortir de la nature par la pensée &c.; que pour un être formé par la nature & circonscrit par elle, il n'existe rien au-delà du grand tout dont il fait partie, & dont il éprouve les influences : qu'ainsi les êtres qu'on suppose au-dessus de la nature ou distingués d'elle-même, seront toujours des chimères.

Il ajoute ensuite, *il ne nous sera jamais possible de nous en former des idées véritables.* Mais comment peut-on se former une idée soit fausse, soit véritable d'une chimère, d'une chose qui n'existe point? Ces paroles oiseuses n'ont point de sens, & ne servent qu'à l'arrondissement d'une phrase inutile.

Il ajoute encore *qu'on ne pourra jamais se former des idées véritables du lieu que ces chimères occupent, ni de leur façon d'agir.* Mais comment des chimères peuvent-elles occuper une place dans l'espace? comment peuvent-elles avoir des façons d'agir? quelle serait la façon d'agir d'une chimère qui est le néant? Dès qu'on a dit *chimère* on a tout dit. Omne super vacuum pleno de pectore manat.

Que l'homme apprenne les loix de la nature, (*b*) *qu'il se soumette à ces loix auxquelles rien ne peut le souf-*

(*a*) Page 1.
(*b*) Pag. 2.

traire ; qu'il consente à ignorer les causes entourées pour lui d'un voile impénétrable.

Cette seconde phrase n'est point du tout une suite de la première. Au contraire, elle semble la contredire visiblement. Si l'homme apprend les loix de la nature, elles ne sont point pour lui entourées d'un voile impénétrable. Ce sont des expressions triviales échappées à l'écrivain.

Qu'il subisse sans murmurer les arrêts d'une force universelle qui ne peut revenir sur ses pas, ou qui ne peut jamais s'écarter des règles que son essence lui prescrit.

Qu'est-ce qu'une force qui ne revient point sur ses pas ? les pas d'une force ! & non content de cette fausse image, il vous en propose une autre si vous l'aimez mieux ; & cette autre est une règle prescrite par une essence. Presque tout le livre est malheureusement écrit de ce style obscur & diffus.

Tout ce que l'esprit humain a successivement inventé pour changer ou perfectionner sa façon d'être, n'est qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme & de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connaissances, n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes & que nous serons, n'est jamais qu'une suite de ce qu: la nature nous a faits.

Je n'examine point ici le fond de cette métaphysique ; je ne recherche point comment nos inventions pour changer notre façon d'être, &c. sont les effets nécessaires d'une essence qui ne change point. Je me borne au style. *Tout ce que nous serons n'est jamais* ; quel solécisme ! *Une suite de ce que la nature nous a faits* ; quel autre solécisme ! il fallait dire, *ne sera jamais qu'une suite des loix de la nature.* Mais il l'a déjà dit quatre fois en trois pages.

Il eſt très-difficile de ſe faire des idées nettes ſur DIEU & ſur la nature ; il eſt peut-être auſſi difficile de ſe faire un bon ſtyle.

Voici un monument ſingulier de ſtyle dans un diſcours que nous entendîmes à Verſailles en 1745.

HARANGUE AU ROI, PRONONCÉE PAR M. LE CAMUS PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR DES AIDES.

Sire,

Les conquêtes de V. M. ſont ſi rapides, qu'il s'agit de ménager la croyance des deſcendans, & d'adoucir la ſurpriſe des miracles, de peur que les héros ne ſe diſpenſent de les ſuivre, & les peuples de le croire.

Non, ſire, il n'eſt plus poſſible qu'ils en doutent lorſqu'ils liront dans l'hiſtoire, qu'on a vu V. M. à la tête de ſes troupes, les écrire elle-même au champ de Mars ſur un tambour ; c'eſt les avoir gravé à toujours au temple de mémoire.

Les ſiècles les plus reculés ſauront que l'Anglais, cet ennemi fier & audacieux, cet ennemi jaloux de votre gloire a été forcé de tourner autour de votre victoire ; que leurs alliés ont été témoins de leur honte, & qu'ils n'ont tous accourus au combat que pour immortaliſer le triomphe du vainqueur.

Nous n'oſons dire à V. M. quelqu'amour qu'elle ait pour ſon peuple, qu'il n'y a plus qu'un ſecret d'augmenter notre bonheur, c'eſt de diminuer ſon courage, & que le ciel nous vendrait trop cher ſes prodiges s'il nous en coûtait vos dangers, ou ceux du jeune héros qui forme nos plus chères eſpérances.



SUPERSTITION.

Section première.

Je vous ai entendu dire quelquefois, Nous ne sommes plus superstitieux ; la réforme du seizième siècle nous a rendus plus prudens ; les protestans nous ont appris à vivre.

Et qu'est-ce donc que le sang d'un *saint Janvier* que vous liquefiez tous les ans quand vous l'approchez de sa tête ? Ne vaudrait-il pas mieux faire gagner leur vie à dix mille gueux, en les occupant à des travaux utiles, que de faire bouillir le sang d'un saint pour les amuser ? Songez plutôt à faire bouillir leur marmite.

Pourquoi benissez-vous encor dans Rome les chevaux & les mulets à sainte Marie majeure ?

Que veulent ces bandes de flagallans en Italie & en Espagne qui vont chantant & se donnant la discipline en présence des dames ? pensent-ils qu'on ne va en paradis qu'à coups de fouet ?

Ces morceaux de la vraie croix qui suffiraient à bâtir un vaisseau de cent piéces de canon, tant de reliques reconnues pour fausses, tant de faux miracles, sont-ils des monumens d'une piété éclairée ?

La France se vante d'être moins superstitieuse qu'on ne l'est devers St. Jacques de Compostelle, & devers Notre-Dame de Lorette. Cependant, que de sacristies où vous trouvez encore des piéces de la robe de la Vierge, des roquilles de son lait, de rognures de ses cheveux ! & n'avez-vous pas encore dans l'église du Puy-en-Velay le prépuce de son fils conservé précieusement ?

Vous connaissez tous l'abominable farce qui se joue depuis les premiers jours du quatorzième siècle dans la

chapelle de St. Louis, au palais de Paris, la nuit de chaque jeudi saint au vendredi. Les possédés du royaume se donnent rendez-vous dans cette église ; les convulsions de St. Médard n'approchent pas des horribles simagrées, des hurlemens épouvantables, des tours de force que font ces malheureux. On leur donne à baiser un morceau de la vraie croix enchâssé dans trois pieds d'or, & orné de pierreries. Alors les cris & les contorsions redoublent. On appaise le diable en donnant quelques sous aux énergumènes. Mais pour les mieux contenir, on a dans l'église cinquante archers du guet, la bayonnette au bout du fusil.

La même exécrable comédie se joue à St. Maur. Je vous citerais vingt exemples semblables ; rougissez, & corrigez-vous.

Il est des sages qui prétendent qu'on doit laisser au peuple ses superstitions comme on lui laisse ses guinguettes, &c.

Que de tout tems il a aimé les prodiges, les diseurs de bonne aventure, les pélérinages & les charlatans ; que dans l'antiquité la plus reculée on célébrait *Bacchus* sauvé des eaux, portant des cornes, faisant jaillir d'un coup de sa baguette une source de vin d'un rocher, passant la mer Rouge à pied sec avec tout son peuple, arrêtant le soleil & la lune, &c.

Qu'à Lacédémone on conservait les deux œufs dont accoucha *Leda*, pendans à la voûte d'un temple ; que dans quelques villes de la Grèce les prêtres montraient le couteau avec lequel on avait immolé *Iphigénie*, &c.

Il est d'autres sages qui disent, aucune de ces superstitions n'a produit du bien ; plusieurs ont fait de grands maux. Il faut donc les abolir.

Section seconde.

Je vous prie, mon cher lecteur, de jeter un coup d'œil sur le miracle qui vient de s'opérer en Basse-

Bretagne dans l'année 1771 de notre ère vulgaire. Rien n'eſt plus authentique ; cet imprimé eſt revêtu de toutes les formes légales. Liſez.

RECIT ſurprenant ſur l'apparition viſible & miraculeuſe de N. S. J. C. *au ſaint ſacrement de l'autel, qui s'eſt faite, par la toute-puiſſance de* DIEU, *dans l'égliſe paroiſſiale de Paimpole, près Treguyer en Baſſe-Bretagne, le jour des rois.*

Le 6 Janvier 1771, jour des rois, pendant qu'on chantait le ſalût, on vit des rayons de lumière ſortir du ſaint ſacrement, & l'on apperçut à l'inſtant N. S. JESUS en figure naturelle, qui parut plus brillant que le ſoleil, & qui fut vu une demi-heure entière, pendant laquelle parut un arc-en-ciel ſur le faîte de l'égliſe. Les pieds de JESUS reſtèrent imprimés ſur le tabernacle, où ils ſe voient encore, & il s'y opère tous les jours pluſieurs miracles. A quatre heures du ſoir JESUS ayant diſparu de deſſus le tabernacle, le curé de ladite paroiſſe s'approcha de l'autel, & y trouva une lettre que JESUS y avait laiſſée : il voulut la prendre, mais il lui fut impoſſible de la pouvoir lever. Ce curé, ainſi que le vicaire, en furent avertir Mgr. l'évêque de Treguyer, qui ordonna dans toutes les égliſes de la ville les prières des quarante-heures pendant huit jours, durant lequel tems le peuple allait en foule voir cette ſainte lettre. Au bout de la huitaine, Mgr. l'évêque y vint en proceſſion, accompagné de tout le clergé ſéculier & régulier de la ville, après trois jours de jeûne au pain & à l'eau. La proceſſion étant entrée dans l'égliſe, Mgr. l'évêque ſe mit à genoux ſur les degrés de l'autel ; & après avoir demandé à DIEU la grace de pouvoir lever cette lettre, il monta à l'autel, & la prit ſans difficulté : s'étant enſuite tourné vers le peuple, il

en fit la lecture à haute voix, & recommanda à tous ceux qui savaient lire de lire cette lettre tous les premiers vendredis de chaque mois ; & à ceux qui ne savaient pas lire, de dire cinq *pater* & cinq *ave* en l'honneur des cinq plaies de JESUS-CHRIST, afin d'obtenir les graces promises à ceux qui la liront dévotement, & la conservation des biens de la terre. Les femmes enceintes doivent dire, pour leur heureuse délivrance, neuf *pater* & neuf *ave* en faveur des ames du purgatoire, afin que leurs enfans aient le bonheur de recevoir le saint sacrement de baptême.

Tout le contenu en ce récit a été approuvé par Mgr. l'évêque, par M. le lieutenant-général de ladite ville de Treguyer, & par plusieurs personnes de distinction, qui se sont trouvées présentes à ce miracle.

COPIE de la lettre trouvée sur l'autel, lors de l'apparition miraculeuse de N. S. J. C. *au très-saint sacrement de l'autel, le jour des rois* 1771.

« Eternité de vie, éternité de châtimens, éternelles » délices ; rien n'en peut dispenser : il faut choisir un » parti, ou celui d'aller à la gloire, ou marcher au supplice. Le nombre d'années que les hommes passent » sur la terre dans toutes sortes de plaisirs sensuels & » de débauches excessives, d'usurpations, de luxe, » d'homicides, de larcins, de médisances & d'impuretés, blasphémant & jurant mon saint nom en vain, » & mille autres crimes, ne permettant pas de souffrir » plus long-tems que des créatures, créées à mon image » & ressemblance, rachetées par le prix de mon sang » sur l'arbre de la croix, où j'ai enduré mort & passion, » m'offensent continuellement, en transgressant mes » commandemens & abandonnant ma loi divine ; je » vous avertis que si vous continuez à vivre dans le » péché, & que je ne voie en vous ni remords, ni

» contrition, ni une sincère & véritable confession &
» satisfaction, je vous ferai sentir la pesanteur de mon
» bras divin. Si ce n'était les prières de ma chère mère,
» j'aurais déjà détruit la terre, pour les péchés que vous
» commettez les uns contre les autres. Je vous ai
» donné six jours pour travailler, & le septième pour
» vous reposer, pour sanctifier mon saint nom, pour
» entendre la sainte messe, & employer le reste du
» jour au service de DIEU mon père. Au contraire, on
» ne voit que blasphêmes & ivrogneries, & le monde
» est tellement débordé, qu'on n'y voit que vanité
» & mensonges. Les chrétiens, au-lieu d'avoir com-
» passion des pauvres qu'ils voient à leurs portes, &
» qui sont mes membres, pour parvenir au royaume
» céleste, ils aiment mieux mignarder des chiens &
» autres animaux, & laisser mourir de faim & de soif
» ces objets, en s'abandonnant entiérement à *Satan*,
» par leur avarice, gourmandise & autres vices : au-
» lieu d'assister les pauvres, ils aiment mieux sacrifier
» tout à leurs plaisirs & débauches. C'est ainsi qu'ils
» me déclarent la guerre. Et vous, pères & mères
» pleins d'iniquités, vous souffrez vos enfans jurer &
» blasphémer mon saint nom : au-lieu de leur donner
» une bonne éducation, vous leur amassez, par ava-
» rice, des biens qui sont dédiés à *Satan*. Je vous dis
» par la bouche de DIEU mon père, de ma chère mère,
» de tous les chérubins & séraphins, & par *St. Pierre*
» le chef de mon église, que si vous ne vous amandez,
» je vous enverrai des maladies extraordinaires qui pé-
» riront tout ; vous ressentirez la juste colère de DIEU
» mon père ; vous serez réduits à un tel état, que vous
» n'aurez connaissance des uns des autres. Ouvrez les
» yeux & contemplez ma croix, que je vous ai laissée
» pour arme contre l'ennemi du genre humain, & pour
» vous servir de guide à la gloire éternelle : regardez
» mon chef couronné d'épines, mes pieds & mes mains

» percés de clous ; j'ai répandu jusqu'à la dernière » goutte de mon sang pour votre rédemption, par un » pur amour de père pour des enfans ingrats. Faites » des œuvres qui puissent vous attirer ma miséricorde ; » ne jurez pas mon saint nom ; priez-moi dévotement ; » jeûnez souvent, & particuliérement faites l'aumône » aux pauvres, qui sont mes membres ; car c'est de » de toutes les bonnes œuvres celle qui m'est la plus » agréable : ne méprisez ni la veuve ni l'orphelin ; » restituez ce qui ne vous appartient pas ; fuyez toutes » les occasions de pécher ; gardez soigneusement mes » commandemens ; honorez *Marie*, ma très-chère » mère.

» Ceux ou celles qui ne profiteront pas des avertis» semens que je leur donne, qui ne croiront pas mes » paroles, attireront par leur obstination mon bras ven» geur sur leurs têtes, ils seront accablés de malheurs, » qui seront les avant-coureurs de leur fin dernière & » malheureuse, après laquelle ils seront précipités dans » les flammes éternelles, où ils souffriront des peines » sans fin, qui sont le juste châtiment réservé à leurs » crimes.

» Au contraire, ceux ou celles qui feront un saint » usage des avertissemens de DIEU, qui leur sont donnés » par cette lettre, appaiseront sa colère, & obtiendront » de lui, après une confession sincère de leurs fautes, » la rémission de leurs péchés, tant grands soient-ils. »

Il faut garder soigneusement cette lettre, en l'honneur de notre seigneur JESUS-CHRIST.

Avec permission. A Bourges le 30 Juillet 1771. DE BEAUVOIR, lieut. gén. de police.

NB. Il faut remarquer que cette sottise a été imprimée à Bourges sans qu'il y ait eu ni à Treguyer ni à Paimpole le moindre prétexte qui pût donner lieu à une pareille imposture. Cependant, supposons que dans les

siècles à venir quelque cuistre à miracles veuille prouver un point de théologie par l'apparition de JESUS-CHRIST sur l'autel de Paimpole, ne se croira-t-il pas en droit de citer la propre lettre de JESUS imprimée à Bourges avec permission ? ne traitera-t-il pas d'impies ceux qui en douteront ? ne prouvera-t-il pas par les faits que JESUS opérait partout des miracles dans notre siècle ? Voilà un beau champ ouvert aux *Houtevilles* & aux *Abadies*.

SECTION TROISIÈME.

Nouvel exemple de la superstition la plus horrible.

Ils avaient communié à l'autel de la sainte Vierge, ils avaient juré à la sainte Vierge de massacrer leur roi, ces trente conjurés qui se jetèrent sur le roi de Pologne, la nuit du 3 Novembre de la présente année 1771. Apparemment quelqu'un des conjurés n'était pas entiérement en état de grace quand il reçut dans son estomac le corps du propre fils de la sainte Vierge avec son sang sous les apparences du pain, & qu'il fit serment de tuer son roi ayant son DIEU dans sa bouche ; car il n'y eut que deux domestiques du roi de tués. Les fusils & les pistolets tirés contre sa majesté le manquèrent ; il ne reçut qu'un léger coup de feu au visage, & plusieurs coups de sabre qui ne furent pas mortels. C'en était fait de sa vie, si l'humanité n'avait pas enfin combattu la superstition dans le cœur d'un des assassins nommé *Kosinsky*. Quel moment quand ce malheureux dit à ce prince tout sanglant, *vous êtes pourtant mon roi ! Oui*; lui répondit Stanislas-Auguste, *& votre bon roi qui ne vous ai jamais fait de mal. Cela est vrai*, dit l'autre, *mais j'ai fait serment de vous tuer*. Ils avaient juré devant l'image miraculeuse de Czentoshova : c'est ainsi que les assassins des *Sforce* & des

Médicis, & que tant d'autres saints assassins faisaient dire des messes, ou la disaient eux-mêmes pour l'heureux succès de leur entreprise.

La lettre de Varsovie qui fait le détail de cet attentat, ajoute, *Les religieux qui emploient leur pieuse ardeur à faire ruisseler le sang, & ravager la patrie, ont réussi en Pologne, comme ailleurs, à inculquer à leurs affiliés qu'il est permis de tuer les rois.*

En effet, les assassins s'étaient cachés dans Varsovie pendant trois jours chez les révérends pères dominicains; & quand on a demandé à ces moines complices pourquoi ils avaient gardé chez eux trente hommes armés sans en avertir le gouvernement, ils ont répondu que ces hommes étaient venus pour faire leurs dévotions & pour accomplir un vœu.

O tems des *Jean Châtel*, des *Guignard*, des *Ricodovis*, des *Poltrot*, des *Ravaillac*, des *Damiens*, des *Malagrida*, vous revenez donc encore! sainte Vierge, & vous son digne fils, empêchez qu'on n'abuse de vos sacrés noms pour commettre le même crime!

M. *Jean-George Le Franc*, évêque du Puy-en-Velay, dit, dans son immense pastorale aux habitans du Puy, pages 258 & 259, que ce sont les philosophes qui sont des séditieux. Et qui accuse-t-il de sédition? lecteurs, vous serez étonnés, c'est Locke, le sage Locke lui-même, il le rend *complice des pernicieux desseins du comte de Shaftersburi*, *l'un des héros du parti philosophiste.*

Ah! M. *Jean-George*, combien de méprises en peu de mots! premièrement vous prenez le petit-fils pour le grand-père. Le comte Shaftersburi l'auteur des *Caractéristiques* & des *Recherches sur la vertu*, ce héros du parti philosophiste, mort en 1713, cultiva toute sa vie les lettres dans la plus profonde retraite. Secondement, le grand chancelier *Shaftersburi* son grand-père, à qui vous attribuez des forfaits, passe en An-

gleterre pour avoir été un véritable patriote. Troisièmement, *Locke* est révéré dans toute l'Europe comme un sage.

Je vous défie de me montrer un seul philosophe depuis *Zoroastre* jusqu'à *Locke* qui ait jamais excité une sédition, qui ait trempé dans un attentat contre la vie des rois, qui ait troublé la société; & malheureusement je vous trouverai mille superstitieux depuis *Aod* jusqu'à *Kosinsky*, teints du sang des rois & de celui des peuples. La superstition met le monde entier en flammes; la philosophie les éteint.

Peut-être ces pauvres philosophes ne sont-ils pas assez dévots à la sainte Vierge; mais ils le sont à DIEU, à la raison, à l'humanité.

Polonais, si vous n'êtes pas philosophes, du moins ne vous égorgez pas. Français & Welches, réjouissez-vous; & ne vous querellez plus.

Espagnols, que les noms d'*Inquisition* & de *Sainte Hermandad* ne soient plus prononcés parmi vous. Turcs qui avez asservi la Grèce; moines qui l'avez abrutie, disparaissez de la terre.

SUPPLICES.

Section première.

OUI, répétons, un pendu n'est bon à rien. Probablement quelque bourreau aussi charlatan que cruel, aura fait accroire aux imbécilles de son quartier que la graisse de pendu guérissait de l'épilepsie.

Le cardinal de *Richelieu* en allant à Lyon se donner le plaisir de faire exécuter *Cinq-Mars* & de *Thou*, apprit que le bourreau s'était cassé la jambe; *quel mal-*

heur, dit-il au chancelier Seguier, *nous n'avons point de bourreau !* J'avoue que cela était bien triste ; c'était un fleuron qui manquait à sa couronne. Mais enfin on trouva un vieux bon homme qui abattit la tête de l'innocent & sage de *Thou* en douze coups de sabre. De quelle nécessité était cette mort ? quel bien pouvait faire l'assassinat juridique du maréchal de *Marillac* ?

Je dirai plus, si le duc *Maximilien de Sully* n'avait pas forcé le bon *Henri IV* à faire exécuter le maréchal de *Biron* couvert de blessures reçues à son service, peut-être *Henri* n'aurait-il pas été assassiné lui-même ; peut-être cet acte de clémence si bien placé après la condamnation, aurait adouci l'esprit de la ligue qui était encore très-violent ; peut-être n'aurait-on pas crié sans cesse aux oreilles du peuple, le roi protège toujours les hérétiques, le roi maltraite les bons catholiques, le roi est un avare, le roi est un vieux débauché qui à l'âge de cinquante-sept ans est amoureux de la jeune princesse de *Condé*, ce qui réduit son mari à s'enfuir du royaume avec sa femme. Toutes ces flammes du mécontentement universel n'auraient pas mis le feu à la cervelle du fanatique feuillant *Ravaillac*.

Quant à ce qu'on appelle communément *la justice*, c'est-à-dire, l'usage de tuer un homme parce qu'il aura volé un écu à son maître, ou de le brûler comme *Simon Morin*, pour avoir dit qu'il a eu des conversations avec le St. Esprit, & comme on a brûlé un vieux fou de jésuite nommé *Malagrida* pour avoir imprimé les entretiens que la sainte Vierge *Marie* avait avec sa mère *sainte Anne* quand elle était dans son ventre, &c. cet usage, il en faut convenir, n'est ni humain, ni raisonnable, & ne peut jamais être de la moindre utilité.

Nous avons déjà demandé à l'article *Question* quel avantage pouvait résulter pour l'état de la mort d'un pauvre homme connu sous le nom du *fou de Verberie*, qui, dans un souper chez des moines, avait proféré des

paroles insensées, & qui fut pendu au-lieu d'être purgé & saigné.

Nous avons demandé encore s'il était bien nécessaire qu'un autre fou qui était dans les gardes du corps, & qui se fit quelques taillades légères avec un couteau à l'exemple des charlatans, pour obtenir quelque récompense, fût pendu aussi par arrêt du parlement? était-ce là un grand crime? y avait-il un grand danger pour la société de laisser vivre cet homme?

En quoi était-il nécessaire qu'on coupât la main & la langue au chevalier de *la Barre*? qu'on l'appliquât à la torture ordinaire & extraordinaire, & qu'on le brûlât tout vif? telle fut sa sentence, prononcée par les *Colons* & les *Lycurgues* d'Abbeville. De quoi s'agissait-il? avait-il assassiné son père & sa mère? craignait-on qu'il ne mît le feu à la ville? on l'accusait de quelques irrévérences si secrètes, que la sentence même ne les articula pas. Il avait, disait-on, chanté une vieille chanson que personne ne connaît; il avait vu passer de loin une procession de capucins sans la saluer.

Il faut que chez certains peuples le plaisir de tuer son prochain en cérémonie, comme dit *Boileau*, & de lui faire souffrir des tourmens épouvantables, soit un amusement bien agréable. Ces peuples habitent le quarante-neuvième degré de latitude; c'est précisément la position des Iroquois. Il faut espérer qu'on les civilisera un jour.

Il y a toujours dans cette nation de barbares, deux ou trois mille personnes très-aimables, d'un goût délicat, & de très-bonne compagnie, qui à la fin poliront les autres.

Je demanderais volontiers à ceux qui aiment tant à élever des gibets, des échaffauts, des bûchers, & à faire tirer des arquebusades dans la cervelle, s'ils sont toujours en tems de famine, & s'ils tuent ainsi

leurs ſemblables de peur d'avoir trop de monde à nourrir ?

Je fus effrayé un jour en voyant la liſte des déſerteurs depuis huit années ſeulement ; on en comptait ſoixante mille. C'était ſoixante mille compatriotes auxquels il fallait caſſer la tête au ſon du tambour, & avec leſquels on aurait conquis une province, s'ils avaient été bien nourris & bien conduits.

Je demanderais encore à quelques-uns de ces *Dracons* ſubalternes, ſi dans leur pays il n'y a pas de grandes routes, & des chemins de traverſe à conſtruire, des terrains incultes à défricher, & ſi les pendus & les arquebuſés peuvent leur rendre ce ſervice ?

Je ne leur parlerais pas d'humanité, mais d'utilité : malheureuſement ils n'entendent quelquefois ni l'un ni l'autre. Et quand M. *Beccaria* fut applaudi de l'Europe pour avoir démontré que les peines doivent être proportionnées aux délits, il ſe trouva bien vîte chez les Iroquois un avocat gagé par un prêtre, qui ſoutint que torturer, pendre, rouer, brûler dans tous les cas, eſt toujours le meilleur.

SECTION SECONDE.

C'eſt en Angleterre, ſurtout, plus qu'en aucun pays, que s'eſt ſignalée la tranquille fureur d'égorger les hommes avec le glaive prétendu de la loi. Sans parler de ce nombre prodigieux de ſeigneurs du ſang royal, de pairs du royaume, d'illuſtres citoyens péris ſur un échaffaut en place publique, il ſuffirait de réfléchir ſur le ſupplice de la reine *Anne Boulen*, de la reine *Catherine Howard*, de la reine *Jeanne Grai*, de la reine *Marie Stuart*, du roi *Charles I*, pour juſtifier celui qui a dit que c'était au bourreau d'écrire l'hiſtoire d'Angleterre.

Après cette isle, on prétend que la France est le pays où les supplices ont été les plus communs. Je ne dirai rien de celui de la reine *Brunehaut*; car je n'en crois rien. Je passe à travers mille échaffauts, & je m'arrête à celui du comte *Montécuculi* qui fut écartelé en présence de *François I* & de toute la cour, parce que le dauphin *François* était mort d'une pleurésie.

Cet événement est de 1536. *Charles-Quint* victorieux de tous les côtés en Europe & en Afrique, ravageait à la fois la Provence & la Picardie. Pendant cette campagne qui commençait pour lui avec avantage, le jeune dauphin âgé de dix-huit ans, s'échauffe à jouer à la paume dans la petite ville de Tournon. Tout en sueur il boit de l'eau glacée, il meurt de la pleurésie le cinquième jour. Toute la cour, toute la France crie que l'empereur *Charles-Quint* a fait empoisonner le dauphin de France. Cette accusation aussi horrible qu'absurde, est répétée jusqu'à nos jours. *Malherbe* dit dans une de ses odes:

François quand la Castille inégale à ses armes
Lui vola son dauphin,
Semblait d'un si grand coup devoir jeter des larmes
Qui n'eussent jamais fin.

Il n'est pas question d'examiner si l'empereur était inégal aux armes de *François I* parce qu'il sortit de Provence après l'avoir épuisée, ou si c'est voler un dauphin que de l'empoisonner, ou si on jette des larmes d'un coup, lesquelles n'ont point fin. Ces mauvais vers font voir seulement que l'empoisonnement de *François* dauphin par *Charles-Quint*, passa toujours en France pour une vérité incontestable.

Daniel ne disculpe point l'empereur. Hénault de

dans ſon abrégé, *François dauphin*, *mort de poiſon*.

Ainſi tous les écrivains ſe copient les uns les autres. Enfin, l'auteur de l'hiſtoire de *François I* oſe, comme moi, diſcuter le fait.

Il eſt vrai que le comte *Montécuculi* qui était au ſervice du dauphin, fut condamné par des commiſſaires à être écartelé, comme coupable d'avoir empoiſonné ce prince.

Les hiſtoriens diſent que ce *Montécuculi* était ſon échanſon. Les dauphins n'en ont point. Mais je veux qu'ils en euſſent alors; comment ce gentilhomme eût-il mêlé ſur le champ du poiſon dans un verre d'eau fraîche? avait-il toujours du poiſon tout prêt dans ſa poche pour le moment où ſon maître demanderait à boire? il n'était pas ſeul avec le dauphin qu'on eſſuyait au ſortir du jeu-de-paume. Les chirurgiens qui ouvrirent ſon corps dirent (à ce qu'on prétend) que le prince avait pris de l'arſenic. Le prince en l'avalant aurait ſenti dans le goſier des douleurs inſupportables, l'eau aurait été colorée; on ne l'aurait pas traité d'une pleuréſie. Les chirurgiens étaient des ignorans qui diſaient ce qu'on voulait qu'ils diſſent: cela n'eſt que trop commun.

Quel intérêt aurait eu cet officier à faire mourir ſon maître? de qui pouvait-il eſpérer plus de fortune?

Mais, dit-on, il avait auſſi l'intention d'empoiſonner le roi. Nouvelle difficulté, & nouvelle improbabilité.

Qui devait lui payer ce double crime? on répond que c'était *Charles-Quint*. Autre improbabilité non moins forte. Pourquoi commencer par un enfant de dix-huit ans & demi qui d'ailleurs avait deux frères? comment arriver au roi que *Montécuculi* ne ſervait point à table?

Il n'y avait rien à gagner pour *Charles-Quint* en donnant la mort à ce jeune dauphin qui n'avait jamais tiré

l'épée, & qui aurait eu des vengeurs. C'eût été un crime honteux & inutile. Il ne craignait pas le père qui était le plus brave chevalier de sa cour, & il aurait craint le fils qui sortait de l'enfance !

Mais on nous dit que ce *Montécuculi*, dans un voyage à Ferrare sa patrie, fut présenté à l'empereur ; que ce monarque lui demanda des nouvelles de la magnificence avec laquelle le roi était servi à table, & de l'ordre qu'il tenait dans sa maison. Voilà certes une belle preuve que cet Italien fut suborné par *Charles-Quint* pour empoisonner la famille royale !

Oh ce ne fut pas l'empereur qui l'engagea lui-même dans ce crime ; ce furent ses généraux, *Antoine de Lève* & le marquis de *Gonzague*. Qui ! *Antoine de Lève* âgé de quatre-vingts ans, & l'un des plus vertueux chevaliers de l'Europe ! & ce vieillard eut la discrétion de lui proposer ces empoisonnemens conjointement avec un prince de *Gonzague* ! d'autres nomment le marquis *del Vasto* que vous appellez *Du Guast*. Accordez-vous donc pauvres imposteurs. -- Vous dites que *Montécuculi* l'avoua à ses juges. Avez-vous vu les piéces originales du procès ?

Vous avouez que cet infortuné était chymiste. Voilà vos seules preuves ; voilà les seules raisons pour lesquelles il subit le plus effroyable des supplices. Il était Italien, il était chymiste, on haïssait *Charles-Quint* ; on se vengeait bien honteusement de sa gloire. Quoi ! votre cour fait écarteler un homme de qualité sur de simples soupçons, dans la vaine espérance de déshonorer un empereur trop puissant.

Quelque tems après, vos soupçons toujours légers accusent de cet empoisonnement *Catherine de Médicis*, épouse de *Henri II* dauphin, depuis roi de France. Vous dites que pour régner elle fit empoisonner ce premier dauphin qui était entre le trône & son mari. Imposteurs ! encore une fois, accordez-vous donc. Songez-

vous

vous que *Catherine de Médicis* n'était alors âgée que de dix-fept ans?

On a dit que ce fut *Charles-Quint* lui-même qui imputa cette mort à *Catherine*, & on cite l'hiftorien *Vera*. On fe trompe ; voici fes paroles : (*a*)

En efte ano avia muerto en Paris el delfin de Francia con fenales evidentes de veneno. Attribuyeronlo los fuyos a diligencia del marques de Bafto, y Antonio de Leiva, y coftò la vida al conde de Monte-cuculo, Francès, con quien fe correfpondian.: indigna fofpecha de tan generofos hombres, y inutil; puefto, que con matar al delfin, fe grangeava poco, porque no era nada valerofo, ni fin hermanos que le fucedieffen. Brevemente fe paffò defta prefuncion a ottra mas fundada, que avia fiddo la muerte per orden de fu hermano el duque de Orliens, a perfuafion de Catalina de Medicis fu muger, ambiciofa de llegar a fer reyna, como lo fue. Y nota bien un autor que la muerte defgraciada que tuvo defpues efte Enrico, la permitiò Dios en caftigo de la alevofa que Dio (fi la Diò) al inocente hermano : coftumbre mas que medianamente introducida en principes, deshazerfe a poca cofta de los que por algum camino los embaraçan ; pero fiempre fon vifiblement caftigados por Dios.

En cette année mourut à Paris le dauphin de France avec des fignes évidens de poifon. Les fiens l'attribuèrent aux ordres du marquis *del Vafto* & d'*Antoine de Lève*, ce qui coûta la vie au comte de *Montecuculo* Français, qui était en correfpondance avec eux. Indigne & inutile foupçon contre des hommes fi généreux, puifqu'en tuant le dauphin, on gagnait peu. Il n'était encore connu par fa valeur ni lui ni fes frères qui devaient lui fuccéder.

De cette préfomption on paffa à une autre ; on pré-

(*a*) Page 166.

tendit que ce meurtre avait été commis par l'ordre du duc d'*Orléans* son frère, à la persuasion de *Catherine Medici* sa femme, qui avait l'ambition d'être reine comme elle le fut en effet. Et un auteur remarque très-bien que la mort funeste de ce duc d'*Orléans* depuis *Henri II*, fut une punition divine du poison qu'il avait donné à son frère ; (si pourtant il lui en fit donner) coutume trop ordinaire aux princes de se défaire à peu de frais de ceux qui les embarrassent dans leur chemin, mais souvent, & visiblement punie de DIEU.

Le *Senor de Vera* n'est pas, comme on voit, un *Tacite*. D'ailleurs, il prend *Montécuculi* ou *Montecuculo* pour un Français. Il dit que le dauphin mourut à Paris ; & ce fut à Tournon. Il parle de marques évidentes de poison sur le bruit public ; mais il est évident qu'il n'attribue qu'aux Français l'accusation contre *Catherine de Médicis*.

Cette accusation est aussi injuste & aussi extravagante que celle qui chargea *Montécuculi*.

Il résulte que cette légéreté particulière aux Français, a dans tous les tems produit des catastrophes bien funestes. A remonter du supplice injuste de *Montécuculi* jusqu'à celui des templiers, c'est une suite de supplices atroces, fondés sur les présomptions les plus frivoles. Des ruisseaux de sang ont coulés en France, parce que la nation est souvent peu réfléchissante & très-prompte dans ses jugemens. Ainsi tout sert à perpétuer les malheurs de la terre.

Disons un mot de ce malheureux plaisir que les hommes, & surtout les esprits faibles, ressentent en secret à parler de supplices, comme ils en ont à parler de miracles & de sortilèges. Vous trouverez dans le dictionnaire de la bible de *Calmet* plusieurs belles estampes des supplices usités chez les Hébreux. Ces figures font frémir tout honnête homme. Prenons cette occasion de dire que jamais ni les Juifs ni aucun autre peuple ne s'avisèrent

de crucifier avec des clous, & qu'il n'y en a aucun exemple. C'est une fantaisie de peintre qui s'est établie sur une opinion assez erronée.

SECTION TROISIÈME.

Hommes sages répandus sur la terre, (car il y en a) criez de toutes vos forces avec le sage *Beccaria* qu'il faut proportionner les peines aux délits.

Que si on casse la tête d'un jeune homme de vingt ans, qui aura passé six mois auprès de sa mère ou de sa maîtresse au-lieu de rejoindre son régiment, il ne pourra plus servir sa patrie.

Que si vous pendez dans la place des Terraux cette jeune servante qui a volé douze serviettes à sa maîtresse, (*a*) elle aurait pu donner à votre ville une douzaine d'enfans que vous étouffez; qu'il n'y a nulle proportion entre douze serviettes & la vie, & qu'enfin vous encouragez le vol domestique, parce que nul maître ne sera assez barbare pour faire pendre son cocher qui lui aura volé de l'avoine, & qu'il le fera punir pour le corriger, si la peine était proportionnée.

Que les juges & les législateurs sont coupables de la mort de tous les enfans que de pauvres filles séduites abandonnent, ou laissent périr, ou étouffent par la même faiblesse qui les a fait naître.

Et c'est sur quoi je veux vous conter ce qui vient d'arriver dans la capitale d'une sage & puissante république, qui toute sage qu'elle est, a le malheur d'avoir conservé quelques loix barbares de ces tems antiques & sauvages qu'on appelle le tems des bonnes mœurs. On trouve auprès de cette capitale un enfant nouveau né & mort; on soupçonne une fille d'en être la mère; on la met au cachot; on l'interroge; elle répond qu'elle

(*a*) Le cas est arrivé à Lyon en 1772.

ne peut avoir fait cet enfant, puisqu'elle eſt groſſe. On la fait viſiter par ce qu'on appelle ſi mal-à-propos des ſages-femmes, des matrones. Ces imbécilles atteſtent qu'elle n'eſt point enceinte; que ſes vidanges retenues ont enflé ſon ventre. La malheureuſe eſt menacée de la queſtion; la peur trouble ſon eſprit; elle avoue qu'elle a tué ſon enfant prétendu; on la condamne à la mort, elle accouche pendant qu'on lui lit ſa ſentence. Ses juges apprennent qu'il ne faut pas prononcer des arrêts de mort légérement.

A l'égard de ce nombre innombrable de ſupplices, dans leſquels des fanatiques imbécilles ont fait périr tant d'autres fanatiques imbécilles; je n'en parlerai plus, quoi qu'on ne puiſſe trop en parler.

Il ne ſe commet guère de vols ſur les grands chemins en Italie ſans aſſaſſinats; parce que la peine de mort eſt la même pour l'un & l'autre crime.

Sans doute que M. de Beccaria en parle dans ſon *Traité des délits & des peines*.



SYMBOLE, OU CRÉDO.

NOUS ne reſſemblons point à Mlle. *Duclos* cette célèbre comédienne, à qui on diſait, Je parie, Mlle. que vous ne ſavez pas votre crédo. Ah, ah, dit-elle, je ne ſais pas mon crédo! je vais vous le réciter. *Pater noſter qui.* Aidez-moi, je ne me ſouviens plus du reſte. Pour moi je récite mon pater & mon credo tous les matins, je ne ſuis point comme *Brouſſin* dont *Réminiac* diſait:

> Brouſſin, dès l'âge le plus tendre,
> Poſſéda la ſauce Robert,

Sans que son précepteur lui pût jamais apprendre
Ni son crédo ni son pater.

Le symbole ou la collation, vient du mot *symbolein*, & l'église latine adopte ce mot comme elle a tout pris de l'église grecque. Les théologiens un peu instruits savent que ce symbole qu'on nomme *des apôtres*, n'est point du tout des apôtres.

On appellait *symbole* chez les Grecs, les paroles, les signes auxquels les initiés aux mystères de *Cérès*, de *Cibèle*, de *Mithra* se reconnaissaient; (*a*) les chrétiens avec le tems eurent leur symbole. S'il avait existé du tems des apôtres, il est à croire que *St. Luc* en aurait parlé.

On attribue à *St. Augustin* une histoire du symbole dans son sermon 115; on lui fait dire dans ce sermon que Pierre avait commencé le symbole en disant, *Je crois en Dieu père tout puissant*; Jean ajouta *créateur du ciel & de la terre*; Jacques ajouta, *Je crois en Jesus-Christ son fils notre Seigneur*; & ainsi du reste. On a retranché cette fable dans la dernière édition d'Augustin. Je m'en rapporte aux révérends pères bénédictins, pour savoir au juste s'il fallait retrancher ou non ce petit morceau qui est curieux.

Le fait est que personne n'entendit parler de ce crédo pendant plus de quatre cents années. Le peuple dit que Paris n'a pas été bati en un jour; le peuple a souvent raison dans ses proverbes. Les apôtres eurent notre symbole dans le cœur, mais ils ne le mirent point par écrit. On en forma un du tems de *St. Irenée*, qui ne ressemble point à celui que nous récitons. Notre symbole tel qu'il est aujourd'hui, est constamment du cinquième siècle. Il est postérieur à celui de Nicée. L'article qui dit

(*a*) *Arnobe* liv. V. *Simbola quæ rogata sacrorum &c.* Voyez aussi *Clément* d'Alexandrie dans son sermon protreptique, ou *cohortatio ad gentes*.

que JESUS descendit aux enfers, celui qui parle de la communion des saints, ne se trouvent dans aucun des symboles qui précédèrent le nôtre. Et en effet, ni les évangiles, ni les actes des apôtres ne disent que JESUS descendit dans l'enfer. Mais c'était une opinion établie dès le troisième siècle que JESUS était descendu dans l'hadès, dans le tartare, mots que nous traduisons par celui d'enfer. L'enfer en ce sens n'est pas le mot hébreu *scheol*, qui veut dire le souterrain, la fosse. Et c'est pourquoi *St. Athanase* nous apprit depuis comment notre sauveur était descendu dans les enfers. *Son humanité*, dit-il, *ne fut ni toute entière dans le sépulchre, ni toute entière dans l'enfer. Elle fut dans le sépulchre selon la chair, & dans l'enfer selon l'ame.*

Saint Thomas assure que les saints qui ressuscitèrent à la mort de JESUS-CHRIST, moururent de nouveau pour ressusciter ensuite avec lui; c'est le sentiment le plus suivi. Toutes ces opinions sont absolument étrangères à la morale; il faut être homme de bien soit que les saints soient ressuscités deux fois, soit que DIEU ne les ait ressuscités qu'une. Notre symbole a été fait tard, je l'avoue, mais la vertu est de toute éternité.

S'il est permis de citer des modernes dans une matière si grave, je rapporterai ici le crédo de l'abbé de *St. Pierre*, tel qu'il est écrit de sa main dans son livre sur la pureté de la religion, lequel n'a point été imprimé, & que j'ai copié fidélement.

« Je crois en un seul DIEU & je l'aime. Je crois qu'il » illumine toute ame venant au monde ainsi que le dit » *St. Jean*, J'entends par-là toute ame qui le cherche de » bonne foi.

» Je crois en un seul DIEU, parce qu'il ne peut y » avoir qu'une seule ame du grand tout; un seul être » vivifiant; un formateur unique.

» Je crois en DIEU le père puissant, parce qu'il est » père commun de la nature, & de tous les hommes

» qui sont également ses enfans. Je crois que celui qui » les fait tous naître également, qui arrangea les ressorts » de notre vie de la même manière, qui leur a donné » les mêmes principes de morale, apperçue par eux dès » qu'ils réfléchissent, n'a mis aucune différence entre » ses enfans que celle du crime & de la vertu.

» Je crois que le Chinois juste & bienfaisant est plus » précieux devant lui qu'un docteur d'Europe pointilleux » & arrogant.

» Je crois que DIEU étant notre père commun, nous » sommes tenus de regarder tous les hommes comme » nos frères.

» Je crois que le persécuteur est abominable, & qu'il » marche immédiatement après l'empoisonneur & le » parricide.

» Je crois que les disputes théologiques sont à la fois » la farce la plus ridicule & le fléau le plus affreux de » la terre, immédiatement après la guerre, la peste, la » famine & la vérole.

» Je crois que les ecclésiastiques doivent être payés, » & bien payés, comme serviteurs du public, précep- » teurs de morale, teneurs des registres des enfans & » des morts; mais qu'on ne doit leur donner ni les » richesses des fermiers-généraux, ni le rang des prin- » ces, parce que l'un & l'autre corrompent l'ame; & » que rien n'est plus révoltant que de voir des hommes » si riches & si fiers, faire prêcher l'humilité, & l'amour » de la pauvreté par leurs commis qui n'ont que cent » écus de gages.

» Je crois que tous les prêtres qui desservent une » paroisse, pourraient être mariés comme dans l'église » grecque; non-seulement pour avoir une femme hon- » nête qui prenne soin de leur ménage, mais pour être » meilleurs citoyens, donner de bons sujets à l'état, » & pour avoir beaucoup d'enfans bien élevés.

» Je crois qu'il faut absolument rendre plusieurs

» moines à la société, que c'eſt ſervir la patrie & eux-
» mêmes. On dit que ce ſont des hommes que *Circé* a
» changé en pourceaux, le ſage *Ulyſſe* doit leur rendre
» la forme humaine.

Paradis aux bienfaiſans.

Nous rapportons hiſtoriquement ce ſymbole de l'abbé de *St. Pierre*, ſans l'approuver. Nous ne le regardons que comme une ſingularité curieuſe; & nous nous en tenons, avec la foi la plus reſpectueuſe, au véritable ſymbole de l'égliſe.



SYSTÊME.

NOUS entendons par ſyſtême une ſuppoſition; enſuite, quand cette ſuppoſition eſt prouvée, ce n'eſt plus un ſyſtême, c'eſt une vérité. Cependant, nous diſons encore par habitude le ſyſtême céleſte, quoique nous entendions par-là la poſition réelle des aſtres.

Je crois avoir cru autrefois que *Pythagore* avait appris chez les Caldéens le vrai ſyſtême céleſte; mais je ne le crois plus. A meſure que j'avance en âge, je doute de tout.

Cependant, *Newton*, *Grégori* & *Keil* font honneur à *Pythagore* & à ces Caldéens du ſyſtême de *Copernic*; & en dernier lieu M. *Le Monnier* eſt de leur avis. J'ai l'impudence de n'en plus être.

Une de mes raiſons, c'eſt que ſi les Caldéens en avaient tant ſu, une ſi belle & ſi importante découverte ne ſe ferait jamais perdue; elle ſe ſerait tranſmiſe de ſiècle en ſiècle comme les belles démonſtrations d'*Archimède*.

Une autre raison, c'est qu'il fallait être plus profondément instruit que ne l'étaient les Caldéens pour contredire les yeux de tous les hommes & toutes les apparences célestes ; qu'il eût fallu non-seulement faire les expériences les plus fines, mais employer les mathématiques les plus profondes, avoir le secours indispensable des télescopes, sans lesquels il était impossible de découvrir les phases de Vénus qui démontrent son cours autour du soleil ; & sans lesquels encore il était impossible de voir les taches du soleil qui démontrent sa rotation autour de son axe presqu'immobile.

Une raison non moins forte, c'est que de tous ceux qui ont attribué à *Pythagore* ces belles connaissances, aucun ne nous a dit positivement de quoi il s'agit.

Diogène de Laërce, qui vivait environ neuf cents ans après *Pythagore*, nous apprend que, selon ce grand philosophe, le nombre UN était le premier principe, & que de deux naissent tous les nombres ; que les corps ont quatre élémens, le feu, l'eau, l'air & la terre ; que la lumière & les ténèbres, le froid & le chaud, l'humide & le sec sont en égale quantité ; qu'il ne faut point manger de fèves ; que l'ame est divisée en trois parties ; que *Pythagore* avait été autrefois *Ætalide*, puis *Euphorbe*, puis *Hermotime*, & que ce grand-homme étudia la magie à fonds. Notre *Diogène* ne dit pas un mot du vrai systême du monde, attribué à ce *Pythagore*. Et il faut avouer qu'il y a loin de son aversion prétendue pour les fèves aux observations & aux calculs qui démontrent aujourd'hui le cours des planètes & de la terre.

Le fameux arien *Eusèbe*, évêque de Césarée, dans sa préparation évangélique s'exprime ainsi. (*a*) *Tous les philosophes prononcent que la terre est en repos ; mais*

(*a*) Page 850, édition *in-fol.*

Philolaus le péripatéticien penſent qu'elle ſe meut autour du feu dans un cercle oblique, tout comme le ſoleil & la lune.

Ce galimatias n'a rien de commun avec les ſublimes vérités que nous ont enſeignées *Copernic*, *Galilée*, *Kepler*, & ſurtout *Newton*.

Quant au prétendu *Ariſtarque* de Samos, qu'on dit avoir développé les découvertes des Caldéens ſur le cours de la planète de la terre & des autres planètes, il eſt ſi obſcur, que *Wallis* a été obligé de le commenter d'un bout à l'autre pour tâcher de le rendre intelligible.

Enfin il eſt fort douteux que le livre attribué à cet *Ariſtarque* de Samos ſoit de lui. On a fort ſoupçonné les ennemis de la nouvelle philoſophie d'avoir fabriqué cette fauſſe piéce en faveur de leur mauvaiſe cauſe. Ce n'eſt pas ſeulement en fait de vieilles chartes que nous avons eu de pieux fauſſaires. Cet *Ariſtarque* de Samos eſt d'autant plus ſuſpect, que *Plutarque* l'accuſe d'avoir été un bigot, un méchant hypocrite, imbu de l'opinion contraire. Voici les paroles de *Plutarque* dans ſon fatras intitulé: *La face du rond de la lune.* Ariſtarque le Samien diſait que les Grecs devaient *punir Cléanthe de Samos, lequel ſoupçonnait que le ciel eſt immobile, & que c'eſt la terre qui ſe meut autour du Zodiaque, en tournant ſur ſon axe.*

Mais, me dira-t-on, cela même prouve que le ſyſtême de *Copernic* était déjà dans la tête de ce *Cléanthe* & de bien d'autres. Qu'importe qu'*Ariſtarque* le Samien ait été de l'avis de *Cléanthe* le Samien, ou qu'il ait été ſon délateur, comme le jéſuite *Skeiner* a été depuis le délateur de *Galilée*? Il réſulte toujours évidemment que le vrai ſyſtême d'aujourd'hui était connu des anciens.

Je réponds que non; qu'une très-faible partie de ce ſyſtême fut vaguement ſoupçonnée par quelques têtes

mieux organisées que les autres. Je réponds qu'il ne fut jamais reçu, jamais enseigné dans les écoles; que ce ne fut jamais un corps de doctrine. Lisez attentivement cette *face de la lune* de Plutarque, vous y trouverez, si vous voulez, la doctrine de la gravitation. Le véritable auteur d'un système est celui qui le démontre.

N'envions point à *Copernic* l'honneur de la découverte. Trois ou quatre mots déterrés dans un vieil auteur, & qui peuvent avoir quelque rapport éloigné avec son système, ne doivent pas lui enlever la gloire de l'invention.

Admirons la grande règle de *Kepler*, que les quarrés des révolutions des planètes autour du soleil sont proportionnels aux cubes de leurs distances.

Admirons encore davantage la profondeur, la justesse, l'invention du grand *Newton*, qui seul a découvert les raisons fondamentales de ces loix inconnues à toute l'antiquité, & qui a ouvert aux hommes un ciel nouveau.

Il se trouve toujours de petits compilateurs qui osent être ennemis de leur siècle; ils entassent, entassent des passages de *Plutarque* & d'*Athénée*, pour tâcher de nous prouver que nous n'avons nulle obligation aux *Newton*, aux *Halley*, aux *Bradley*. Ils se font les trompettes de la gloire des anciens. Ils prétendent que ces anciens ont tout dit; & ils sont assez imbécilles pour croire partager leur gloire, parce qu'ils la publient. Ils tordent une phrase d'*Hippocrate* pour faire accroire que les Grecs connaissaient la circulation du sang mieux qu'*Harvey*. Que ne disent-ils aussi que les Grecs avaient de meilleurs fusils, de plus gros canons que nous; qu'ils lançaient des bombes plus loin; qu'ils avaient des livres mieux imprimés, de plus belles estampes! &c. &c. qu'ils excellaient dans la peinture à l'huile; qu'ils avaient des miroirs de cryftal, des té-

lescopes, des microscopes, des thermomètres ? Ne s'est-il pas trouvé des gens qui ont assuré que *Salomon*, qui ne possédait aucun port de mer, avait envoyé des flottes en Amérique, &c. &c.

Un des plus grands détracteurs de nos derniers siècles a été un nommé *Dutens*. Il a fini par faire un libelle aussi infame qu'insipide contre les philosophes de nos jours. Ce libelle est intitulé *Le Tocsin*, mais il a eu beau sonner sa cloche, personne n'est venu à son secours, & il n'a fait que grossir le nombre des Zoïles, qui ne pouvant rien produire, ont répandu leur venin sur ceux qui ont immortalisé leur patrie, & servi le genre humain par leurs productions.



TERELAS.

TERÉLAS ou *Ptérélas*, ou *Ptérélaüs*, tout comme vous voudrez, était fils de *Taphus* ou *Taphius*. Que m'importe ? dites-vous. Doucement, vous allez voir. Ce *Térélas* avait un cheveu d'or, auquel était attaché le destin de sa ville de Taphe. Il y avait bien plus ; ce cheveu rendait *Térélas* immortel ; *Térélas* ne pouvait mourir tant que ce cheveu serait à sa tête ; aussi ne se peignait-il jamais, de peur de le faire tomber. Mais une immortalité qui ne tient qu'à un cheveu, n'est pas chose fort assurée.

Amphitrion, général de la république de Thèbes, assiégea Taphe. La fille du roi *Térélas* devint éperdueusement amoureuse d'*Amphitrion* en le voyant passer près des remparts. Elle alla pendant la nuit couper le cheveu de son père, & en fit présent au général. Taphe fut prise, *Térélas* fut tué. Quelques savans assurent que ce fut la femme de *Térélas* qui lui

joua ce tour. Ils se fondent sur de grandes autorités: ce serait le sujet d'une dissertation utile. J'avoue que j'aurais quelque penchant pour l'opinion de ces savans: il me semble qu'une femme est d'ordinaire moins timorée qu'une fille.

Même chose advint à *Nisus* roi de Mégare. *Minos* assiégeait cette ville. *Scylla* fille de *Nisus* devint folle de *Minos*. Son père à la vérité n'avait point de cheveu d'or, mais il en avait un de pourpre, & l'on sait qu'à ce cheveu était attachée la durée de sa vie, & de l'empire mégarien. *Scylla*, pour obliger *Minos*, coupa ce cheveu fatal, & en fit présent à son amant.

Toute l'histoire de Minos est vraie, dit le profond Banier, (*a*) *& elle est attestée par toute l'antiquité.* Je la crois aussi vraie que celle de *Térélas;* mais je suis bien embarrassé entre le profond *Calmet* & le profond *Huet*. *Calmet* pense que l'aventure du cheveu de *Nisus* présenté à *Minos*, & du cheveu de *Térélas*, ou *Ptérélas*, offert à *Amphitrion*, est visiblement tirée de l'histoire véridique de *Samson* juge d'Israël. D'un autre côté *Huet* le démontreur vous démontre que *Minos* est visiblement *Moyse*, puisqu'un de ces noms est visiblement l'anagramme de l'autre en retranchant les lettres N & E.

Mais malgré la démonstration de *Huet*, je suis entiérement pour le délicat *dom Calmet*, & pour ceux qui pensent que tout ce qui concerne les cheveux de *Térélas* & de *Nisus*, doit se rapporter aux cheveux de *Samson*. La plus convaincante de mes raisons victorieuses, est que sans parler de la famille de *Térélas* dont j'ignore la métamorphose, il est certain que *Scylla* fut changée en alouette, & que son père *Nisus* fut changé en épervier. Or *Bochart* ayant cru qu'un épervier s'appelle *Neis* en hébreu, j'en conclus que toute l'histoire

(*a*) Mythol. de *Banier*, liv. II. pag. 151. Tom. III. édit. *in*-4o. Comment. litér. sur *Samson*, chap. XVI.

de *Térélas*, d'*Amphitrion*, de *Nisus*, de *Minos*, est une copie de l'histoire de *Samson*.

Je sais qu'il s'est déjà élevé de nos jours une secte abominable, en horreur à DIEU & aux hommes, qui ose prétendre que les fables grecques sont plus anciennes que l'histoire juive ; que les Grecs n'entendirent pas plus parler de *Samson* que d'*Adam*, d'*Eve*, d'*Abel*, de *Caïn*, &c. &c. que ces noms ne sont cités dans aucun auteur grec. Ils disent, comme nous l'avons modestement insinué à l'article *Bacchus*, & à l'article *Juif*, que les Grecs n'ont pu rien prendre des Juifs, & que les Juifs ont pu prendre quelque chose des Grecs.

Je réponds avec le docteur *Hayet*, le docteur *Gauchat*, l'ex-jésuite *Patouillet*, l'ex-jésuite *Nonotte*, & l'ex-jésuite *Paulian*, que cette hérésie est la plus damnable opinion qui soit jamais sortie de l'enfer ; qu'elle fut anathématisée autrefois en plein parlement par un réquisitoire, & condamnée au rapport du Sr. *P*..... ; que si on porte l'indulgence jusqu'à tolérer ceux qui débitent ces systêmes affreux, il n'y a plus de sûreté dans le monde, & que certainement l'antechrist va venir, s'il n'est déjà venu.



TESTICULES.

SECTION PREMIÈRE.

CE mot est scientifique & un peu obscène, il signifie *petit témoin*. Voyez dans le grand dictionnaire encyclopédique les conditions d'un bon testicule, ses maladies, ses traitemens. *Sixte-Quint* cordelier devenu pape, déclara en 1587 par sa lettre du 25 Juin à son nonce en Espagne, qu'il fallait démarier tous ceux qui n'avaient pas de testicules. Il semble par cet ordre, lequel fut exécuté par *Philippe II*, qu'il y avait en Espagne plusieurs maris privés de ces deux organes. Mais comment un homme qui avait été cordelier, pouvait-il ignorer que souvent des hommes ont leurs testicules cachés dans l'abdomen, & n'en sont que plus propres à l'action conjugale? Nous avons vu en France trois frères de la plus grande naissance, dont l'un en possédait trois, l'autre n'en avait qu'un seul, & le troisième n'en avait point d'apparens; ce dernier était le plus vigoureux des frères.

Le docteur angelique qui n'était que jacobin, décide (*a*) que deux testicules sont *de essentia matrimonii*, de l'essence du mariage; en quoi il est suivi par *Richardus*, *Scotus*, *Durandus* & *Sylvius*.

Si vous ne pouvez parvenir à voir le plaidoyer de l'avocat *Sébastien Rouillard* en 1600 pour les testicules de sa partie enfoncés dans son épigastre, consultez du moins le dictionaire de Bayle à l'article *Quellenec*; vous y verrez que la méchante femme du client de *Sébastien Rouillard*, voulait faire déclarer son mariage nul; sur

(*a*) IV. Dist. XXXIVe. quest.

ce que la partie ne montrait point de testicules. La partie disait avoir fait parfaitement son devoir. Il articulait intromission & éjaculation, il offrait de recommencer en présence des chambres assemblées. La coquine répondait que cette épreuve alarmait trop sa fierté pudique, que cette tentative était superflue, puisque les testicules manquaient évidemment à l'intimé, & que messieurs savaient très-bien que les testicules sont nécessaires pour éjaculer.

J'ignore quel fut l'événement du procès; j'oserais soupçonner que le mari fut débouté de sa requête & qu'il perdit sa cause, quoiqu'avec de très-bonnes piéces, pour n'avoir pu les montrer toutes.

Ce qui me fait pencher à le croire, c'est que le même parlement de Paris, le 8 Janvier 1665, rendit arrêt sur la nécessité de deux testicules apparens, & déclara que sans eux on ne pouvait contracter mariage. Cela fait voir qu'alors il n'y avait aucun membre de ce corps qui eût ses deux témoins dans le ventre, ou qui fût réduit à un témoin : il aurait montré à la compagnie qu'elle jugeait sans connaissance de cause.

Vous pouvez consulter *Pontas* sur les testicules comme sur bien d'autres objets; c'était un sous-pénitencier qui décidait de tous les cas : il approche quelquefois de *Sanchez*.

SECTION SECONDE.

Et par occasion, des harmaphrodites.

Il s'est glissé depuis long-tems un préjugé dans l'église latine, qu'il n'est pas permis de dire la messe sans testicules, & qu'il faut au moins les avoir dans sa poche. Cette ancienne idée était fondée sur le concile de Nicée (*a*), qui

(*a*) Canon IV.

qui défend qu'on ordonne ceux qui se sont fait mutiler eux-mêmes. L'exemple d'*Origène* & de quelques enthousiastes, attira cette défense. Elle fut confirmée au second concile d'Arles.

L'église grecque n'exclut jamais de l'autel ceux à qui on avait fait l'opération d'*Origène* sans leur consentement.

Les patriarches de Constantinople, *Nicetas*, *Ignace*, *Photius*, *Méthodius* étaient eunuques. Aujourd'hui ce point de discipline a semblé demeurer indécis dans l'église latine. Cependant l'opinion la plus commune est que si un eunuque reconnu se présentait pour être ordonné prêtre, il aurait besoin d'une dispense.

Le bannissement des eunuques du service des autels, paraît contraire à l'esprit même de pureté & de chasteté que ce service exige. Il semble surtout que des eunuques, qui confesseraient de beaux garçons & de belles filles, seraient moins exposés aux tentations: mais d'autres raisons de convenance & de bienséance ont déterminé ceux qui ont fait les loix.

Dans le lévitique on exclut de l'autel tous les défauts corporels, les aveugles, les bossus, les manchots, les boiteux, les borgnes, les galeux, les teigneux, les nez trop longs, les nez camus. Il n'est point parlé des eunuques; il n'y en avait point chez les juifs. Ceux qui servirent d'eunuques dans les serrails de leurs rois, étaient des étrangers.

On demande si un animal, un homme par exemple peut avoir à la fois des testicules & des ovaires, ou ces glandes prises pour des ovaires, une verge & un clitoris; un prépuce & un vagin, en un mot si la nature peut faire de véritables hermaphrodites; & si un hermaphrodite peut faire un enfant à une fille & être engrossé par un garçon? Je réponds, à mon ordinaire, que je n'en sais rien; & que je ne connais pas

la cent-millième partie des choses que la nature peut opérer. Je crois bien qu'on n'a jamais vu naître dans notre Europe de véritables hermaphrodites. Aussi n'a-t-elle jamais produits ni éléphans, ni zèbres, ni girafes, ni autruches, ni aucun de ces animaux dont l'Asie, l'Afrique, l'Amérique sont peuplées. Il est bien hardi de dire : nous n'avons jamais vu ce phénomène, donc il est impossible qu'il existe.

Consultez l'anatomie de *Cheselden*, page 34, vous y verrez la figure très-bien dessinée d'un animal homme & femme, nègre & négresse d'Angola, amené à Londres dans son enfance, & très-soigneusement examiné par ce célèbre chirurgien aussi connu par sa brobité que par ses lumières. L'estampe qu'il dessina est intitulée, *Parties d'un hermaphrodite nègre, âgé de vingt-six ans, qui avait les deux sexes.* Ils n'étaient pas absolument parfaits ; mais c'était un mélange étonnant de l'un & de l'autre.

Cheselden m'attesta plusieurs fois la vérité de ce prodige, qui n'en est peut-être pas un dans certains cantons de l'Afrique. Les deux sexes n'étaient pas complets en tout dans cet animal : mais qui m'assurera que d'autres nègres, ou des jaunes, ou des rouges ne sont pas quelquefois entiérement mâles & femelles ? J'aimerais autant dire qu'on ne peut faire de statues parfaites, parce que nous n'en aurions vu que de défectueuses. Il y a des insectes qui ont les deux sexes : pourquoi ne serait-il pas une race d'hommes qui les aurait aussi ? Je n'affirme rien. DIEU m'en préserve ! Je doute.

Que de choses dans l'animal homme, dont il faut douter ; depuis sa glande pinéale jusqu'à sa rate, dont l'usage est inconnu ; & depuis le principe de sa pensée & de ses sensations jusqu'aux esprits animaux dont tout le monde parle, & que personne ne vit jamais !



THÉOCRATIE.

Gouvernement de Dieu ou des Dieux.

Il m'arrive tous les jours de me tromper; mais je soupçonne que les peuples qui ont cultivé les arts ont été tous sous une théocratie. J'excepte toujours les Chinois, qui paraissent sages dès qu'il forment une nation. Ils sont sans superstition si-tôt que la Chine est un royaume. C'est bien dommage qu'ayant été d'abord élevés si haut, ils soient demeurés au degré où ils sont depuis si long-tems dans les sciences. Il semble qu'ils aient reçu de la nature une grande mesure de bon sens, & une assez petite d'industrie. Mais aussi leur industrie s'est déployée bien plutôt que la nôtre.

Les Japonois leurs voisins, dont on ne connaît point du tout l'origine, (car quelle origine connaît-on?) furent incontestablement gouvernés par une théocratie. Leurs premiers souverains bien reconnus étaient les Dairis, les grands-prêtres de leurs dieux; cette théocratie est très-avérée. Ces prêtres régnèrent despotiquement environ dix-huit cents ans. Il arriva au milieu de notre douzième siècle qu'un capitaine, un imperator, un seogon partagea leur autorité; & dans notre seizième siècle les capitaines la prirent toute entière, & l'ont conservée. Les Dairis sont restés les chefs de la religion; ils étaient rois, il ne sont plus que saints, ils règlent les fêtes, ils confèrent des titres sacrès, mais ils ne peuvent donner une compagnie d'infanterie.

Les Bracmanes dans l'Inde ont eu long-tems le pouvoir théocratique; c'est-à-dire qu'ils ont eu le pouvoir souverain au nom de *Brama* fils de Dieu: & dans l'abaissement où ils sont aujourd'hui, ils croient encore

ce caractère indélébile. Voilà les deux grandes théocraties les plus certaines.

Les prêtres de Caldée, de Perse, de Syrie, de Phénicie, d'Egypte, étaient si puissans, avaient une si grande part au gouvernement, faisaient prévaloir si hautement l'encensoir sur le sceptre, qu'on peut dire que l'empire chez tous ces peuples était partagé entre la théocratie & la royauté.

Le gouvernement de *Numa Pompilius* fut visiblement théocratique. Quand on dit, je vous donne des loix de la part des dieux, ce n'est pas moi, c'est un DIEU qui vous parle; alors c'est DIEU qui est roi; celui qui parle ainsi est son lieutenant-général.

Chez tous les Celtes qui n'avaient que des chefs éligibles & point de rois, les druides & leurs sorcières gouvernaient tout. Mais je n'ose appeller du nom de *Théocratie* l'anarchie de ces sauvages.

La petite nation juive ne mérite ici d'être considérée politiquement, que par la prodigieuse révolution arrivée dans le monde, dont elle fut la cause très-obscure & très-ignorante.

Ne considérons que l'historique de cet étrange peuple. Il a un conducteur qui doit le guider au nom de son DIEU dans la Phénicie qu'il appelle *le Canaan*. Le chemin était droit & uni depuis le pays de Goffen jusqu'à Tyr, sud & nord; & il n'y avait aucun danger pour six cent trente mille combattans, ayant à leur tête un général tel que *Moyse*, qui selon *Flavien Joseph*, (*a*) avait déjà vaincu une armée d'Ethiopiens, & même une armée de serpens.

Au-lieu de prendre ce chemin aisé & court, il les conduit de Ramessès à Baal-Sephon tout à l'opposite, tout au milieu de l'Egypte en tirant droit au sud. Il passe la mer, il marche pendant quarante ans dans des solitudes

(*a*) *Joseph.* liv. II. chap. V.

affreuses, où il n'y a pas une fontaine d'eau, pas un arbre, pas un champ cultivé; ce ne sont que des sables & des rochers affreux. Il est évident qu'un DIEU seul pouvait faire prendre aux Juifs cette route par miracle, & les y soutenir par des miracles continuels.

Le gouvernement juif fut donc alors une véritable théocratie. Cependant *Moyse* n'était point pontife, & *Aaron* qui l'était ne fut point chef & législateur.

Depuis ce tems on ne voit aucun pontife régner. *Josué*, *Jephté*, *Samson* & les autres chefs du peuple ne furent point prêtres. La république juive réduite si souvent en servitude, était anarchique bien plutôt que théocratique.

Sous les rois de Juda & d'Israël, ce ne fut qu'une longue suite d'assassinats & de guerres civiles. Ces horreurs ne furent interrompues que par l'extinction entière de dix tribus, ensuite par l'esclavage de deux autres & par la ruine de la ville, au milieu de la famine & de la peste. Ce n'était pas là un gouvernement divin.

Quand les esclaves juifs revinrent à Jérusalem, ils furent soumis aux rois de Perse, au conquérant *Alexandre* & à ses successeurs. Il paraît qu'alors DIEU ne régnait pas immédiatement sur ce peuple, puisqu'un peu avant l'invasion d'*Alexandre*, le pontife *Jean* assassina le prêtre *Jesu* son frère dans le temple de Jérusalem, comme *Salomon* avait assassiné son frère *Adonias* sur l'autel.

L'administration était encore moins théocratique quand *Antiochus Epiphane* roi de Syrie se servit de plusieurs juifs pour punir ceux qu'il regardait comme rebelles. (*a*) Il leur défendit à tous de circoncire leurs enfans sous peine de mort; (*b*) il fit sacrifier des porcs dans leur temple, brûler des portes, détruire l'autel; & les épines remplirent toute l'enceinte.

(*a*) Liv. VII.
(*b*) Liv. XI.

Matathias se mit contre lui à la tête de quelques citoyens, mais il ne fut pas roi. Son fils *Judas Machabée* traité de *Messie*, périt après des efforts glorieux.

A ces guerres sanglantes succédèrent des guerres civiles. Les Jérosolimites détruisirent Samarie, que les Romains rebâtirent ensuite sous le nom de *Sebaste*.

Dans ces chaos de révolutions, *Aristobule* de la race des Machabées, fils d'un grand-prêtre, se fit roi, plus de cinq cents ans après la ruine de Jérusalem. Il signala son règne comme quelques sultans Turcs, en égorgeant son frère, & en faisant périr sa mère. Ses successeurs l'imitèrent jusqu'au tems où les Romains punirent tous ces barbares. Rien de tout cela n'est théocratique.

Si quelque chose donne une idée de la théocratie, il faut convenir que c'est le pontificat de Rome (*a*) ; il ne s'explique jamais qu'au nom de DIEU, & ses sujets vivent en paix. Depuis long-tems le Thibet jouit des mêmes avantages sous le grand Lama ; mais c'est l'erreur grossière qui cherche à imiter la vérité sublime.

Les premiers incas, en se disant descendans en droite ligne du soleil, établirent une théocratie, tout se faisait au nom du soleil.

La théocratie devrait être partout ; car tout homme ou prince, ou batelier, doit obéir aux loix naturelles & éternelles que DIEU lui a données.

(*a*) *Rome encor aujourd'hui consacrant ses maximes,*
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes.

Jean-George Le Franc, évêque du Puy-en-Velay, prétend que c'est mal raisonner ; il est vrai qu'on pourrait nier *les nœuds légitimes*. Mais il pourrait bien raisonner lui-même fort mal. Il ne voit pas que le pape ne devint souverain qu'en abusant de son titre de *pasteur*, qu'en changeant sa houlette en sceptre ; ou plutôt il ne veut pas le voir. A l'égard de la paix des Romains modernes, c'est la tranquillité de l'apoplexie.



THÉODOSE.

Tout prince qui se met à la tête d'un parti & qui réussit, est sûr d'être loué pendant toute l'éternité, si le parti dure ce tems-là ; & ses adversaires peuvent compter qu'ils seront traités par les orateurs, par les poëtes & par les prédicateurs comme des titans révoltés contre les dieux. C'est ce qui arriva à *Octave-Auguste*, quand sa bonne fortune l'eut défait de *Brutus*, de *Cassius* & d'*Antoine*.

Ce fut le sort de *Constantin*, quand *Maxence* légitime empereur élu par le sénat & le peuple romain, fut tombé dans l'eau & se fut noyé.

Théodose eut le même avantage. Malheur aux vaincus : bénis soient les victorieux ! voilà la devise du genre humain.

Théodose était un officier Espagnol, fils d'un soldat de fortune Espagnol. Dès qu'il fut empereur, il persécuta les anti-consubstantiels. Jugez que d'applaudissemens, & de bénédictions, d'éloges pompeux de la part des consubstantiels ! Leurs adversaires ne subsistent presque plus ; leurs plaintes ; leurs clameurs contre la tyrannie de *Théodose* ont péri avec eux ; & le parti dominant prodigue encore à ce prince les noms de pieux, de juste, de clément, de sage & de grand.

Un jour, ce prince pieux & clément qui aimait l'argent à la fureur, s'avisa de mettre un impôt très-rude sur la ville d'Antioche la plus belle alors de l'Asie mineure ; le peuple désespéré, ayant demandé une diminution légère, & n'ayant pu l'obtenir, s'emporta jusqu'à briser quelques statues, parmi lesquelles il s'en trouva une du soldat père de l'empereur. *St. Jean Crysostome*, ou bouche d'or prédicateur & un peu flatteur de *Théodose*, ne manqua

pas d'appeller cette action un détestable sacrilège, attendu que *Théodose* était l'image de DIEU & que son père était presque aussi sacré que lui. Mais si cet Espagnol ressemblait à DIEU, il devait songer que les Antiochiens lui ressemblaient aussi, & qu'il y eut des hommes avant qu'il y eût des empereurs.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

Théodose envoie incontinent une lettre de cachet au gouverneur, avec ordre d'appliquer à la torture les principales images de DIEU qui avaient eu part à cette sédition passagère, de les faire périr sous des coups de cordes armées de balles de plomb, d'en faire brûler quelques-uns & de livrer les autres au glaive. Cela fut exécuté avec la ponctualité de tout gouverneur qui fait son devoir de chrétien, qui fait bien sa cour & qui veut faire son chemin. L'Oronte ne porta que des cadavres à la mer pendant plusieurs jours; après quoi sa gracieuse majesté impériale pardonna aux Antiochiens avec sa clémence ordinaire, & doubla l'impôt.

Qu'avait fait l'empereur *Julien* dans la même ville, dont il avait reçu un outrage plus personnel & plus injurieux? Ce n'était pas une méchante statue de son père qu'on avait abattue, c'était à lui-même que les Antiochiens s'étaient adressés; ils avaient fait contre lui les satyres les plus violentes. L'empereur philosophe leur répondit par une satyre légère & ingénieuse. Il ne leur ôta ni la vie ni la bourse. Il se contenta d'avoir plus d'esprit qu'eux. C'est-là cet homme que *saint Grégoire* de Nazianze & *Théodoret*, qui n'étaient pas de sa communion, osèrent calomnier jusqu'à dire qu'il sacrifiait à la lune des femmes & des enfans; tandis que ceux qui étaient de la communion de *Théodose* ont persisté jusqu'à nos jours, en se copiant les uns les autres, à redire en cent façons que *Théodose* fut le plus vertueux des hommes, & à vouloir en faire un saint.

On fait assez quelle fut la douceur de ce saint dans le massacre de quinze mille de ses sujets à Thessalonique. Ses panégyristes réduisent le nombre des assassinés à sept ou huit mille; c'est peu de chose pour eux. Mais ils élèvent jusqu'au ciel la tendre piété de ce bon prince qui se priva de la messe, ainsi que son complice le détestable *Rufin*. J'avoue encore une fois que c'est une belle expiation, un grand acte de dévotion de ne point aller à la messe. Mais enfin cela ne rend point la vie à quinze mille innocens égorgés de sang-froid par une perfidie abominable. Si un hérétique s'était souillé d'un pareil crime, avec quelle complaisance tous les historiens déploiraient contre lui leur bavarderie! avec quelles couleurs le peindrait-on dans les chaires & dans les déclamations de collège!

Je suppose que le prince de Parme fût entré dans Paris, après avoir forcé notre cher *Henri IV* à lever le siége; je suppose que *Philippe II* eû donné le trône de la France à sa fille catholique & au jeune duc de *Guise* catholique, alors que de plumes & que de voix qui auraient anathématisé à jamais *Henri IV*, & la loi salique! Ils seraient tous deux oubliés, & les *Guises* seraient les héros de l'état & de la religion.

Et cole felices, miseros fuge.

Que *Hugues-Capet* dépossède l'héritier légitime de *Charlemagne*, il devient la tige d'une race de héros. Qu'il succombe, il peut être traité comme le frère de *saint Louis* traita depuis *Conradin* & le duc d'Autriche, mais à bien plus juste titre.

Pepin rebelle détrône la race Mérovingienne, & enferme son roi dans un cloître; mais s'il ne réussit pas; il monte sur l'échaffaut.

Si *Clovis*, premier roi chrétien, dans la Gaule belgique est battu dans son invasion, il court risque d'être condamné aux bêtes comme le fut un de ses ancêtres

par *Constantin*. Ainsi va le monde sous l'empire de la fortune, qui n'est autre chose que la nécessité, la fatalité insurmontable. *Fortuna sævo læta negotio*. Elle nous fait jouer en aveugles à son jeu terrible, & nous ne voyons jamais le dessous des cartes.



TOLÉRANCE.

SECTION PREMIÈRE.

MEs amis, quand nous avons prêché la tolérance en prose, en vers, dans quelques chaires, & dans toutes nos sociétés; quand nous avons fait retentir ces véritables voix humaines (*a*) dans les orgues de nos églises; nous avons servi la nature, nous avons rétabli l'humanité dans ses droits; & il n'y a pas aujourd'hui un ex-jésuite, ou un ex-janséniste qui ose dire, je suis intolérant.

Il y aura toujours des barbares & des fourbes qui fomenteront l'intolérance; mais il ne l'avoueront pas; & c'est avoir gagné beaucoup.

Souvenons nous toujours, mes amis, répétons, (car il faut répéter de peur qu'on n'oublie) répétons les paroles de l'évêque de Soissons, non pas *Languet;* mais *Fitzjames-Stuart*, dans son mandement de 1757, *Nous devons regarder les Turcs comme nos frères.*

Songeons que dans toute l'Amérique anglaise, ce qui fait à-peu-près le quart du monde connu, la liberté entière de conscience est établie; & pourvu qu'on y croie un DIEU, toute religion est bien reçue, moyennant quoi le commerce fleurit, & la population augmente.

(*a*) Il y a un jeu d'orgues qu'on appelle *voix humaines*, quoiqu'il ne ressemble qu'à des flûtes.

Réfléchissons toujours que la première loi de l'empire de Russie, plus grand que l'empire romain, est la tolérance de toute secte.

L'empire Turc & le Persan usèrent toujours de la même indulgence. *Mahomet II* en prenant Constantinople ; ne força point les Grecs à quitter leur religion, quoiqu'il les regardât comme des idolâtres. Chaque père de famille Grec en fut quitte pour cinq ou six écus par an. On leur conserva plusieurs prébendes & plusieurs évêchés ; & même encore aujourd'hui le sultan Turc fait des chanoines & des évêques, sans que le pape ait jamais fait un iman ou un mollah.

Mes amis, il n'y a que quelques moines & quelques protestans aussi sots & aussi barbares que ces moines, qui soient encore intolérans.

Nous avons été si infectés de cette fureur, que dans nos voyages de long cours, nous l'avons portée à la Chine, au Tunquin, au Japon. Nous avons empesté ces beaux climats. Les plus indulgens des hommes ont appris de nous à être les plus inflexibles. Nous leur avons dit d'abord pour prix de leur bon accueil, sachez que nous sommes sur la terre les seuls qui aient raison, & que nous devons être partout les maîtres. Alors on nous a chassés pour jamais ; il en a coûté des flots de sang : cette leçon a dû nous corriger.

SECTION SECONDE.

L'auteur de l'article précédent est un bon-homme qui voulait souper avec un quaker, un anabaptiste, un socinien, un musulman, &c. Je veux pousser plus loin l'honnêteté, je dirai à mon frère le Turc, mangeons ensemble une bonne poule au ris en invoquant *Allah* ; ta religion me paraît très-respectable, tu n'adores qu'un DIEU, tu es obligé de donner en aumônes tous les

ans le denier quarante de ton revenu, & de te réconcilier avec tes ennemis le jour du Baïram. Nos bigots qui calomnient la terre, ont dit mille fois que ta religion n'a réussi que parce qu'elle est toute sensuelle. Ils en ont menti les pauvres gens, ta religion est très-austère; elle ordonne la prière cinq fois par jour, elle impose le jeûne le plus rigoureux, elle te défend le vin & les liqueurs que nos directeurs savourent; & si elle ne permet que quatre femmes à ceux qui peuvent les nourrir (ce qui est bien rare), elle condamne par cette contrainte l'incontinence juive qui permettait dix-huit femmes à l'homicide *David*, & sept cents à *Salomon*, l'assassin de son frère, sans compter les concubines.

Je dirai à mon frère le Chinois, soupons ensemble sans cérémonies, car je n'aime pas les simagrées, mais j'aime ta loi, la plus sage de toutes, & peut-être la plus ancienne. J'en dirai à-peu-près autant à mon frère l'Indien.

Mais que dirai-je à mon frère le Juif? lui donnerai-je à souper? oui, pourvu que pendant le repas l'âne de *Balaam* ne s'avise pas de braire, qu'*Ezéchiel* ne mêle pas son déjeûner avec notre souper, qu'un poisson ne vienne pas avaler quelqu'un des convives, & le garder trois jours dans son ventre; qu'un serpent ne se mêle pas de la conversation pour séduire ma femme; qu'un prophête ne s'avise pas de coucher avec elle après souper, comme fit le bon-homme *Osés* pour quinze francs & un boisseau d'orges; surtout qu'aucun Juif ne fasse le tour de ma maison en sonnant de la trompette, ne fasse tomber les murs & ne m'égorge, moi, mon père, ma mère, ma femme, mes enfans, mon chat & mon chien, selon l'ancien usage des Juifs. Allons, mes amis, la paix; disons notre bénédicité.



TONNERRE.

SECTION PREMIÈRE.

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas
Dum flammas Jovis & sonitus imitatur Olimpi. &c.
VIRGILE Enéide 6.

A d'éternels tourmens je te vis condamnée
Superbe impiété du tyran Salomnée.
Rival de Jupiter il crut lui ressembler,
Il imita la foudre & ne put l'égaler;
De la foudre des dieux il fut frappé lui-même. &c.

Ceux qui ont inventé & perfectionné l'artillerie sont bien d'autres *Salomnées.* Un canon de vingt-quatre livres de balle, peut faire, & a fait souvent plus de ravage que cent coups de tonnerre. Cependant aucun canonnier n'a été jusqu'à présent foudroyé par *Jupiter* pour avoir voulu imiter ce qui se passe dans l'atmosphère.

Nous avons vu que *Poliphême* dans une piéce d'*Euripide*, se vante de faire plus de bruit que le tonnerre de *Jupiter* quand il a bien soupé.

Boileau plus honnête que *Poliphême*, dit sans sa première satyre;

Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui croit l'ame immortelle & que c'est Dieu qui tonne.

Je ne sais pourquoi il est si étonné de l'autre monde, puisque toute l'antiquité y avait cru. *Etonne* n'était pas le propre, c'était *alarme.* Il croit que c'est DIEU qui tonne; mais il tonne comme il grêle, comme il envoie la pluie & le beau tems, comme il opère tout, comme il fait tout; ce n'est point parce qu'il est faché qu'il envoie le tonnerre & la pluie. Les anciens peignaient

Jupiter prenant le tonnerre composé de trois flèches brûlantes dans la patte de son aigle, & le lançant sur ceux à qui il en voulait. La saine raison n'est pas d'accord avec ces idées poétiques.

Le tonnerre est comme tout le reste, l'effet nécessaire des loix de la nature, prescrites par son auteur. Il se forme des exhalaisons de la terre; *Franklin* l'électrise, il tombe sur le professeur *Richman* comme sur les rochers & sur les églises. Et s'il foudroya *Ajax Oilée*, ce n'est pas assurément parce que *Minerve* était irritée contre lui.

S'il était tombé sur *Cartouche* ou sur l'abbé *Desfontaines*, on aurait pas manqué de dire, voilà comme DIEU punit les voleurs & les sodomites. Mais c'est un préjugé utile de faire craindre le ciel aux pervers.

Aussi tous nos poëtes tragiques, quand ils veulent rimer à *poudre*, ou à *résoudre*, se servent-ils immanquablement de la *foudre* & font gronder le *tonnerre*, s'il s'agit de rimer à *terre*.

Thésée dans *Phèdre* dit à son fils:

Monstre qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai puni la terre.

Sévère dans *Polyeucte*, sans même avoir besoin de rimer, dès qu'il apprend que sa maîtresse est mariée dit à son ami *Fabian*:

Soutiens-moi, Fabian, ce coup de foudre est grand.

Pour diminuer l'horrible idée d'un coup de tonnerre qui n'a nulle ressemblance à une nouvelle mariée, il ajoute que ce coup de tonnerre,

Le frappe d'autant plus que plus il le surprend.

Il dit ailleurs au même *Fabian*,

Qu'est ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon espoir & le réduit en poudre.

Un *espoir réduit en poudre* devait étonner le parterre.

Lusignan dans *Zaïre* prie DIEU

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur lui.

Agenor, en parlant de ſa ſœur, commence par dire,

Que pour lui livrer la guerre
Sa vertu lui ſuffit au défaut du tonnerre.

L'*Atrée* du même auteur dit, en parlant de ſon frere.

Mon cœur qui ſans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au defaut du tonnerre.

Si *Thieſte* fait un ſonge, il vous dit,

Que ce ſonge a fini par un coup de tonnerre.

Si *Tidée* conſulte les dieux dans l'antre d'un temple, l'antre ne lui répond qu'à grands coups de tonnerre.

Enfin j'ai vu partout le tonnerre & la foudre
Mettre les vers en cendre & les rimes en poudre.

Il faudrait tâcher de tonner moins ſouvent.

Je n'ai jamais bien compris la fable de *Jupiter* & des tonnerres dans *La Fontaine*.

Vulcain remplit ſes fourneaux
De deux ſortes de carreaux,
L'un jamais ne ſe fourvoie.
Et c'eſt celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en ſon cours,
Ce n'eſt qu'aux monts qu'il en coute,
Bien ſouvent même il ſe perd,
Et ce dernier en ſa route
Nous vient ſeul de Jupiter.

Avait-on donné à *La Fontaine* le ſujet de cette mauvaiſe fable qu'il mit en mauvais vers ſi éloignés de ſon

genre ? voulait-on dire que les ministres de *Louis XIV* étaient inflexibles, & que le roi pardonnait ?

Crébillon dans ses discours académiques en vers étranges, dit que le cardinal de *Fleuri* est un sage dépositaire.

Usant en citoyen du pouvoir arbitraire,
Aigle de Jupiter, mais ami de la paix,
Il gouverne la foudre & ne tonne jamais.

Il dit que le maréchal de *Villars*

Fit voir qu'à Malplaquet il n'avait survécu
Que pour rendre à Denain sa valeur plus célèbre,
Et qu'un foudre, du moins Eugène était vaincu.

Ainsi l'aigle *Fleuri* gouvernait le tonnerre sans tonner, & *Eugène* le tonnerre était vaincu ; voilà bien des tonnerres.

SECTION SECONDE.

Horace, tantôt le débauché & tantôt le moral a dit,

Cœlum ipsum petimus stultitiâ.
Nous portons jusqu'au ciel notre folie.

On peut dire aujourd'hui : nous portons jusqu'au ciel notre sagesse, si pourtant il est permis d'appeller *ciel* cet amas bleu & blanc d'exhalaisons qui forme les vents, la pluie, la neige, la grêle & le tonnerre. Nous avons décomposé la foudre, comme *Newton* a détissu la lumière. Nous avons reconnu que ces foudres, portés autrefois par l'aigle de *Jupiter*, ne sont en effet que du feux sulfureux & très-électrique ; qu'enfin on peut électriser le tonnerre, le conduire, le diviser, s'en rendre le maître, comme nous faisons passer les rayons de lumière par un prisme, comme nous donnons cours aux eaux qui tombent du ciel, c'est-à-dire, de la hauteur d'une demi-lieue de notre athmosphère. On plante un haut sapin ébranché, dont la cime est revêtue d'un

cône de fer. Les nuées sulfureuses, qui forment le tonnerre, sont peut-être les plus électriques de tous les corps; leur soufre se communique à ce cône: & un fil d'archal, qui lui est attaché, conduit la matière du tonnerre où l'on veut. Un physicien ingénieux appelle cette expérience l'*inoculation du tonnerre*.

Il est vrai que l'inoculation de la petite vérole, qui a conservé tant de mortels, en a fait périr quelques-uns auxquels on avait donné la petite vérole inconsidérément. De même l'inoculation du tonnerre mal faite serait dangereuse. Il y a des grands seigneurs dont il ne faut approcher qu'avec d'extrêmes précautions. Le tonnerre est de ce nombre. On sait que le professeur de mathématique *Richman* fut tué à Pétersbourg en 1753 de la foudre électrisée qu'il avait attirée dans sa chambre, *arte suâ periit.* Comme il était philosophe, un professeur théologien ne manqua pas d'imprimer qu'il avait été foudroyé comme *Salmonée* pour avoir usurpé les droits de DIEU, & pour avoir voulu lancer le tonnerre.

Mais si le physicien avait dirigé le fil d'archal hors de la maison & non pas dans sa chambre bien fermée, il n'aurait point eu le sort de *Salmonée*, d'*Ajax Oilée*, de l'empereur *Carus*, du fils d'un ministre d'état en France, & de plusieurs moines dans les Pyrénées.

Placez votre *conducteur* à quelque distance de la maison, jamais dans votre chambre, & vous n'avez rien à craindre.

Mais dans une ville les maisons se touchent; choisissez les places, les carrefours, les jardins, les parvis des églises, les cimetières, supposé que vous ayez conservé l'abominable usage d'avoir des charniers dans vos villes.

TOPHET.

TOPHET était & est encore un précipice auprès de Jérusalem dans la ville d'Hennon. Cette vallée est un lieu affreux où il n'y a que des cailloux. C'est dans cette solitude horrible que les Juifs immolèrent leurs enfans à leur dieu qu'ils appellaient alors Moloc. Car nous avons remarqué qu'ils ne donnèrent jamais à DIEU que des noms étrangers. *Shadaï* était Syrien, *Adonaï* Phénicien ; *Jeova* était aussi Phénicien ; *Eloï*, *Eloïm*, *Eloa* Caldéen ; ainsi que tous les noms de leurs anges furent Caldéens ou Persans. C'est ce que nous avons observé avec attention.

Tous ces noms différens signifiaient également le seigneur dans le jargon des petites nations devers la Palestine. Le mot de *Moloc* vient évidemment de Melk. C'est la même chose que *Melcom*, ou *Millcon* qui était la divinité de mille femmes du serrail de *Salomon*, savoir sept cents femmes & trois cents concubines. Tous ces noms-là signifiaient seigneur, & chaque village avait son seigneur.

Les doctes prétendent que *Moloc* était particuliérement le seigneur du feu, & que pour cette raison les Juifs brûlaient leurs enfans dans le creux de l'idole même de *Moloc*. C'était une grande statue de cuivre aussi hideuse que les Juifs la pouvaient faire. Ils faisaient rougir cette statue à un grand feu, quoiqu'ils eussent très-peu de bois ; & ils jetaient leurs petits enfans dans le ventre de ce dieu, comme nos cuisiniers jettent des écrevisses vivantes dans l'eau toute bouillante de leurs chaudières.

Tels étaient les anciens Welches & les anciens Tudesques quand ils brûlaient des enfans & des femmes en l'honneur de *Teutatès* & d'*Irminsul*. Telle la vertu gauloise & la franchise germanique.

Jérémie voulut en vain détourner le peuple juif de ce culte diabolique, en vain il leur reprocha d'avoir bâti une espèce de temple à *Moloc* dans cette abominable vallée. *Ædificaverunt excelsa Topheth quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos, & filias suas igni.* (*a*) Ils ont édifié des hauteurs dans Tophet qui est dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y brûler leurs fils & leurs filles par le feu.

Les Juifs eurent d'autant moins d'égards aux remontrances de *Jérémie*, qu'ils lui reprochaient hautement de s'être vendu au roi de Babylone; d'avoir toujours prêché en sa faveur, d'avoir trahi sa patrie; & en effet il fut puni de la mort des traîtres, il fut lapidé.

Le livre des rois nous apprend que *Salomon* bâtit un temple à *Moloc*, mais il ne nous dit pas que ce fût dans la vallée de Tophet. Ce fut dans le voisinage, sur la montagne des Oliviers. (*b*) La situation était plus belle, si pourtant il peut y avoir quelque bel aspect dans le territoire affreux de Jérusalem.

Des commentateurs prétendent qu'*Achas* roi de Juda, fit brûler son fils à l'honneur de *Moloc*, & que le roi *Manassè* fut coupable de la même barbarie. (*c*) D'autres commentateurs prétendent (*d*) que ces rois du peuple de DIEU se contentèrent de jeter leurs enfans dans les flammes, mais qu'ils ne les brûlèrent pas tout-à-fait. Je le souhaite. Mais il est bien difficile qu'un enfant ne soit pas brûlé quand on le met sur un bûcher enflammé.

Cette vallée de Tophet était le *clamar* de Paris, c'était-là qu'on jetait toutes les immondices, toutes les charognes de la ville. C'était dans cette vallée qu'on précipitait le bouc émissaire, c'était la voierie où l'on laissait pourrir les charognes des suppliciés. Ce fut-là qu'on jeta les corps des deux voleurs qui furent suppli-

(*a*) Jérémie, chap. VII.
(*b*) Liv. III. chap. II.
(*c*) Liv. IV. ch. XVI. v. 3.
(*d*) Chap. XXI. v. 6.

ciés avec le fils de DIEU lui-même. Mais notre Sauveur ne permit pas que son corps sur lequel il avait donné puissance aux bourreaux, fût jeté à la voierie de Tophet selon l'usage. Il est vrai qu'il pouvait ressusciter aussi-bien dans Tophet que dans le Calvaire. Mais un bon Juif nommé *Joseph*, natif d'Arimathie, qui s'était préparé un sépulchre pour lui-même sur le mont Calvaire, y mit le corps du Sauveur, selon le témoignage de *St. Matthieu.* Il n'était permis d'enterrer personne dans les villes : le tombeau même de *David* n'était pas dans Jérusalem.

Joseph d'Arimathie était riche, *quidam homo dives ab Arimathia*, afin que cette prophétie d'*Isaïe* fût accomplie, *Il donnera* (*a*) *les méchans pour sa sépulture, & les riches pour sa mort.*

(*a*) Le fameux rabin *Isaac*, dans son *Rempart de la foi*, au chap. XXIII. entend toutes les prophéties, & surtout celle-là, d'une manière toute contraire à la façon dont nous les entendons. Mais qui ne voit que les Juifs sont séduits par l'intérêt qu'ils ont de se tromper? en vain répondent-ils qu'ils sont aussi intéressés que nous à chercher la vérité, qu'il y va de leur salut pour eux comme pour nous; qu'ils seraient plus heureux dans cette vie & dans l'autre s'ils trouvaient cette vérité; que s'ils entendent leurs propres écritures différemment de nous, c'est qu'elles sont dans leur propre langue très-ancienne & non dans nos idiomes très-nouveaux; qu'un Hébreu doit mieux savoir la langue hébraïque qu'un Basque ou un Poitevin; que leur religion a deux mille ans d'antiquité plus que la nôtre; que toute leur bible annonce les promesses de DIEU faites avec serment de ne changer jamais rien à la loi; qu'elle fait de menaces terribles contre quiconque osera jamais en altérer une seule parole; qu'elle veut même qu'on mette à mort tout prophête qui prouverait par des miracles une autre religion; qu'enfin ils sont les enfans de la maison, & nous des étrangers qui avons ravi leurs dépouilles. On sent bien que ce sont-là de très-mauvaises raisons qui ne méritent pas d'être réfutées.



TRINITÉ.

LE premier qui parla de la Trinité parmi les Occidentaux, fut *Timée* de Locres dans son *Ame du monde.*

Il y a d'abord l'idée, l'exemplaire perpétuel de toutes choses engendrées; c'est le premier verbe, le verbe interne & intelligible.

Ensuite la matière informe second verbe, ou verbe proféré.

Puis le fils ou le monde sensible, ou l'esprit du monde.

Ces trois qualités constituent le monde entier, le lequel monde est le fils de DIEU *Monogènes.* Il a une ame, il a de la raison, il est *empsukos, logikos.*

DIEU ayant voulu faire un Dieu très-beau, a fait un Dieu engendré, *Touton épois theon genaton.*

Il est difficile de bien comprendre ce systême de *Timée*, qui peut-être le tenait des Egyptiens, peut-être des bracmanes. Je ne sais si on l'entendait bien de son tems. Ce sont des médailles frustes & couvertes de rouille, dont la légende est effacée. On a pu la lire autrefois, on la devine aujourd'hui comme on peut.

Il ne paraît pas que ce sublime galimatias ait fait beaucoup de fortune jusqu'à *Platon.* Il fut enseveli dans l'oubli, & *Platon* le ressuscita. Il construisit son édifice en l'air, mais sur le modèle de *Timée.*

Il admit trois essences divines, le père, le suprême, le producteur; le père des autres dieux, est la première essence.

La seconde est le Dieu visible, ministre du DIEU invisible, le verbe, l'entendement, le grand démon.

La troisième est le monde.

Il est vrai que *Platon* dit souvent des choses toutes différentes, & même toutes contraires; c'est le privilége

des philosophes Grecs : & *Platon* s'est servi de son droit plus qu'aucun des anciens & des modernes.

Un vent grec poussa ces nuages philosophiques d'Athènes dans Alexandrie, ville prodigieusement entêtée de deux choses, d'argent & de chimères. Il y avait dans Alexandrie des Juifs qui ayant fait fortune, se mirent à philosopher.

La métaphysique a cela de bon, qu'elle ne demande pas des études préliminaires bien gênantes. C'est-là qu'on peut savoir tout sans avoir jamais rien appris ; & pour peu qu'on ait l'esprit présent un peu subtil & bien faux, on peut être sûr d'aller loin.

Philon le Juif fut un philosophe de cette espèce ; il était contemporain de JESUS-CHRIST ; mais il eut le malheur de ne le pas connaître, non plus que *Joseph* l'historien. Ces deux hommes considérables employés dans le chaos des affaires d'état, furent trop éloignés de la lumière naissante. Ce *Philon* était une tête toute métaphysique, toute allégorique, toute mystique. C'est lui qui dit que DIEU devait former le monde en six jours (comme il le forma selon *Zoroastre* en six tems (*a*) *parce que trois est la moitié de six, & que deux en est le tiers, & que ce nombre est mâle & femelle.*

Ce même homme entêté des idées de *Platon*, dit, en parlant de l'ivrognerie, que DIEU & la sagesse se marièrent, & que la sagesse accoucha d'un fils bien-aimé. Ce fils est le monde.

Il appelle les anges les verbes de DIEU, & le monde verbe de DIEU, *logon tou theou.*

Pour *Flavien Joseph*, c'était un homme de guerre qui n'avait jamais entendu parler du Logos, & qui s'en tenait aux dogmes des pharisiens, uniquement attachés à leurs traditions.

Cette philosophie platonicienne perça des Juifs d'Alexandrie jusqu'à ceux de Jérusalem. Bientôt toute l'école

(*a*) Pag. 4. édition 1719.

d'Alexandrie qui était la seule savante, fut platonicienne ; & les chrétiens qui philosophaient ne parlèrent plus que du Logos.

On sait qu'il était des disputes de ces tems-là, comme de celles de ce tems-ci. On cousait à un passage mal-entendu un passage inintelligible qui n'y avait aucun rapport. On en supposait un second, on en falsifiait un troisième ; on fabriquait des livres entiers qu'on attribuait à des auteurs respectés par le troupeau. Nous en avons vu cent exemples au mot *Apocryphe*.

Cher lecteur, jetez les yeux de grace sur ce passage de Clément Alexandrin (*a*) *Lorsque Platon dit qu'il est difficile de connaître le père de l'univers, non-seulement il fait voir par-là que le monde a été engendré, mais qu'il a été engendré comme fils de* DIEU. Entendez-vous ces logomachies, ces équivoques ? voyez-vous la moindre lumière dans ce chaos d'expressions obscures ?

O *Locke*, *Locke !* venez, définissez les termes: Je ne crois pas que de tous ces disputeurs platoniciens il y en eût un seul qui s'entendît. On distingua deux verbes, le *Logos endiathétos*, le verbe en la pensée ; & le verbe produit *Logos proforikos*. On eut l'éternité d'un verbe, & la prolation, l'émanation d'un autre verbe.

Le livre des *Constitutions apostoliques*, (*b*) ancien monument de fraude, mais aussi ancien dépôt des dogmes informes de ces tems obscurs, s'exprime ainsi :

Le père qui est antérieur à toute génération, à tout commencement, ayant tout créé par son fils unique, a engendré sans intermède ce fils par sa volonté & sa puissance.

Ensuite *Origène* avança (*c*) que le St. Esprit a été créé par le fils, par le verbe.

(*a*) *Strom.* liv. V.
(*b*) Liv. VIII. ch. XLII.
(*c*) I. partie sur St. Jean.

Puis vint *Eusèbe* de Césarée qui enseigna (*a*) que l'esprit, paraclet, n'est ni dieu, ni fils.

L'avocat Lactance fleurit en ce tems-là. (*b*) *Le fils de* DIEU, dit-il, *est le verbe, comme les autres anges sont les esprits de* DIEU. *Le verbe est un esprit proféré par une voix significative, l'esprit procédant du nez, & la parole de la bouche. Il s'ensuit qu'il y a différence entre le fils de* DIEU *& les autres anges; ceux-ci étant émanés comme esprits tacites & muets. Mais le fils étant esprit est sorti de la bouche avec son & voix pour prêcher le peuple.*

On conviendra que l'avocat *Lactance* plaidait sa cause d'une étrange manière. C'était raisonner à la *Platon*: c'était puissamment raisonner.

Ce fut environ ce tems-là que parmi les disputes violentes sur la trinité, on inséra dans la première épître de St. Jean ce fameux verset, *Il y en a trois qui rendent témoignage en terre, l'esprit ou le vent, l'eau & le sang, & ces trois sont un.* Ceux qui prétendent que ce verset est véritablement de St. Jean, sont bien plus embarrassés que ceux qui le nient; car il faut qu'ils l'expliquent.

St. Augustin dit que le vent signifie le Père, l'eau le St. Esprit, & que le sang veut dire le Verbe. Cette explication est belle; mais elle laisse toujours un peu d'embarras.

St. Irenée va bien plus loin; il dit (*c*) que *Rahab* la prostituée de Jérico, en cachant chez elle trois espions du peuple de DIEU, cacha le Père, le Fils & le St. Esprit. Cela est fort, mais cela n'est pas net.

D'un autre côté, le grand, le savant *Origène* nous confond d'une autre manière. Voici un de ses passages parmi bien d'autres (*d*) *Le fils est d'autant au-dessous du Père, que lui & le St. Esprit sont au-dessus des plus nobles créatures.*

Après cela que dire? comment ne pas convenir avec

(*a*) Theol. liv. II. ch. VI.
(*b*) Liv. IV. ch. VIII.
(*c*) Liv. IV. chap. XXXVII.
(*d*) Liv. XXIV. sur St. Jean.

douleur que personne ne s'entendait ? comment ne pas avouer que depuis les premiers chrétiens ébionites, ces hommes si mortifiés & si pieux, qui révérèrent toujours JESUS quoiqu'ils le crussent fils de *Joseph*, jusqu'à la grande dispute d'*Athanase*, le platonisme de la trinité ne fut jamais qu'un sujet de querelles. Il fallait absolument un juge suprême qui décidât ; on le trouva enfin dans le concile de Nicée. Encore ce concile produisit-il de nouvelles factions & des guerres.

EXPLICATION DE LA TRINITÉ SUIVANT ABAUZIT.

« L'on ne peut parler avec exactitude de la manière » dont se fait l'union de DIEU avec JESUS-CHRIST, » qu'en rapportant les trois sentimens qu'il y a sur » ce sujet, & qu'en faisant des réflexions sur chacun » d'eux. »

SENTIMENS DES ORTHODOXES.

« Le premier sentiment est celui des orthodoxes. » Ils y établissent, 1°. une distinction de trois per- » sonnes dans l'essence divine avant la venue de JESUS- » CHRIST au monde. 2°. Que la seconde de ces per- » sonnes s'est unie à la nature humaine de JESUS-CHRIST. » 3°. Que cette union est si étroite, que par-là JESUS- » CHRIST est DIEU ; qu'on peut lui attribuer la création » du monde & toutes les perfections divines, & qu'on » peut l'adorer d'un culte suprême. »

DES UNITAIRES.

« Le second est celui des unitaires. Ne concevant » point la distinction des personnes dans la divinité, » ils établissent, 1°. Que la divinité s'est unie à la » nature humaine de JESUS-CHRIST. 2°. Que cette » union est telle que l'on peut dire que JESUS-CHRIST » est DIEU, que l'on peut lui attribuer la création & » toutes les perfections divines, & l'adorer d'un culte » suprême. »

Sentimens des sociniens.

« Le troisième sentiment est celui des sociniens, qui,
» de même que les unitaires, ne concevant point de dis-
» tinction de personnes dans la divinité, ils établissent,
» 1°. Que la divinité s'est unie à la nature humaine de
» JESUS-CHRIST. 2°. Que cette union est fort étroite.
» 3°. Qu'elle n'est pas telle que l'on puisse appeller
» JESUS-CHRIST Dieu, ni lui attribuer les perfections
» divines & la création, ni l'adorer d'un culte suprême;
» & ils pensent pouvoir expliquer tous les passages de
» l'écriture sans être obligés d'admettre aucune de ces
» choses.

Réflexions sur le premier sentiment.

« Dans la distinction qu'on fait des trois personnes
» dans la divinité, ou on retient l'idée ordinaire des
» personnes, ou on ne la retient pas. Si on retient l'i-
» dée ordinaire des personnes, on établit trois dieux;
» cela est certain. Si l'on ne retient pas l'idée ordinaire
» des trois personnes, ce n'est plus alors qu'une distinc-
» tion de propriétés, ce qui revient au second sentiment.
» Ou, si on ne veut pas dire que ce n'est pas une
» distinction des personnes proprement dites, ni une
» distinction de propriétés, on établit une distinction
» dont on n'a aucune idée. Et il n'y a point d'apparence
» que pour faire soupçonner en DIEU une distinction
» dont on ne peut avoir aucune idée, l'écriture veuille
» mettre les hommes en danger de devenir idolâtres en
» multipliant la divinité. Il est d'ailleurs surprenant que
» cette distinction de personnes ayant toujours été,
» ce ne soit que depuis la venue de JESUS-CHRIST
» qu'elle a été révélée, & qu'il soit nécessaire de les
» connaître. »

Réflexions sur le second sentiment.

« Il n'y a pas à la vérité un si grand danger de jeter

» les hommes dans l'idolâtrie dans le second sentiment
» que dans le premier ; mais il faut avouer pourtant qu'il
» n'en est pas entiérement exempt. En effet, comme par
» la nature de l'union qu'il établit entre la divinité & la
» nature humaine de JESUS-CHRIST, on peut appeller
» JESUS-CHRIST Dieu & l'adorer: voilà deux objets
» d'adoration, JESUS-CHRIST, & DIEU. J'avoue qu'on
» dit que ce n'est que DIEU qu'on doit adorer en JESUS-
» CHRIST. Mais qui ne sait l'extrême penchant que les
» hommes ont de changer les objets invisibles du culte en
» des objets qui tombent sous les sens, ou du moins sous
» l'imagination ; penchant qu'ils suivront ici avec d'autant
» moins de scrupule, qu'on dit que la divinité est per-
» sonnellement unie à l'humanité de JESUS-CHRIST. »

RÉFLEXIONS SUR LE TROISIÈME SENTIMENT.

« Le troisième sentiment, outre qu'il est très-simple
» & conforme aux idées de la raison, il n'est sujet à
» aucun semblable danger de jeter les hommes dans
» l'idolâtrie, quoique par ce sentiment JESUS-CHRIST
» ne soit qu'un simple homme, il ne faut pas craindre
» que par-là il soit confondu avec les prophêtes ou les
» saints du premier ordre. Il reste toujours dans ce sen-
» timent une différence entr'eux & lui. Comme on peut
» imaginer presque à l'infini des degrés de l'union de la
» divinité avec un homme, ainsi on peut concevoir,
» qu'en particulier l'union de la divinité avec JESUS-
» CHRIST a un si haut degré de connnaissance, de
» puissance, de félicité, de perfection, de dignité, qu'il
» y a toujours eu une distance immense entre lui & les
» plus grands prophêtes. Il ne s'agit que de voir si ce sen-
» timent peut s'accorder avec l'écriture, & s'il est vrai
» que le titre de Dieu, que les perfections divines, que
» la création, que le culte suprême ne soient jamais at-
» tribués à JESUS-CHRIST dans les évangiles. »

C'était au philosophe *Abauzit* à voir tout cela. Pour moi, je me soumets de cœur, de bouche & de plume à tout ce que l'église catholique a décidé, & à tout ce qu'elle décidera sur quelque dogme que ce puisse être. Je n'ajouterai qu'un mot sur la trinité. C'est que nous avons une décision de *Calvin* sur ce mystère. la voici.

« En cas que quelqu'un soit hétérodoxe, & qu'il se » fasse scrupule de se servir des mots trinité & personne, » nous ne croyons pas que ce soit une raison pour rejet- » ter cet homme ; nous devons le supporter sans le » chasser de l'église, & sans l'exposer à aucune censure » comme un hérétique. »

C'est après une déclaration aussi solemnelle que *Jean Chauvin*, dit *Calvin*, fils d'un tonnelier de Noyon, fit brûler dans Genève à petit feu avec des fagots verds, *Michel Servet* de Villa-Nueva. Cela n'est pas bien.

TYRAN.

TYrannos, signifiait autrefois celui qui avait su s'attirer la principale autorité ; comme roi, *Basileus*, signifiait celui qui était chargé de rapporter les affaires au sénat.

Les acceptions des mots changent avec le tems. *Idiotès* ne voulait dire d'abord qu'un solitaire, un homme isolé : avec le tems il devint le synonyme du sot.

On donne aujourd'hui le nom de Tyran à un usurpateur, ou à un roi qui fait des actions violentes & injustes.

Cromwell était un tyran sous ces deux aspects. Un bourgeois qui usurpe l'autorité suprême ; qui, malgré toutes les loix, supprime la chambre des pairs, est sans doute un tyran usurpateur. Un général qui fait couper le cou à son roi prisonnier de guerre, viole à la fois & ce qu'on appelle les loix de la guerre, & les loix des na-

tions, & celles de l'humanité. Il eſt tyran, il eſt aſſaſſin & parricide.

Charles I n'était point tyran, quoique la faction victorieuſe lui donnât ce nom : il était, à ce qu'on dit, opiniâtre, faible & mal conſeillé. Je ne l'aſſurerai pas; car je ne l'ai pas connu, mais j'aſſure qu'il fut très-malheureux.

Henri VIII était tyran dans ſon gouvernement, comme dans ſa famille, & couvert du ſang de deux épouſes innocentes, comme de celui des plus vertueux citoyens: il mérite l'exécration de la poſtérité. Cependant il ne fut point puni; & *Charles I* mourut ſur un échaffaut.

Elizabeth fit une action de tyrannie, & ſon parlement une de lâcheté infâme, en faiſant aſſaſſiner par un bourreau la reine *Marie Stuart*. Mais dans le reſte de ſon gouvernement elle ne fut point tyrannique; elle fut adroite & comédienne, mais prudente & forte.

Richard III fut un tyran barbare, mais il fut puni.

Le pape *Alexandre VI* fut un tyran plus exécrable que tous ceux-là; & il fut heureux dans toutes ſes entrepriſes.

Chriſtiern II fut un tyran auſſi méchant qu'*Alexandre VI*, & fut châtié; mais il ne le fut point aſſez.

Si on veut compter les tyrans Turcs, les tyrans Grecs, les tyrans Romains, on en trouvera autant d'heureux que de malheureux. Quand je dis heureux, je parle ſelon le préjugé vulgaire, ſelon l'acception ordinaire du mot, ſelon les apparences. Car qu'ils aient été heureux réellement, que leur ame ait été contente & tranquille, c'eſt ce qui me paraît impoſſible.

Conſtantin le grand fut évidemment un tyran à double titre. Il uſurpa dans le nord de l'Angleterre la couronne de l'empire romain, à la tête de quelques légions étrangères, malgré toutes les loix, malgré le ſénat & le peuple qui élurent légitimement *Maxence*. Il paſſa toute ſa vie dans le crime, dans les voluptés, dans les fraudes,

Les Grecs ſont perſuadés que ces morts ſont ſorciers ; ils les appellent *broucolacas* ou *vroucolacas*, ſelon qu'ils prononcent la ſeconde lettre de l'alphabet. Ces morts Grecs vont dans les maiſons ſucer le ſang des petits enfans, manger le ſouper des pères & mères, boire leur vin, & caſſer tous les meubles. On ne peut les mettre à la raiſon qu'en les brûlant, quand on les attrape. Mais il faut avoir la précaution de ne les mettre au feu qu'après leur avoir arraché le cœur que l'on brûle à part.

Le célèbre *Tournefort* envoyé dans le Levant par *Louis XIV*, ainſi que tant d'autres virtuoſes, (*a*) fut témoin de tous les tours attribués à un de ces broucolacas, & de cette cérémonie.

Après la médiſance rien ne ſe communique plus promptement que la ſuperſtition, le fanatiſme, le ſortilège & les contes des revenans. Il y eut des broucolacas en Valachie, en Moldavie, & bientôt chez les Polonais, leſquels ſont du rite romain. Cette ſuperſtition leur manquait; elle alla dans tout l'orient de l'Allemagne. On n'entendit plus parler que de vampires, depuis 1730 juſqu'en 1735 ; on les guetta, on leur arracha le cœur, & on les brûla ; ils reſſemblaient aux anciens martyrs ; plus on en brûlait, plus il s'en trouvait.

Calmet enfin devint leur hiſtoriographe, & traita les vampires, comme il avait traité l'ancien & le nouveau teſtament, en rapportant fidélement tout ce qui avait été dit avant lui.

C'eſt une choſe à mon gré très-curieuſe, que les procès verbaux faits juridiquement concernant tous les morts qui étaient ſortis de leurs tombeaux pour venir ſucer les petits garçons & les petites filles de leur voiſinage. *Calmet* rapporte qu'en Hongrie deux officiers délégués par l'empereur *Charles VI*, aſſiſtés du bailli du lieu

(*a*) *Tournefort*. tom. I. pag. 155 & ſuiv.

lieu & du bourreau, allèrent faire enquête d'un vampire, mort depuis six semaines, qui suçait tout le voisinage. On le trouva dans sa bière frais, gaillard, les yeux ouverts, & demandant à manger. Le bailli rendit sa sentence. Le bourreau arracha le cœur au vampire, & le brûla ; après quoi le vampire ne mangea plus.

Qu'on ose douter après cela des morts ressuscités, dont nos anciennes légendes sont remplies, & de tous les miracles rapportés par *Bollandus*, & par le sincère & révérend *Dom Ruinart* !

Vous trouvez des histoires de vampires jusques dans les lettres juives de ce d'*Argens* que les jésuites, auteurs du journal de Trévoux, ont accusé de ne rien croire. Il faut voir comme ils triomphèrent de l'histoire du vampire de Hongrie : comme ils remerciaient DIEU & la Vierge d'avoir enfin converti ce pauvre d'*Argens*, chambellan d'un roi qui ne croyait point aux vampires.

Voilà donc, disaient-ils, ce fameux incrédule qui a osé jeter des doutes sur l'apparition de l'ange à la Ste. Vierge ; sur l'étoile qui conduisit les mages ; sur la guérison des possédés ; sur la submersion de deux mille cochons dans un lac ; sur une éclipse de soleil en pleine lune ; sur la résurrection des morts qui se promenèrent dans Jérusalem ; son cœur s'est amolli, son esprit s'est éclairé, il croit aux vampires.

Il ne fut plus question alors d'examiner si tous ces morts étaient ressuscités par leur propre vertu, ou par la puissance de DIEU, ou par celle du diable. Plusieurs grands théologiens de Lorraine, de Moravie & de Hongrie étalèrent leurs opinions & leur science. On rapporta tout ce que *saint Augustin*, *saint Ambroise* & tant d'autres saints avaient dit de plus inintelligible sur les vivans & sur les morts. On rapporta tous les miracles de *saint Etienne* qu'on trouve au septième livre des œuvres de *saint Augustin* ; voici un des plus curieux. Un jeune homme fut écrasé dans la ville d'Hubzal en Afrique sous

les ruines d'une muraille ; la veuve alla sur le champ invoquer *saint Etienne*, à qui elle était très-dévote. *St. Etienne* le ressuscita. On lui demanda ce qu'il avait vu dans l'autre monde. Messieurs, dit-il, quand mon ame eut quitté mon corps, elle rencontra une infinité d'ames qui lui faisaient plus de questions sur ce monde-ci que vous ne m'en faites sur l'autre. J'allais je ne sais où, lorsque j'ai rencontré *saint Etienne* qui m'a dit : rendez ce que vous avez reçu. Je lui ai répondu : que voulez-vous que je vous rende, vous ne m'avez jamais rien donné ? Il m'a répété trois fois : rendez ce que vous avez reçu. Alors j'ai compris qu'il voulait parler du *credo*. Je lui ai récité mon *credo*, & soudain il m'a ressuscité.

On cita surtout les histoires rapportées par *Sulpice Sévère* dans la vie de *saint Martin*. On prouva que *saint Martin* avait entr'autres ressuscité un damné.

Mais toutes ces histoires, quelque vraies qu'elles puissent être, n'avaient rien de commun avec les vampires qui allaient sucer le sang de leurs voisins, & venaient ensuite se replacer dans leurs bières. On chercha si on ne trouverait pas dans l'ancien testament, ou dans la mythologie quelque vampire qu'on pût donner pour exemple ; on n'en trouva point. Mais il fut prouvé que les morts buvaient & mangeaient, puisque chez tant de nations anciennes on mettait des vivres sur leurs tombeaux.

La difficulté était de savoir si c'était l'ame ou le corps du mort qui mangeait. Il fut décidé que c'était l'un & l'autre. Les mets délicats & peu substantiels comme les méringues, la crême fouettée & les fruits fondans étaient pour l'ame ; les rost-bif étaient pour le corps.

Les rois de Perse furent, dit-on, les premiers qui se firent servir à manger après leur mort. Presque tous les rois aujourd'hui les imitent ; mais ce sont les moines qui mangent leur dîner & leur souper, & qui boivent le vin. Ainsi les rois ne sont pas à proprement parler des

vampires. Les vrais vampires sont les moines qui mangent aux dépens des rois & des peuples.

Il est bien vrai que *saint Stanislas* qui avait acheté une terre considérable d'un gentilhomme Polonais, & qui ne l'avait point payée, étant poursuivi devant le roi *Boleslas* par les héritiers, ressuscita le gentilhomme; mais ce fut uniquement pour se faire donner quittance. Et il n'est point dit qu'il ait donné seulement un pot de vin au vendeur, lequel s'en retourna dans l'autre monde, sans avoir ni bu ni mangé.

On agite ensuite la grande question, si l'on peut absoudre un vampire qui est mort excommunié. Cela va plus au fait.

Je ne suis pas assez profond dans la théologie pour dire mon avis sur cet article; mais je serais volontiers pour l'absolution; parce que dans toutes les affaires douteuses il faut toujours prendre le parti le plus doux.

Odia restringenda, favores ampliandi.

Le résultat de tout ceci est qu'une grande partie de l'Europe a été infestée de vampires pendant cinq ou six ans, & qu'il n'y en a plus. Que nous avons eu des convulsionnaires en France pendant plus de vingt ans, & qu'il n'y en a plus: Que nous avons eu des possédés pendant dix-sept cents ans, & qu'il n'y en a plus: Qu'on a toujours ressuscité des morts depuis *Hippolite*, & qu'on n'en ressuscite plus: Que nous avons eu des jésuites en Espagne, en Portugal, en France, dans les deux Siciles, & que nous n'en avons plus.



VÉNALITÉ.

CE faussaire dont nous avons tant parlé, qui fit le testament du cardinal de Richelieu, dit au chapitre IV, *qu'il vaut mieux laisser la vénalité & le droit annuel, que d'abolir ces deux établissemens difficiles à changer tout-d'un-coup sans ébranler l'état.*

Toute la France répétait & croyait répéter après le cardinal de *Richelieu*, que la vénalité des offices de judicature était très-avantageuse.

L'abbé de *saint Pierre* fut le premier qui croyant encore que le prétendu testament était du cardinal, osa dire dans ses observations sur le chap. IV. *Le cardinal s'est engagé dans un mauvais pas, en soutenant que quant-à-présent, la vénalité des charges peut être avantageuse à l'état. Il est vrai qu'il n'est pas possible de rembourser toutes les charges.*

Ainsi non-seulement cet abus paraissait à tout le monde irréformable, mais utile ; on était si accoutumé à cet opprobre, qu'on ne le sentait pas ; il semblait éternel ; un seul homme en peu de mois l'a su anéantir.

Répétons donc qu'on peut tout faire, tout corriger ; que le grand défaut de presque tous ceux qui gouvernent, est de n'avoir que des demi-volontés & des demi-moyens. Si *Pierre le grand* n'avait pas voulu fortement, deux mille lieues de pays feraient encore barbares.

Comment donner de l'eau dans Paris à trente mille maisons qui en manquent ? comment payer les dettes de l'état, comment se soustraire à la tyrannie révérée d'une puissance étrangère qui n'est pas une puissance, & à laquelle on paie en tribut les premiers fruits ? Osez-le vouloir, & vous en viendrez à bout plus aisément que vous n'avez extirpé les jésuites, & purgé le théâtre de petits-maîtres.

VENISE,

ET PAR OCCASION DE LA LIBERTÉ.

NULLE puissance ne peut reprocher aux Vénitiens d'avoir acquis leur liberté par la révolte ; nulle ne peut leur dire, je vous ai affranchis, voilà le diplôme de votre manumission.

Ils n'ont point usurpé leurs droits comme les *Césars* usurpèrent l'empire, comme tant d'évêques, à commencer par celui de Rome, ont usurpé les droits regaliens ; ils sont seigneurs de Venise (si l'on ose se servir de cette odacieuse comparaison) comme DIEU est seigneur de la terre, parce qu'il l'a fondée.

Attila, qui ne prit jamais le titre de *fléau de Dieu*, va ravageant l'Italie. Il en avait autant de droit qu'en eurent depuis *Charlemagne* l'austrasien & *Arnould le bâtard* Carinthien, & *Gui* duc de Spolète, & *Bérenger* marquis de Frioul, & les évêques qui voulaient se faire souverains.

Dans ce tems de brigandages militaires & ecclésiastiques, *Attila* passe comme un vautour, & les Vénitiens se sauvent dans la mer comme des *Alcions*. Nul ne les protège qu'eux-mêmes ; ils font leur nid au milieu des eaux; ils l'agrandissent, ils le peuplent, ils le défendent, ils l'enrichissent. Je demande s'il est possible d'imaginer une possession plus juste ? Notre père *Adam* qu'on suppose avoir vécu dans le beau pays de la Mésopotamie, n'était pas à plus juste titre seigneur & jardinier du paradis terrestre.

J'ai lu le *squittinio della liberta di Venizia*, & j'en ai été indigné.

Quoi ! Venise ne serait pas originairement libre, parce que les empereurs grecs superstitieux & méchans, &

faibles, & barbares disent, cette nouvelle ville a été bâtie sur notre ancien territoire; & parce que les Allemands ayant le titre d'*empereur d'Occident* disent, cette ville étant dans l'Occident, est de notre domaine ?

Il me semble voir un poisson volant, poursuivi à la fois par un faucon & par un requin, & qui échappe à l'un & à l'autre.

Sannazar avait bien raison de dire, en comparant Rome & Venise,

Illam homines dicas hanc posuisse Deos,

Rome perdit par *César*, au bout de cinq cents ans, sa liberté acquise par *Brutus*, Venise a conservé la sienne pendant onze siècles, & je me flatte qu'elle la conservera toujours.

Gènes, pourquoi fais-tu gloire de montrer un diplôme d'un *Bérenger* qui te donna des privilèges en l'an 958 ? On sait que des concessions de privilèges ne sont que des titres de servitude. Et puis voilà un beau titre qu'une charte d'un tyran passager qui ne fut jamais bien reconnu en Italie, & qui fut chassé deux ans après la date de cette charte !

La véritable charte de la liberté est l'indépendance soutenue par la force. C'est avec la pointe de l'épée qu'on signe les diplômes qui assurent cette prérogative naturelle. Tu perdis plus d'une fois ton privilége & ton coffre-fort. Garde l'un & l'autre depuis 1748.

Heureuse Helvétie ! à quelle pancarte dois-tu ta liberté ? à ton courage, à ta fermeté, à tes montagnes. — Mais je suis ton empereur — mais je ne veux plus que tu le sois — mais tes pères ont été esclaves de mon père — c'est pour cela même que leurs enfans ne veulent point te servir — mais j'avais le droit attaché à ma dignité — & nous nous avons le droit de la nature.

Quand les sept Provinces-Unies eurent-elles ce droit incontestable ? au moment même où elles furent unies ;

& dès-lors ce fut *Philippe II* qui fut le rebelle. Quel grand homme que ce *Guillaume* prince d'Orange ! il trouva des esclaves, & il en fit des hommes libres.

Pourquoi la liberté est-elle si rare ?

Parce qu'elle est le premier des biens.

VENTRES PARESSEUX.

SAINT-PAUL a dit que les Crétois sont toujours *menteurs, de méchantes bêtes & des ventres-paresseux*. Le médecin *Hequet* entendait par *ventres paresseux*, que les Crétois allaient rarement à la selle, & qu'ainsi la matière fécale refluant dans leur sang, les rendait de mauvaise humeur & en faisait de méchantes bêtes. Il est très-vrai qu'un homme qui n'a pu venir à bout de pousser sa selle, sera plus sujet à la colère qu'un autre ; sa bile ne coule pas, elle est recuite, son sang est aduste.

Quand vous avez le matin une grace à demander à un ministre ou à un premier commis de ministre, informez-vous adroitement s'il a le ventre libre. Il faut toujours prendre *mollia fandi tempora*.

Personne n'ignore que notre caractère & notre tour d'esprit ne dépende absolument de la garderobe. Le cardinal de *Richelieu* n'était sanguinaire que parce qu'il avait des émorroïdes internes qui occupaient son intestin rectum, & que durcissaient ses matières. La reine *Anne d'Autriche* l'appellait toujours *cu pourri*. Ce sobriquet redoubla l'aigreur de sa bile, & coûta probablement la vie au maréchal de *Marillac*, & la liberté au maréchal de *Bassompierre*. Mais je ne vois pas pourquoi les gens constipés seraient plus menteurs que d'autres ; il n'y a nulle analogie entre le sphincter de l'anus & le mensonge, comme il y en a une très-sensible entre les intestins & nos passions, notre manière de penser, notre conduite.

Je ſuis donc bien fondé à croire que ſaint Paul entendait par *ventres pareſſeux*, des gens voluptueux, des eſpèces de prieurs, de chanoines, d'abbés commendataires, de prélats fort riches qui reſtaient au lit tout le matin pour ſe refaire des débauches de la veille, comme dit *Marot*,

> Un gras prieur ſon petit-fils baiſait
> Et mignardait au matin dans ſa couche,
> Tandis rôtir la perdrix on faiſait. &c. &c.

Mais on peut fort bien paſſer le matin au lit, & n'être ni menteur, ni méchante bête. Au contraire, les voluptueux indolens ſont pour la plupart très-doux dans la ſociété, & du meilleur commerce du monde.

Quoi qu'il en ſoit, je ſuis très-fâché que *ſaint Paul* injurie toute une nation : il n'y a dans ce paſſage (humainement parlant) ni habileté, ni vérité. On ne gagne point les hommes en leur diſant qu'ils ſont de méchantes bêtes; & ſûrement il aurait trouvé en Crète des hommes de mérite. Pourquoi outrager ainſi la patrie de *Minos*, dont l'archevêque *Fénelon* (bien plus poli que *ſaint Paul*) fait un ſi pompeux éloge dans ſon *Télémaque*.

Saint Paul n'était-il pas difficile à vivre ? d'une humeur bruſque, d'un eſprit fier, d'un caractère dur & impérieux ? Si j'avais été l'un des apôtres, ou ſeulement diſciple, je me ferais infailliblement brouillé avec lui. Il me ſemble que tout le tort était de ſon côté dans ſa querelle avec *Pierre Simon Barjone*. Il avait la fureur de la domination; il ſe vante toujours d'être apôtre, & d'être plus apôtre que ſes confrères, lui qui avait ſervi à lapider *ſaint Etienne*! lui qui avait été un valet perſécuteur ſous *Gamaliel*, & qui aurait dû pleurer ces crimes, bien plus long-tems que *ſaint Pierre* ne pleura ſa faibleſſe, (toujours humainement parlant.)

Il ſe vante d'être citoyen romain né à Tarſis; & *ſaint*

Jérôme prétend qu'il était un pauvre juif de province né à Gifcale dans la Galilée. (*a*) Dans fes lettres au petit troupeau de fes frères, il parle toujours en maître très-dur. *Je viendrai*, écrit-il à quelques Corinthiens, *je viendrai à vous*, *je jugerai tout par deux ou trois témoins*; *je ne pardonnerai ni à ceux qui ont péché*, *ni aux autres*. Ce *ni aux autres* eft un peu dur.

Bien des gens prendraient aujourd'hui le parti de *faint Pierre* contre *faint Paul*, n'était l'épifode d'*Ananie* & de *Saphire*, qui a intimidé les ames enclines à faire l'aumône.

Je reviens à mon texte des Crétois menteurs, méchantes bêtes, ventres pareffeux; & je confeille à tous les miffionnaires de ne jamais débuter avec aucun peuple par lui dire des injures.

Ce n'eft pas que je regarde les Crétois comme les plus juftes & les plus refpectables des hommes, ainfi que le dit la fabuleufe Grèce. Je ne prétends point concilier leur prétendue vertu avec leur prétendu taureau dont la belle *Pafiphaé* fut fi amoureufe, ni avec l'art dont le fondeur *Dedale* fit une vache d'airain, dans laquelle *Pafiphaé* fe pofta fi habilement, que fon tendre amant lui fit un minotaure, auquel le pieux & équitable *Minos* facrifiait tous les ans (& non pas tous les neuf ans) fept grands garçons & fept grandes filles d'Athènes.

Ce n'eft pas que je croie aux cent grandes villes de Crète, paffe pour cent mauvais villages établis fur ce rocher long & étroit avec deux ou trois villes. On eft toujours fâché que *Rollin*, dans fa compilation élégante de l'hiftoire ancienne, ait répété tant d'anciennes fables fur l'ifle de Crète & fur *Minos* comme fur le refte.

(*a*) Nous l'avons déjà dit ailleurs, & nous le répétons ici. Pourquoi ? parce que les jeunes Welches, pour l'édification de qui nous écrivons, lifent en courant & oublient tout ce qu'ils lifent.

A l'égard des pauvres Grecs & des pauvres Juifs qui habitent aujourd'hui les montagnes escarpées de cette isle sous le gouvernement d'un pacha, il se peut qu'ils soient des menteurs & de méchantes bêtes. J'ignore s'ils ont le ventre paresseux, & je souhaite qu'ils aient à manger.



VERGE,

BAGUETTE DIVINATOIRE.

LES theurgites, les anciens sages avaient tous une verge avec laquelle ils opéraient.

Mercure passe pour le premier dont la verge ait fait des prodiges. On tient que *Zoroastre* avait une grande verge. La verge de l'antique *Bacchus* était son thyrse, avec lequel il sépara les eaux de l'Oronte, de l'Hydaspe & de la mer Rouge. La verge d'*Hercule* était son bâton, sa massue. *Pythagore* fut toujours représenté avec sa verge. On dit qu'elle était d'or; il n'est pas étonnant qu'ayant une cuisse d'or, il eût une verge du même métal.

Abaris, prêtre d'*Apollon* hyperboréen, qu'on prétend avoir été contemporain de *Pythagore*, fut bien plus fameux par sa verge; elle n'était que de bois; mais il traversait les airs à califourchon sur elle. *Porphire* & *Jamblique* affirment que ces deux grands theurgites, *Abaris* & *Pythagore*, se montrèrent amicalement leur verge.

La verge fut en tout tems l'instrument des sages, & le signe de leur supériorité. Les conseillers sorciers de *Pharaon* firent d'abord autant de prestiges avec leur verge que *Moyse* fit de prodiges avec la sienne. Le judicieux *Calmet* nous apprend dans sa dissertation sur l'exode, *que les opérations de ces mages n'étaient pas*

des miracles proprement dits, mais une métamorphose fort singulière & fort difficile, qui néanmoins n'est ni contre, ni au-dessus des loix de la nature. La verge de *Moyse* eut la supériorité qu'elle devait avoir sur celles de ces chotim d'Egypte.

Non-seulement la verge d'*Aaron* partagea l'honneur des prodiges de son frère *Moyse* ; mais elle en fit en son particulier de très-admirables. Personne n'ignore comment de treize verges celle d'*Aaron* fut la seule qui fleurit, qui poussa des boutons, des fleurs, & des amandes.

Le diable, qui, comme on sait, est un mauvais singe des œuvres des saints, voulut avoir aussi sa verge, sa baguette, dont il gratifia tous les sorciers. *Médée* & *Circé* furent toujours armées de cet instrument mystérieux. Delà vient que jamais magicienne ne paraît à l'opéra sans cette verge, & qu'on appelle ces rôles *des rôles à baguette*.

Aucun joueur de gobelets ne fait ses tours de passe-passe sans sa verge, sans sa baguette.

On trouve les sources d'eau, les trésors, au moyen d'une verge, d'une baguette de coudrier, qui ne manque pas de forcer un peu la main à un imbécille qui la serre trop, & qui tourne aisément dans celle d'un fripon. M. *Formey* secretaire de l'académie de Berlin, explique ce phénomène par celui de l'aimant dans le grand dictionnaire encyclopédique. Tous les sorciers du siècle passé croyaient aller au sabbat sur une verge magique, ou sur un manche à balai qui en tenait lieu ; & les juges, qui n'étaient pas sorciers, les brûlaient.

Les verges de boulot sont une poignée de scions dont on frappe les malfaicteurs sur le dos. Il est honteux & abominable qu'on inflige un pareil châtiment sur les fesses à des jeunes garçons & à de jeunes filles. C'était autrefois le supplice des esclaves. J'ai vu dans des collèges, des barbares, qui faisaient dépouiller des en-

fans presqu'entiérement; une espéce de bourreau souvent ivre les déchirait avec de longues verges, qui mettaient en sang leurs aines & les faisaient enfler démesurément. D'autres les faisaient frapper avec douceur, & il en naissait un autre inconvénient. Les deux nerfs, qui vont du sphincter au pubis étant irrités, causaient des pollutions; c'est ce qui est arrivé souvent à de jeunes filles.

Par une police incompréhensible, les jésuites du Paraguai fouettaient les pères & les mères de famille sur leurs fesses nues. (*a*) Quand il n'y aurait eu que cette raison pour chasser les jésuites, elle aurait suffi.



VÉRITÉ.

« PILATE lui dit alors, vous êtes donc roi? JESUS » lui répondit, vous dites que je suis roi, c'est pour » cela que je suis *né* & que je suis venu au monde, afin » de rendre témoignage à la vérité; tout homme qui est » de vérité écoute ma voix.

» *Pilate* lui dit, qu'est-ce que vérité? & ayant dit » cela il sortit, &c. (Jean chap. XVIII.)

Il est triste pour le genre humain que *Pilate* sortit sans attendre la réponse; nous saurions ce que c'est que la vérité. *Pilate* était bien peu curieux. L'accusé amené devant lui dit qu'il est roi, qu'il est né pour être roi; & il ne s'informe pas comment cela peut être. Il est juge suprême au nom de *César*; il a la puissance du glaive; son devoir était d'approfondir le sens de ces paroles. Il devait dire, apprenez-moi ce que vous entendez par être roi? comment êtes vous né pour être roi & pour rendre

(*a*) Voyez le voyage de M. le colonel de *Bougainville*, & les *lettres sur le Paraguai*.

témoignage à la vérité ? on prétend qu'elle ne parvient que difficilement à l'oreille des rois. Moi qui suis juge, j'ai toujours eu une peine extrême à la découvrir. Instruisez-moi pendant que vos ennemis crient là-dehors contre vous ; vous me rendrez le plus grand service qu'on ait jamais rendu à un juge ; & j'aime bien mieux apprendre à connaître le vrai que de condescendre à la demande tumultueuse des Juifs qui veulent que je vous fasse pendre.

Nous n'oserons pas sans doute rechercher ce que l'auteur de toute vérité aurait pu dire à Pilate.

Aurait-il dit, *la vérité est un mot abstrait que la plupart des hommes emploient indifféremment dans leurs livres & dans leurs jugemens pour erreur & mensonge* ? Cette définition aurait merveilleusement convenu à tous les faiseurs de systêmes. Ainsi le mot *sagesse* est pris souvent pour folie, & *esprit* pour sottise.

Humainement parlant, définissons la vérité en attendant mieux, *ce qui est énoncé tel qu'il est.*

Je suppose qu'on eût mis seulement six mois à enseigner à *Pilate* les vérités de la logique, il eût fait sans doute ce syllogisme concluant ; on ne doit point ôter la vie à un homme qui n'a prêché qu'une bonne morale. Or celui qu'on m'a déféré, a, de l'avis de ses ennemis même, prêché souvent une morale excellente ; donc, on ne doit point le punir de mort.

Il aurait pu encore tirer cet autre argument :

Mon devoir est de dissiper les attroupemens d'un peuple séditieux qui demande la mort d'un homme, sans raison & sans forme juridique. Or, tels sont les Juifs dans cette occasion ; donc je dois les renvoyer & rompre leur assemblée.

Nous supposons que *Pilate* savait l'arithmétique, ainsi nous ne parlerons pas de ces espèces de vérités.

Pour les vérités mathématiques, je crois qu'il aurait fallu trois ans pour le moins, avant qu'il pût être au

fait de la géométrie transcendante. Les vérités de la physique combinées avec celles de la géométrie, auraient exigé plus de quatre ans. Nous en consumons six, d'ordinaire, à étudier la théologie; j'en demande douze pour *Pilate*, attendu qu'il était payen, & que six ans n'auraient pas été trop pour déraciner toutes ses vieilles erreurs, & six autres années pour le mettre en état de recevoir le bonnet de docteur.

Si *Pilate* avait eu une tête bien organisée, je n'aurais demandé que deux ans pour lui apprendre les vérités métaphysiques; & comme ces vérités sont nécessairement liées avec celles de la morale, je me flatte qu'en moins de neuf ans *Pilate* ferait devenu un vrai savant & parfaitement honnête-homme.

Vérités historiques.

J'aurais dit ensuite à *Pilate*; les vérités historiques ne sont que des probabilités. Si vous avez combattu à la bataille de Philippes, c'est pour vous une vérité que vous connaissez par intuition, par sentiment. Mais pour nous qui habitons tout auprès du désert de Syrie, ce n'est qu'une chose très-probable, que nous connaissons par oui-dire. Combien faut-il de oui-dire pour former une persuasion égale à celle d'un homme, qui ayant vu la chose, peut se vanter d'avoir une espèce de certitude?

Celui qui a entendu dire la chose à douze mille témoins oculaires, n'a que douze mille probabilités égales à une forte probabilité, laquelle n'est pas égale à la certitude.

Si vous ne tenez la chose que d'un seul des témoins, vous ne savez rien, vous devez douter. Si le témoin est mort, vous devez douter encore plus, car vous ne pouvez plus vous éclaircir. Si de plusieurs témoins morts; vous êtes dans le même cas.

Si de ceux à qui les témoins ont parlé; le doute doit encore augmenter.

De génération en génération le doute augmente, & la probabilité diminue; & bientôt la probabilité est réduite à zéro.

DES DEGRÉS DE VÉRITÉ SUIVANT LESQUELS ON JUGE LES ACCUSÉS.

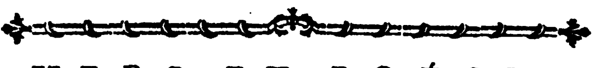
On peut être traduit en justice ou pour des faits, ou pour des paroles.

Si pour des faits, il faut qu'ils soient aussi certains que le sera le supplice auquel vous condamnerez le coupable. Car si vous n'avez, par exemple, que vingt probabilités contre lui, ces vingt probabilités ne peuvent équivaloir à la certitude de sa mort. Si vous voulez avoir autant de probabilités qu'il vous en faut pour être sûr que vous ne répandez point le sang innocent, il faut qu'elles naissent de témoignages unanimes de déposans qui n'aient aucun intérêt à déposer. De ce concours de probabilités, il se formera une opinion très-forte qui pourra servir à excuser votre jugement. Mais comme vous n'aurez jamais de certitude entière, vous ne pourrez vous flatter de connaître parfaitement la vérité. Par conséquent vous devez toujours pencher vers la clémence plus que vers la rigueur.

S'il ne s'agit que de faits dont il n'ait résulté ni mort d'homme, ni mutilation, il est évident que vous ne devez faire mourir ni mutiler l'accusé.

S'il n'est question que de paroles, il est encore plus évident que vous ne devez point faire pendre un de vos semblables pour la manière dont il a remué la langue; car toutes les paroles du monde n'étant que de l'air battu, à moins que ces paroles n'aient excité au meurtre, il est ridicule de condamner un homme à mourir pour avoir battu l'air. Mettez dans une balance toutes les paroles oiseuses qu'on ait jamais dites, & dans l'autre balance le sang d'un homme, ce sang l'emportera. Or, celui qu'on a traduit devant vous n'étant accusé que de

quelques paroles que ses ennemis ont prises en un certain sens, tout ce que vous pourriez faire serait aussi de lui dire des paroles qu'il prendra dans le sens qu'il voudra : mais livrer un innocent au plus cruel & au plus ignominieux supplice, pour des mots que ses ennemis ne comprennent pas, cela est trop barbare. Vous ne faites pas plus de cas de la vie d'un homme que de celle d'un lézard, & trop de juges vous ressemblent.



VERS ET POÉSIE.

IL est aisé d'être prosateur, très-difficile & très-rare d'être poëte. Plus d'un prosateur a fait semblant de mépriser la poésie. Il faut leur rappeller souvent le mot de Montagne : *Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

Nous avons déjà remarqué que Montesquieu n'ayant pu réussir en vers, s'avisa dans ses *Lettres persanes* de n'admettre nul mérite dans *Virgile* & dans *Horace.* L'éloquent *Bossuet* tenta de faire quelques vers & les fit détestables ; mais il se garda bien de déclamer contre les grands poëtes.

Fénelon ne fit guère de meilleurs vers que *Bossuet* ; mais il savait par cœur presque toutes les belles poésies de l'antiquité ; son esprit en est plein ; il les cite souvent dans ses lettres.

Il me semble qu'il n'y a jamais eu d'homme véritablement éloquent qui n'ait aimé la poésie. Je n'en citerai pour exemples que *César* & *Ciceron.* L'un fit la tragédie d'*Œdipe.* Nous avons de l'autre des morceaux de poésie qui pourraient passer pour les meilleurs avant que *Lucrèce*, *Virgile* & *Horace* parussent.

Rien n'est plus aisé que de faire de mauvais vers en français, rien de plus difficile que d'en faire de bons.

Trois

Trois choſes rendent cette difficulté preſque inſurmontable : la gêne de la rime, le trop petit nombre de rimes nobles & heureuſes ; la privation de ces inverſions dont le grec & le latin abondent. Auſſi nous avons très-peu de poëtes qui ſoient toujours élégans & toujours corrects. Il n'y a peut-être en France que *Racine* & *Boileau* qui aient une élégance continue. Mais remarquez que les beaux morceaux de *Corneille* ſont toujours bien écrits, à quelques petites fautes près. On en peut dire autant des meilleures ſcènes en vers de *Molière*, des opéra de *Quinault*, des bonnes fables de *La Fontaine*. Ce ſont-là les ſeuls génies qui ont illuſtré la poéſie en France dans le grand ſiècle. Preſque tous les autres ont manqué de naturel, de variété, d'éloquence, d'élégance, de juſteſſe, de cette logique ſecrète qui doit guider toutes les penſées ſans jamais paraître ; preſque tous ont péché contre la langue.

Quelquefois au théatre on eſt ébloui d'une tirade de vers pompeux, récités avec emphaſe. L'homme ſans diſcernement applaudit, l'homme de goût condamne. Mais comment l'homme de goût fera-t-il comprendre à l'autre que les vers applaudis par lui ne valent rien ? Si je ne me trompe, voici la méthode la plus sûre.

Dépouillez les vers de la cadence & de la rime, ſans y rien changer d'ailleurs. Alors la faibleſſe & la fauſſeté de la penſée, ou l'impropriété des termes, ou le ſolécisme, ou le barbariſme, ou l'ampoulé ſe manifeſte dans toute ſa turpitude.

Faites cette expérience ſur tous les vers de la tragédie d'*Iphigénie*, ou d'*Armide*, & ſur ceux de l'*art poétique ;* vous n'y trouverez aucun de ces défauts, pas un mot vicieux, pas un mot hors de ſa place. Vous verrez que l'auteur a toujours exprimé heureuſement ſa penſée, & que la gêne de la rime n'a rien coûté au ſens.

Prenez au haſard toute autre pièce de vers ; par exemple, la tragédie de *Didon* qui me tombe actuelle-

ment sous la main. Voici le discours que tient *Jarbe* à la première scène.

» Tous mes ambassadeurs irrités & confus
» Trop souvent de la reine ont subi les refus.
» Voisin de ses états, faibles dans leur naissance,
» Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
» Se résoudrait sans peine à l'hymen glorieux
» D'un monarque puissant, fils du maître des dieux.
» Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
» Et déguisant encor mon dépit légitime,
» Pour la dernière fois en proie à ses hauteurs,
» Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
» Au milieu de la cour d'une reine étrangère
» D'un refus obstiné pénétrer le mystère :
» Que sais-je!... n'écouter qu'un transport amoureux,
» Me découvrir moi-même, & déclarer mes feux.

Otez la rime, & vous serez révolté de voir *subir des refus*; parce qu'on essuie un refus, & qu'on subit une peine. Subir un refus est un barbarisme.

Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance, se résoudrait sans peine. Si elle ne se résolvait que par crainte de la vengeance, il est bien clair qu'alors elle ne se résoudrait pas sans peine, mais avec beaucoup de peine & de douleur. Elle se résoudrait malgré elle; elle prendrait un parti forcé. *Jarbe*, en parlant ainsi, fait un contre-sens.

Il dit *qu'il est en proie aux hauteurs de la reine.* On peut s'exposer à des hauteurs, comme on l'est à la colère, à la vengeance, à la cruauté. Pourquoi? c'est que la cruauté, la vengeance, la colère, poursuivent en effet l'objet de leur ressentiment; & cet objet est regardé comme leur proie. Mais des hauteurs ne poursuivent personne; les hauteurs n'ont point de proie.

Il vient sous le faux nom de ses ambassadeurs. Tous ses ambassadeurs ont subi des refus. Il est impossible qu'il vienne sous le nom de tant d'ambassadeurs à la fois. Un homme ne peut porter qu'un nom ; & s'il prend le nom d'un ambassadeur, il ne peut prendre le faux nom de cet ambassadeur, il prend le véritable nom de ce ministre. *Jarbe* dit donc tout le contraire de ce qu'il veut dire, & ce qu'il dit ne forme aucun sens.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus. Mais s'il a été refusé avec tant de hauteur, il n'y a nul mystère à ce refus. Il veut dire qu'il cherche à en pénétrer les raisons. Mais il y a grande différence entre raison & mystère. Sans le mot propre, on n'exprime jamais bien ce qu'on pense.

Que sais-je.... n'écouter qu'un transport amoureux, me découvrir moi-même, & déclarer mes feux.

Ces mots, *Que sais-je!* font entendre que *Jarbe* va se livrer à la fureur de sa passion. Point du tout : il dit qu'il parlera peut-être d'amour à sa maîtresse ; ce qui n'est assurément ni extraordinaire, ni dangereux, ni tragique, & ce qu'il devrait avoir déjà fait. Observez encore que s'il se découvre, il faut bien qu'il se découvre lui-même : ce lui-même est un pléonasme.

Ce n'est pas ainsi que dans l'*Andromaque*, Racine fait parler Oreste qui se trouve à-peu-près dans la même situation. Il dit,

« Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.
» J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,
» La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux. »

Voilà comme devait s'exprimer un caractère fougueux & passionné tel qu'on peint *Jarbe*.

Que de fautes dans ce peu de vers dès la première scène ! presque chaque mot est un défaut. Et si on voulait examiner ainsi tous nos ouvrages dramatiques, y en a-t-il un seul qui pût tenir contre une critique sévère

L'*Inès* de La Motte eſt certainement une piéce touchante ; on ne peut voir le dernier acte ſans verſer des larmes. L'auteur avait infiniment d'eſprit, il l'avait juſte, éclairé, délicat & fécond ; mais dès le commencement de la piéce, quelle verſification faible, languiſſante, découſue, obſcure, & quelle impropriété de termes !

« Mon fils ne me fuit point : il a craint, je le vois,
» D'être ici le témoin du bruit de ſes exploits.
» Vous, Rodrigue, le ſang vous attache à ſa gloire ;
» Votre valeur, Henrique, eut part à ſa victoire.
» Reſſentez avec moi ſa nouvelle grandeur.
» Reine, de Ferdinand voici l'ambaſſadeur. »

D'abord, on ne ſait quel eſt le perſonnage qui parle, ni à qui il s'adreſſe, ni dans quel lieu il eſt, ni de quelle victoire il s'agit. Et c'eſt pécher contre la grande règle de *Boileau* & du bon ſens.

» Le ſujet ne peut être aſſez tôt expliqué :
» Que le lieu de la ſcène y ſoit fixe & marqué :
» Que dès les premiers vers l'action préparée
» Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée. »

Enſuite, remarquez qu'on n'eſt point témoin d'un bruit d'exploits. Cette expreſſion eſt vicieuſe. L'auteur entend que peut-être ce fils trop modeſte craint de jouir de ſa renommée ; qu'il veut ſe dérober aux honneurs qu'on s'empreſſe à lui rendre. Ces expreſſions feraient plus juſtes & plus nobles. Il s'agit d'une ambaſſade envoyée pour féliciter le prince. Ce n'eſt pas là un bruit d'exploits.

Vous, Rodrigue, -- Vous Henrique. Il ſemble que le roi aille donner ſes ordres à ce *Rodrigue* & à ce *Henrique* : point du tout ; il ne leur ordonne rien, il ne leur apprend rien. Il s'interrompt pour leur dire ſeulement, *reſſentez avec moi la nouvelle grandeur de*

mon fils. On ne reſſent point une grandeur. Ce terme eſt abſolument impropre : c'eſt une eſpèce de barbariſme. L'auteur aurait pu dire : *Partagez ſon triomphe, ainſi que ſon bonheur.*

Le roi s'interrompt encore pour dire : *Reine, de Ferdinand voici l'ambaſſadeur*, ſans apprendre au public quel eſt ce Ferdinand & de quel pays cet ambaſſadeur eſt venu. Auſſi-tôt l'ambaſſadeur arrive. On apprend qu'il vient de Caſtille ; que le perſonnage qui vient de parler eſt roi de Portugal, & qu'il vient le complimenter ſur les victoires de l'infant ſon fils. Le roi de Portugal répond au compliment de cet ambaſſadeur de Caſtille, qu'il va enfin marier ſon fils à la ſœur de *Ferdinand* roi de Caſtille.

« Allez ; de mes deſſeins, inſtruiſez la Caſtille ;
» Faites ſavoir au roi cet hymen triomphant
» Dont je vais couronner les exploits de l'infant. »

Faire ſavoir un hymen eſt ſec & ſans élégance. *Un hymen triomphant* eſt très-impropre & très-vicieux, parce que cet hymen ne triomphe pas.

Couronner les exploits d'un hymen eſt trop trivial & n'eſt point à ſa place ; parce que ce mariage était conclu avant les triomphes de l'infant. Une plus grande faute eſt celle de dire ſéchement à l'ambaſſadeur, *allez-vous-en*, comme ſi on parlait à un courier. C'eſt manquer à la bienſéance. Quand Pyrrhus donne audience à Oreſte dans l'*Andromaque*, & lorſqu'il refuſe ſes propoſitions, il lui dit :

« Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène.
» Du ſang qui vous unit je ſais l'étroite chaîne.
» Après cela, ſeigneur, je ne vous retiens plus. »

Toutes les bienſéances ſont obſervées dans le diſcours de *Pyrrhus*, c'eſt une règle qu'il ne faut jamais violer.

Quand l'ambaſſadeur a été congédié, le roi de Portugal dit à ſa femme :

« — Mon fils eſt enfin digne que la princeſſe
» Lui donne avec ſa main l'eſtime & la tendreſſe. »

Voilà un ſolécifme intolérable, ou plutôt un barbariſme. On ne donne point l'eſtime & la tendreſſe comme on donne le bon jour. Le pronom était abſolument néceſſaire ; les eſprits les plus groſſiers ſentent cette néceſſité. Jamais le bourgeois le plus mal élevé n'a dit à ſa maîtreſſe, accordez-moi l'eſtime, mais votre eſtime. La raiſon en eſt que tous nos ſentimens nous appartiennent. Vous excitez ma colère, & non pas la colère ; *mon* indignation, & non pas l'indignation, à moins qu'on n'entende l'indignation, la colère du public. On dit, vous avez l'eſtime & l'amour du peuple ; vous avez mon amour & mon eſtime. Le vers de *La Motte* n'eſt pas français ; & rien n'eſt peut-être plus rare que de parler français dans notre poéſie.

Mais, me dira-t-on, malgré cette mauvaiſe verſification, *Inès* réuſſit ; oui, elle réuſſirait cent fois davantage, ſi elle était bien écrite. Elle ferait au rang des piéces de *Racine*, dont le ſtyle eſt ſans contredit le principal mérite.

Il n'y a de vraie réputation que celle qui eſt formée à la longue par le ſuffrage unanime des connaiſſeurs ſévères. Je ne parle ici que d'après eux ; je ne critique aucun mot, aucune phraſe, ſans en rendre une raiſon évidente. Je me garde bien d'en uſer comme ces regrattiers inſolens de la littérature, ces faiſeurs d'obſervations à tant la feuille, qui uſurpent le nom de journaliſtes ; qui croient flatter la malignité du public en diſant : cela eſt ridicule, cela eſt pitoyable, ſans rien diſcuter, ſans rien prouver. Ils débitent pour toute raiſon des injures, des ſarcaſmes, des calomnies. Ils tiennent bureau ou-

vert de médisances, au-lieu d'ouvrir une école où l'on puisse s'instruire.

Celui qui dit librement son avis, sans outrage & sans raillerie amère; qui raisonne avec son lecteur; qui cherche sérieusement à épurer la langue & le goût, mérite au moins l'indulgence de ses concitoyens. Il y a plus de soixante ans que j'étudie l'art des vers, & peut-être suis-je en droit de dire mon sentiment. Je dis donc qu'un vers, pour être bon, doit être semblable à l'or, en avoir le poids, le titre & le son. Le poids, c'est la pensée; le titre, c'est la pureté élégante du style; le son, c'est l'harmonie. Si l'une de ces trois qualités manque, le vers ne vaut rien.

J'avance hardiment, sans crainte d'être démenti par quiconque a du goût, qu'il y a plusieurs piéces de *Corneille* où l'on ne trouvera pas six vers irrépréhensibles de suite. Je mets de ce nombre *Théodore*, *Dom Sanche*, *Attila*, *Bérénice*, *Agésilas*, & je pourrais augmenter beaucoup cette liste. Je ne parle pas ainsi pour dépriser le mâle & puissant génie de *Corneille*; mais pour faire voir combien la versification française est difficile, & plutôt pour excuser ceux qui l'ont imité dans ses défauts que pour les condamner. Si vous lisez le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Pompée*, *Polieucte* avec le même esprit de critique, vous y trouverez souvent douze vers de suite, je ne dis pas seulement bien faits, mais admirables.

Tous les gens de lettres savent que lorsqu'on apporta au sévère *Boileau*, la tragédie de *Rhadamiste*, il n'en put achever la lecture, & qu'il jeta le livre à la moitié du second acte. *Les Pradons*, dit-il, *dont nous nous sommes tant moqués, étaient des soleils en comparaison de ces gens-ci.* L'abbé Fraguier & l'abbé Gédouin étaient présens avec *Le Verrier* qui lisait la piéce. Je les entendis plus d'une fois raconter cette anecdote; & *Racine* le fils en fait mention dans la vie de son père. L'abbé *Gédouin* nous disait que ce qui les avait d'abord révoltés tous,

était l'obscurité de l'exposition faite en mauvais vers. En effet, disait-il, nous ne pûmes jamais comprendre ces vers de *Zénobie* :

» A peine je touchais à mon troisième lustre,
» Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
» Rhadamiste déjà s'en croyait assuré ;
» Quand son père cruel contre nous conjuré
» Entra dans nos états suivi de Tyridate,
» Qui brûlait de s'unir au sang de Mithridate.
» Et ce Parthe indigné qu'on lui ravît ma foi,
» Sema partout l'horreur, le désordre & l'effroi.
» Mithridate accablé par son perfide frère,
» Fit tomber sur le fils les cruautés du père. »

Nous sentîmes tous, dit l'abbé *Gédouin*, que l'*hymen illustre* n'était que pour rimer à troisième lustre : Que *le père cruel contre nous conjuré*, & *entrant dans nos états suivi de Tyridate, qui brûlait de s'unir au sang de Mithridate*, était inintelligible à des auditeurs qui ne savaient encore ni qui était ce Tyridate, ni qui était ce Mithridate ; Que *ce Parthe semant partout l'horreur, le désordre & l'effroi*, sont des expressions vagues rebattues qui n'apprennent rien de positif : Que *les cruautés du père, tombant sur le fils*, sont une équivoque ; qu'on ne sait si c'est le père qui poursuit le fils, ou si c'est ce Parthe qui se venge sur le fils des cruautés du père.

Le reste de l'exposition n'est guère plus clair. Ce défaut devait choquer étrangement *Boileau* & ses élèves, *Boileau* surtout qui avait dit dans sa poétique :

« Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
» De ce qu'il veut d'abord ne fait pas m'informer,
» Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
» D'un divertissement me fait une fatigue.

L'abbé *Gédouin* ajoutait que *Boileau* avait arraché la piéce des mains de *Le Verrier*, & l'avait jetée par terre à ces vers :

« Eh ! que fais-je, Hiéron ? furieux, incertain,
» Criminel fans penchant, vertueux fans deffein,
» Jouet infortuné de ma douleur extrême,
» Dans l'état où je fuis me connais-je moi-même ?
» De mille foins divers fans ceffe combattu,
» Ennemi du forfait, fans aimer la vertu, &c. »

Ces antithèfes en effet ne forment qu'un contre-fens inintelligible. Que fignifie *criminel fans penchant ?* Il fallait au moins dire, fans penchant au crime. Il fallait joûter contre ces beaux vers de *Quinault*.

» Le deftin de Médée eft d'être criminelle ;
» Mais fon cœur était fait pour aimer la vertu. »

Vertueux fans deffein, fans quel deffein ? Eft-ce fans deffein d'être vertueux ? Il eft impoffible de tirer de ces vers un fens raifonnable.

Comment le même homme, qui vient de dire qu'il eft vertueux quoique fans deffein, peut-il dire qu'il n'aime point la vertu ? Avouons que tout cela eft un étrange galimatias, & que *Boileau* avait raifon.

« Par un don de Céfar je fuis roi d'Arménie,
» Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.

Boileau avait dit :

Fuyez des mauvais fons le concours odieux.

Certes, ce vers : *Parce qu'il croit par moi*, devait révolter fon oreille.

Le dégoût & l'impatience de ce grand critique étaient donc très-excufables. Mais s'il avait entendu le refte de la piéce, il y aurait trouvé des beautés, de l'intérêt, du pathétique, du neuf & plufieurs vers dignes de *Corneille*.

Il est vrai que dans un ouvrage de longue haleine on doit pardonner à quelques vers mal faits, à quelques fautes contre la langue; mais en général un style pur & châtié est absolument nécessaire. Ne nous lassons point de citer l'*art poétique;* il est le code, non-seulement des poëtes, mais même des prosateurs.

« Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
» Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
» Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
» Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain. »

On peut être sans doute très-ennuyeux en écrivant bien; mais on l'est bien davantage en écrivant mal.

N'oublions pas de dire qu'un style froid, languissant, décousu, sans graces & sans force, dépourvu de génie & de variété, est encore pire que mille solécismes. Voilà pourquoi sur cent poëtes il s'en trouve à peine un qu'on puisse lire. Songez à toutes les piéces de vers dont nos mercures sont surchargés depuis cent ans, & voyez si de dix mille il y en a deux dont on se souvienne. Nous avons environ quatre mille piéces de théatre : combien peu sont échappées à un éternel oubli !

Est-il possible qu'après les vers de *Racine*, des barbares aient osé forger des vers tels que ceux-ci !

« Le lac, où vous avez cent barques toutes prêtes,
» Lavant le pied des murs du palais où vous êtes,
» Vous peut faire aisément regagner Tetsuco;
» Ses ports nous sont ouverts d'ailleurs à Tabasco.
» Vous le savez, seigneur; l'ardeur étant nouvèlle,
» Et d'un premier butin l'espérance était belle....
» Ne les bravons donc point, risquons moins, & que Charle
» En maître désormais se présente & lui parle. --
» Ce prêtre d'un grand deuil menace Tlascala,
» Est-ce assez ? Sa fureur n'en demeure pas là.

» Nous ſaurons les ſerrer. Mais dans un tems plus calme
» Le myrthe ne ſe doit cueillir qu'après la palme.
» Il apprit que le trône eſt l'autel éminent
» D'où part du roi des rois l'oracle dominant.
» Que le ſceptre eſt la verge, &c. »

Eſt-ce ſur le théatre d'*Iphigénie* & de *Phèdre*, eſt-ce chez les Hurons, chez les Illinois qu'on a fait ronfler ces vers & qu'on les a imprimés?

Il y a quelquefois des vers qui paraiſſent d'abord moins ridicules, mais qui le ſont encore plus, pour peu qu'ils ſoient examinés par un ſage critique.

CATILINA.

« Quoi! madame, aux autels vous devancez l'aurore!
» Eh! quel ſoin ſi preſſant vous y conduit encore?
» Qu'il m'eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux
» Et de pouvoir ici raſſembler tous mes dieux!

TULLIE.

» Si ce ſont là les dieux à qui tu ſacrifies,
» Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies;
» Et que ſi leur pouvoir égalait leur courroux,
» La foudre deviendrait le moindre de nos coups.

CATILINA.

» Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre. »

Il a bien raiſon de demander à *Tullie* l'explication de tout ce galimatias.

Une femme qui devance l'aurore aux autels,
Et qu'un ſoin preſſant y conduit encore.
Ses beaux yeux qui s'y raſſemblent avec tous les dieux,
Ces beaux yeux qui abhorrent les impies,
Ces yeux dont la foudre deviendrait le moindre coup,
Si leur pouvoir égalait le courroux de ces yeux, &c.

De telles tirades (& qui ſont en très-grand nombre) ſont encore pires que le lac qui peut faire aiſément regagner Tetſuco, & dont les ports ſont ouverts d'ailleurs à Tabaſco. Et que pouvons-nous dire d'un ſiècle qui a vu repréſenter des tragédies écrites toutes entières dans ce ſtyle barbare?

Je le répète; je mets ces exemples ſous les yeux pour faire voir aux jeunes gens dans quels excès incroyables on peut tomber quand on ſe livre à la fureur de rimer ſans demander conſeil. Je dois exhorter les artiſtes à ſe nourrir du ſtyle de *Racine* & de *Boileau*, pour empêcher le ſiècle de tomber dans la plus ignominieuſe barbarie.

On dira, ſi l'on veut, que je ſuis jaloux des beaux yeux raſſemblés, avec les dieux, & dont la foudre eſt le moindre coup. Je répondrai que j'ai les mauvais vers en horreur, & que je ſuis en droit de le dire.

Un abbé *Trublet* a imprimé qu'il ne pouvait lire un poëme tout de ſuite. Eh! M. l'abbé, que peut-on lire, que peut-on entendre, que peut-on faire long-tems & tout de ſuite?



VERTU.

On dit de *Marcus Brutus*, qu'avant de ſe tuer il prononça ces paroles; ô vertu! j'ai cru que tu étais quelque choſe! mais tu n'es qu'un vain fantôme!

Tu avais raiſon, *Brutus*, ſi tu mettais la vertu à être chef de parti & l'aſſaſſin de ton bienfaiteur, de ton père *Jules-Céſar*; mais ſi tu avais fait conſiſter la vertu à ne faire que du bien à ceux qui dépendaient de toi, tu ne l'aurais pas appellée *fantôme*, & tu ne te ferais pas tué de déſeſpoir.

Je ſuis très-vertueux, dit cet excrément de théologie,

car j'ai les quatre vertus cardinales, & les trois théologales. Un honnête homme lui demande, qu'eſt-ce que vertu cardinale? l'autre répond, c'eſt force, prudence, tempérance & juſtice.

L'HONNÊTE HOMME.

Si tu es juſte, tu as tout dit; ta force, ta prudence, ta tempérance ſont des qualités utiles. Si tu les as, tant mieux pour toi; mais ſi tu es juſte, tant mieux pour les autres. Ce n'eſt pas encore aſſez d'être juſte, il faut être bienfaiſant; voilà ce qui eſt véritablement cardinal. Et tes théologales, qui ſont-elles?

L'EXCRÉMENT.

Foi, eſpérance, charité.

L'HONNÊTE HOMME.

Eſt-ce vertu de croire? ou ce que tu crois te ſemble vrai, & en ce cas il n'y a nul mérite à le croire, ou il te ſemble faux, & alors il eſt impoſſible que tu le croies.

L'eſpérance ne ſaurait être plus vertu que la crainte; on craint & on eſpère ſelon qu'on nous promet ou qu'on nous menace. Pour la charité, n'eſt-ce pas ce que les Grecs & les Romains entendaient par humanité, amour du prochain? cet amour n'eſt rien s'il n'eſt agiſſant; la bienfaiſance eſt donc la ſeule vraie vertu.

L'EXCRÉMENT.

Quelque ſot! vraiment oui, j'irai me donner bien du tourment pour ſervir les hommes, & il ne m'en reviendrait rien! chaque peine mérite ſalaire. Je ne prétends pas faire la moindre action honnête, à moins que je ne ſois sûr du paradis.

Quis enim virtutem amplectitur ipſam
Præmia ſi tollas?
Qui pourra ſuivre la vertu
Si vous ôtez la récompenſe?

L'HONNÊTE HOMME.

Ah ! maître, c'eſt-à-dire que ſi vous n'eſpériez pas le paradis, & ſi vous ne redoutiez pas l'enfer, vous ne feriez jamais aucune bonne œuvre. Vous me citez des vers de *Juvenal* pour me prouver que vous n'avez que votre intérêt en vue. En voici de *Racine* qui pourront vous faire voir au moins qu'on peut trouver dès ce monde ſa récompenſe en attendant mieux.

Quel plaiſir de penſer & de dire en vous-même,
Partout en ce moment on me bénit, on m'aime !
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
Le ciel dans leurs chagrins ne m'entend point nommer.
Leur ſombre inimitié ne fuit point mon viſage,
Je vois voler partout les cœurs à mon paſſage.
Tels étaient vos plaiſirs.

Croyez-moi, maître, il y a deux choſes qui méritent d'être aimées pour elles-mêmes, DIEU, & la vertu.

L'EXCRÉMENT.

Ah ! monſieur, vous êtes fénéloniſte.

L'HONNÊTE HOMME.

Oui, maître.

L'EXCRÉMENT.

J'irai vous dénoncer à l'official de Meaux.

L'HONNÊTE HOMME.

Va, dénonce.





VIANDE, VIANDE DÉFENDUE, VIANDE DANGEREUSE.

Court examen des préceptes juifs et chrétiens et de ceux des anciens philosophes.

VIANDE, vient sans doute de *victus*; ce qui nourrit, ce qui soutient la vie: de *victus* on fit *viventia*; de *viventia* viande. Ce mot devrait s'appliquer à tout ce qui se mange; mais par la bizarrerie de toutes les langues, l'usage a prévalu de refuser cette dénomination au pain, au laitage, au ris, aux légumes, aux fruits, au poisson; & de ne le donner qu'aux animaux terrestres. Cela semble contre toute raison, mais c'est l'appanage de toutes les langues & de ceux qui les ont faites.

Quelques premiers chrétiens se firent un scrupule de manger de ce qui avait été offert aux dieux, de quelque nature qu'il fût. *Saint Paul* n'approuva pas ce scrupule. Il écrit au Corinthiens (chap. VIII.) *ce qu'on mange n'est pas ce qui nous rend agréables à* DIEU. *Si nous mangeons, nous n'aurons rien de plus devant lui, ni rien de moins, si nous ne mangeons pas.* Il exhorte seulement à ne point se nourrir de viandes immolées aux dieux devant ceux des frères qui pourraient en être scandalisés. On ne voit pas après cela pourquoi il traite si mal *saint Pierre*, & le reprend d'avoir mangé des viandes défendues avec les Gentils. On voit d'ailleurs dans les actes des apôtres que *Simon-Pierre* était autorisé à manger de tout indifféremment. Car il vit un jour le ciel ouvert & une grande nappe descendant par les quatre coins du ciel en terre; elle

était couverte de toute forte d'animaux terrestres à quatre pieds, de toutes les espèces d'oiseaux & de reptiles ; (ou animaux qui nagent) & une voix lui cria, tue & mange. (actes. ch. X.)

Vous remarquerez qu'alors le carême & les jours de jeûnes n'étaient point institués. Rien ne s'est jamais fait que par degrés. Nous pouvons dire ici pour la consolation des faibles que la querelle de *saint Pierre* & de *saint Paul* ne doit point nous effrayer. Les saints sont hommes. *Paul* avait commencé par être le geolier & même le bourreau des disciples de JESUS. *Pierre* avait renié JESUS, & nous avons vu que l'église naissante, souffrante, militante, triomphante a toujours été divisée depuis les ébionites jusqu'aux jésuites.

Je pense bien que les bracmanes, si antérieurs aux Juifs, pourraient bien avoir été divisés aussi ; mais enfin ils furent les premiers qui s'imposèrent la loi de ne manger d'aucun animal. Comme ils croyaient que les ames passaient & repassaient des corps humains dans ceux des bêtes, ils ne voulaient point manger leurs parens. Peut-être leur meilleure raison était la crainte d'accoutumer les hommes au carnage & de leur inspirer des mœurs féroces.

On sait que *Pythagore*, qui étudia chez eux la géométrie & la morale, embrassa cette doctrine humaine & la porta en Italie. Ses disciples la suivirent très-long-tems : les célèbres philosophes *Clotin*, *Jamblique* & *Porphire* la recommandèrent & même la pratiquèrent, quoiqu'il soit assez rare de faire ce qu'on prêche. L'ouvrage de *Porphire* sur l'abstinence des viandes écrit au milieu de notre troisième siècle, très-bien traduit en notre langue par M. de *Burigni*, est fort estimé des savans ; mais il n'a pas fait plus de disciples parmi nous que le livre du médecin *Héquet.* C'est en vain que *Porphire* propose pour modèles les bracmanes & les mages Persans de la première classe, qui avaient en horreur

la

la coutume d'engloutir dans nos entrailles les entrailles des autres créatures, il n'est suivi aujourd'hui que par les pères de la Trappe. L'écrit de *Porphire* est adressé à un de ses anciens disciples nommé *Firmus*, qui se fit, dit-on, chrétien pour avoir la liberté de manger de la viande & de boire du vin.

Il remontre à *Firmus* qu'en s'abstenant de la viande & des liqueurs fortes, on conserve la santé de l'ame & du corps; qu'on vit plus long-tems & avec plus d'innocence. Toutes ses réflexions sont d'un théologien scrupuleux, d'un philosophe rigide & d'une ame douce & sensible. On croirait, en le lisant, que ce grand ennemi de l'église est un père de l'église.

Il ne parle point de métempsycose; mais il regarde les animaux comme nos frères; parce qu'ils sont animés comme nous, qu'ils ont les mêmes principes de vie, qu'ils ont ainsi que nous des idées, du sentiment, de la mémoire, de l'industrie. Il ne leur manque que la parole : s'ils l'avaient, oserions-nous les tuer & les manger? Oserions-nous commettre ces fratricides? Quel est le barbare qui pourrait faire rôtir un agneau, si cet agneau nous conjurait par un discours attendrissant de n'être point à la fois assassin & antropophage?

Ce livre prouve du moins qu'il y eut chez les Gentils des philosophes de la plus austère vertu; mais ils ne purent prévaloir contre les bouchers & les gourmands.

Il est à remarquer que *Porphire* fait un très-bel éloge des esséniens. Il est rempli de vénération pour eux, quoiqu'ils mangeassent quelquefois de la viande. C'était alors à qui serait le plus vertueux des esséniens, des pythagoriens, des stoïciens & des chrétiens. Quand les sectes ne forment qu'un petit troupeau, leurs mœurs sont pures : elles dégénèrent dès qu'elles deviennent puissantes.

La gola, il ludo e l'otrose piume
Hanno dal' mondo ogni virtu sbandita.

VIE.

On trouve ces paroles dans *le Syſtême de la nature*, page 84, édition de Londres. *Il faudrait définir la vie avant de raiſonner de l'ame; mais c'eſt ce que j'eſtime impoſſible.*

C'eſt ce que j'oſe eſtimer très-poſſible. La vie eſt organiſation avec capacité de ſentir. Ainſi on dit que tous les animaux ſont en vie. On ne le dit des plantes que par extenſion, par une eſpèce de métaphore ou de catacrèſe. Elles ſont organiſées; elles végètent; mais n'étant point capables de ſentiment, elles n'ont point proprement la vie.

On peut être en vie ſans avoir un ſentiment actuel; car on ne ſent rien dans une apoplexie complette, dans une létargie, dans un ſommeil plein & ſans rêves, mais on a encore le pouvoir de ſentir. Pluſieurs perſonnes, comme on ne le ſait que trop, ont été enterrées vives comme des veſtales, & c'eſt ce qui arrive dans tous les champs de bataille, ſurtout dans les pays froids; un ſoldat eſt ſans mouvement & ſans haleine; s'il était ſecouru, il les reprendrait; mais pour avoir plutôt fait, on l'enterre.

Qu'eſt-ce que cette capacité de ſenſation? autrefois vie & ame c'était même choſe, & l'une n'eſt pas plus connue que l'autre; le fond en eſt-il mieux connu aujourd'hui?

Dans les livres ſacrés juifs, ame eſt toujours employée pour vie.

(*a*) *Dixit etiam Deus producant aquæ reptile animæ viventis.* Et DIEU dit, que les eaux produiſent des reptiles d'ame vivante.

(*a*) Genèſe chap. XX.

Creavit Deus cete grandia & omnem animam viventem, atque motabilem quam produxerant aquæ.

Il créa aussi de grands dragons (tannitim) tout animal ayant vie & mouvement que les eaux avaient produits.

Il est difficile d'expliquer comment DIEU créa ces dragons produits par les eaux ; mais la chose est ainsi, & c'est à nous de nous soumettre.

(*b*) *Producat terra animam viventem in genere suo jumenta & reptilia.*

Que la terre produise ame vivante en son genre des behemoths & des reptiles.

(*c*) *Et in quibus est anima vivens, ad vescendum.*

Et à toute ame vivante pour se nourrir.

Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ ; & factus est homo in animam viventem.

Et il souffla dans ses narines souffle de vie ; & l'homme eut souffle de vie (selon l'hébreu.)

Sanguinem enim animarum vestrarum requiram de manu cunctarum bestiarum, & de manu hominis &c.

Je redemanderai vos ames aux mains des bêtes & des hommes. *Ames* signifie ici *vies* évidemment. Le texte sacré ne peut entendre que les bêtes auront avalé l'ame des hommes, mais leur sang qui est leur vie. Quant aux mains que ce texte donne aux bêtes, il entend leurs griffes.

En un mot, il y a plus de deux cents passages où l'ame est prise pour la vie des bêtes ou des hommes ; mais il n'en est aucun qui vous dise ce que c'est que la vie & l'ame.

Si c'est la faculté de la sensation, d'où vient cette faculté ? à cette question tous les docteurs répondent

(*a*) Chap. XXIV.
(*b*) Chap. II. v. 7.
(*c*) Chap. XXX.

par des systêmes, & ces systémes sont détruits les uns par les autres. Mais pourquoi voulez-vous savoir d'où vient la sensation ? Il est aussi difficile de concevoir la cause qui fait tendre tous les corps à leur commun centre que de concevoir la cause qui rend l'animal sensible. La direction de l'aimant vers le pole arctique, les routes des comètes, mille autres phénomènes sont aussi incompréhensibles.

Il y a des propriétés évidentes de la matière, dont le principe ne sera jamais connu de nous. Celui de la sensation, sans laquelle il n'y a point de vie; est & sera ignoré comme tant d'autres.

Peut-on vivre sans éprouver des sensations ? non ; supposez un enfant qui meurt après avoir été toujours en létargie; il a existé, mais il n'a point vécu.

Mais supposez un imbécille qui n'ait jamais eu d'idées complexes & qui ait eu du sentiment; certainement il a vécu sans penser ; il n'a eu que les idées simples de ses sensations.

La pensée est-elle nécessaire à la vie ? non, puisque cet imbécille n'a point pensé & a vécu.

Delà, quelques penseurs pensent que la pensée n'est point l'essence de l'homme ; ils disent qu'il y a beaucoup d'idiots non-pensans qui sont hommes, & si bien hommes qu'ils font des hommes sans pouvoir jamais faire un raisonnement.

Les docteurs qui croient penser, répondent que ces idiots ont des idées fournies par leurs sensations.

Les hardis penseurs leur repliquent, qu'un chien de chasse qui a bien appris son métier, a des idées beaucoup plus suivies, & qu'il est fort supérieur à ces idiots. Delà naît une grande dispute sur l'ame. Nous n'en parlerons pas ; nous n'en avons que trop parlé à l'article *Ame*.





VISION.

QUAND je parle de vision, je n'entends pas la manière admirable dont nos yeux apperçoivent les objets, & dont les tableaux de tout ce que nous voyons se peignent dans la rétine : peinture divine dessinée suivant toutes les loix des mathématiques, & qui par conséquent est, ainsi que tout le reste, de la main de l'Eternel géomètre, en dépit de ceux qui font les entendus, & qui feignent de croire que l'œil n'est pas destiné à voir, l'oreille à entendre & le pied à marcher. Cette matière a été traitée si savamment par tant de grands génies, qu'il n'y a plus de grains à ramasser après leurs moissons.

Je ne prétends point parler de l'hérésie dont fut accusé le pape *Jean XXII*, qui prétendait que les saints ne jouiraient de la vision béatifique qu'après le jugement dernier. Je laisse là cette vision.

Mon objet est cette multitude innombrable de visions, dont tant de saints personnages ont été favorisés ou tourmentés ; que tant d'imbécilles ont cru avoir ; & avec lesquelles tant de fripons & de friponnes ont attrapé le monde, soit pour se faire une réputation de béats, de béates, ce qui est très-flatteur ; soit pour gagner de l'argent, ce qui est encore plus flatteur pour tous les charlatans.

Calmet & *Langlet* ont fait d'amples recueils de ces visions. La plus intéressante à mon gré, celle qui a produit les plus grands effets, puisqu'elle a servi à la réforme des trois quarts de la Suisse, est celle de ce jeune jacobin *Yetzer*, dont j'ai déjà entretenu mon cher lecteur. Cet *Yetzer* vit, comme vous savez, plusieurs fois la sainte Vierge & *sainte Barbe*, qui lui imprimèrent les stigmates de JESUS-CHRIST. Vous n'ignorez pas com-

ment il reçut d'un prieur jacobin une hostie saupoudrée d'arsenic, & comment l'évêque de Lausanne voulut le faire brûler pour s'être plaint d'avoir été empoisonné. Vous avez vu que ces abominations furent une des causes du malheur qu'eurent les Bernois de cesser d'être catholiques, apostoliques & romains.

Je suis fâché de n'avoir point à vous parler de visions de cette force.

Cependant vous m'avouerez que la vision des révérends pères cordeliers d'Orléans en 1534, est celle qui en approche le plus, quoique de fort loin. Le procès criminel qu'elle occasionna est encore en manuscrit dans la bibliothèque du roi de France, numéro 1770.

L'illustre maison de *Saint-Mémin* avait fait de grands biens au couvent des cordeliers, & avait sa sépulture dans leur église. La femme d'un seigneur de Saint-Mémin prévôt d'Orléans étant morte, son mari croyant que ses ancêtres s'étaient assez appauvris en donnant aux moines, fit un présent à ces frères qui ne leur parut pas assez considérable. Ces bons franciscains s'avisèrent de vouloir déterrer la défunte, pour forcer le veuf à faire réenterrer sa femme en leur terre sainte en les payant mieux. Le projet n'était pas sensé; car le seigneur de Saint-Mémin n'aurait pas marqué de la faire inhumer ailleurs. Mais il entre souvent de la folie dans la friponnerie.

D'abord l'ame de la dame de Saint-Mémin n'apparut qu'à deux frères. Elle leur dit : (*a*) *je suis damnée comme Judas, parce que mon mari n'a pas donné assez*. Les deux petits coquins, qui rapportèrent ces paroles, ne s'apperçurent pas qu'elles devaient nuire au couvent plutôt que lui profiter. Le but du couvent était d'extorquer de l'argent du seigneur de Saint-Mémin pour le repos de l'ame de sa femme. Or si madame de Saint-Mémin était damnée, tout l'argent du monde ne pouvait la sauver :

(*a*) Tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de l'évêque de Blois, un *Caumartin*.

on n'avait rien à donner; les cordeliers perdaient leur rétribution.

Il y avait dans ce tems-là très-peu de bon ſens en France. La nation avait été abrutie par l'invaſion des Francs, & enſuite par l'invaſion de la théologie ſcholaſtique. Mais il ſe trouva dans Orléans quelques perſonnes qui raiſonnèrent. Elles ſe doutèrent que ſi le grand-Etre avait permis que l'ame de madame de Saint-Mémin apparût à deux franciſcains, il n'était pas naturel que cette ame ſe fût déclarée *damnée comme Judas*. Cette comparaiſon leur parut hors d'œuvre. Cette dame n'avait point vendu notre ſeigneur JESUS-CHRIST trente deniers; elle ne s'était point pendue; ſes inteſtins ne lui étaient point ſortis du ventre; il n'y avait aucun prétexte pour la comparer à *Judas*.

Cela donna du ſoupçon; & la rumeur fut d'autant plus grande dans Orléans, qu'il y avait déjà des hérétiques qui ne croyaient pas à certaines viſions, & qui en admettant des principes abſurdes, ne laiſſaient pas pourtant d'en tirer d'aſſez bonnes concluſions. Les cordeliers changèrent donc de batterie, & mirent la dame en purgatoire.

Elle apparut donc encore, & déclara que le purgatoire était ſon partage: mais elle demanda d'être déterrée. Ce n'était pas l'uſage qu'on exhumât les purgatoriés; mais on eſpérait que M. de Saint-Mémin préviendrait cet affront extraordinaire en donnant quelque argent. Cette demande d'être jetée hors de l'égliſe augmenta les ſoupçons. On ſavait bien que les ames apparaiſſaient ſouvent; mais elles ne demandent point qu'on les déterre.

L'ame, depuis ce tems ne parla plus; mais elle lutina tout le monde dans le couvent & dans l'égliſe. Les frères cordeliers l'exorciſèrent. Frère *Pierre* d'Arras s'y prit pour la conjurer d'une manière qui n'était pas adroite. Il lui diſait, Si tu es l'ame de feue madame de Saint-Mémin, frappe quatre coups, & on entendit les quatre

coups. Si tu es damnée, frappe ſix coups; & les ſix coups furent frappés. Si tu es encore plus tourmentée en enfer parce que ton corps eſt enterré en terre ſainte, frappe ſix autres coups; & ces ſix autres coups furent entendus encore plus diſtinctement (*b*). Si nous déterrons ton corps, & ſi nous ceſſons de prier DIEU pour toi, feras-tu moins damnée? frappe cinq coups pour nous le certifier; & l'ame le certifia par cinq coups.

Cet interrogatoire de l'ame fait par *Pierre* d'Arras, fut ſigné par vingt-deux cordeliers, à la tête deſquels était le révérend père provincial. Ce père provincial lui fit le lendemain les mêmes queſtions, & il lui fut répondu de même.

On dira que l'ame ayant déclaré qu'elle était en purgatoire, les cordeliers ne devaient pas la ſuppoſer en enfer; mais ce n'eſt pas ma faute ſi des théologiens ſe contrediſent.

Le ſeigneur de Saint-Mémin préſenta requête au roi contre les pères cordeliers. Ils préſentèrent requête de leur côté; le roi délégua des juges, à la tête deſquels était *Adrien Fumée* maître des requêtes.

Le procureur-général de la commiſſion requit que leſdits cordeliers fuſſent brûlés. Mais l'arrêt ne les condamna qu'à faire tous amende honorable la torche au poing, & à être bannis du royaume. Cet arrêt eſt du 18 Février 1534.

Après une telle viſion, il eſt inutile d'en rapporter d'autres: elles ſont toutes ou du genre de la friponnerie, ou du genre de la folie. Les viſions du premier genre ſont du reſſort de la juſtice: celles du ſecond genre ſont ou des viſions de fous malades, ou des viſions de fous en bonne ſanté. Les premières appartiennent à la médecine, & les ſecondes aux petites-maiſons.

(*a*) Toutes ces particularités ſont détaillées dans l'*hiſtoire des apparitions & viſions* de l'abbé Langlet.



VOLONTÉ.

DES Grecs fort ſubtils conſultaient autrefois le pape *Honorius I*, pour ſavoir ſi JESUS, lorſqu'il était au monde, avait eu une volonté ou deux volontés lorſqu'il ſe déterminait à quelque action ; par exemple, lorſqu'il voulait dormir ou veiller, manger ou aller à la garderobe, marcher ou s'aſſeoir.

Que vous importe ? leur répondait le très-ſage évêque de Rome, *Honorius*. Il a certainement aujourd'hui la volonté que vous ſoyez gens de bien ; cela vous doit ſuffire ; il n'a nulle volonté que vous ſoyez des ſophiſtes babillards, qui vous battez continuellement pour la chappe à l'évêque, & pour l'ombre de l'âne. Je vous conſeille de vivre en paix, & de ne point perdre en diſputes inutiles un tems que vous pourriez employer en bonnes œuvres.

Saint Père, vous avez beau dire ; c'eſt ici la plus importante affaire du monde. Nous avons déjà mis l'Europe, l'Aſie & l'Afrique en feu pour ſavoir ſi JESUS *avait deux perſonnes & une nature, ou une nature & deux perſonnes, ou bien deux perſonnes & deux natures, ou bien une perſonne & une nature.*

Mes chers frères, vous avez très-mal fait : il fallait donner du bouillon aux malades, du pain aux pauvres.

Il s'agit bien de ſecourir les pauvres ! voilà-t-il pas le patriarche Sergius qui vient de faire décider dans un concile à Conſtantinople, que JESUS *avait deux natures & une volonté ! & l'empereur qui n'y entend rien, eſt de cet avis.*

Eh bien, ſoyez-en auſſi ; & ſurtout défendez-vous mieux contre les mahométans qui vous donnent tous les

jours sur les oreilles, & qui ont une très-mauvaise volonté contre vous.

C'est bien dit; mais voilà les évêques de Tunis, de Tripoli, d'Alger, de Maroc, qui tiennent fermement pour les deux volontés. Il faut avoir une opinion; quelle est la vôtre?

Mon opinion est que vous êtes des fous qui perdrez la religion chrétienne que nous avons établie avec tant de peines. Vous ferez tant, par vos sottises, que Tunis, Tripoli, Alger, Maroc dont vous me parlez, deviendront musulmans, & qu'il n'y aura pas une chapelle chrétienne en Afrique. En attendant je suis pour l'empereur & le concile, jusqu'à-ce que vous ayez pour vous un autre concile & un autre empereur.

Ce n'est pas nous satisfaire. Croyez-vous deux volontés ou une?

Ecoutez; si ces deux volontés sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'une seule; si elles sont contraires, celui qui aura deux volontés à la fois, fera deux choses contraires à la fois, ce qui est absurde; par conséquent je suis pour une seule volonté.

Ah! saint père, vous êtes monothélite. A l'hérésie, à l'hérésie! au diable! à l'excommunication, à la déposition; un concile, vite un autre concile! un autre empereur, un autre évêque de Rome, un autre patriarche.

Mon Dieu! que ces pauvres Grecs sont fous avec toutes leurs vaines & interminables disputes, & que mes successeurs seront bien de songer à être puissans & riches!

A peine *Honorius* avait proféré ces paroles, qu'il apprit que l'empereur *Héraclius* était mort après avoir été bien battu par les mahométans. Sa veuve *Martine* empoisonna son beau-fils; le sénat fit couper la langue à *Martine* & le nez à un autre fils de l'empereur. Tout l'empire grec nagea dans le sang.

N'eût-il pas mieux valu ne point disputer sur les

deux volontés ? Et ce pape *Honorius*, contre lequel les janféniftes ont tant écrit, n'était-il pas un homme très-fenfé ?



VOYAGE DE St. PIERRE A ROME.

LA fameufe difpute fi *Pierre* fit le voyage de Rome, n'eft-elle pas au fond auffi frivole que la plupart des autres grandes difputes ? Les revenus de l'abbaye de St. Denis en France ne dépendent ni de la vérité du voyage de *faint Denis* l'aréopagite d'Athènes au milieu des Gaules, ni de fon martyre à Montmartre, ni de l'autre voyage qu'il fit après fa mort de Montmartre à St. Denis en portant fa tête entre fes bras, & en la baifant à chaque paufe.

Les chartreux ont de très-grands biens, fans qu'il y ait la moindre vérité dans l'hiftoire du chanoine de Magdebourg qui fe leva de fa bière à trois jours confécutifs, pour apprendre aux affiftans qu'il était damné.

De même, il eft bien sûr que les revenus & les droits du pontife romain peuvent fubfifter, foit que *Simon Barjone* furnommé *Céphas* ait été à Rome, foit qu'il n'y ait pas été. Tous les droits des métropolitains de Rome & de Conftantinople furent établis au concile de Calcédoine en 451 de notre ère vulgaire, & il ne fut queftion dans ce concile d'aucun voyage fait par un apôtre à Bizance ou à Rome.

Les patriarches d'Alexandrie, de Conftantinople fuivirent le fort de leurs provinces. Les chefs eccléfiaftiques des deux villes impériales & de l'opulente Egypte, devaient avoir naturellement plus de priviléges, d'autorité, de richeffes que les évêques des petites villes.

Si la réfidence d'un apôtre dans une ville avait décidé

de tant de droits, l'évêque de Jérusalem aurait sans contredit été le premier évêque de la chrétienté. Il était évidemment le successeur de *saint Jacques* frère de JESUS-CHRIST, reconnu pour fondateur de cette église, & appellé depuis le premier de tous les évêques. Nous ajouterions que par le même raisonnement, tous les patriarches de Jérusalem devaient être circoncis, puisque les quinze premiers évêques de Jérusalem, berceau du christianisme & tombeau de JESUS-CHRIST, avaient tous reçu la circoncision (*a*).

Il est indubitable que les premières largesses faites à l'église de Rome par *Constantin*, n'ont pas le moindre rapport au voyage de *saint Pierre*.

1°. La première église élevée à Rome, fut celle de St. Jean : elle en est encore la véritable cathédrale. Il est sûr qu'elle aurait été dédiée à *saint Pierre* s'il en avait été le premier évêque ; c'est la plus forte de toutes les présomptions ; elle seule aurait pu finir la dispute.

2°. A cette puissante conjecture se joignent des preuves négatives convaincantes. Si *Pierre* avait été à Rome avec *Paul*, les actes des apôtres en auraient parlé, & ils n'en disent pas un mot.

3°. Si *saint Pierre* était allé prêcher l'évangile à Rome, *saint Paul* n'aurait pas dit dans son épître aux galates, *Quand ils virent que l'évangile du prépuce m'avait été confié, & à Pierre celui de la circoncision, ils me donnèrent les mains à moi & à Barnabé ; ils consentirent que nous allassions chez les gentils, & Pierre chez les circoncis.*

4°. Dans les lettres que *Paul* écrit de Rome, il ne

(*a*) *Il fallut que quinze évêques de Jérusalem fussent circoncis, & que tout le monde pensât comme eux, coopérât avec eux.* St. Epiphane Heres. LXX. *J'ai appris par les monumens des anciens ; que jusqu'au siége de Jérusalem par Adrien, il y eut quinze évêques de suite natifs de cette ville.* Eusèbe liv. IV.

parle jamais de *Pierre*; donc il est évident que *Pierre* n'y était pas.

5°. Dans les lettres que *Paul* écrit à ses frères de Rome, pas le moindre compliment à *Pierre*, pas la moindre mention de lui, donc *Pierre* ne fit un voyage à Rome ni quand *Paul* était en prison dans cette capitale, ni quand il en était dehors.

6°. On n'a jamais connu aucune lettre de *saint Pierre* datée de Rome.

7°. Quelques-uns, comme *Paul-Orose* Espagnol du cinquième siècle, veulent qu'il ait été à Rome les premières années de *Claude*; & les actes des apôtres disent qu'il était alors à Jérusalem, & les épîtres de *Paul* disent qu'il était à Antioche.

8°. Je ne prétends point apporter en preuve, qu'à parler humainement, & selon les règles de la critique profane, *Pierre* ne pouvait guère aller de Jérusalem à Rome, ne sachant ni la langue latine, ni même la langue grecque, laquelle *saint Paul* parlait, quoiqu'assez mal. Il est dit que les apôtres parlaient toutes les langues de l'univers, ainsi je me tais.

9°. Enfin, la première notion qu'on ait jamais eue du voyage de *saint Pierre* à Rome, vient d'un nommé *Papias* qui vivait environ cent ans après *saint Pierre*. Ce *Papias* était Phrygien; il écrivait dans la Phrygie, & il prétendit que *saint Pierre* était allé à Rome, sur ce que dans une de ses lettres il parle de Babylone. Nous avons en effet une lettre attribuée à *saint Pierre* écrite en ces tems ténébreux, dans laquelle il est dit, *L'église qui est à Babylone, ma femme & mon fils Marc vous saluent.* Il a plu à quelques translateurs de traduire le mot qui veut dire ma femme, par la conchoisie, Babylone la conchoisie; c'est traduire avec un grand sens.

Papias qui était (il faut l'avouer) un des grands visionnaires de ces siècles, s'imagina que Babylone voulait dire Rome. Il était pourtant tout naturel que *Pierre*

fût parti d'Antioche pour aller visiter les frères de Babylone. Il y eut toujours des Juifs à Babylone, ils y firent continuellement le métier de courtiers & de porte-balles; il est bien à croire que plusieurs disciples s'y réfugièrent, & que *Pierre* alla les encourager. Il n'y a pas plus de raison à imaginer que Babylone signifie Rome, qu'à supposer que Rome signifie Babylone. Quelle idée extravagante de supposer que *Pierre* écrivait une exhortation à ses camarades, comme on écrit aujourd'hui en chiffre! craignait-il qu'on ouvrît sa lettre à la poste? pourquoi *Pierre* aurait-il craint qu'on eût connaissance de ses lettres juives, si inutiles selon le monde, & auxquelles il eût été impossible que les Romains eussent fait la moindre attention? qui l'engageait à mentir si vainement? dans quel rêve a-t-on pu songer que lorsqu'on écrivait *Babylone* cela signifiait *Rome?*

C'est d'après ces preuves assez concluantes que le judicieux *Calmet* conclut, que le voyage de *saint Pierre* à Rome est prouvé par *saint Pierre* lui-même, qui marque expressément qu'il a écrit sa lettre de Babylone, c'est-à-dire de Rome, comme nous l'expliquons avec les anciens. Encore une fois, c'est puissamment raisonner; il a probablement appris cette logique chez les vampires.

Le savant archevêque de Paris, *Marca*, *Dupin*, *Blondel*, *Spanheim*, ne sont pas de cet avis; mais enfin c'était celui de *Papias* qui raisonnait comme *Calmet*, & qui fut suivi d'une foule d'écrivains si attachés à la sublimité de leurs principes, qu'ils négligèrent quelquefois la saine critique & la raison.

C'est une très-mauvaise défaite des partisans du voyage, de dire que les actes des apôtres sont destinés à l'histoire de *Paul* & non pas de *Pierre*, & que s'ils passent sous silence le séjour de *Simon Barjone* à Rome, c'est que *les faits & gestes* de Paul étaient l'unique objet de l'écrivain.

Les actes parlent beaucoup de *Simon Barjone* sur-

nommé *Pierre* ; c'est lui qui propose de donner un successeur à *Judas*. On le voit frapper de mort subite *Ananie* & sa femme qui lui avaient donné leur bien, mais qui malheureusement n'avaient pas tout donné. On le voit ressusciter sa couturière *Dorcas* chez le corroyeur *Simon* à Joppé. Il a une querelle dans Samarie avec *Simon* surnommé le magicien ; il va à Lippa, à Césarée, à Jérusalem, que coûtait-il de le faire aller à Rome ?

Il est bien difficile que *Pierre* soit allé à Rome soit sous *Tibère*, soit sous *Caligula* ou sous *Claude*, ou sous *Néron*. Le voyage du tems de *Tibère* n'est fondé que sur de prétendus fastes de Sicile apocryphes. (*a*)

Un autre apocryphe intitulé *Catalogue d'évêques*, fait au plus vîte *Pierre* évêque de Rome, immédiatement après la mort de son maître.

Je ne sais quel conte arabe l'envoie à Rome sous *Caligula*. *Eusèbe*, trois cents ans après, le fait conduire à Rome sous *Claude* par une main divine, sans dire en quelle année.

Lactance qui écrivait du tems de *Constantin*, est le premier auteur bien avéré, qui ait dit que *Pierre* alla à Rome, sous *Néron*, & qu'il y fut crucifié.

On avouera que si dans un procès une partie ne produisait que de pareils titres, elle ne gagnerait pas sa cause : on lui conseillerait de s'en tenir à la prescription, *à l'uti possidetis* ; & c'est le parti que Rome a pris.

Mais, dit-on, *Eusèbe*, avant *Lactance* l'exact *Papias* avait déjà conté l'aventure de *Pierre* & de *Simon* vertu de Dieu, qui se passa en présence de *Néron*, le parent de *Néron* à moitié ressuscité par *Simon* vertu-dieu, & entiérement ressuscité par *Pierre*, les complimens de leurs chiens, le pain donné par *Pierre* aux chiens de *Simon*, le magicien qui vole dans les airs, le chrétien qui le fait tomber par un signe de croix, & qui lui casse les jambes ; *Néron* qui fait couper la tête à *Pierre* pour payer

(*a*) Voyez Spanheim *sacræ antiq. lib. III.*

les jambes de son magicien &c. &c. Le grave *Marcel* répète cette histoire authentique, & le grave *Hégésippe* la répète encore, & d'autres la répètent après eux ; & moi je vous répète que si jamais vous plaidez pour un pré, fût-ce devant le juge de Vaugirard, vous ne gagnerez jamais votre procès sur de pareilles piéces.

Je ne doute pas que le fauteuil épiscopal de *St. Pierre* ne soit encore à Rome dans la belle église. Je ne doute pas que *St. Pierre* n'ait joui de l'évêché de Rome vingt-cinq ans, un mois & neuf jours comme on le rapporte. Mais j'ose dire que cela n'est pas prouvé démonstrativement, & j'ajoute qu'il est à croire que les évêques romains d'aujourd'hui sont plus à leur aise que ceux de ces tems passés, tems un peu obscurs qu'il est fort difficile de bien débrouiller.

XÉNOPHANES.

BAYLE a pris le prétexte de l'article *Xénophanes* pour faire le panégirique du diable, comme autrefois *Simonide*, à l'occasion d'un lutteur qui avait remporté le prix à coups de poing aux jeux olympiques, chanta dans une belle ode les louanges de *Castor* & de *Pollux*. Mais au fond, que nous importe les rêveries de *Xénophanes*? Que saurons-nous en apprenant qu'il regardait la nature comme un être infini, immobile, composé d'une infinité de petits corpuscules, de petites monades douées d'une force motrice, de petits molécules organiques ; qu'il pensait d'ailleurs à-peu-près comme pensa depuis *Spinosa*, ou que plutôt il cherchait à penser, & qu'il se contredit plusieurs fois, ce qui était le propre des anciens philosophes ?

Si *Anaximène* enseigna que l'atmosphère était DIEU, si

si *Thalès* attribua à l'eau la formation de toutes choses, parce que l'Egypte était fécondée par ses inondations; si *Phérécide* & *Heraclite* donnèrent au feu tout ce que *Thalès* donnait à l'eau, quel bien nous revient-il de toutes ces imaginations chimériques?

Je veux que *Pytagore* ait exprimé, par des nombres, des rapports très-mal connus, & qu'il ait cru que la nature avait bâti le monde par des règles d'arithmétique. Je consens qu'*Ocellus Lucanus* & *Empédocle* aient tout arrangé par des forces motrices antagonistes, quel fruit en recueillerai-je? quelle notion claire sera entrée dans mon faible esprit?

Venez, divin *Platon*, avec vos idées archétypes, vos androgines & votre verbe; établissez ces belles connaissances en prose poëtique dans votre république nouvelle, où je ne prétends pas plus avoir une maison que dans la Salente du Télémaque: mais au-lieu d'être un de vos citoyens, je vous enverrai, pour bâtir votre ville, toute la matière subtile de *Descartes*, toute sa matière globuleuse & toute sa rameuse que je vous ferai porter par *Cyrano de Berjerac*. (*a*)

Bayle a pourtant exercé toute la sagacité de sa dialectique sur vos antiques billevesées; mais c'est qu'il en tirait toujours parti pour rire des sottises qui leur succédèrent.

O philosophes! les expériences de physique bien constatées, les arts & métiers, voilà la vraie philosophie. Mon sage est le conducteur de mon moulin, lequel pince bien le vent, ramasse mon sac de bled, le verse dans la trémié, le mout également, & fournit à moi & aux miens une nourriture aisée. Mon sage est celui qui, avec la navette, couvre mes murs de tableaux de laine ou de soie, brillans des plus riches couleurs; ou bien celui qui met dans ma poche la mesure du tems en cuivre & en or.

(*a*) Plaisant assez mauvais & un peu fou.

Mon ſage eſt l'inveſtigateur de l'*Hiſtoire naturelle*; on apprend plus dans les ſeules expériences de l'abbé *Nollet*, que dans tous les livres de l'antiquité.



XÉNOPHON,

ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

QUAND *Xénophon* n'aurait eu d'autre mérite que d'être l'ami du martyr *Socrate*, il ſerait un homme recommandable; mais il était guerrier, philoſophe, poëte, hiſtorien, agriculteur, aimable dans la ſociété: & il y eut beaucoup de Grecs qui réunirent tous ces mérites.

Mais pourquoi cet homme libre eut-il une compagnie grecque à la ſolde du jeune *Coſrou*, nommé *Cyrus* par les Grecs? Ce *Cyrus* était frère puîné & ſujet de l'empereur de Perſe *Artaxerxe Mnemon*, dont on a dit qu'il n'avait jamais rien oublié que ſes injures. *Cyrus* avait déjà voulu aſſaſſiner ſon frère dans le temple même où l'on faiſait la cérémonie de ſon ſacre (car les rois de Perſe furent les premiers qui furent ſacrés), non-ſeulement *Artaxerxe* eut la clémence de pardonner à ce ſcélérat, mais il eut la faibleſſe de lui laiſſer le gouvernement abſolu d'une grande partie de l'Aſie mineure qu'il tenait de leur père, & dont il méritait au moins d'être dépouillé.

Pour prix d'une ſi étonnante clémence, dès qu'il put ſe ſoulever dans ſa ſatrapie contre ſon frère, il ajouta ce ſecond crime au premier. Il déclara par un manifeſte, *qu'il était plus digne du trône de Perſe que ſon frère, parce qu'il était meilleur magicien, & qu'il buvait plus de vin que lui.*

Je ne crois pas que ce fuſſent ces raiſons qui lui donnèrent pour alliés les Grecs. Il en prit à la ſolde treize mille, parmi leſquels ſe trouva le jeune *Xénophon*, qui n'était

alors qu'un aventurier. Chaque soldat eut d'abord une darique de paye par mois. La darique valait environ une guinée, ou un louis d'or de notre tems, comme le dit très bien M. le chevalier de *Jaucourt*, & non pas dix francs, comme le dit *Rollin.*

Quand *Cyrus* leur proposa de se mettre en marche avec ses autres troupes pour aller combattre son frère vers l'Euphrate, ils demandèrent une darique & demie, & il fallut bien la leur accorder. C'était trente-six livres par mois, & par conséquent la plus forte paye qu'on ait jamais donnée. Les soldats de *César* & de *Pompée* n'eurent que vingt sous par jour dans la guerre civile. Outre cette solde exorbitante, dont ils se firent payer quatre mois d'avance, *Cyrus* leur fournissait quatre cents charriots chargés de farine & de vin.

Les Grecs étaient donc précisément ce que sont aujourd'hui les Helvétiens, qui louent leur service & leur courage aux princes leurs voisins, mais pour une somme trois fois plus modique que n'était la solde des Grecs.

Il est évident, quoiqu'on en dise, qu'ils ne s'informaient pas si la cause pour laquelle ils combattaient était juste ; il suffisait que *Cyrus* payât bien.

Les Lacédémoniens composaient la plus grande partie de ces troupes. Ils violaient en cela leurs traités solemnels avec le roi de Perse.

Qu'était devenue l'ancienne aversion de Sparte pour l'or & pour l'argent ? où était la bonne foi dans les traités ? où était leur vertu altière & incorruptible ? C'était *Cléarque*, un Spartiate, qui commandait le corps principal de ces braves mercenaires.

Je n'entends rien aux manœuvres de guerre d'*Artaxerxes* & de *Cyrus* ; je ne vois pas pourquoi cet *Artaxerxes* qui venait à son ennemi avec douze mille combattans, commence par faire tirer des lignes de douze lieues d'étendue entre *Cyrus* & lui ; & je ne comprends rien à l'ordre de bataille. J'entends encor moins comment *Cyrus*,

ſuivi de ſix cents chevaux ſeulement, attaque dans la mêlée les ſix mille gardes à cheval de l'empereur, ſuivi d'ailleurs d'une armée innombrable. Enfin, il eſt tué de la main d'*Artaxerxes*, qui apparemment ayant bu moins de vin que le rebelle ingrat, ſe battit avec plus de ſang-froid & d'adreſſe que cet ivrogne. Il eſt clair qu'il gagna complétement la bataille malgré la valeur & la réſiſtance des treize mille Grecs, puiſque la vanité grecque eſt obligée d'avouer qu'*Artaxerxes* leur fit dire de mettre bas les armes. Ils répondent qu'ils n'en feront rien; mais que ſi l'empereur veut les payer, ils ſe mettront à ſon ſervice. Il leur était donc très-indifférent pour qui ils combattiſſent, pourvu qu'on les payât. Ils n'étaient donc que des meurtriers à louer.

Il y a, outre la Suiſſe, des provinces d'Allemagne qui en uſent ainſi. Il n'importe à ces bons chrétiens de tuer pour de l'argent, des Anglais, ou des Français, ou des Hollandais, ou d'être tués par eux. Vous les voyez réciter leurs prières & aller au carnage comme des ouvriers vont à leur attelier. Pour moi, j'avoue que j'aime mieux ceux qui s'en vont en Penſilvanie cultiver la terre avec les ſimples & équitables quakers, & former des colonies dans le ſéjour de la paix & de l'induſtrie. Il n'y a pas un grand ſavoir faire à tuer & à être tué pour ſix ſous par jour; mais il y en a beaucoup à faire fleurir la république des Dunkars, ces thérapeutes nouveaux, ſur la frontière du pays le plus ſauvage.

Artaxerxes ne regarda ces Grecs que comme des complices de la révolte de ſon frère; & franchement c'eſt tout ce qu'ils étaient. Il ſe croyait trahi par eux, & il les trahit, à ce que prétend *Xénophon*. Car après qu'un de ſes capitaines eut juré en ſon nom de leur laiſſer une retraite libre, & de leur fournir des vivres, après que *Cléarque* & cinq autres commandans des Grecs ſe furent mis entre ſes mains pour régler la marche, il leur fit trancher la tête, & on égorgea tous les Grecs qui les avaient accompagnés

dans cette entrevue, s'il faut s'en rapporter à *Xénophon*.

Cet acte royal nous fait voir que le machiavélisme n'est pas nouveau. Mais aussi est-il bien vrai qu'*Artaxerxes* eût promis de ne pas faire un exemple des chefs mercenaires qui s'étaient vendus à son frère ? ne lui était-il pas permis de punir ceux qu'il croyait si coupables ?

C'est ici que commence la fameuse retraite des dix mille. Si je n'ai rien compris à la bataille, je ne comprends pas plus à la retraite.

L'empereur, avant de faire couper la tête aux six généraux grecs & à leur suite, avait juré de laisser retourner en Grèce cette petite armée réduite à dix mille hommes. La bataille s'était donnée sur le chemin de l'Euphrate ; il eût donc fallu faire retourner les Grecs par la Mésopotamie occidentale, par la Syrie, par l'Asie mineure, par l'Ionie. Point du tout ; on les faisait passer à l'Orient, on les obligeait de traverser le Tigre sur des barques qu'on leur fournissait ; ils remontaient ensuite par le chemin de l'Arménie lorsque leurs commandans furent suppliciés. Si quelqu'un comprend cette marche, dans laquelle on tournait le dos à la Grèce, il me fera plaisir de l'expliquer.

De deux choses l'une ; ou les Grecs avaient choisi eux-mêmes leur route, & en ce cas ils ne savaient ni où ils allaient, ni ce qu'ils voulaient ; ou *Artaxerxes* les faisait marcher malgré eux ; (ce qui est bien plus probable) & en ce cas pourquoi ne les exterminait-il point ?

On ne peut se tirer de ces difficultés qu'en supposant que l'empereur persan ne se vengea qu'à demi ; qu'il se contenta d'avoir puni les principaux chefs mercenaires qui avaient vendu les troupes grecques à *Cyrus* ; qu'ayant fait un traité avec ces troupes fugitives, il ne voulait pas descendre à la honte de le violer ; qu'étant sûr que de ces Grecs errans il en périrait un tiers dans la route, il abandonnait ces malheureux à leur mauvais sort. Je ne vois pas d'autre jour pour éclairer l'esprit du lecteur sur les obscurités de cette marche.

On s'est étonné de la retraite des dix mille ; mais on devait s'étonner bien davantage qu'*Artaxerxes* vainqueur à la tête de douze cent mille combattans, (du moins à ce qu'on dit) laissât voyager dans le nord de ses vastes états dix mille fugitifs qu'il pouvait écraser à chaque village, à chaque passage de rivière, à chaque défilé, ou qu'on pouvait faire périr de faim & de misère.

Cependant on leur fournit, comme nous l'avons vu, vingt-sept grands bateaux vers la ville d'Itace pour leur faire passer le Tigre, comme si on voulait les conduire aux Indes. De là on les escorte en tirant vers le Nord, pendant plusieurs jours, dans le désert où est aujourd'hui Bagdat. Ils passent encore la rivière de Zabate, & c'est-là que viennent les ordres de l'empereur de punir les chefs. Il est clair qu'on pouvait exterminer l'armée aussi facilement qu'on avait fait justice des commandans. Il est donc très-vraisemblable qu'on ne le voulut pas.

On ne doit plus regarder les Grecs perdus dans ces pays sauvages, que comme des voyageurs égarés, à qui la bonté de l'empereur laissait achever leur route comme ils pouvaient.

Il y a une autre observation à faire, qui ne paraît pas honorable pour le gouvernement persan. Il était impossible que les Grecs n'eussent pas des querelles continuelles pour les vivres avec tous les peuples chez lesquels ils devaient passer. Les pillages, les désolations, les meurtres étaient la suite inévitable de ces désordres ; & cela est si vrai, que dans une route de six cents lieues, pendant laquelle les Grecs marchèrent toujours au hasard, ces Grecs n'étant ni escortés, ni poursuivis par aucun grand corps de troupes persannes, perdirent quatre mille hommes, ou assommés par les paysans, ou morts de maladie. Comment donc *Artaxerxes* ne les fit-il pas escorter depuis leur passage de la rivière de Zabate, comme il l'avait fait depuis le champ de bataille jusqu'à cette rivière ?

Comment un souverain si sage & si bon commit-il une

faute si essentielle ? Peut-être ordonna-t-il l'escorte ; peut-être *Xénophon*, d'ailleurs un peu déclamateur, la passe-t-il sous silence pour ne pas diminuer le merveilleux de la retraite des dix mille ; peut-être l'escorte fut toujours obligée de marcher très-loin de la troupe grecque par la difficulté des vivres. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'*Artaxerxes* usa d'une extrême indulgence, & que les Grecs lui durent la vie, puisqu'ils ne furent pas exterminés.

Il est dit dans le dictionnaire encyclopédique, à l'article *Retraite*, que celle des dix mille se fit sous le commandement de *Xénophon*. On se trompe ; il ne commanda jamais ; il fut seulement sur la fin de la marche à la tête d'une division de quatorze cents hommes.

Je vois que ces héros, à peine arrivés après tant de fatigues sur le rivage du Pont-Euxin, pillent indifféremment amis & ennemis pour se refaire. *Xénophon* embarque à Héraclée sa petite troupe, & va faire un nouveau marché avec un roi de Thrace qu'il ne connaissait pas. Cet Athénien, au lieu d'aller secourir sa patrie accablée alors par les Spartiates, se vend donc encore une fois à un petit despote étranger. Il fut mal payé ; je l'avoue ; & c'est une raison de plus pour conclure qu'il eût mieux fait d'aller secourir sa patrie.

Il résulte de tout ce que nous avons remarqué, que l'Athénien *Xénophon* n'étant qu'un jeune volontaire, s'enrôla sous un capitaine lacédémonien, l'un des tyrans d'Athènes, au service d'un rebelle & d'un assassin ; & qu'étant devenu chef de quatorze cents hommes, il se mit aux gages d'un barbare.

Ce qu'il y a de pis, c'est que la nécessité ne le contraignait pas à cette servitude. Il dit lui-même qu'il avait laissé en dépôt, dans le temple de la fameuse Diane d'Ephèse, une grande partie de l'or gagné au service de *Cyrus*.

Remarquons qu'en recevant la paye d'un roi, il s'exposait à être condamné au supplice, si cet étranger n'était pas content de lui. Voyez ce qui est arrivé au major-

général *Doxat*, homme né libre. Il se vendit à l'empereur *Charles VI*, qui lui fit couper le cou pour avoir rendu aux Turcs une place qu'il ne pouvait défendre.

Rollin, en parlant de la retraite des dix mille, dit *que cet heureux succès remplit de mépris pour Artaxerxes les peuples de la Grèce, en leur faisant voir, que l'or, l'argent, les délices, le luxe, un nombreux serrail faisaient tout le mérite du grand roi, &c.*

Rollin pouvait considérer que les Grecs ne devaient pas mépriser un souverain qui avait gagné une bataille complette ; qui ayant pardonné en frère avait vaincu en héros ; qui maître d'exterminer dix mille Grecs, les avait laissé vivre & retourner chez eux ; & qui pouvant les avoir à sa solde, avait dédaigné de s'en servir. Ajoutez que ce prince vainquit depuis les Lacédémoniens & leurs alliés, & leur imposa des loix humiliantes ; ajoutez que dans une guerre contre les Scythes nommés Cadusiens, vers la mer Caspienne, il supporta comme le moindre soldat toutes les fatigues & tous les dangers. Il vécut & mourut plein de gloire ; il est vrai qu'il eut un serrail, mais son courage n'en fut que plus estimable. Gardons-nous des déclamations de collège.

Si j'osais attaquer le préjugé, j'oserais préférer la retraite du maréchal de *Belle-Isle* à celle des dix mille. Il est bloqué dans Prague par soixante mille hommes, il n'en a pas treize mille. Il prend ses mesures avec tant d'habileté, qu'il sort de Prague dans le froid le plus rigoureux avec son armée, ses vivres, son bagage, & trente piéces de canon, sans que les assiégeans s'en doutent. Il a déjà gagné deux marches avant qu'ils s'en soient apperçus. Une armée de trente mille combattans le poursuit sans relâche l'espace de trente lieues. Il fait face partout, il n'est jamais entamé ; il brave, tout malade qu'il est, les saisons, la disette & les ennemis. Il ne perd que les soldats qui ne peuvent résister à la rigueur extrême de la sai-

son. Que lui a-t-il manqué ? une plus longue course, & des éloges exagérés à la grecque.

ZOROASTRE.

SI c'est *Zoroastre* qui le premier annonça aux hommes cette belle maxime, *Dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi*, Zoroastre était le premier des hommes après Confucius.

Si cette belle leçon de morale ne se trouve que dans les cent portes du sadder, long-tems après *Zoroastre*, bénissons l'auteur du sadder. On peut avoir des dogmes & des rites très-ridicules avec une morale excellente.

Qui était ce *Zoroastre* ? ce nom a quelque chose de grec, & on dit qu'il était Mède. Les Parsis d'aujourd'hui l'appellent *Zerdust* ou *Zerdast*, ou *Zaradast*, ou *Zarathrust*. Il ne passe pas pour avoir été le premier du nom. On nous parle de deux autres *Zoroastres*, dont le premier a neuf mille ans d'antiquité : c'est beaucoup pour nous, quoique ce soit très-peu pour le monde.

Nous ne connaissons que le dernier *Zoroastre*.

Les voyageurs Français, *Chardin* & *Tavernier*, nous ont appris quelque chose de ce grand prophête, par le moyen des Guèbres ou Parsis qui sont encore répandus dans l'Inde & dans la Perse, & qui sont excessivement ignorans. Le docteur *Hyde*, professeur en arabe dans Oxford, nous en a appris cent fois davantage sans sortir de chez lui. Il a fallu que dans l'ouest de l'Angletrere il ait deviné la langue que parlaient les Perses du tems de *Cyrus*, & qu'il l'ait confrontée avec la langue moderne des adorateurs du feu.

C'est à lui surtout que nous devons ces cent portes du

sadder qui contiennent tous les principaux préceptes des pieux ignicoles.

Pour moi, j'avoue que je n'ai rien trouvé sur leurs anciens rites de plus curieux que ces deux vers persans de *Sadi*, rapportés par *Hyde*.

Qu'un Perse ait conservé le feu sacré cent ans,
Le pauvre homme est brûlé quand il tombe dedans.

Les savantes recherches de *Hyde*, allumèrent, il y a peu d'années, dans le cœur d'un jeune Français, le desir de s'instruire par lui-même des dogmes des Guèbres.

Il fit le voyage des grandes Indes pour apprendre dans Surate, chez les pauvres Parsis modernes, la langue des anciens Perses, & pour lire dans cette langue les livres de ce *Zoroastre* si fameux, supposé qu'en effet il ait écrit.

Les *Pithagores*, les *Platons*, les *Appollonius* de Thyane allèrent chercher autrefois en Orient la sagesse qui n'était pas là. Mais nul n'a couru après cette divinité cachée à travers plus de peines & de périls que le nouveau traducteur français des livres attribués à *Zoroastre*. Ni les maladies, ni la guerre, ni les obstacles renaissans à chaque pas, ni la pauvreté même, le premier & le plus grand des obstacles, rien n'a rebuté son courage.

Il est glorieux pour *Zoroastre* qu'un Anglais ait écrit sa vie au bout de tant de siècles, & qu'ensuite un Français l'ait écrite d'une manière toute différente. Mais ce qui est encore plus beau, c'est que nous avons parmi les biographes anciens du prophête deux principaux auteurs Arabes qui précédemment écrivirent chacun son histoire ; & ces quatre histoires se contredisent merveilleusement toutes les quatre. *Cela ne s'est pas fait de concert* ; & rien n'est plus capable de faire connaître la vérité.

Le premier historien arabe *Abu-Mohammed Moustapha* avoue que le père de *Zoroastre* s'appellait *Espintaman* ;

mais il dit auſſi qu'*Eſpintaman* n'était pas ſon père, mais ſon triſaïeul. Pour ſa mère, il n'y a pas deux opinions, elle s'appellait *Dogdu*, ou *Dodo*, ou *Dodu*; c'était une très-belle poule d'Inde: elle eſt fort bien deſſinée chez le docteur *Hyde*.

Bundari le ſecond hiſtorien, conte que *Zoroaſtre* était Juif & qu'il avait été valet de *Jérémie*; qu'il mentit à ſon maître, que *Jérémie* pour le punir lui donna la lèpre, que le valet pour ſe décraſſer alla prêcher une nouvelle religion en Perſe, & fit adorer le ſoleil au-lieu des étoiles.

Voici ce que le troiſième hiſtorien raconte, & ce que l'Anglais *Hyde* a rapporté aſſez au long.

Le prophête *Zoroaſtre* étant venu du paradis prêcher ſa religion chez le roi de Perſe *Guſtaph*, le roi dit au prophête donnez-moi un ſigne auſſi-tôt le prophête fit croître devant la porte du palais un cèdre ſi gros, ſi haut, que nulle corde ne pouvait ni l'entourer ni atteindre ſa cime.

Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, *Guſtaph* crut à *Zoroaſtre*.

Quatre mages ou quatre ſages (c'eſt la même choſe), gens jaloux & méchans, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophête pendant ſon abſence, & jetèrent parmi ſes livres des os de chiens & de chats, des ongles & des cheveux de morts, toutes drogues, comme on ſait, avec leſquelles les magiciens ont opéré de tout tems. Puis ils allèrent accuſer le prophête d'être un ſorcier, & un empoiſonneur. Le roi ſe fit ouvrir la chambre par ſon portier. On y trouva les maléfices, & voilà l'envoyé du ciel condamné à être pendu.

Comme on allait pendre *Zoroaſtre*, le plus beau cheval du roi tombe malade, ſes quatre jambes rentrent dans ſon corps, tellement qu'on n'en voit plus. *Zoroaſtre* l'apprend, il promet qu'il guérira le cheval pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord étant fait, il fait ſortir une jambe du

ventre, & il dit, Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe que vous n'ayez embrassé ma religion. Soit, dit le monarque. Le prophête après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent zoroastriens, & ils le furent. Les autres jambes firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au-lieu du prophête, & toute la Perse reçut la foi.

Le voyageur Français raconte à-peu-près les mêmes miracles, mais soutenus & embellis par plusieurs autres. Par exemple, l'enfance de *Zoroastre* ne pouvait pas manquer d'être miraculeuse; *Zoroastre* se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent *Pline* & *Solin*. Il y avait alors, comme tout le monde le sait, un grand nombre de magiciens très-puissans, & ils savaient bien qu'un jour *Zoroastre* en saurait plus qu'eux, & qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens se fit amener l'enfant & voulut le couper en deux, mais sa main se sécha sur le champ. On le jeta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau-rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages, mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jeta parmi les loups; ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à teter toute la nuit. Enfin, il fut rendu à sa mère *Dogdo* ou *Dodo* ou *Dodu*, femme excellente entre toutes les femmes ou fille admirable entre toutes les filles.

Telles ont été dans toute la terre toutes les histoires des anciens tems. C'est la preuve de ce que nous avons dit souvent, que la fable est la sœur aînée de l'histoire.

Je voudrais que pour notre plaisir & pour notre instruction, tous ces grands prophêtes de l'antiquité, les *Zoroastres*, les *Mercures Trismegistes*, les *Abaris*, les *Numa* même &c. &c. &c. revinssent aujourd'hui sur la terre, & qu'ils conversassent avec *Locke*, *Newton*, *Bacon*, *Shaftsburi*, *Paschal*, *Arnaud*, *Bayle*; que dis-je,

avec les philosophes les moins savans de nos jours qui ne sont pas les moins sensés.

J'en demande pardon à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une triste figure.

Hélas les pauvres charlatans ! ils ne vendraient pas leurs drogues sur le pont-neuf. Cependant encore une fois, leur morale est bonne. C'est que la morale n'est pas de drogue. Comment se pourrait-il que *Zoroastre* eût joint tant d'énormes fadaises à ce beau précepte de s'abstenir dans le doute si on fera bien ou mal ? c'est que les hommes sont toujours pêtris de contradictions.

On ajoute que *Zoroastre* ayant affermi sa religion, devint persécuteur. Hélas ! il n'y a pas de sacristain ni de balayeur d'église qui ne persécutât s'il le pouvait.

On ne peut lire deux pages de l'abominable fatras attribué à ce *Zoroastre*, sans avoir pitié de la nature humaine. *Nostradamus* & le médecin des urines sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène. Et cependant on parle de lui, & on en parlera encore.

Ce qui paraît singulier, c'est qu'il y avait du tems de ce *Zoroastre* que nous connaissons, & probablement avant lui, des formules de prières publiques & particulières instituées. Nous avons au voyageur Français l'obligation de nous les avoir traduites. Il y avait de telles formules dans l'Inde ; nous n'en connnaissons point de pareilles dans le pentaeuque.

Ce qui est bien plus fort, c'est que les mages, ainsi que les brames admirent un paradis, un enfer, une resurrection, un diable (*a*). Il est démontré que la loi des Juifs

(*a*) Le diable chez Zoroastre est *Hariman*, ou si vous voulez *Arimane*, il avait été créé. C'était tout comme chez nous originairement ; il n'était point principe ; il n'obtint cette dignité de mauvais principe qu'avec le tems. Ce diable chez *Zoroastre* est un serpent qui produisit quarante-cinq mille en-

ne connut rien de tout cela. Ils ont été tardifs en tout. C'est une vérité dont on est convaincu, pour peu qu'on avance dans les connaissances orientales.

vies. Le nombre s'en est accru depuis ; & c'est depuis ce tems-là qu'à Rome, à Paris, chez les courtisans, dans les armées & chez les moines, nous voyons tant d'envieux.

Fin du tome sixième.

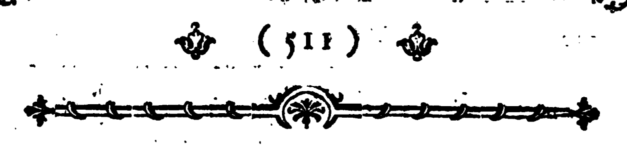


TABLE DES ARTICLES

contenus dans ce volume.

Fin de la table du tome six.

RÉTRACTATION nécessaire d'un des auteurs des QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

MA première rétractation est sur les ciseaux avec lesquels j'avais coupé plusieurs têtes de colimaçons. Toutes leurs têtes revinrent en 1772; mais celles que je coupai en 1773 ne sont jamais revenues. Des gens plus habiles que moi m'ont fait appercevoir que lorsque mes têtes étaient ressuscitées, je n'avais coupé que la peau de leur visage, & que je n'avais pas entamé leur cervelle qui est la source de leur vie tout comme chez nous. Lorsque j'ai coupé la tête entière avec plus d'adresse, cette tête ne s'est point reproduite; mais s'est toujours beaucoup d'avoir fait renaître des visages. La nature est admirable partout; & ce qu'on appelle la nature, n'est autre chose qu'un art peu connu. Tout est art, tout est industrie depuis le zodiaque jusqu'à mes colimaçons. C'est une idée hardie de dire que la nature est art, mais cette idée est très-vraie. Philosophes, voyez ce qui en résulte.

Ma seconde rétractation est pour l'article JUSTICE. On a rapporté à ce mot, dans plusieurs éditions, une lettre qui contient une des plus abominables injustices que les hommes aient jamais faites. Mais on m'a fait connaître que dans cette lettre même il y avait une injustice qu'il est absolument nécessaire de réparer. On y accuse Mr. *B*.... magistrat très-estimé dans Abbeville, d'avoir été la première cause de la sentence aussi horrible qu'absurde prononcé dans Abbevile contre deux jeunes gens sortans de l'enfance, & plus imprudens que criminels. Non-seulement nous savons avec certitude que Mr. *B*.... n'a point été la cause de cette événement,

mais il déclare par une lettre que nous avons entre les mains, signée de lui, qu'il a toujours détesté les manœuvres infernales par lesquelles on est parvenu à obtenir l'exécution appellée légale de ce carnage commis par le fanatisme.

Je rends donc justice à Mr. *B*.... comme je la rends aux auteurs de cette boucherie de cannibales.

ERRATA,

PAGE 18, *ligne dernière*, rentraient, *lisez* : rentraiaient.

Page 55, *ligne* 23, & peuple, *lisez* : & son peuple.

Page 71, *ligne première*, livd beyand, *lisez* : liv'd beyond.

Page 193, *ligne* 17, partie l'Asie, *lisez* : partie de l'Asie.

Page 201, *ligne* 22, épic de froment, *lisez* : épi de froment.

Page 259, *ligne* 9, la persécution, *lisez* : pour la persécution.

Page 278, ligne 28, on peut déculper, *lisez* : on peut décupler.

Page 401, *ligne* 12, se grangeava poca, *lisez* : se grangeava poco.

Page 476, *ligne* 8, faire voir aux jeunes, *lisez* : faire aux jeunes gens.

Page 478, *ligne* 12, ne fait point, *lisez* : ne fuit point.

Page 496, *ligne* 24, Monades douces, d'une force, *lisez* : Monades douées d'une force.

